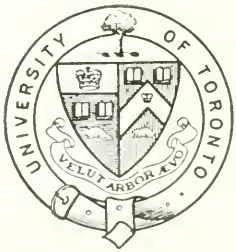


PURCHASED FOR THE

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY

FROM THE

CANADA COUNCIL SPECIAL GRANT

FOR

LINGUISTICS

REVUE CATALANE

Tome IV — Année 1910

Tome IV

Année 1910

REVUE CATALANE

RGANE DE
LA SOCIÉTÉ
D'ÉTUDES
CATALANES

PERPIGNAN
IMPRIMERIE COMET

LIBRARY
NOV 21 1957
UNIVERSITY OF TORONTO

Table des matières

Compte rendu des séances, 1, 65, 365.
Calendari catalá, 3, 33, 99, 131, 162, 194, 195, 367, 368, 406, 438.
Liste des membres de la Société, 4.
Proverbis Catalans, 12, 86, 366.
Les Reines de Perpignan pour les fêtes de bienfaisance du Carnaval, 14.
Tribune libre, 19, 82.
Mil y un pensaments, 21, 63, 96, 118, 192, 383.
Textes catalans, 22, 169, 423, 452.
Programme de la représentation du 23 octobre 1810, 23.
Choses catalanes. — Lo gall de san Joan, 24.
Livres et Revues, 32, 64, 95, 160, 402, 436, 468.
Fêtes de la Santo Estelo, 42, 97, 129, 161, 193 à 364.
Une Conférence. — La question catalane, 47.
Revue du Traditionisme. — M. de Beaurepaire-Froment, 64.
De Matrimoni. — Joan Amade, 75, 100.
Union Catalane Roussillonnaise de Toulouse, 81.
Homenatge al poème Canigó, 115.
Pages choisies : Bodria Josep, 117.
— Valls y Vicens Josep M, 415.
Catequisme à Fontpedrosa, 128.
Le banquet de la « Mutuelle Catalane » à Montpellier, 140.
Vocabulaire catalan. — A propos du mot « Regaladas », 143, 171, 173.
Pastoure et son maître, de M. Jean Amade, 149.
Fêtes en l'honneur de Léon de Berluc-Perussis, 154.
L'Arlesiana, 175.
Choses catalanes : Concours de danses à Céret, 177.
— Grammaire catalane, 177.
Bibliographie, 179.
Compte rendu des fêtes de Montanyas Regaladas, de la Santo Estelo et dels Jochs florals, 196 à 360.
Table des matières du Compte rendu des fêtes de la Santo Estelo et de Montanyas Regaladas, 361.
Fêtes Catalanes à Céret, 443.
Cantique de Noël, 447.

Abbes (Comte Paul d'). — L'Exposition de peinture de M. Louis Bausil à Paris, 444.
Amade Jean. — Un théâtre roussillonnais, 380.
— Mimologismes roussillonnais, 392.
— Cant de Mare, 442.
Amateur Catalan. — L'exposition de Raymond Sudre, 53.
Badoa Jean. — Væ victis, 384, 456.
Bergue Paul. — Le mètre et le rythme dans la poésie catalane, 34, 67.
— Albada, 54.
— L'œuvre d'Oun Tal, 106, 134, 163, 369, 407, 439.
— Anyorer, 119.
— In memoriam, 175.
— Nostre pa de cade die, 393.
— Als meus vells, 459.
Capeille (abbé J.). — Figures d'évêques roussillonnais, 26, 56, 88, 122, 155, 181.
— Secousses sismiques en Roussillon en 1755, 146.
Chauvet Horace. — Coblas, 87.
Conill L. — Botanique populaire catalane, 112, 150.
Costabona Firmin. — Le catalanisme, 8.
Delpont Jules. — A l'illa d'Eyvissa, 49.
— Puigcerda a la vista, 51.
— Antonin Pikhart, 73.
— El Canigó, 105.
— Bibliografia, 127.
— Le poète Melchior de Palau, 132.
— L'opéra « Los Pireneos », 386.
Doumé Emile. — Une langue vivante méconnue : La langue d'oc, 45.
Es Ell. — A n'els amics. — Souhaits de bonne année, 1.
Foissin Aimé. — L'exposition de sculptures et céramiques catalanes de M. G. Violet, 13.
Lacvivier Raymond (de). — A propos du mot « Regaladas », 173.
Leguiel Emile. — Une lettre inédite du romancier catalan Agusti Calvet, 15.
L'Ermita de Cabrenç. — Las ballas, 18.
— La corrida, 44.
— Los traginers, 74.
— Los gitanos, 145.
— Los torrons, 437.
Muntaner Lluis (de). — L'oncle Magi, 133.
Lo Pastorellet de la Vall d'Arles. — La Vierge de Thuir et Charlemagne en Roussillon, 432.

Pastre Louis. — La langue catalane et son utilité pédagogique, 396, 425, 463.
Pellissier Lluis. — A Barcelona y a Valencia, 103.
— Coses d'un Diccionari, 457.
Planes Jacques. — Le Catalan à l'Université, 154.
Pons Joseph. — Las muralles d'Ille, 25.
— Autour de Cazenoves, 76.
— La novia, 101.
— Paraules d'Amor, 141.
— Tolosa, 170.
— Tarde de desconhort, 178.
— Le double crime, 387.
— El poble quiet, 405.
Refilayre de Carença (El). — Un temporal, 375.
Salvat Lluis. — A propos du mot « Regaladas », 171.
San Salvador (J. de). — Lo remey de Mossen Lluis, 83.
— Mala nit, 417.
— Dolor de Noys, 449.
Sarrieu Bernard. — Note sur l'étymologie du mot « Catalogne », 378.
Serralongue Abdon. — Dictionnaires catalans, 48.
Vergès de Ricaudy E. — La tradició catalana, 376.
Vila y Estruch. — Festa de sant Jordi, 144.
X X X. — A propos du mot « Regaladas », 174.

N° 37 15 Janvier 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

A n'els amichs

Salut y alegria,
Tot l'any que Deu vo'n dó ;
Y com à l'aucellet vos vinguí cada dia,
A volejar pel cor una ayrosa cansó.

Cap d'any de 1910. Es Ell.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Assemblée Générale du 30 décembre 1909.

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président.

Etaient présents ou représentés 45 membres.

Le Président rend compte de l'état moral de la société qui est des plus satisfaisants. Le nombre des sociétaires est resté le même que l'an dernier.

M. Delpont, trésorier, fait part de la situation financière. — Notre budget se soldera par un crédit de 241 fr. 30 — M. Delpont est félicité pour sa gestion.

Les cotisations de 1909-1910 seront mises en recouvrement dans le courant du premier trimestre de 1910. — Les Membres de la Société qui voudront éviter les frais d'encaissement peuvent, dès maintenant, verser leur cotisation entre les mains de M. Delpont, trésorier, chemin du Conflent (gare) ou à l'imprimerie Comet.

Il est procédé au renouvellement de la portion sortante du

Conseil d'administration. Etaient sortants : Madame Monserdá de Maçiá, MM. Chauvet, Delpont, Foissin, Leguiel, Lutrand, Monsalvatge, Payret, Saisset, Vassal, Vergès de Ricaudy et de Wittwer de Froutiguen.

Ils sont réélus par acclamation.

Le Conseil décide d'augmenter d'une unité le Conseil d'administration et de nommer à cette fonction M. l'abbé Jean Capeille.

Par acclamation sont réélus membres du bureau de la Société et du Comité de Rédaction de la Revue, MM. E. Vergès de Ricaudy, président ; abbé J. Bonafont et G. Violet, vice-présidents ; J. Amade, secrétaire ; J. Delpont, trésorier ; A. Foissin, archiviste, auxquels l'Assemblée générale adresse ses félicitations pour la bonne marche de la Société.

L'assemblée donne ensuite mandat à son Bureau pour régler tout ce qui concerne la distribution des prix des Jeux Floraux, et la réception des Félibres si ceux-ci décident de faire, comme il en est question, leur fête annuelle, de la Santo Estelo, à Perpignan. M. Delpont, trésorier, ira représenter la Société d'Etudes Catalanes à la réunion de Carcassonne, du 2 janvier prochain, au cours de laquelle le lieu où sera célébrée cette fête, sera désigné. — Il transmettra à l'illustrissime Capoulié, M. Valère Bernard et à ses collègues, la joie que notre groupement aurait à voir Perpignan définitivement choisie pour la tenue de leurs assises annuelles.

Comptes du Trésorier

pour l'année 1909

Encaissé :	123 cotisations		1322 fr. 80
Dépenses :	Impression de la *Revue Catalane*	1032 »	
	Frais encaissement des cotisations	32 25	
	Frais de correspondance du secrétaire-trésorier	17 25	1081 fr. 50
	En caisse au 31 décembre 1909		241 fr. 30

Janer de 1910

1	Dissapte	CAP D'ANY. — Sant Concordi.
2	DIUMENGE	Sant Macari.
3	Dilluns	Santa Genoveva
4	Dimars	Sant Tito, Santa Dafrosa.
5	Dimecres	Santa Emiliana, Sant Telesforo
6	Dijous	LOS REYS.
7	Divendres	Sant Ramon de Penyafort.
8	Dissapte	Sant Teofile, Sant Eladi.
9	DIUMEMGE	Sant Julia y sa esposa Santa Basilissa.
10	Dilluns	Sant Nicanor, Sant Gonzalo.
11	Dimars	Sant Salvi. *Plujas ó vents.*
12	Dimecres	Sant Arcadi, Sant Alfredo.
13	Dijous	Santa Glafira, Sant Gumersindo.
14	Divendres	Sant Hilari, bisbe.
15	Dissapte	Sant Pau, primer ermitá.
16	DIUMENGE	Sant Marcelo, Sant Fulgenci.
17	Dilluns	Sant Antoni, abat. — *Sobre-noms : Anton, Toni, Ton, Toniet.* *Temps de truc-al-embut.*
18	Dimars	Santa Prisca.
19	Dimecres	Sant Canut, rey.
20	Dijous	Sant Sebastiá.
21	Divendres	Santa Ignès, Sant Fructuos.
22	Dissapte	Sant Vicens espanyol, Sant Anastasi.
23	DIUMENGE	Santa Emerenciana, Sant Ildefons.
24	Dilluns	Sant Timoteu, Sant Tirse.
25	Dimars	La Conversió de San Pau. *Grossa fret.*
26	Dimecres	Santa Paula, viuda.
27	Dijous	Sant Joan Crisostome.
28	Divendres	Sant Juliá, San Cirile.
29	Dissapte	Sant Francisco de Sales. *Sobre-noms : Francesó, Cesó, Cesónes, Francesch, Francisquet, Xico, Xiquet, Xiqueto, Xiqueta, Xiquetóna.*
30	DIUMENGE	Santa Martina.
31	Dilluns	Sant Pere Nolasch. *Temporals.*

LISTE

DES MEMBRES DE LA SOCIÉTÉ

au 31 Décembre 1909.

MM.

1908. Abat J., 49, rue d'Orsel, Paris.

1906. d'Abbes Paul (comte,) 142, rue de Longchamps, Paris.

— Albar Félix, chef de bataillon en retraite, place Grétry, Perpignan.

— *Alcover Antoine, chanoine et vicaire général, Palma de Mallorca (Espagne).

— *Amade Jean, professeur agrégé, au lycée de Montpellier, *Secrétaire.*

— Aragon Amédée, rue Saint-Dominique, 4, Perpignan.

— Arrous Jean (docteur), Prades.

1908. Aymar Joseph, curé-archiprêtre, Prades.

1907. Bachès Joseph, rue Jean Vauvy, 14, Paris.

— Badie Etienne (abbé), liqueur du Canigou, Perpignan.

1906. Badoa J., 13, rue du Pont-aux-Choux, Paris.

— Baille Léon, architecte, rue de la Fusterie, Perpignan.

— Bassole François, professeur au collège de Bédarieux (Hérault).

1907. Berdagué Jean (abbé), curé d'Estoher.

1908. Bergue Paul, Conducteur principal faisant fonctions d'ingénieur des Travaux publics, à Hué (Annam).

1906. Billès Auguste, établissement des Gorges de la Fou, Saint-Paul-de-Fenouillet.

1907. Blancou Gabriel, avocat, rue des Trois-Rois, 30, Perpignan.

1906 *Boix Emile (docteur), avenue de la Grande-Armée, 26, Paris.

— *Bonafont Joseph (abbé), curé-doyen d'Ille-sur-Tet, *Vice-Président.*

— Borreil Etienne, rédacteur des Postes, 16, rue Llucia, Perpignan.

— Brial Jean-Baptiste, 3, rue de l'Université, Perpignan.

1907. Brial Pierre (abbé), curé-doyen de Millas.

1908. de Çagarriga Henri, propriétaire, château de la Grange, Montesquieu.

1906. Calmette Joseph, professeur à la Faculté des lettres, Dijon (Côte-d'Or).

— *Campanaud Laurent, propriétaire, rue Petite-la-Réal, Perpignan.

1908. *Capeille Jean (abbé), vicaire de la paroisse Saint-Jacques, Perpignan.

1906. Carbonnell Charles (docteur), rue de la République, 32, Meudon (Seine-et-Oise).

Les noms précédés d'un astérisque sont ceux des membres du Conseil d'administration

1906. de Carsalade du Pont (Mgr), évêque de Perpignan.
1906. Caseponce Etienne (abbé), collège « La Salle », Calle de Provenza, 187, Barcelona (Espagne).
1909. Catel Jean, élève de première supérieure au lycée de Toulouse,
1906. Cazes Gustave, banquier, 1, rue Eglise-la-Réal, Perpignan.
1907. de Cazis de Lapeyrouse Félix, avoué, 2, rue de l'Ange, Perpignan.
1906. *Chauvet Horace, publiciste, adjoint au Maire de Perpignan, rue de la Tet.
— *Comet Joachim, imprimeur, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.
— Conill Léon, instituteur, Sournia.
— Cornovol Jules (abbé), professeur, calle de Coraga, 305, Barcelona (Espagne).
— Cros François (docteur), médecin principal de 1re classe en retraite, 6, rue de l'Ange, Perpignan.
1909. Cuillé Joseph, propriétaire, rue Manuel, Perpignan.
1907. Dalbiez Auguste, ancien banquier, quai Vauban, Perpignan.
— Daré Henri, négociant en vins, avenue de la Gare, Perpignan.
— Delmas Joseph, lieutenant au 3e d'infanterie, 2, rue de l'Obélisque, Marseille.
1906. *Delpont Jules, négociant en vins, chemin du Conflent, Perpignan, *Trésorier*.
1908. Dénoyés Joseph (docteur), rue de la Citadelle, Béziers.
1909. Deit Jules, négociant, rue de l'Argenterie, Perpignan.
1906. *Donnezan Albert (docteur), rue Fontfroide, Perpignan.
1907. Drancourt Emile, avenue de la Gare, Perpignan.
— Dubois-Malzach Jean, propriétaire, Laroque-des-Albères.
1906. Durand Laurent, agent d'assurances, Rue Grande-la-Réal, 28, Perpignan.
— Durand-Gaillard Jacques, médecin, Puigcerda (Espagne).
— Ecoiffier François (docteur), Thuir.
— Estève de Bosch Henri, Ille-sur-Tet.
1908. Estève de Bosch Xavier, Général de brigade, Villa Bulgneviaux, Saint-Mihiel (Meuse).
1909. Eyton Marguerite (Madame), à Prats-de-Mollo.
1906. *Foissin Aimé, principal clerc d'avoué, Perpignan, *Archiviste*.
1909. Fournols Joseph, 64, rue d'Amsterdam, Paris.
1906. Freixe Jacques, homme de lettres, Le Perthus.
1909. Gazé Jean, professeur au collège de Montréal, 841, rue Sherbrooke-Ouest (Canada).
1906. Gibrat Joseph (abbé), curé de Passa.
— Gravas Charles, notaire, Prades,
— Guiu Charles, receveur de l'Enregistrement, Prats-de-Mollo.

1906. Jacomy Rémy, conseiller à la Cour d'Appel, 14, rue Clément-Marot, Paris.
— Jonquères d'Oriola Henri, propriétaire, Corneilla-del-Vercol.
— Joué Léon, ingénieur- agronome, Thuir.
1908. de Lacroix Clément, 47, avenue Montaigne, Paris.
1906. de Lacvivier Raymond, propriétaire, Elne.
1909. Lafabrègue Paul, rue des Augustins, Perpignan.
1906. Lafont Pierre, pharmacien, rue de la Tet, Perpignan.
— *Leguiel Emile, contrôleur des Douanes, Cerbère.
— Llonch Jean, négociant, Figueras (Espagne).
— Llonch Philippe, négociant, Figueras (Espagne).
— *Lutrand Louis (docteur), 2, rue Porte-d'Assaut, Perpignan.
1909. Maillols J., ingénieur, 10, rue de la Bièvre, Bourg-la-Reine (Seine).
1906. Marie Emile, propriétaire, Prades.
1907. Marty José-Maria, pharmacien, Puigcerda.
1906. Massot Joseph (docteur), place d'Armes, Perpignan.
— Massot Joseph, avocat à la Cour d'appel, 17, boulevard Saint-Michel, Paris.
1907. de Maury Côme (abbé), curé de Canohès.
1906. *Monsalvatge y Fossas François, banquier, calle Subida del Puente, Gerona (Espagne).
— *Monserda de Macia Dolors (Donya) Gran via, 604, Barcelona (Espagne).
— Morel Marcel, négociant, rue Grande la Réal, Perpignan.
1908. Nougaret Fernand, professeur au collège, route d'Espagne, Perpignan.
1907. Pagès Raymond, comptable, rue de la Loge, Perpignan.
— Pams Jules, sénateur, 35, rue Décamps, Paris-Passy.
— Paret Louis (abbé), curé de Rigarda.
1906. Pastre Louis, comptable, villa Trolley, Quartier Saint-Martin, Perpignan.
— Patau Pierre chanoine, curé-doyen, d'Argelès-sur-Mer.
— Payré Joseph, avoué, rue de la République, Perpignan.
— *Payret Joseph, imprimeur, rue Mailly, Perpignan.
— Piquer y Jové Lluis, mestre d'ensenyansa, Villaroel, 7, 3°, Barcelone (Espagne).
— Piquiral Louis, rédacteur à la Direction des Postes, quai Vauban, Perpignan.
— Pomès Antoine, éditeur de musique, 4, rue Mailly, Perpignan.
— Pons Joseph, homme de lettres, Ille-sur-Tet.
— Pons-Fabrègues Benito, arxiver, Palma de Mallorca (Espagne).
1907. Puig Joseph, directeur des établissements Vallaer Frères, 64, boulevard Sébastopol, Paris.

1906. Py-Oliver Félicien, libraire, rue des Marchands, 8 *bis*, Perpignan.
1907. de Roca Edouard, propriétaire, Villemolaque.
1906. Rocafort Jacques, professeur de lycée, 1, rue de Clovis, Paris.
1909. Roig, professeur au collège polytechnique de Téhéran (Perse).
1908. Rozès Numa, propriétaire, Saint-Hyppolite.
1906. Ruiz y Porta Joan, arxiver municipal de la ciutat, Tarragona (Espagne).
— Sabarthez Henri (docteur), rue Saint-Martin, 5, Perpignan.
1907. Sagols Isidore (docteur), chirurgien-dentiste, place du Castillet, Perpignan.
1906. *Saisset Frédéric, homme de lettres, 67, rue Colaincourt, Paris.
— Salsas Albert, receveur de l'Enregistrement, Saint-Girons (Ariège).
1909. Salvat Louis (abbé), curé de Trullas.
1906. Sarrète Jean (abbé), curé de Palau-del-Vidre.
— Sauquet Jean fils, négociant, Bourg-Madame.
1907. Schadel Bernard, professeur à l'Université de Halle (Saxe-Allemagne).
1906. Sola Frédéric, rue de Savoie, 7, Paris.
1907. Sors-Gouell Jean, avocat, Céret.
— Soubielle Mathilde (Mme), institutrice en retraite, Perpignan.
1908. Sourges Eugène, enseigne de vaisseau, rue Petite-la-Réal, Perpignan.
— Sudria, 26, rue de Staël, Paris.
1909. Suzanne François, 69, rue de Richelieu, Paris.
— Talayrach Elie, négociant en vins, rue d'Espira, Perpignan.
1906. Talut, Alphonse, professeur agrégé au Lycée Condorcet, rue des Ecoles, 6, Paris.
1909. Thomas Romain, professeur agrégé.
1906. Tisseyre Jacques, rue Grande-la-Réal, Perpignan.
1907. Todesco Venanzio, Albanga — Genova (Italie).
1906. Tresserre François, mainteneur des Jeux Floraux, 65, rue Alsace-Lorraine, Toulouse.
— Trullès Ferdinand, notaire, Ille-sur-Tet.
— *Vassal Augustin, banquier, place d'Armes, 6, Perpignan.
— Verdot Lucien, pharmacien, rue des Marchands, Perpignan.
— *Vergès de Ricaudy Emmanuel, banquier, Quai Vauban, 45 bis, Perpignan, *Président*.
1907. Vicens Charles, clerc d'avoué, rue Foy, 9, Perpignan.
1906. *Vidal Pierre, bibliothécaire de la Ville, Perpignan.
1907. Vilar Edouard, sénateur, rue Faustin Hélie, 7, Paris-Passy.
1906. Vilar Jean-Joseph (abbé), curé de Saint-Joseph, Perpignan.
1907. Vilarem, principal du Collège, Lodève (Hérault).
1906. *Violet Gustave, sculpteur, Prades, *Vice-Président*.
— *de Wittwer de Froutiguen Jules, le Boix-Saint-Sauveur, Prats-de-Mollo.

Le Catalanisme

Un des membres de notre société nous avait adressé, il y a déjà quelques mois, un assez long travail intitulé *La question catalane*, avec la mention « Barcelone, février 1908. » L'auteur de ce travail nous engageait à en prendre connaissance, nous priant de vouloir bien lui dire toute franche notre opinion sur lui, et nous autorisant d'ailleurs à en faire l'usage qui nous paraîtrait convenable. Nous l'avons donc lu avec beaucoup d'attention ; mais nous nous sommes vite aperçus d'une chose ; c'est que la plupart des idées émises par l'auteur heurtaient les convictions du plus grand nombre d'entre nous, au point de vue catalaniste. Certes, nous tenons avant tout à être impartiaux ; nous avons même accordé une place importante dans notre revue, sous la rubrique « tribune libre », à la discussion sincère et loyale des idées mêmes qui nous tiennent le plus au cœur. Mais dans l'impartialité, il est des limites qu'on ne dépasse point, quand on combat pour une cause que l'on croit juste et conforme à l'intérêt général. Nous avons donc résolu de ne pas publier le travail en question ; mais nous pouvons, nous devons même en faire une analyse, en présenter les idées principales, quitte à les discuter un jour ou les soumettre à la discussion.

Ce travail comprend plusieurs parties :

I. — Quelques données historiques. — II. La « Renaixensa » catalane. Le Nationalisme. — III. L'Espagne au XIXe siècle. — IV. Le catalanisme. — V. La Solidarité. — VI. Le Terrorisme. — VII. Conclusion.

I. — L'auteur fait d'abord l'histoire de la Catalogne, parle de ses premiers habitants, puis des invasions successives (Sardes, Celtes, Grecs, Carthaginois, Romains, Goths, Arabes, Francs, de la domination aragonaise et de la domination castillane, des guerres et des révoltes qui la bouleversent, de l'invasion napoléonienne, enfin du mouvement contemporain connu sous le nom de « catalanisme ».

II. — La Renaissance catalane commence au début du XIXe siècle. Renaissance littéraire d'abord, éclosion de toute une littérature qui fait revivre la poésie catalane et donne un nouvel éclat au catalan ; Jeux Floraux, journaux en langue catalane, etc. C'est alors, dit l'auteur, que l'on commença à exagérer. « De nombreux écrivains exaltèrent l'amour du pays, faisant de la Catalogne l'unique patrie des Catalans, fomentant ainsi leur haine contre le reste de l'Espagne, la Castille, ainsi qu'ils l'appellent... » Catalan réclamé comme langue officielle en Catalogne ; refus de parler le Castillan. — Renaissance économique. Développement considérable du commerce et de l'industrie en Catalogne, à Barcelone notamment, qui a vu sa fortune et sa population s'accroître dans des proportions considérables. — Renaissance artistique. Elle est évidente aussi, surtout dans l'architecture et la sculpture, malgré quelques extravagances et un assez mauvais goût. Certains artistes catalans ont réellement une très grande valeur.

III. — « A côté de cette Renaissance dans les lettres, les arts et surtout dans l'industrie, dit l'auteur, s'est créée en Catalogne l'idée de régionalisme, de nationalisme. Avant de l'étudier, nous allons voir l'état de l'Espagne et du pouvoir central pendant ce réveil de la Catalogne. » Il montre alors tout ce qu'il y a de mauvais, de déplorable, dans le système politique espagnol, l'infériorité économique, sociale, intellectuelle même, qui en résulte pour l'Espagne : « caciquisme », changements de ministères, les « cesantes », la corruption des députés, l'imprévoyance et l'insouciance, la médiocrité des grandes villes, la misère des villages et des campagnes, le manque d'instruction, l'émigration, enfin tous les grands maux de ce pays. « Le mal ne me paraît pas uniquement, comme voudraient le faire croire les Catalans, dans le manque d'activité des Espagnols, mais bien dans la constitution même du pays, mauvaise pour tous et plus encore pour les autres provinces que pour la Catalogne, qui, sous certains rapports, est favorisée... »

IV. — Au nationalisme catalan ne tarda pas à succéder le catalanisme proprement dit. Après les poètes et les statistiques orgueilleuses, naquirent les projets d'autonomie administrative ; on organisa des meetings en vue de préparer une autonomie politique complète. Assemblée de Manresa des 25, 26 et 27 mars

1894 : bases de la Constitution régionale ; ce qu'on laissait au pouvoir central (relations internationales, armée et marine, relations économiques avec étranger, routes, chemins de fer, canaux et ports, sauf voies régionales, questions interrégionales, budget des régions), — ce que le pouvoir régional s'attribuait (langue catalane officielle, charges publiques remplies par des Catalans, Lois, perception des impôts et frappe de la monnaie, police, monnaie catalane circulant en Espagne, enseignement public.) « Ainsi donc, de l'idée de régionalisme pure et simple, idée bonne et louable, on était arrivé à l'idée de nationalité, puis à celle d'autonomie. » L'auteur n'approuve pas du tout cela ; et il exagère la nature et la portée des prétentions et des revendications du parti pour mieux en montrer le côté faible ou ridicule. C'est le passage de son travail qui nous paraît le plus contestable. Il est certain qu'il n'a pas étudié ce mouvement avec toute l'impartialité d'un sociologue ou d'un économiste : il prend parti, il intervient dans la discussion ; il se place au point de vue de l'Espagne, sans se demander s'il ne serait pas plus juste de se placer aussi au point de vue catalan. Il condamne alors en principe ; il va même jusqu'à dire : « La Catalogne ne pourrait vivre isolée, et il paraît impossible qu'elle devienne nation indépendante. » Or, ce n'est pas l'indépendance que réclament les catalanistes, mais l'autonomie, ce qui n'est pas du tout la même chose ; l'auteur du travail se contredit d'ailleurs sur ce point sans s'en douter. Il lui est facile alors de dégager de cette idée d'indépendance qu'il attribue à tort aux catalanistes, toutes les conséquences déplorables qu'elle comporte. — Puis il examine la constitution du parti catalaniste au point de vue politique : Carlistes, Républicains, etc. « Le catalanisme n'était *donc* déjà plus le mouvement régionaliste appliqué à la Catalogne, mais bien un mouvement ayant déjà des tendances séparatistes. » Nous ne voyons pas, malgré notre bonne volonté, la logique de ce raisonnement. — Citant ensuite un passage de *La Nacionalitat catalana* de Prat de la Riba, il dit que la haine est un des mobiles, et peut-être le principal, du catalanisme. Propagande rapide de ces idées de haine, extension non moins rapide du catalanisme, « auparavant formé seulement de quelques ambitieux. » On voit que l'auteur de ce travail n'aime pas les catalanistes ; il suit

même leur exemple : il ne témoigne pour eux que de la haine. Est-ce une attitude digne du véritable historien ?

V. — « Cette propagande effrenée, cette atmosphère surchauffée d'orgueil et de haine ne pouvaient que porter leurs fruits. » Journaux et revues catalanistes chaque jour en plus grand nombre ; sociétés et cercles, écoles catalanes, enseignement religieux en catalan, prédicateurs catalans. En 1904, incidents militaires à Barcelone avec le *Cucut* et la *Veu de Catalunya*. Loi de Juridictions du 23 mars 1906, qui accordait à la justice militaire le droit de juger tout délit de paroles, d'écrits etc., outrageant la nation, son drapeau ou son armée. Meetings monstres de protestation contre cette loi à Barcelone ; manifestations publiques où les partis extrêmes se trouvent mêlés (20 mai 1906). « Il est des jours où les peuples ont besoin d'une *solidarité* nationale, » écrivait la *Veu de Catalunya*. Organisation du nouveau parti : la Solidarité catalane (fusion des carlistes, traditionnalistes, conservateurs, républicains, sauf le parti Lerroux composé de républicains régionalistes-fédéraux). Victoire éclatante de la Solidarité aux élections. Accueil sympathique de la presse espagnole impartiale. Projet d'administration locale discuté aux Cortes ; mais désagrégation lente du parti : les républicains quittent le camp solidariste.

VI. — En terminant, l'auteur dit un mot des attentats terroristes. Depuis longtemps, depuis toujours, pourrait-on dire, Barcelone est une ville agitée : grand nombre de gens sans aveu arrivés d'un peu partout. « L'agitation catalaniste a rendu une vie nouvelle à cette bande de malfaiteurs. » Le commerce et l'industrie en souffrent beaucoup.

VII. — Voici quelle est à peu près la conclusion de ce travail : « La solution semble facile au premier abord, et paraît pouvoir se résoudre avec un peu moins d'orgueil du côté des Catalans et un peu plus d'initiative de l'autre côté. Malheureusement ces deux choses paraissent difficiles à s'accorder, et il est à craindre que la question ne s'envenime encore de jour en jour et que le rapprochement devienne ainsi de plus en plus difficile... Cependant, jamais la Catalogne ne pourra devenir indépendante, comme je l'ai dit plus haut ; et la bonne entente renaîtra peut-être un jour si l'instruction se développe et si les voies de communication se multiplient permettant aux antagonistes de mieux se connaître

et de s'apprécier autrement que par des pamphlets inspirés par la haine. »

L'auteur de ce mémoire nous permettra de lui dire que, comme conclusion, c'est plutôt maigre. La question catalane est beaucoup plus complexe et beaucoup plus importante qu'il ne le suppose. Son examen est non seulement partial, mais très superficiel. Malgré toutes les objections, tout l'esprit de parti de l'auteur, malgré les critiques des ennemis du catalanisme, la question catalane subsiste, elle continue à se poser, elle réclame une solution. L'antagonisme entre la Catalogne et, non pas le reste de l'Espagne, mais la Castille, est plus profond qu'il ne le soupçonne ; il remonte très haut, il est lié à des différences de race et de langue, il se complique de questions économiques et politiques. L'étude de ce mouvement exige plus d'égards et plus de soins que ne semble en avoir montrés l'auteur de ce travail. Il s'est inspiré, d'ailleurs, — on s'en aperçoit vite — d'études rédigées par les adversaires mêmes des catalanistes, comme *Peligro nacional* (« Estudios é impresiones sobre el catalanismo ») par José Martos O' Neale et J. Amado y Reygondaud de Villebardet. (1)

Il eut fallu étudier aussi la thèse contraire, dans les nombreux documents qui s'y rapportent. L'a-t-il fait ? Nous ne le croyons guère. Si nous avons donné une analyse succincte de son mémoire, qui est plutôt un véritable réquisitoire contre le mouvement catalaniste, c'est parce qu'en toute impartialité nous voulions faire connaître quelques-uns des principaux arguments qu'on invoque en Espagne pour combattre ce mouvement. Cependant nous devrons, à notre tour, étudier celui-ci avec l'esprit de justice et de libéralisme qu'il mérite.

Firmin Costabona.

(1) Madrid 1901. (189 pp. avec append. de 128 pp.)

Proverbe Catalan

Si vols esser ben servit,
Fes-te tu meteix lo llit.

Exposition de Sculptures et Céramiques catalanes

des teliers de Sant-Marti. — M. G. Violet

M. G. Violet, que nous avons appris à connaître par sa traduction de l'*Arlésienne* en catalan, n'est pas seulement un amoureux de notre belle langue, il est aussi sculpteur.

Mais pas sculpteur quelconque, non; il est profondément artiste, artiste dans l'âme ; tout ce qui touche notre pays lui est cher, aussi a-t-il entrepris de faire revivre, de créer en quelque sorte, l'Art Catalan.

Cette tâche peut paraître bien ardue, peut-être même bien ingrate, mais qu'importe à ceux qui aiment leur pays de lui sacrifier leur temps et leur génie. Si une réclame parfois malsaine n'est pas là pour les sacrer artistes, ils ont du moins pour eux la satisfaction du devoir accompli, ils ont aussi pour eux la gratitude de tous leurs concitoyens, de tous ceux qui comme moi aiment notre Patrie Catalane.

Comme beaucoup d'autres, nous nous sommes rendu à l'exposition d'art catalan de M. G. Violet. Tout d'abord félicitons l'artiste de l'heureuse idée qu'il a eu en faisant imprimer le catalogue d'exposition en Français et en Catalan.

❖ ❖ ❖

Parmi les œuvres de M. G. Violet (au nombre de vingt-neuf), combien est vraie « L'aïeule » (la tradition catalane, statue pour le monument du Génie Catalan) ne vous êtes-vous pas senti ému devant la réalité simple de cette figure de femme ? « Les Xaraïres » ne vous disent-elles rien ? ne les entendez-vous pas potiner ? Les têtes de « vieux catalan » et de « berger catalan » ne sont-elles pas réussies?

Les amphores, les vases aux trois femmes tout, tout est d'un travail et d'un fini remarquable.

Une mention spéciale à « l'Etude » pour le buste de Monseigneur de Carsalade, il semble que l'artiste ait mis tout son savoir, toute son âme, à reproduire cette tête d'Evêque ; qu'y aurait-il d'étrange, de surprenant ; puisque M. G. Violet est l'artiste à l'âme catalane et que Monseigneur de Carsalade, s'il n'est pas catalan de naissance, est nôtre de cœur et d'âme.

Nous félicitons sincèrement et sans réserve, M. G. Violet pour son exposition, nous l'engageons très vivement à ne pas se lasser de combattre pour le bon combat: La Renaissance Catalane.

Per la Patria, avant? A. Foissin.

Les Reines de Perpignan

pour les fêtes de Bienfaisance du Carnaval

Nous avons publié dans le dernier numéro de la *Revue* la lettre du Président de notre Société au Comité des fêtes de bienfaisance et du Carnaval relativement à l'adoption de la coiffe catalane pour les Reines des fêtes.

Voici la réponse qui a été faite à notre proposition :

Perpignan, le 2 janvier 1910.

A Monsieur le Président de la Société d'Etudes Catalanes.

Monsieur,

Nous avons l'honneur de vous informer que nous ne pouvons, à notre grand regret, accepter le cadeau que vous nous offriez si gracieusement pour nos Reines.

Le Comité ne croit pas pouvoir imposer aux jeunes filles qui seront élues le port du bonnet catalan.

Cependant nous espérons que, lorsque ces fêtes seront plus populaires, lorsque le pays sera plus habitué à l'élection de la Reine des Reines, il nous sera possible de reprendre votre idée et de remplacer le diadème des demoiselles d'honneur par la coquette coiffe catalane.

Veuillez agréer, Monsieur le Président, avec tous nos remerciements, l'assurance de notre considération distinguée.

Le Secrétaire Général, P. Roule.

Nous regrettons la décision du Comité des Fêtes.

La Société d'Etudes Catalanes a l'intention de reprendre la question sous une autre forme.

UNE LETTRE INÉDITE

du romancier catalan, M. Agusti CALVET

M. Agusti Calvet est l'une des espérances de la littérature catalane contemporaine ; son roman *Sentiment* gagna le 3e prix dans le concours de l'*Avenç* pour son excellente, inappréciable collection de la *Biblioteca popular* (1).

Mélancolique et navrante histoire. Dans un petit port de la côte levantine, une jeune et jolie fille, indifférente aux marins qui la courtisent à l'envi, rêve d'un mari plus élégant, beau parleur et riche. Son père est *practic*, sorte de maître de port ; avec lui, elle rencontre un capitaine de vapeur, Don Juan de bas étage, noceur et sans cœur, qui, par sa prestance, sa faconde et ses manières, la séduit vite et, certain matin, s'introduit dans sa chambre, la force sans vergogne. Il n'a voulu que s'ébattre, passer un moment, ajouter un nom à la liste de ses conquêtes et de ses victimes ; il part sans regrets, laissant une femme follement éprise, larmoyante, désolée et de plus, hélas ! enceinte...

La malheureuse égrène alors le chapelet des douleurs ; en apprenant la nouvelle, son père est frappé d'une paralysie qui le conduit au tombeau, la misère s'ajoute à son désespoir et à sa honte. Enfin le vapeur revient avec son capitaine, elle le supplie de ne pas les abandonner, elle et le petit être qu'elle porte dans ses flancs ; il la repousse brutalement ; un brave marin qu'elle a naguère éconduit, écœuré d'un tel cynisme, provoque le galant, le tue dans un duel au couteau. La délaissée court à la mer pour se noyer, mais au moment de se précipiter, elle recule, s'écrie : « Je suis mère ! »

Cette intrigue est intéressante, captivante même quand approche le dénouement ; les personnages sont peints sur le vif, les caractères bien tracés, les mœurs des marins décrites avec exac-

(1) *Sentiment* est le n° 39 de cette Bibliothèque ; chaque volume ne coûte que 0 fr. 50. *Llibreria « L'Avenç », Rambla de Catalunya, 24, Barcelona.*

titude, avec amour ; on voit ce petit monde se mouvoir, s'amuser aimer et haïr, jouir et souffrir, souffrir surtout ; on l'entend parler au naturel, avec les tours qui lui sont familiers, ses expressions souvent naïves, parfois énergiques, toujours pittoresques ; enfin le style est soigné, pur, rapide, nerveux, nettement catalan, sans traces d'influences étrangères ; point de ces longues analyses ou copieuses descriptions, trop fréquentes chez les compatriotes de notre auteur, même les plus célèbres : quelques traits lui suffisent pour évoquer un paysage, et c'est par les effets qu'il dévoile les passions. *Sentiment* annonce donc un véritable écrivain.

A défaut de ce roman, la lettre que nous publions aujourd'hui suffirait à prouver l'esprit et le talent de *M. Agusti Calvet* ; une indiscrétion m'a permis de la copier et j'en commets une beaucoup plus grosse en la livrant à mes lecteurs ; ma bonne intention sera, je l'espère, mon excuse et ma justification.

Je fais des réserves sur l'objet de cette lettre ; l'Administration française vaut certainement celle des autres pays, notamment celle de l'Espagne, et, dans la circonstance, la Douane de Paris ne mérite pas les reproches qui lui sont adressés. *M. Agusti Calvet* ignorait une petite formalité très nécessaire et il se trompait de porte ; je m'étonne seulement qu'on ne l'ait pas mieux renseigné tout de suite. Devant la vérité, sa lettre est donc injuste ; je crains cependant que mes lecteurs ne l'applaudissent tout de même : l'Administration française a si bon dos et *M. Agusti Calvet* dit si bien...

Emile Leguiel.

Paris, le 11 novembre 1909.

Srs Rodón, Morante y Casas (1).

Molts Senyors meus : Havent rebut, avuy, lletra de vostés, contenint un trocet de paper, qüadrat, verdós, numerat, etc., etc., per tercera volta m'he encaminat à la *Douane*, desitjos d'obtenir la maleta que vostés varen expediarme el 10 de setembre proppassat.

Generalment, quan tinch d'acudir a une oficina, sobretot si aquesta es governemental, tremolo de cap a peus ; y si la oficina es francesa, tremolo de cap a peus y de colze a colze, car no

(1) Les destinataires sont des transitaires, agents en Douane à Barcelone, Port-Bou et Cerbère.

n'hi ha d'altre al mon més esglayadora. Mes avuy, armat del vostre paperet me sentía mes coratjós que de costúm. Peró, velshiaquí que, el primer empleat que vaig à trovar, ja'm diu, mirant y remirant el ditxos paperet : *Oh ! Monsieur ! on ne vous donnera pas grand'chose avec ce truc !* Y jo, esverantme y perdent tota esperansa, he respost tristement : *Oh ! la ! la !*

Tal dit, tal fet : no hi ha hagut manera de fer que'm donguessin la maleta. L'un me deya cols, l'altre xiribíes ; me feyen pujar escales, treure'l cap per una dotzena seguida de portetes d'oficina (ab el truc consegüent a retirarla) ; m'invitaven a seure y esperar ; jo'ls invitava a fumar cigarretes, en cambi y en previsió ; peró creguin que, al fi, m'han vingut ganes de plorar, al trovarme dalt unes golfes, empolsat, tremolós, alenant, banyat de suor y ab un empleat ferotge al devant qui'm deya, tot tirantme als ulls el fum de la cigarreta que, à la meva salut, fumava : *« Ça, c'est bien malheureux quand même ! » « A càn Mem y a càn P... ! »* volia jo respondreli irritat. Peró, com sia que m'ha sigut donada molta paciencia, m'he retirat silenciosament, desprès de recullir el paperet qüadrat, vert, numerat, etc., etc...

Quan sortia, per la *rue de l'Entrepôt*, à la plassa de la *République*, era ben fosch. Havia entrat à la *Douane* avans de les quatre de la tarde. Y, tot meditant la sort probable de la meva maleta, victima de l'Administració francesa, me n'he tornat a casa, que, dit sigui passant, es a una hora de la plassa de la *République*.

Are bó, distingits Senyors meus : jo tinch molta feina à Paris ; jo m'he passat tres tardes a la *Douane*, y, o bé dech ser molt tonto o molt desgraciat, car a hores d'are, encare no he vist les nanses de la ditxosa maleta, perduda avans de coneixerla. Mes, sigui com sigui, reconech que la solució d'aquest problema va més enllà de les meves forces. Si, Senyors, me veig impotent pera conquerir la maleta de mans d'aqueixos *verdugos* que me la secuestran actualment.

Donchs bé : vostés, qui tenen agents àgils y coneixedors de l'enemich, poden ferme la mercé de *rescatarmela*, pagant lo que sigui ? Mirin : fins el dia 29, jo seré aqui, a *Paris, avenue Reille, 25, pension de famille.* Si vostés, bona o malament, han pogut triomfar avans de dit jorn fássinme la mercé de portarmela a casa ; sinó, si aquesta operació necessita més dies, passat el 29, poden

dirigirse a casa'l meu germà. *Enrich Calvet, Muntaner, 10-3er-2a Barcelona,* ahont podran deixar els restos vivents de la maleta. De totes maneres, vostés cobraran lo que sigui, y serán alabats eternament per mi y recomanats com a exemple de valor y d'heroïsme.

Sempre affm.

Agusti Calvet.

Las Ballas

Al company benvolgut Climent de Lacroix.

Del poble es feste anyal. Se bálla sus la plassa
Enramada de boix y de llorer florit.
La cobla dels juglars, flaviol aixurit
Y prima cantadora, al prestatge pren plassa.

Los vells y los casats, tots homens, fent garlanda,
Puntejan ab delit lo rítmich Contrepas.
Mes'l tamborino víu que's pica sote'l bras
Los balls de ramallets y de confits comanda.

Qu'hermos lo ball, ab sas rondas encisadoras,
Creuhantse ab molta gracia gorras y escofións !...
Ay ! com, l'aixella presa pels ardits minyons,
S'enlayran á bell cim de bras las balladoras !

Y mentres de la prima'l refilet ressona,
Las ninas's dan un bes... Aixi, sote'l cel blau,
Ell mes fort, l'home, alába, resignat escláu,
La deesa immortal, l'ama seva, la Dona !

L'Ermita de Cabrens

Tribune libre

A propos d'une traduction en catalan roussillonnais du texte de Lamartine que nous avons proposé à nos lecteurs, un catalanisant nous écrit les lignes suivantes :

« ... Je ne voudrais point donner une traduction évidemment incomplète du passage proposé ; je ne voudrais point donner une traduction où je devrais laisser un blanc ; le mot « sophistiqué », par exemple, me paraît intraduisible en roussillonnais. Il est bien évident qu'il existe en catalan. Mais notre langue littéraire, celle des idées, de la critique et de la philosophie ne doit-elle pas être identique à celle qu'emploient les Catalans d'Espagne ? Il y a tout un jargon philosophique dans tel ou tel écrivain, et nous devons bien l'admettre. Mais encore notre ambition ne doit-elle pas se borner à une seule chose : dire la poésie de nos paysages, de nos paysans et de notre âme dans la langue catalane du Roussillon ? Ecrire des *Recorts del Rosselló*, des *Contes Vallespirenchs* et des *Ays*, voilà notre unique but, me semble-t-il... Je ne veux point dire par là que je n'approuve point votre initiative, si louable et si désintéressée. Mais il faudra bien se lasser de vouloir convaincre la légion de ceux qui ne pensent pas, et ne faire du catalan que pour son propre plaisir... »

Nous répondons d'abord à notre ami que la question du *vocabulaire* se posera tout de même quand il s'agira de *dire la poésie de notre âme*, ce qui est plus difficile, dans notre dialecte, que *de dire la poésie de nos paysages, de nos paysans*. Elle n'est donc pas éludée, comme il semble le croire, par un subtil *distinguo*, qui n'est qu'un *distinguo* subtil ; encore moins n'est-elle pas résolue, et c'est au contraire à la résoudre que nous devrions employer tous nos soins, si nous voulons faire œuvre vraiment littéraire et vraiment humaine aussi. Quant à *ne faire du catalan que pour son propre plaisir*, notre ami nous permettra de lui dire que c'est là du *mandarinisme :* il faut, au contraire, s'efforcer de mettre à la portée de nos compatriotes la beauté de notre poésie, les admet-

tre à cette sorte de vaste banquet de la langue catalane que nous voudrions ouvrir pour tous. L'art ne doit pas être égoïste ; il ne doit pas être « hermétique », pour employer une expression française à la mode aujourd'hui. On peut être un grand poète tout en étant un poète populaire, et nous en sommes même à nous demander si les plus grands poètes, au fond, ne sont pas ceux-là. Notre Roussillon a besoin, pour que son âme se réveille tout à fait, d'un poète populaire qui soit en même temps un vrai poète. Quelque chose nous dit que nous l'aurons un jour, que nous l'aurons même bientôt. En attendant, préparons sa venue, travaillons pour lui ; créons autour de nous une atmosphère favorable à l'éclosion des belles œuvres.

Pour cela, gardons-nous en contact permanent avec notre terre, notre pays ; trouvons en lui une règle de vie intérieure. « Je vous félicite, nous écrivait un méridionalisant ces jours derniers, de vous enraciner dans le sol natal, d'y plonger par toutes vos fibres et d'en sentir palpiter en vous toute la vie. Ce n'est pas là se diminuer. On vit plus fortement, on a des émotions sûres et saines ; on a des vérités à quoi s'accrocher, et l'on ne vit pas dans une perpétuelle anarchie de désirs et de rêves d'impossibles existences... » Voilà la vérité ; voilà la vérité que nous devons chercher et trouver pour nous-mêmes, que nous devons aider les autres à trouver aussi.

Ces idées font d'ailleurs de très grands progrès chez nous, à en juger par les lettres que nous ne cessons de recevoir à chaque manifestation régionaliste qui se produit dans notre province. Voici quelques passages touchants de l'une d'entre elles : elle a été écrite par un instituteur, et nous devons nous réjouir de voir que des hommes chargés de l'éducation de nos petits Roussillonnais professent de pareilles doctrines et affirment de pareilles convictions :

« Nous sommes quelques-uns dans mon village, qui suivons avec un réel intérêt et une vive émotion, croyez-le bien, vos nobles efforts pour rappeler aux Roussillonnais leur sang et leur origine pour leur faire comprendre qu'ils ont chez eux, à leur disposition, une belle langue dont le passé devrait être un sûr garant de l'avenir, et leur démontrer que, sans sortir de chez eux, ils peuvent trouver, s'ils le veulent, de la poésie. Il faut un certain

courage, je le sais, pour entreprendre cette œuvre de régénération ; mais rien de sérieux n'est bien facile en ce monde, et vous devez être heureux de voir déjà que l'on commence à vous comprendre et à vous écouter... Je travaille, moi aussi, à refaire l'âme de mes jeunes enfants de l'école communale. Il y a longtemps que j'ai essayé la méthode d'enseignement du français par la langue catalane, que l'on a défendu dans votre revue avec tant de talent. Depuis de longues années, je donne deux fois par semaine, au moins, à mes élèves une version ; je choisis pour cela des textes qui leur fassent aimer davantage nos montagnes, qui développent en eux les sentiments les plus nobles et les plus purs, qui peuplent leur esprit d'idées justes et saines. Je m'arrange comme je puis : je transcris en orthographe correcte des chansons catalanes que j'entends autour de moi. Des amis me prêtent quelques livres et me font passer votre revue, car mes moyens ne me permettent pas d'acheter les uns et de m'abonner à l'autre. Mais j'ai toujours été très content des résultats obtenus, et je perfectionne chaque jour ma méthode. Oui, voilà ce qu'on devrait essayer dans toutes les écoles roussillonnaises, provençales, gasconnes, languedociennes ! « La reconstitution de l'âme française par les provinces ! » quel idéal ! quelle chose admirable ! L'un de vos collaborateurs les plus éminents a trouvé cette belle formule, et je me permets de l'en féliciter ici. En avant pour l'idée catalane ! Du courage, de la persévérance et vous serez suivis de tous !... »

Extrait de Mil y un pensaments

Si la vida es una esclavitut, la papeleta de defunció es lo certificat de llibertat.

Si las donas gobernessin, succehiría... lo mateix que succeheix ara. Com que ja gobernan !

Hi ha donas que saben plorar y contenirse las llágrimas ab tanta facilitat que sembla que darrera 'ls ulls hi tenen una aixeta.

Textes catalans

1437 (22 juin) — Requête des Consuls d'Elne pour leur costume (Bolet, notaire d'Elne, G. 80).

Molt reverent Pare e Senyor, e honorable Capitoll de la Seu d'Elna, senyors per indivis de la Ciutat d'Elna, humilment signifiquen a Vostra Senyoria G. Berart, Ant. Rocalba e B. Bezia, consols, any present, de aquesta vostra dicta Ciutat, dients que ver es que per so com consols de qualsevula Universitat insigna deven portar vestidures presumils e habit dissimulat de altres, per so que aquels pus facilment sien coneguts esser consols, aquests dies no ha gayre passats los dits consols, ab lo consel e altres persones en aquel ajustats, de aquesta vostra ciutat, han ordinat deliberadement e ab certa sciencia que, desi avant e per tostemps, quals que sien consols de aquesta universitat agen a portar per vestidures Gramalles o Samarras a forma de gramalles grans e largues fins a terra, presomilnolment fetes d'un drap e d'una color, aytant durara lo temps de lur consolat cascun any, axi com ja era acostumat en la dita ciutat en temps anthich, destruint e anullant les noveles vestidures e habit que ara los consols per alcun temps ha passats, avien acostumat fer, que mils semblaven robes e vestidures de nosses ho de dansses que no de consols ni de prosomens : e que puys, après que sia passat lo temps de lur consolat, aqueles gramallas ni semblant habit ni forma no agen a portar, ans aqueles agen a deffer e mudar en altra forma, per so que de aquel habit ni forma no ho poria negun portar, si donchs no es consol, axi com dit es.

Per que, supliquen a vostra senyoria, per bon stamen de la dita ciutat que les dites ordinacions feytes sobre les dites vestidures en la manera e forma per lo dit consel ordinades vos plasia confirmar, per so que les dites ordinacions, per vigor de vostra confirmacio sien desi avant per tostemps perdurables, e jatsesia (1) les dites coses sien justes.

Empero los dits consols e consell vos ho reputaran a gracia singular.

R. de Lacvivier.

(1) Quoique, attendu que.

Un Programme de la Représentation

donnée au Théâtre de Perpignan le 23 octobre 1810

Monsieur le Docteur Ecoiffier a bien voulu nous communiquer le programme d'une représentation donnée, bien que cela ne soit pas dit, sur le théâtre de Perpignan. Nous croyons intéressant de le publier.

PAR PERMISSION DU MAIRE DE CETTE VILLE

Mardi 23 octobre 1810

La direction exclusive du Sr Alexis SINGIER, breveté pour les 4e et 6e arrondissements réunis

aura l'honneur de donner une première représentation.

ABONNEMENT GÉNÉRALEMENT SUSPENDU

Au Bénéfice de Mademoiselle Gérault-Laperière

Une première représentation de :

LA CHASTE SUZANNE ou SUZANNE AU BAIN,

Ouvrage nouveau en deux actes, mêlé de chant, qui n'a jamais été représenté en cette ville ; sujet tiré de *l'Ancien Testament*.

Le spectacle sera terminé par

CENDRILLON ou GAT Y CENDRAS,

Opéra-féerie en trois actes, orné de tout le spectacle dont il est susceptible et qui est maintenant à la 71e représentation.

Le spectacle commencera par

L'OUVERTURE DU JEUNE HENRY

L'affiche du jour donnera de plus amples détails

MM. les abonnés jouiront de leur entrée moyennant un billet de secondes.

Nous demanderons à nos lecteurs si quelqu'un d'entre eux pouvait nous dire si le conte de Perrault : Cendrillon, qui en catalan est : *Gat y cendrás* (et non pas *Gat y cendres*) a été réellement joué en catalan, en 1810, ou si l'impresario Singier s'est servi de ces mots catalans pour attirer l'attention des Perpignanais ?

Choses catalanes

Lo Gall de San Joan

On a beaucoup parlé de lui, ces temps derniers. A vrai dire, il ne s'agissait pas du vieux coq du clocher de Saint-Jean, si connu de tous et si populaire, mais du nouveau, qui va remplacer l'ancien pour les générations futures. C'est le moment de relire la charmante poésie catalane d'Oun Tal, publiée dans l'opuscule *Jamecs* (1) : « Lou gall da San Jouan » (oh ! l'horrible orthographe !) D'ailleurs, on reproche à ce nouveau coq quelques-uns des défauts, ou même quelques-unes des infirmités, contractés par l'ancien avec l'âge. « Celui qui l'a dessiné, lisions-nous tout récemment dans les journaux, lui a fait une queue de coq déplumé, car il n'a que deux plumes pour figurer cet appendice ; ce qui fait que, la tête et la queue offrant la même prise au vent, le coq présente toujours le flanc au vent régnant. Lorsque la tramontane ou nord-ouest souffle, il marque le sud-ouest ou le nord-est indifféremment ; quand c'est le vent du sud, il indique l'est ou l'ouest. » Pauvre coq ! c'est à n'y rien comprendre ! Et cependant il est jeune ; que sera-ce, mon Dieu, quand il aura près de cent ans ! Rappelons-nous ce que Saisset disait de l'ancien :

Deye : « Pobre de mi, ja fa agns, agns y pagns,
Qua, saparat de touts coumpagns,
Soun aci-dal, quitllát coum l'aoucell sou la branque,
Par mor d'ansagná à la gèn
Da quin coustat boufe lou bèn ;
A ma glori es clart qua cap títoul nou manque :
De prop soun gros coum oun marrá,
M'astíc soubre d'oun campaná
Qu'hom dirie la tour Eiffel da Parpigná,
Y l'iglèsi oun soun da bouniquèze es plène ;
Oh ! si, ma pouc flatá d'achó
Qua, pal moun, hi ha pas oun altre gall coum jo !
Mès, ambe als agns bous bèn la pène :
Couant hom rèp, tan da tèms, la plouje sou l'asquène,
Qu'oun soul rouhèn, l'istíou, bous touste sou l'clatell,

(1) Latrobe, Perpignan, 1890.

Y qu'hom passe las nits d'hibern a la sarène,
Hom acabe par bani bell.
Si ! ma fay llengue-aspès, tinc la creste gamade,
Y acho par oun gall marque pa rè da bou ;
Couan s'achèque la marinade,
An cade dasnouhilladoú,
Y lou llarc dal couchál, ma bèn oune douloú ;
Gíri pas ambe tan da gane
Couan chíoule sou la nostre plane
'Quèch ascoumbre-camís qu'an díouen tramountane ;
Lou canigounenc ma fa mal,
Soun flac ambe l'albè, soun mouch amb al gargál,
Y l'pillart da garbí qua boufe da Coullíoure
Tampóc ma fa pas gayre ríoure !
Tinc oun pèou mitch dassarcillat,
Da pouls la gargamèlle plène,
Oun calcóm d'ançatat sou l'rastell da l'asquène,
Y l'rougnounal ascarballat !...

Souhaitons au nouveau coq du clocher de Saint-Jean d'arriver dans de meilleures conditions à la vieillesse ; mais il est à craindre pour lui que nos vœux ne se réalisent guère, puisqu'en étant si jeune il est déjà si vieux.

LES MURALLES D'ILLA

Illa tenía avans una doble muralla :
de l'una encare hom veu les torres y portals,
ahont, en la vellô, desfeya los assalts
Bonifaci, lo sant vestit d'espessa malla.

Mes l'altre may ha vist la ferrenya batalla :
era de torangers florits y virginals,
y al entrar de la nit, bandades de pardals
hí solían armar una alegre baralla.

Quin goig, al dematí, cuan l'estela ha brillat,
feya de travessar lo bosc embalsamat,
travessar lo bos blanc amb la blanca tartana !

Y encar', d'assí d'allá, s'enlayra sus d'un hort,
sens por del cel d'hivern que blaveja en la plana,
l'aybre vert clapejat de bona fruyta d'or.

Joseph Pons.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Barthélemy Peyro

Évêque d'Elne (1384-1408)

1. — *Provincial des Carmes*

Barthélemy Peyro appartenait à une famille de négociants perpignanais qui, durant le moyen-âge, faisaient le commerce maritime avec le Levant. Un de ses parents, Pierre Peyro s'embarqua à Barcelone, en 1354, sur la nef *Santa-Maria-Nunciada*, pour l'île de Chypre, afin d'y importer des marchandises ; mais il trouva la mort dans la traversée (1). Barthélemy vint au monde à Perpignan, dans la première moitié du XIVe siècle. C'était l'époque où Sanche, roi de Majorque, venait de fonder le couvent des Carmes dans la capitale de son royaume (1323) (2) ; un autre illustre perpignanais, Gui de Terrena, ancien général de l'Ordre, occupait le siège d'Elne (3). Le jeune Barthélemy dut être un des premiers religieux du couvent des Carmes de sa ville natale. Les succès couronnèrent ses études, et il obtint le grade de maître en théologie (4). Les

(1) P. Vidal, *Expéditions des marins et marchands roussillonnais sur les côtes de la Syrie et de l'Egypte pendant le moyen-âge*, dans le XLIe Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, p. 225.

(2) Cf. mon *Historique du diocèse d'Elne à vol d'oiseau*, dans la *Revue Catalane*, t. III, p. 132.

(3) Cf. Article biographique sur ce personnage dans la *Revue Catalane*, t. III, pp. 283, 314 et seq.

(4) Conrad Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi*, p. 248.

charges et les honneurs ne tardèrent pas à lui être confiés ; en 1379, il était provincial des religieux de son ordre à Naples (1). Clément VII l'appela au siège épiscopal d'Elne, le 24 octobre 1384, à la suite du décès de Dalmace, survenu à Rome (2). Ce dernier évêque-élu dont on ignore le nom patronymique, ne fut pas sacré et ne prit jamais possession de son évêché ; le Souverain Pontife laissa à son prédécesseur Raymond de las Escalas, transféré à Lérida le 7 octobre 1380, l'administration du diocèse d'Elne (3).

L'épiscopat de Barthélemy Peyro eut une durée d'un quart de siècle. Pendant les premières années, ce prélat fut le plus souvent absent de son diocèse ; on le trouve occupé à remplir des missions diplomatiques. De multiples affaires liées à la charge pastorale absorbèrent la seconde partie de son pontificat.

II. — *Débuts du Pontificat*

L'administration diocésaine d'Elne fut entre les mains de Raymond de las Escalas, l'ancien titulaire du siège épiscopal, jusqu'au 21 février 1387. A cette date, Barthélemy Peyro s'engagea à payer les 1500 florins que la Chambre apostolique exigeait à l'arrivée de tout nouvel évêque dans le diocèse (4). Les *Regesta Vaticana* apprennent qu'il n'effectua le versement de cette somme qu'en 1391 et 1392. L'évêque d'Elne employait son influence et son activité dans une mission politique à laquelle ses origines et ses relations durant son séjour à Naples ne furent point étrangères. Il négocia, dès 1390, le mariage de l'Infante Yolande d'Aragon, âgée de dix ans avec Louis II, duc d'Anjou et roi de Sicile. Cette union, qui ne fut bénite que le 1er dé-

(1) Ulysse Chevalier, *Répertoire des sources historiques du moyen-âge*, au nom Peyro.

(2) Conrad Eubel, *op. cit.*

(3) Préface de l'*Inventaire sommaire des archives departementales des Pyr.-Or.*, série G., p. XIII.

(4) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, p. 66

cembre 1400, mit fin à la guerre entre la maison d'Anjou et celle d'Aragon (1).

Barthélemy Peyro fut aussi habile politique que savant profondément versé dans les sciences sacrées. Il est connu comme auteur d'un ouvrage intitulé *De Sanctis,* au sujet duquel il ne nous est pas possible de préciser si la matière se rapporte à l'hagiographie ou à la théologie proprement dite (2).

III. — *Affaires de discipline et de juridiction ecclésiastiques*

Le souci de l'évêque d'Elne, qui était moine, fut de conserver l'esprit de leur vocation aux ecclésiastiques de son clergé. A cet effet, il édicta de multiples constitutions synodales, dès l'année 1392 ; il en publia encore de nouvelles en 1394, 1401, 1402, 1404 et 1406 (3). C'est ainsi qu'on le trouve réglementant, le 2 novembre 1400, le service des bénéficiers d'Elne, leur assistance aux offices et les distributions quotidiennes de leur communauté (4). Il enjoint, dans une autre circonstance, au curé de Corbère de sonner régulièrement l'*Angelus* ; il lui recommande d'emporter avec lui deux saintes hosties, lorsqu'il administre le viatique aux malades, de crainte qu'au retour, durant le trajet de la maison à l'église, le fidèles ne se livrent à un acte vain de latrie (5). D'après un ordre du roi d'Aragon, il décréta, le 1er février 1402, que tous les bénéficiers qui passeraient six mois sans venir résider dans les lieux de leurs bénéfices seraient privés de leurs émoluments (6). De con-

(1) Préface de l'*Inventaire sommaire des archives départementales des Pyr.-Or.*, p. XIII.

(2) Torres-Amat, *Dictionnario critico de los escritores catalanes,* p. 482.

(3) Puiggari, *op. cit.*

(4) Archives des Pyr.-Or., G. 9.

(5) Alart, *Cartulaire roussillonnais,* ms. déposé à la Bibibliothèque municipale de Perpignan, XVI, p. 671.

(6) Puiggari, *op. cit.*

cert avec l'archidiacre du Conflent Jean Jaubert et divers autres chanoines, il créa un nouveau canonicat au sein du chapitre de sa cathédrale (1).

Les divers actes administratifs qu'il accomplit ne furent pas sans créer des ennuis à Barthélemy Peyro. « En 1406, raconte Puiggari, d'après le chanoine Coma, il eut un démêlé avec les chanoines de Saint-Jean, et voici à quelle occasion. Sous l'épiscopat de Bernard Hugues de Sainte-Arthémie (1346-1348), ces chanoines se comportaient si scandaleusement dans leur maison canoniale et claustrale qu'il devint nécessaire de les en tirer et de les séparer. Ils reçurent alors chacun des secours et des provisions pour leur entretien. Mais du temps de Barhélemy, ils se trouvèrent si mal de ce changement qu'ils voulurent reprendre leur premier état. N'ayant pu l'obtenir de cet évêque, ils adressèrent à l'antipape Benoît XIII, de vives plaintes contre lui en l'accusant de vouloir abolir à jamais la vie commune dans leur maison qu'il laissait même dépérir ; d'avoir diminué de plus de moitié tout ce qu'il était obligé de leur fournir, et de refuser obstinément de pourvoir à leur vestiaire. Benoît remit cette affaire à Gui, évêque de Préneste, qui la termina par une transaction ; mais la vie commune ne fut pas rétablie. » (2)

Vers ce même temps, l'évêque d'Elne soutenait contre Martin 1er roi d'Aragon, une lutte inégale, dans laquelle le pouvoir de ce monarque faisait peser son autorité abusive sur le domaine du for ecclésiastique.

Des chapelains attachés au château royal de Perpignan, et à ce titre « familiers du roi », s'étaient rendus coupables d'actes indignes de leur condition. En vain, Barthélemy Peyro essaya-t-il de réprimer les scandales ; le prince écrivit des lettres-patentes par lesquelles il confiait l'instruction de cette affaire criminelle à un ecclésiastique, auditeur

(1) Archives des Pyr.-Or., G. 169.
(2) Puiggari, *op. cit.*

en la cour royale (1). En même temps il adressait à l'official de l'évêché des instructions par lesquelles il lui interdisait d'exercer aucune juridiction sur les ecclésiastiques du château royal (2). Dans une autre lettre écrite à Jean de Vilafranca, prieur de Catalogne et commandeur de Bajoles, (3) Martin Ier intimait à celui-ci la défense de comparaître en cour de Rome pour une affaire évoquée par l'évêque d'Elne (4). Enfin, une provision de la reine Marie avait exemptéBarthélemy Peyro de la juridiction du viguier dans certains cas de procédure (5). Son époux, le roi Martin, ne tarda pas à révoquer cette concession (6).

IV. — *La relique du bras gauche de Saint Jean-Baptiste*

Il y avait dix années que les perpignanais vénéraient dans l'église des Dominicains de leur ville la relique du bras gauche de Saint Jean-Baptiste dont le ciel les avait merveilleusement dotés (7). Sous l'épiscopat de Raymond de Las Escalas (1377-1384) un religieux jacobin, du nom de Guillaume Albert, était parti pour Athènes dans le but d'obtenir l'explication des légendes hiéroglyphiques qui couraient le long de la boîte servant de reliquaire. La version latine des inscriptions grecques apportée d'Athènes à Perpignan fut remise officiellement par ce moine à Jacques Borro, abbé de la Réal. Celui-ci en fit dresser procès-verbal, par un notaire, en présence de quelques docteurs en théologie choisis dans les couvents des Dominicains, des Carmes, des Franciscains, des Augustins et de quelques docteurs en droit civil. Cette commission scienti-

(1) Archives des Pyr.-Or., B. 188.
(2) Id., B. 222.
(3) Actuellement Mas Anglade (route de Canet).
(4) Archives des Pyr.-Or., B. 222.
(5) Id., 346.
(6) Id., 346.
(7) Le lecteur trouvera dans mon *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, au mot Alenya, le récit de l'arrivée à Perpignan de cette relique et la traduction des légendes gravées sur la châsse.

fique considérant la multitude des miracles opérés et la la teneur de l'inscription de la châsse, définit à l'unanimité que cette relique était la main de Saint Jean-Baptiste. D'après les ordres de l'évêque, il fut mandé de la vénérer comme telle. Les Dominicains, en conséquence, exposaient le bras gauche du Précurseur à la vénération des fidèles, chaque année, le 29 août, jour de la fête de la Décollation de Saint Jean-Baptiste (1).

Barthélemy Peyro interdit aux religieux de Saint-Dominique cette démonstration extérieure du culte envers la précieuse relique dont ils étaient détenteurs ; il invoquait pour raison qu'elle n'avait pas reçu l'approbation du Saint-Siège (2). Le couvent des Jacobins de Perpignan envoya en Grèce un de ses religieux, Dominique de Cardone, avec mission d'en rapporter une nouvelle version. Elle fut rédigée à Nicosie, dans l'île de Chypre. Elle était, à peu de chose près, identique à la première ; elle fut signée par Hersenius, évêque des Grecs, et Gulinus, son vicaire-général. Benoît XIII, au tribunal duquel l'affaire avait été portée, désigna Antoine Gircos, abbé de la Réal, pour la solutionner. Le 25 janvier 1407, François, chanoine de l'Eglise d'Elne requit un acte public de cette nouvelle version, du notaire impérial, Louis de Saint-Dominique. Un événement extraordinaire, survenu cinquante ans après les faits que nous racontons, vint confirmer la raison d'être de la dévotion des perpignanais envers leur chère relique.

« L'évêque d'Albi, légat du Saint-Siège pour l'Espagne, vint à passer par Perpignan. C'était, selon toute vraisemblance, Godefroi, d'abord évêque de Trèves, et qui en 1462, faisait le siège de Perpignan, et quatre ans après, en 1466, remplissait dans la Castille, auprès de Henri et d'Alphonse son frère, la mission que le Souverain Pontife

(1) Sunyer, *Vida y milagros de Santo Domingo*, Perpignan, Esteban Bartau, 1651.

(2) Gallia christiana, VI, col. 1114.

Paul III lui avait confiée. Godefroi étant donc à Perpignan et voulant être édifié au sujet de la relique de saint Jean-Baptiste, ordonna de la jeter dans le feu, en présence d'un très grand nombre de témoins réunis dans la sacristie du couvent. Ce qui ne fut pas fait : car des arceaux et des croix, tombant, étouffèrent le foyer, et ce foyer ou fourneau qui avait besoin naturellement d'un point d'appui, demeura suspendu en l'air, à la grande admiration de tous. Saisi de frayeur et rempli de joie par un tel miracle, l'évêque donna aussitôt vingt marcs d'argent pour un reliquaire, où la main de saint Jean-Baptiste est conservée. » (1)

Barthélemy Peyro mourut vers le milieu de l'année 1408, à la veille de l'ouverture du concile de la Réal (2).

Abbé Jean CAPEILLE.

(1) Article de l'abbé Casamajor dans le *Journal des Pyrénées-Orientales* de 1868, nos 70 et 71.

(2) Eubel, *op., cit.*

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaitre à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secretariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycee de Montpellier, secretaire de la Société d'Etudes Catalanes.

1910. — A l'occasion du nouvel an, nous avons reçu :

L'Iride, de Vérone (Italie), où la signorina Maria Licer, qui a déjà traduit le poème *Canigó*, de Verdaguer, publie la traduction d'un chant du poème *Nerto*, de Mistral ;

Du senyor Joan de Giorgio (de l'Alguer), en ce moment « Capo sezione nel ministero dell' Interno », à Rome, de bien jolies poésies catalanes, *Cal morir*, *Las Campanas*, *San Francesch* ;

De M. Jules Ronjat, ex-bayle du Félibrige, la traduction allemande, avec la musique, de la légende provençale *Lou dou d'Amour* ;

Le Calendari du *Cu-Cut !* (Barcelone), avec des contes, des historiettes des bons mots et de jolies illustrations (Cap de pagès, Un recó de Girona, Paysatge, Missa primera, Pageseta).

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 38 15 Février 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Febrer de 1910

1	Dimars	Sant Ignasi.	
2	Dimecres	LA MARE DE DEU CANDELERA.	
3	Dijous	Sant Blay.	*Frets.*
4	Divendres	Sant Andreu Corsino.	
5	Dissapte	Santas Agatha y Calamanda.	
6	DIUMENGE	Nostra Senyora de la Bonanova.	
7	Dilluns	Sant Romualdo.	
8	Dimars	Sant Joan de Mata. *Dimars gras.*	
9	Dimecres	LAS CENDRES.	
10	Dijous	Santa Escolastica y Sant Guillem.	
11	Divendres	Los Set Sants Servents de Maria.	
12	Dissapte	Santa Eularia.	*Temporals.*
13	DIUMENGE	Santa Caterina de Riccis.	
14	Dilluns	Sant Valenti.	
15	Dimars	Sant Faustino.	
16	Dimecres	Sant Onesim.	
17	Dijous	Sant Romual.	*Bon Temps.*
18	Divendres	Sant Simeo.	
19	Dissapte	Sant Alvaro.	
20	DIUMENGE	Sant Nemesi.	
21	Dilluns	Sant Secundi.	
22	Dimars	Sant Abili.	
23	Dimecres	Sant Pere Damiá.	
24	Dijous	Sant Matias.	*Bonansa.*
25	Divendres	Sant Cesari.	
26	Dissapte	Nostra Senyora de Guadelupe.	
27	DIUMENGE	Sant Baldomero.	
28	Dilluns	Sant Romá y san Rufi.	

Le Mètre et le Rythme

dans la poésie catalane

Dans un article paru à peu près simultanément dans cette Revue (1) et à la suite de la préface de notre traduction des Fables de La Fontaine en vers catalans, nous avons effleuré la question de la métrique et du rythme en versification catalane. Ce sujet est très vaste. Nous avons pensé qu'il convenait de l'exposer d'une façon complète, aussi complète du moins que nous le permet notre modeste savoir. Peut-être faudra-t-il constater, au bout du compte, que nous nous montrions un peu trop optimiste lorsque nous affirmions au début de l'article en question, que « la versification catalane n'est pas bien différente de la nôtre ». Nous voulions amorcer le lecteur. S'il a lu ce premier compendium, il n'est pas nécessaire de lui cacher que le développement qui va suivre est quelque peu plus étendu.

Les deux caractéristiques essentielles de la métrique catalane sont l'emploi fréquent :

1° de l'assonance et de la finale libre.

2° de la césure à syllabe atone, ou césure *trochaïque*.

Ces deux procédés ont entr'eux une grande parenté ; nous nous en apercevrons au cours de cette étude.

1° Assonance

Pour que deux finales de vers assonnent, il suffit que leur voyelle accentuée sois identique, les consonnes de la syllabe assonante et les syllabes brèves qui peuvent suivre étant différentes. Si les vers finissent par une même diphtongue, ils riment.

Les ressources qu'on peut tirer de l'assonance sont considérables. Alors que le poète français n'arrive pas, malgré toute sa dextérité, à répéter plus de trois ou quatre fois la même rime

(1) Voir *Revue Catalane* numéros de mai, juin et juillet 1909.

sans paraître perdre son sérieux (rappelons le célèbre Château d'If!), le troubadour catalan moderne emploie, comme jadis la même assonance dans de longues séries de vers et le résultat qu'il poursuivait est atteint : il voulait, sans fatiguer l'oreille, ni faire preuve d'acrobatie, marquer la régularité du mètre par le retour régulier d'une voyelle; l'auditeur (car il faut *écouter* les vers en les lisant), l'auditeur a été vite frappé par la répétition de ce son simple ; il a remarqué du même coup la fixité du mètre ; il sent qu'il a bien affaire à autre chose que de la prose ; il est rassuré, satisfait ; l'assonance revient alors comme un refrain qui plaît d'autant plus qu'il est plus court.

Prenons le chant V de « Canigó » :

Lo comte Tallafero va com lo vent
volant per les altures del Pirineu.
Tant bon punt ahir vespre deixá l'aplech,
seguírenlo 'ls fallayres en reguitzell..,

L'assonance *e* se soutient pendant 71 vers; puis le poète attaque les *a* :

Oh ! mangala de ferro, que don Roland
plantá en mitj de la plaça roja de sanch !
Si 'l comte no t'arranca, ningú ho fará..,

En voilà pour 32 vers, jusqu'à l'assonance *o* qui va durer autant

al extrem de la serra de Puigneulós,
punt al cap d'una ratlla, s'alça un turó...

Enfin, plus loin, l'*i* assonne à la fin de 68 vers :

No es mort lo comte encara ; sols es ferit,
es ferit de l'espatlla per arma vil ;
no le manejan nobles, çinó assessins...

« L'anima en pena » d'Anicet de Pagés de Puig compte au total onze huitains (strophes de 8 vers) tous assonant en *a*.

C'est là un des types de poèmes à assonance, le *romanç à finale uniforme*. Cette finale peut d'ailleurs être féminine :

Enamorat de Jesús, cada punt l'ovira,
l'ovira d'eix Cor sagrat dins la celda mística
per eix finestró del Cel que Longino obría.

(« Sant Francesch de Sales », du *Somni de S. Joan.* de Verdaguer.)

Le romanç est peut-être en versification ce qu'est la mélodie primitive en musique ; le rythme y est simplifié autant que possible, jusqu'à friser la monotonie.

Une autre sorte de romanç comporte alternance de finale libre et d'assonance, l'assonance gardant toujours le même genre, masculin ou féminin, et la finale libre étant généralement de l'autre genre :

Las duas mans enrampadas
Sobra la nafra del cor ;
á mitj cap los ulls, que rodan
voltats de cercle negrós.
(*Mort del Soldat*, de Guimerá).

D'une façon presque générale, dans ce type qui est celui de la *corranda* heptasyllabique, les vers se groupent en distiques terminés par les assonances. La finale du premier vers du distique est-elle autre chose qu'une césure trochaïque ? Non, assurément. Si nous avions pris pour exemple des hexasyllabes, la similitude des distiques avec les alexandrins à césure trochaïque eût été absolue :

Per beure 'l ví que 'm donan
los ceps que jo he plantat
no 'm cal tassa daurada
ni copa de cristall :
jo mateix me 'l serveixo
y 'l bèch sempre en mon vas.
(*Independencia*, d'A. de Pagés).

Ce *romanç à finales alternées* existe en vers de 10, 9, 7, 6 et 5 syllabes et le groupement en distiques donne ainsi des vers de 20, 18, 14, 12 et 10 syllabes. Les vers de 16 et 14 syllabes sont aussi obtenus par des distiques 10-6 et 10-4 à finales alternées comme ci-dessus.

On le trouve enfin, sous le nom de *codolada*, composé de vers de 7 et 4 syllabes alternées :

A la vora de la mar
hi há una donzella
qui broda d'un mocador
la flor mes bella.
(*Lo rey mariner*, chanson populaire.)

ou de 6 et 4 syllabes ; exemple, où l'assonance est remplacée par la rime :

ambe qui l'han casada
massa ho sab*eu* ;
es home de riqueses,
és un her*eu*.
(*Enterrament*, de Guanyabens).

Les distiques fournissent ici, suivant les mètres employés, des vers de 11 ou de 10 syllabes.

C'est le cas de rappeler que, dans « La Sardana » de Maragall (1), le distique donne un total de 21 syllabes ; les finales sont toujours alternées, mais riment toutes ; ce qui distingue les finales masculines terminant les distiques, c'est la persistance de leur rime tout le long de la strophe et même du poème, alors que les rimes féminines varient.

Cette succession de finales libres et d'assonances (ou de rimes) est très usitée en poésie catalane.

Il est bon d'insister sur ce fait que l'assonance, quand elle est employée, comme la rime, sans répétition continue, ne produit guère plus d'effet que la finale libre.

2° Finale Libre

On trouve peu de poésies de ce genre-là chez les auteurs de la première époque de la Renaixensa ; elles sont plus nombreuses chez les contemporains. Les premiers, que nous pouvons appeler les *classiques*, ne se sont guère servi de la finale libre qu'en adoptant un genre uniforme de finale, féminin par exemple, comme dans « Reculliment » d'A. de Pagés :

Dels vells turons, pel llamp ja somogudes,
quan udola 'l mestral, les roques cauen,
y ab sos trossos, abans espant dels homes,
en lo fons de la vall los noys hi jugan.
L'hivern, ab fret alè, les flors asseca,
y 'n fa pols y brossàm. De lluny flayrantnos,
nos agayta la Mort. Anima mia,
tot fineix en lo món. Medita y prega !

(1) Voir *Revue Catalane* de 1909, page 163.

3e Césure

Nous avons déjà parlé (1) de la césure à syllabe atone, ou césure trochaïque. Cette césure n'est pas un allongement du vers, mais une coupure, un *arrêt* simplement.

En effet le décasyllabe, par exemple, cadencé 4-6 mais sans césure trochaïque, peut fort bien avoir sa 5me syllabe atone ; cette syllabe n'en comptera pas moins dans la mesure du vers ; ainsi, au commencement de « Cleopatra » de Guimerá :

Oh ! fills de Nu *ma*, la potent regina
qu 'ls deus del Nil pera son goig formaren
ab flors de lo *tus* y punyats d'estrellas,
s'acosta avuy ab tremolor d'esclava.

le 1er et le 3e vers ne sont certainement pas de 9 syllabes à césure trochaïque ; il suffit de lire les deux autres vers et le reste du poème pour s'en convaincre.

La littérature française n'a gardé que la césure *masculine*, ou ce qui revient au même, la féminine élidée. Ce devait être fatalement un commencement de décadence pour la césure. Cette ressemblance de la 6me syllabe avec toutes les autres ne pouvait que lui faire perdre peu à peu sa fonction spéciale. Qu'est-ce, au fond, qu'un alexandrin à césure, sinon un distique dont le premier vers a la finale libre ? Pourquoi alors exiger que cette finale soit masculine ou que sa voyelle muette s'élide avec la voyelle initiale du mot suivant ? Ce raisonnement semble être en contradiction avec celui que nous avons tenu plus haut et qui conclut aux groupements de distiques en un seul vers. La contradiction n'est qu'apparente. Le principe de la nécessité de la césure étant admis, cette césure doit être obligatoire : or, un sûr moyen de la rendre telle est de l'appuyer d'une syllabe atone qui *force* le lecteur à s'arrêter.

L'alexandrin étant le vers grandiloquent par excellence, la césure trochaïque lui donne une allure encore plus solennelle.

Le 1er chant de *L'Atlantida* débute ainsi :

¿ Veus eixa mar qu'abraça de pol à pol la terra ?
En altre temps d'alegres Hespèrides fou hort ;
encare 'l Teyde gita bocins de sa desferra,
tot braholant, com monstre que vetlla un camp de mort.

(1) Voir *Revue catalane* de 1909, page 150.

Faisons des césures masculines; les vers perdent un peu de leur amplitude :

¿ Veus eixa mar qu'uneix de pol á pol la terra ?
En altre temps gojós d'Hespèrides fou hort;
lo Teyde encara treu bocins de sa desferra,
tot braholant, com drach que vetlla un camp de mort.

Dans la poésie sentimentale, la césure trochaïque produit, chose curieuse, le même effet de douceur que l'emploi exclusif de la finale féminine.

Sans insister davantage, nous prétendons que la licence qui a permis, puis imposé, à la césure d'être masculine ou de s'élider avec le mot suivant a été un acheminement vers la suppression même de la césure, vers la transformation de l'alexandrin primitif en trimètre à deux césures et vers sa défiguration par le tronçonnement asymétrique 5-7 ou 7-5.

La poésie catalane est restée, elle, dans la tradition primitive. On peut voir une raison à cela dans l'affection des poètes pour les sujets empruntés à la belle période de l'histoire locale, affection qui a surtout marqué les années mémorables de la Renaixensa et qui est loin d'être refroidie. Le romanç décasyllabique, à césure trochaïque et à assonance, ne pouvait qu'influencer profondément la nouvelle littérature. Il est compréhensible que les contemporains qui ont abandonné ces sujets d'épopée locale, soient redevenus versificateurs classiques, au sens français du mot, ou se servent même hardiment du vers libre (voyez Zanné, Llongueras, Senties, Montoliu, etc...) Ce n'est d'ailleurs pas, à notre avis, la meilleure manifestation du génie catalan, de ce génie débordant d'originalité et de hardiesse et qui se révèle si bien dans les arts plastiques, peinture, sculpture, architecture et même dans la musique. A l'imitation de la régularité ou des audaces extrêmes de la poésie française, combien nous préférons les recherches rythmiques de Mossen Costa y Llobera dans ses *Horacianes* !

Nous ne voulons pas revenir sur un sujet que nous avons déjà traité, mais ceci nous amène à parler d'une césure plus complexe, employée systématiquement par ce grand poète, la césure *dactyle*.

La césure dactyle comporte deux atones consécutives ne comptant pas dans le mètre.

Voici deux vers où le même mot *Júpiter* forme césure dactyle, ou rentre dans la mesure pour 3 syllabes :

Alli, al altar de *Júpiter* — humil agenollantse (*Atlántida*. chant 1)
De *Júpiter* tonant — calciga al temple (*Indibil y Mandoni*, de Guimera.)

Remarquons tout de suite que les dactyles-diphtongues tels que *pátria*, *pátries* comptent pour 2 syllabes, et non pour 3, dans le corps des vers.

Il est intéressant de rechercher dans quelles limites les prédécesseurs de Mossen Costa ont employé le dactyle à la césure ou à la fin des vers. La finale dactyle se trouve dans les romanç et forme assonance :

Sant Domingo de Guzman
desfila ab sa hermosa *plêyada*
duhent un lliri en sos dits
y sobre 'l front una estrella
(*Sant Domingo* du « Somni de S. Joan »)

Enamorat de Jesús cada punt l'ovira,
l'ovira d'eix Cor sagrat dins la celde mística.
(S. *Francesch de Sales*, du même poème.)

Mais ici, ces dactyles arrivent accidentellement.

Nous avons cité, dans notre première étude sur la versification (1), Anicet de Pagés de Puig comme étant le premier, à notre avis, qui ait employé systématiquement une finale dactyle dans chacune des strophes d'un poème *Immortalitat y Grandesa)*. Guiméra a, dans une œuvre postérieure, l'*Arch de Bará*, compliqué un peu le procédé en mettant deux finales de ce genre, qui d'ailleurs ne riment ni n'assonnent :

? Y es cert, sublim arcada, qu'esmentas la fortuna
d'aquellas aus in*trépidas*
qu'en revoleig cubriren l'ample món ?
¿ Y es cert que la tempesta no escamparà ta runa ?
¿ que ans sa atronanta *cólera*
jamay vensut encorvaràs lo front ?

(1) Voir *Revue Catalane* de 1909, page 164.

Nous ne trouvons pas, avant les *Horacianes*, d'exemple d'emploi régulier de la césure dactyle ; mais elle n'est pourtant pas rare. *Lo cant de la mort* de Guimerá commence ainsi :

Damunt la grand *Pirámide* — cama assí cama allá...,

Dans l'*Atlántida* il y en a une moyenne de 10 par chant, sans compter les dactyles-diphtongues. Les mots dactyles employés par Verdaguer sont de plusieurs natures ; il nous semble curieux de les énumérer pour donner un aperçu de la richesse de notre langue maternelle dans ce domaine inconnu de la langue française.

Il y a d'abord les substantifs ordinaires tels que :

Cárrega, mánega, ánima, áncora, jácera, áliga, llágrima, sálida, brèdola, víctima, escórpora, cúpula ;

des féminins d'adjectifs :

Escoltívola, mercantívola, marcívola, paratgivola, trèmola, ferèstega, rúetega, rónega, mústiga, altíssima, última, atlántica, sópita ;

des mots savants :

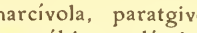
Madrèpora, cariátida ;

des noms propres :

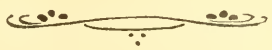
Atlántida, Hèrcules, Júpiter, Bètica, Casitèrides, Hespèrides, Síbila, Pentápolis, Númides, Africa ;

et enfin des mots composés, verbes suivis de pronoms compléments :

Vèureshi, vèurela, agenollántseli, atúrala, envíanli, bátreushi, penjántseli, pássala, estèndrehi, escomètrela, plányerse, prenèuvosen, caúrehi, servírvosen, vòlahi, rebátenshi, servírensen, pláciaus.



Après cet exposé sur l'emploi de l'assonance et de la césure trochaïque ou dactyle, nous allons tâcher d'analyser le mètre lui-même, de façon à atteindre cette chose mystérieuse, complexe, fuyante et pourtant bien réelle, qui s'appelle le *rythme* poétique.



Fêtes de la Santo Estelo

Les fêtes du Félibrige, dites de la Santo-Estelo, auront lieu cette année à Perpignan sous le patronage de la municipalité, de la Société d'Etudes Catalanes et du Comité des Fêtes de bienfaisance, les 4 et 5 juin prochain, en même temps qu'auront lieu la distribution des prix de nos Jeux Floraux, les fêtes du centenaire de la Promenade des platanes, et l'inauguration du monument de « Montanyas Regaladas ».

Nous donnons ci-après, à titre documentaire, la correspondance échangée à ce sujet entre le Président de notre Société et l'illustrissime Capoulié du Félibrige, M. Valère Bernard.

Marsiho, lou 27 de Des. 09
15, Quèi de Ribo-Novo.

Monsieur E. Vergès de Ricaudy,
président de la Société d'Etudes Catalanes.

Illustrissime Segnour,

Voste secretàri, l'ounourable moussu Delpont vous a beléu douna couneissènci de noste desi que sarié de vèiré la Santo Estello di Felibre celebrado en l'ounour dóu Roussihoun e de nòsti fraire catalan.

Adounc vène òuficialamen vous demanda se vosto Soucieta d'Estùdi Catalano voudrié nous porge soun ajudo.

Noste burèu dèu s'acampa en vilo de Carcassouno lou 2 de janvié venènt à dès ouro de matin au séti de l'Escolo Audenco.

Se poudias nous faire lou grand ounour de ié veni, vous presentariéu mis illustre counfraire e s'entendrian sus ço que counvèn pèr aquelo manifestacioun patrioutico entre fraire latin.

Emé l'espèr de bono acuiènço à n'aquesto demando, reçaupès, illustrissime segnour presidènt, l'espressioun de mi sentimen egrègi,

Lou Capoulié dòu Felibrige,
Valèri Bernard.

Perpinya, 22 de janer 1910.

Al senyor Valèri Bernard, capoulié dou Félibrige, à Marsiho.

Honradissim Senyor y Mestre,

Tinch lo goig de contestar à la seua carta del 27 de décembre passat, que la festa de la Santo Estelo se podrá fer à Perpinya, lo diumenge 5 de juny vinent.

Gracias à la bona voluntat de la Junta municipal de la nostre ciutat, tindrem una sala de la vila à la disposició de vostés ; els irem à esperar à la estacio amb una cobla de jutglars, lo dissapte 4 de juny, y lo senyor Tarrène, lo nostre batlle, els rebrá oficialment à la Casa comuna.

Lo mateix die, 5 de juny, se fera à Perpinya l'inauguració del monument de « Montanyas Regaladas » ; s'hi cantarà lo poema *Montanyas regaladas* lletra y musica dels rossellonesos : doctor Boix, y Siné, y orquestració del rossellonés també, En Gabriel Parès, director de la musica de la Guarda Republicana de Paris.

A n'eixes duas festas hi convidarem els nostres germans los felibres de Catalunya, Mallorca y Valencia, y si a Deu plau, hi cantarem tots plegats lo nostre amor à la Provensa, à Catalunya y à Rosselló.

De totas maneras, me quedi, honradissim senyor Capoulié, lo servidor de Vosté,

E. Vergès de Ricaudy, *président.*

Marsiho, lou 27 de Janvié 1910.

Monsieur Vergès de Ricaudy, président de la Société d'Etudes Catalanes.

Egregi Segnour President,

Ai reçaupu emé lou pus grand plesi vosto letro dóu 22 de janvié m'afourtissènt que la fèsto de Santo-Estello se fara en vilo de Perpignan lou dimenche 5 de jun venent.

En moun noum em'au noum de tóuti mi counfraire vous pregue de porge nòsti gramaci à voste illustre baile segne Tarrène, ausin qu'à la junto municipalo que vòu ben metre uno salo de la vilo à nosto dispousicioun.

Espere qu'aquèli fèsto de Pouesio e d'Art restaran inmourtalo dins lou souveni d'óu pople roussihounés que nous veira tóutis, enfant de la memo famiho, Catalan e Prouvençau, bèure à la memo coupo d'amour patriau e de Fe dins l'aveni de nosto raço.

Gràci vous sieguon rendudo, egrègi président, pèr vosto ajudo couralo e voste estrambord inlassable.

E cresès me voste prefoundamen recouneissènt.

Valèri Bernard,
Capoulié dóu Félibrige.

Nous donnerons le mois prochain le programme détaillé des fêtes qui auront lieu à cette occasion, mais dès maintenant nous pouvons faire connaître dans ses grandes lignes, la part de ces fêtes qui nous concernent.

Les Félibres arriveront le samedi, 4 juin, dans l'après-midi. Ils seront reçus officiellement à la gare et à la mairie par la municipalité et par le bureau de la Société d'Etudes Catalanes.

Le même jour, aura lieu la distribution des prix des Jeux Floraux, avec le concours de la musique de la Garde Républicaine.

Et le dimanche 5, à midi, aura lieu le banquet de la *Santo Estelo*.

Le Capoulié et le Consistoire du Félibrige inviteront tous leurs adhérents à ce banquet, et recueilleront leur souscription, fixée par l'usage à 5 fr. par tête. Ce banquet ne sera ensuite ouvert qu'à ceux des souscripteurs de la *Revue Catalane* qui désireront y assister, et aux amis personnels qu'ils y amèneraient.

Le Félibrige a laissé le soin, à notre Société, d'inviter à cette « felibrejada », les poètes catalans de la Catalogne, de Mallorca et de Valence ; notre bureau va se mettre en relations, à cet effet, avec les personnalités littéraires de ces régions.

La Corrida

Al Senyor metge Francesch Ecoiffier, ab molt afecte

Son barrats los carrers de la plassa rodona.
A l'ombra de l'iglesia 'l poble es assentat
Suls grahóns, mentres, sul prestatge, ja han cantat
Lo flaviol menut, la prima y la segona.

Finestras y balcons rotan de ninas guapas,
La punta la mes fina adornantl's hi 'ls cabells,
Mirantse, al mitj de l'era arruixada, 'ls donzells
Que van á torejar sens espasa ni capas.

Uns crits ! Del mas de l'Olm la vaca mes dolenta
Com dimoni d'infern á la plassa ha sallit.
Es embolada, mes los minyons, ab delit
La barrera han saltat que la vaca reventa.

Ab lo bot qu'han gitat, la bestia próu se cansa ;
Tots de l'amagatall eixan per torejar.
Mes d'un cáu ! La cocarda es de tan mal ajar !...
Ay ! aquest l'ha arrancada y li fan alabansa.

L'ermita de Cabrens.

Une Langue vivante méconnue :
La Langue d'Oc

Tel est le titre du discours des prix prononcé au mois de juillet dernier par M. Bernard Sarrieu, professeur au Lycée d'Auch. Le sujet est original, surtout pour une pareille cérémonie. Les idées qui y sont exposées sont trop importantes à notre point de vue pour que nous n'éprouvions pas le besoin d'accorder à ce discours autre chose qu'une simple mention bibliographique en passant.

M. Bernard Sarrieu est un régionaliste et un méridionaliste convaincu, l'un des principaux rédacteurs de la revue *Era Bouts dera Montanho* qui mène depuis déjà cinq ans le bon combat avec l'*Escolo deras Pirenèos*, dont elle est l'organe. Il a publié notamment un délicieux volume de vers, *Era Garlando* (La Guirlande; Luchon 1902), une belle tragédie à la manière hellénique *Piréno* (Pyrène; Bagnères de Luchon, 1903), et une comédie-moralité *Era' Rrenechénço* (La Renaissance; Bagnères de Luchon, 1909), le tout en langue gasconne, dialecte luchonnais.

Il a eu le grand courage de soutenir, malgré le caractère officiel d'une fête comme la distribution des prix d'un lycée, des théories qui sont loin encore d'être elles-mêmes officielles. Résumons-les de notre mieux.

Aucune place n'est faite à la langue d'Oc dans l'enseignement. C'est un tort. Cette langue existe, en effet, et elle est « une » malgré la multitude des parlers qui la composent. Elle rachète l'infériorité relative où la met sa diversité par des beautés internes à certains égards supérieures. Parlant du catalan, M. Sarrieu dit : « le catalan nerveux, aux voyelles indécises, aux finales heurtées, mais aux consonnes généralement voisées. » La langue d'oc offre une richesse extraordinaire, une variété phonique véritablement merveilleuse. Elle a d'ailleurs plus de liberté, de naturel et de puissance expressive que ses voisines. Ses dialectes ont gardé couleur et saveur, malgré quelque gaucherie.

Au reste, la langue d'oc a fait ses preuves ; c'est elle qui, la première, alors que l'Europe sortait à peine de la barbarie, fit rayonner sur les nations occidentales la pure clarté de la beauté littéraire. Ici M. Sarrieu résume en quelques phrases l'histoire de la littérature occitane, et arrive au Félibrige. La floraison littéraire issue de ce dernier mouvement est considérable. Citons le passage consacré à la littérature catalane : «... En Catalogne, même féconde abondance. Au premier plan se détache la noble figure de Jacinthe Verdaguer (mort seulement en 1902), poète épique dans le *Canigó* et l'*Atlántida*, mais aussi merveilleux poète lyrique et mystique. Aujourd'hui, les Catalans qui font divinement résonner leur lyre sont légion ; la Catalogne peut s'enorgueillir d'une foule de romanciers de valeur ; son théâtre, enfin, est peut-être actuellement le premier de l'Europe: Angel Guimerà a fait applaudir jusqu'à Paris des adaptations de ses œuvres. Le mouvement a pénétré à des couches profondes de la population ; en Roussillon, il est déjà plein de promesses... »

Mais comment organiser un tel enseignement dans nos lycées et collèges; et quels avantages peut-on donc en espérer ?... Qu'on inscrive seulement la langue d'Oc au programme officiel, et l'on verra apparaître, comme par enchantement, et les professeurs et les livres. M. Sarrieu esquisse alors un plan d'études, et montre comment on pourrait s'y prendre pour réaliser cette belle idée. On se rendrait vite compte, ajoute-t-il, combien l'étude de la langue d'Oc peut être utile aux autres et précieuse par elle-même.

En effet, elle peut d'abord profiter à celle du latin et du grec; de même pour le français, à l'aide de comparaisons directes et d'indications expresses: cette vérité devient aujourd'hui de plus en plus évidente. Avantage considérable encore pour l'étude des langues, espagnol et italien. L'Occitanie n'est-elle pas comme un pont matériel et moral jeté, à travers la France, de l'Espagne à l'Italie ? La gloire de la langue d'Oc est une gloire essentiellement française, et sa force ne peut que donner à la France une force de plus, en lui permettant de mieux jouer entre ses voisines latines le grand rôle de médiatrice.

Mais il n'y aura pas que des avantages pédagogiques et politiques ; les avantages essentiels seront avant tout moraux, concernant directement les populations du Midi. Ce sera d'abord

l'influence salutaire d'une littérature presqu'entièrement idéaliste. Puis l'étude de notre langue d'Oc par nos enfants conservera à notre Midi sa personnalité morale. Occitaniens, restons donc nous-mêmes, et obtenons que le bilinguisme actuel de notre Midi soit franchement accepté et intelligemment maintenu. Défendons de toutes nos forces contre l'oubli et le mépris tout ce qui est nôtre : traditions, usages, langue locale... Pratiquons cette langue ; faisons-la étudier à nos enfants et à nos jeunes gens dans les lycées et collèges comme dans l'enseignement supérieur et à l'école primaire. Elle développera chez eux ce patriotisme local à la fois ardent et raisonné qui est la condition indispensable — on l'oublie trop — d'un patriotisme plus général.

Félicitons M. Bernard Sarrieu d'avoir osé défendre et d'avoir défendu si éloquemment la langue d'Oc et la littérature occitane. Remercions-le, nous Roussillonnais et Catalans, pour les paroles flatteuses qu'il a bien voulu nous adresser dans son discours, et souhaitons que son exemple soit suivi dans les milieux universitaires... et partout ailleurs.

Emile Doumé.

Une Conférence

Notre ami M. Jean Amade, qui a déjà fait à l'Association polytechnique de Perpignan une série de conférences, d'abord sur la poésie populaire catalane, puis sur la poésie artistique de la Catalogne et du Roussillon, enfin sur l'Art catalan, fera encore cette année une nouvelle conférence dont le sujet sera : *La Question Catalane*. Elle aura lieu au Théâtre Municipal, le dimanche 13 mars prochain, à 5 heures du soir. Notre ami veut nous faire connaître l'âme catalane sous ses différents aspects : il nous a déjà présenté le côté poétique et artistique ; c'est maintenant la question sociale et économique qui va être exposée devant nous. Les membres de notre Société ne manqueront pas d'assister à cette conférence, qui présentera pour eux le plus grand intérêt.

Dictionnaires catalans

Nous n'avons pas de dictionnaire catalan pour le dialecte roussillonnais. C'est à peine si nous trouvons quelques petits lexiques à la fin d'un certain nombre d'ouvrages comme les *Leçons pratiques de grammaire* de J. Mattes ou le *Cansoner català de Roselló y de Cerdanya* de M. Pierre Vidal, tout à fait insuffisants, bien entendu (puisqu'ils ne portent que sur des textes particuliers), pour l'usage courant de la langue ou l'intelligence des principaux auteurs catalans.

Cependant nous pourrions en avoir au moins deux :

1° Nous savons que, dans les papiers laissés par P. Puiggari, il se trouve le manuscrit d'un dictionnaire complet annoncé déjà dans sa grammaire. Pourquoi la famille n'en permettrait-elle pas la publication, qui n'offrirait aucune sorte d'inconvénients et ne présenterait que des avantages ?

2° Lo Pastorellet de la Vall d'Arles nous en a également promis un qui, paraît-il, est déjà prêt. Pourquoi l'auteur s'obstine-t-il à le garder en manuscrit, quand nous en avons un si grand besoin et que le dictionnaire pourrait rendre de réels services aux amateurs de langue catalane et par conséquent à la cause que nous servons tous. (1)

En attendant, nous sommes obligés de nous contenter des deux dictionnaires suivants, dont le premier a le tort pour nous de ne pas contenir un mot de français et le second d'être criblé d'erreurs et de présenter des lacunes fort graves :

1° *Diccionari català-castellá* de Saura (nouvelle édition par J. Pujal y Serra ; Barcelone, Llibreria de Fills d'Esteva Pujal, Passeig de l'Aduana, 19 ; 1906) ; et *Diccionario castellano-catalán* du même (nouvelle édition par le même ; idem).

2° *Diccionari Català-francès-castellá* par Antoni Bulbena y Tosell (Barcelone, stampa d'en Francesch Badía, Carrer d'en Dou, 14 ; 1905).

Nous le répétons et le répéterons sans cesse : il nous faut un dictionnaire catalan pour le dialecte roussillonnais. Qui nous le donnera ? quand nous le donnera-t-on ?

ABDON SERRALONGUE.

(1) On nous a dit aussi que M. l'abbé Caseponce pourrait en publier un, s'il le voulait. Pourquoi ne le veut-il pas ?...

A l'Illa d'Eyvissa (Balears)

Per la bona amistat de Don Artur Perez-Cabrero, secretari de l'Ajuntament d'Ibiza (illes Balears), nos ha vingut à las mans, la seua *Guia del turista à Ibiza,* publicat d'hi ha un parell de mesos. Es un llibre d'unes 160 pagines, amb una bona colla de grabats, de manera qu'amb tot y esser escrit en castellá, nos sem regalat d'ho llegir.

Ho es que nos ho ha fet interessant, també, tots los recorts qu'hi sem trobat de l'epoca rossellonesa-mallorquina, recorts que han durat fins are, al punt qu'hi ha, à la ciutat d'Ibiza, un « carrer del Conde de Rossellon », y una imprempta « Rosselló y Cia ». Que voleu mes, per se fer amichs dels ibissenchs ?

Aixis es qu'à la part historica de la *Guia*, hi veyem :

« Ibiza es una de las antigas illes *Pythuisas*, nomenada *Ebusos* pels grechs, *Ebusus* pels romans, *Ibosim* per los cartaginesos, *Iebisah* pels moros ; *Evissa* es una veu casi arabiga vinguda de *Ebiza*, que vol dir *seca*.

« Los catalans la conquistaren sobre dels moros, pel 1235. Hi anaren don Guillem de Montgri, arquebisbe de Tarragona ; l'infant don Pedro, de Portugal ; y don Nuño Sancho, comte de Rosselló ; cadun amb una armada treta de sas terres. Lo 8 d'agost de 1235, los lleydatans van donar un assalt à la muralla de la ciutat ; al mateix temps, los soldats de don Nuño, que ja venian de guanyar combat contre dels altres moros de l'illa, se van enforatar d'amagat per una mina que'ls hi ensenyà un moro mateix, sailliren al carrer d'en Juliá, s'hi tomaren contre dels moros estonats, y despres de lluyta encarnissada s'apoderaren del castell.

« Segons lo convingut, los tres conquistadors se partiren l'estesa de l'illa, y à don Nuño Sanz, li tocá lo *curtó* de Portmany. Lo 9 de janer de 1236, los tres conquistadors se trobaren à Colliure, y declararen franquicies especials à Eyvissa.

« Mort don Nuño Sancho, els hereus vengueren la seua part d'Ibiza, al rey don Jaume lo Conqueridor.

« De 1261 al 1267, Montgri y don Jaume, fill del rey y hereu de las illes Baleares, se vengueren, als ibissenchs, llurs drets al curtó de las Salines. Aqueix princep ja havia visitat Ibiza, pel 1260. Esdevingut rey de Mallorca, don Jaume II hi nomena D. Pedre Sarriá com à gobernador.

« Jaume II hi nomena també batlles, procuradors y oficials ; repará unes errades qu'hi havia comès don Alfonso III d'Aragó ; ajustá mes la juridicció dels successors de Montgri, se reservant las atribucions que mes tocaven à la corona, com era de declarar pau y guerra, castigar à qui no respectava els pactes amb sarrahins, confiar las claus de la ciutat y del castell, vigilar per la seguretat publica, revistar los caballs armats, jutjar causes en apelació, perseguir y condemnar los delinquents, publicar edictes y mandos, ordenar pesos y mesures, permetrer ó negar l'exportaciò de viures.

« Pera contrarrestar l'aument de població que s'arotllava à la part de Marina, de la ciutat, en perjudici de la vila amurallada, va defendre d'y despédir pa y vi, y que s'hi fes cases noves.

« Pel 1297, privá al celebre almirall catalá Roger de Lauria, de prendrer à Ibiza, pey, seu y estopa, que li calia pel seus bastiments.

« Pel 1312, lo nou rey de Mallorca, don Sancho, envià un commissionnat à Ibiza pera posar la pau entre 'l gobernador Bernado Sa Fortea y successors de Mongri.

« Després, don Sancho nomená com à gobernador Francisco Durán (1312).

« Lo 22 d'agost 1319, dóna el rey, numeroses franquicies à'ls juheus menorquinas y eyvissenchs.

« Las lluytes del altre rey de Mallorca, en Jaume III lo Desdixat, no tingueren ressó à l'illa. Y pel 1343, Ibiza doná homenatje al usurpador D. Pedre IV d'Aragó. »

Ja se veu que per tota aquella passadà, Eyvissa y Rossello foren agermanats dins de la mateixa administració dels reys de Mallorca ; prous rossellonesos hi degueren anar, y s'hi quedaren per sempre mes.

Al cap de 500 anys, un altre rossellonès hi passa també ; era l'astronome En Francès Arago, que pel 1807 y 1808, hi mesurava, amb en Biot, En Chaix y En Rodriguez, lo meridià terrestra de

Dunkerque, Paris, Perpinyá, Formentera. Aqui à Formentera, á 'l rodal de *la Atalayassa*, hi ha aquesta inscripció : *Meridiano de Dunkerque 1807 y 1808. Mapa España.*

❖ ❖ ❖

Demes dels bonichs grabats de la *Guia*, senyalarem :

Un Ibissench, vestit de capot, amb el caputxó sul cap ;

La vista general d'Ivissa, amb el castell à dalt de tot, aixis mateix com à Perpinyá ;

Un finestral y *Un portal* fortificat, que se semblan à los d'assi (carrer de la Llotja, y Ciutadela) ;

Una pagesa, amb el devantalet, collars, y medalles ;

Unes figurines escultades antigas ;

La mapa de l'illa y'l plano de la ciutat d'Ibissa.

Y del vocabulari catala-castellá, que hi ha també, son d'apuntar una colla de paraules que retiren, sembla, del rossellonès, com :

Aljup, à manta, babau, barra (maxillaire), caga-niu, closca (crâne), embelum, enfitat, farinettes, galtada, mayol (vigne), munjeta, ninyol, osca, padris, pel de cuca, pual, rata-pinyada, sercapous, sous (diner), tacuner.

Ja se veu quines bones coses hi hà, en la *Guia* d'en Artur Pérez, à qui saludem de tot cor. J. Delpont.

PUIGCERDA A LA VISTA

En décembre dernier, le théâtre de Puigcerdá a donné une « revue locale », *Puigcerdá à la vista*, qui a obtenu le plus franc succès.

Les paroles étaient de poètes du crû ; nous soupçonnons bien, alors, que notre ami et confrère, En Jaume Sauquet (de Bourg-Madame) y a apporté sa bonne part de collaboration, et que En Joseph-Maria Marti, le doyen des catalanistes cerdans, en a été un ordonnateur.

Sur la scène défilaient joyeusement, la « criada », oublieuse de son pot-au-feu pour attendre au passage le « soldat anda-

lus » ; le « botiguer » absorbé dans la lecture de son journal ; « l'escombrayre » des rues ; les « noctambules », chantant des sérénades ; le « sereno » qui essaie de leur donner la chasse ; la caisse municipale « que no raja » ; etc.

Quelques passages de *Puigcerdá à la vista* sont parvenus jusqu'à nous, et c'est volontiers que nous en faisons part à *la Revue ;* les cerdans ont fait là une bonne œuvre littéraire et théâtrale, et il convient de les en féliciter. J. D.

Serenata

Dorm, dorm, donselleta,
Al compas de ma lira ;
dorm, dorm, cerdaneta ;
que hi fa si suspira
lo teu aimador.

Dorm, dorm, que la vila
també are reposa,
y en la nit tranquila
sols se sent la glosa
de ton aimador.

Dorm, dorm, y somia
que cors la Cerdanya,
y ab tu va fent via,
que ab goig t'acompanya
lo teu aimador.

Chor

Desperta, desperta y obra
que aqui baix, junt à la porta
ab tristesa hi truca un pobre,
que ab sos plors y veu somorta
ne demana ton amor.

Lo poeta, per la festa d'istiu

Oh, fada ! la fada que al venir de fora
porteu per seguici lluminos estol,
fill de l'urbs poblada que mostra à tota hora
un esclat de vida, brillant com lo sol.
Are, al saludar-vos, ho fa la Poesia
pera suplicar-vos que no 'ns deixeu may,
qu'ab vos eixa terra coneix l'alegria,
y es trista y migrada sense vostre esplay.
Gentilla bohema, parant à Cerdanya,
canteu una glosa, canteu al plaher,
que 'l foch de la festa pugi à la montanya,
al mon senyalant-ne lo nostre terrer.

L'Exposition Raymond Sudre

Nous sommes heureux de constater que l'exposition de M. Raymond Sudre, le distingué statuaire, qui fait honneur au Roussillon, a obtenu le plus franc et le plus vif succès aussi bien auprès du public que des amateurs éclairés.

Nous avions déjà vu les fines silhouettes de Zélandaises, la *Tricoteuse*, la *Fillette à la poupée*, l'*Encrier* et nous les avons revues avec infiniment de plaisir. Le *Baiser Zélandais*, un couple très originalement enlacé est venu compléter avec bonheur cette jolie collection.

Nous avons encore remarqué une *Helena* miniature en Sèvres et un buste d'*Helena* en marbre. Citons encore une *Sainte-Cécile*, bas-relief en bronze d'une belle allure, la *Femme au givre* d'une rare finesse d'exécution, etc.

Mais nous avons eu surtout plaisir à nous attarder dans la contemplation du buste de Catalan, morceau détaché du monument du square, non encore inauguré *Montanyes Regalades*. Ce buste de Catalan a été conçu par l'artiste dans une admirable pureté de lignes, hors de toutes conventions et exécuté à la perfection.

Le monument *Montanyes Regalades* ne figurait pas à l'exposition de M. Sudre, en raison sans doute de ce que la manufacture de Sèvres n'a pu l'exécuter avant qu'il soit inauguré. Mais une eau-forte éditée par la *Société des Amis des Arts* que M. Sudre avait exposée, en donnait une idée très vigoureuse et très exacte.

Il convient de signaler la valeur intrinsèque de cette œuvre qui fut la seule du Salon de 1908 à laquelle la *Société des Amis des Arts* que préside le maître Bonnat fit le grand honneur de l'éditer.

En terminant cet éloge de l'exposition de Raymond Sudre, nous exprimerons le regret que la *Fontaine à la Catalane* qui doit orner la place de Baixas, n'ait pu figurer en miniature, dans cette exposition. Il ne nous a été permis de la juger que d'après des cartes postales ; mais l'ensemble nous a paru parfait et d'une belle venue. La Catalane est fièrement campée en grandeur naturelle et rien n'est plus gracieux que son geste. Voilà encore une belle œuvre qui classe Raymond Sudre aux premiers rangs de nos artistes catalans catalanisants.

UN AMATEUR CATALAN.

ALBADA

A ta porta, estimada,
per cantar-te l'albada
he vingut dematí,
al veure obrir sa cella
del Pastorell l'estrella
i les ombres fugí.

Dorm, reina ! si't des pertes,
per finestres obertes
volarà l somni bell ;
clou, clou bé ta parpella
que encara s descapdella
l'encisador capdell !

Puntejant la mandora,
amb un cant qu'enamora
gronxolaré l teu sòn
com dideta ditxosa
que, amb mirada gelosa,
al nin fa la non-non.

A ta orella bonica,
aimador que mendica,
de parlar provaré :
diré l'amor, grèu plaga,
que ma vergonya amaga
al bell fóns del meu sé.

Amb ta boca vermella,
com papalló amb poncella,
deixa l goig festejar !

pró escolta, vida mia !...
ai, l'hora passa, i l día
ja s veu a clarejar...

De tes galtetes roses,
de tes mans joguinoses
la blanor vull tastá.
besar ton front de lliri,
i ta boca !.. oh deliri !..
aquí mon cel està.

Als teus ulls és suspesa
la meva anima, presa
per cadeneta d'or ;
te faré companyía
a l'hora d'alegría
i a l'hora de tristor.

Tu seras ma coloma
de blanca i fina ploma,
seré jo l colomi
pertot seguint l'aimia,
i, quan ella s desvia,
ell no sab que morí...

Propet de l'estimada,
ara qu'he dit l'albada,
fes compte, Angel vermell !
Clou, clou bé sa parpella
que encara descapdella
el somni son capdell.

Pau Berga.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Pierre de Castellnou

Evêque de Gérone (1254-1278)

I. — *Lignée illustre*

Guillaume IV de Castellnou, vicomte de Castellnou (1193-1249) et arrière petit-neveu d'Udalgar de Castellnou, évêque d'Elne (1130-1147), dont j'ai déjà retracé la carrière (1) épousa Raymonde de Crexell. Cinq enfants naquirent de leur union : Jausbert IV et Guillaume V qui lui succédèrent ; Pierre, évêque de Gérone, qui fait l'objet de cette notice ; Dalmace qui épousa Stella Pauc, dame de Castell-Rossello ; et Saurina qui, ayant uni ses destinées à celles de Bérenger de Botonac, chevalier de Gérone, eut entre autres fils, Jausbert, évêque de Valence, dont j'aurai tantôt à m'occuper (2).

Pierre de Castellnou était chanoine de Gérone en 1239 (3). Il fut élu, par le Chapitre, évêque de cette ville, le 5 février 1254 (4), quelques jours après la mort de Bérenger de Castellbisbal, son prédécesseur ; mais il ne fut consacré qu'en 1256.

(1) Cf. *Revue Catalane*, t. III, n° du 15 avril 1909, pp. 120-125.
(2) Alart, *Notices historiques sur les communes du Roussillon*, 2e série, p. 8.
(3) Villanueva, *Viaje literario à las iglesias de España*, t. XIII, p. 71.
(4) Conrad Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi*, p. 272.

II. — *Synodes*

Ce prélat veilla avec un soin jaloux au maintien des bonnes mœurs parmi les clercs et à la sauvegarde de la discipline ecclésiastique. A cet effet, il tint divers synodes dans sa ville épiscopale. Le premier, qu'il convoqua le 19 octobre 1256, exigea la réception des ordres pour la collation des bénéfices, força les ecclésiastiques à la résidence et leur défendit de plaider dans les affaires civiles. Un deuxième synode, que Pierre de Castellnou réunit le 13 octobre 1261, interdit aux clercs les jeux de dés, sous peine d'excommunication. Dans le troisième qui fut tenu le 12 octobre 1267, l'évêque de Gérone prohiba d'une façon expresse les danses et les chansons obscènes, dans l'intérieur des églises. Durant les sessions du dernier synode, qu'il assembla le 16 octobre 1274, Pierre de Castellnou défendit d'ensevelir les morts dans les cimetières, durant le temps d'interdit.

En 1265, Pierre de Castellnou avait permis à Bonastruc de Porta, grand'maître de la synagogue de Gérone, de composer un ouvrage dans lequel celui-ci exposait la défense de la religion judaïque. Le rabbin avait inséré dans le cours du volume des attaques directes contre le christianisme. Saint Raymond de Pennafort, prieur des dominicains de Barcelone, et quelques Frères-prêcheurs de son couvent traduisirent l'auteur du livre au tribunal de Jacques Ier, le Conquérant. Le rabbin se justifia en invoquant l'autorisation accordée par l'évêque de Gérone. Pierre de Castellnou, cité comme témoin dans cette affaire, expliqua au tribunal du roi que son but, en provoquant la composition de l'ouvrage de Bonastruc, avait été de faire éclater au grand jour les objections que les juifs adressaient au catholicisme, afin qu'à leur tour les docteurs et les théologiens pussent plus aisément les réfuter. Bonastruc fut renvoyé absous.

Jacques Ier choisit Pierre de Castellnou comme arbitre

dans le conflit qui s'était élevé entre le pouvoir royal et les nobles catalans, en 1274.

III. — *Son Epitaphe*

L'évêque de Gérone fit son testament le 15 décembre 1276. Il voulut être enseveli dans le cloître capitulaire, à proximité de l'autel de Sainte Marie-Madeleine, qu'il avait élevé à ses frais. Il mourut le 20 février 1278 ; sur son tombeau on grava l'épitaphe suivante :

Anno milleno bis centeno septuageno
Octo jungendis martii denoque kalendis
Migravit P. Castroque novo ; sed in sede
Vivit sanctorum, fuit cum sector eorum
Hanc sedem castris dotavit q' stat in astris.
... divinum cultum statuens sibi binum.

Jausbert de Botonac

Evêque de Valence (1276-1288)

Jausbert de Botonac, né à Gérone, était fils de Bérenger et de Saurine de Castellnou. En 1271 il était abbé de l'église collégiale de Saint-Félix, dans sa ville natale. Il fut chargé avec dom Gérald, abbé de Saint-Paul de Narbonne, de vider le différend qui avait surgi, à l'époque de l'érection du royaume de Majorque, entre les Templiers et certains lieux du Roussillon, sur lesquels cet ordre revendiquait une entière juridiction. La sentence arbitrale qui vint terminer ces contestations, fut rendue le 8 décembre 1271. Elle réduisait les prétentions des Templiers à la juridiction

des seuls lieux de Saint-Hippolyte, Orle, Nyls et Terrats (1).

La sœur de Jausbert, Ermengarde, fut élue, le 10 mars 1272, abbesse de Sainte-Claire, à Perpignan. C'est la première supérieure de ce couvent qui ait porté ce titre. (2)

Jausbert fut promu au siège épiscopal de Valence en 1276 (3). Deux ans après son arrivée dans ce diocèse, il célébra un synode dans les sessions duquel furent promulguées de nombreuses et importantes constitutions, appropriées aux besoins et aux circonstances de l'époque (4). Son testament contenait une clause spéciale : le prélat créa une rente annuelle de quatre cents sols en faveur de la cathédrale de Valence, pour entretenir à perpétuité deux cierges allumés sur le maître-autel de cette église.

Jausbert de Botonac mourut en 1278 ; il fut inhumé dans la chapelle qui se trouve actuellement sous le vocable de Saint Vincent Ferrier. On grava à côté de son tombeau, l'inscription suivante sur une plaque en marbre :

Presul Jaspertus jacet hic jurista disertus.
Lector sis certus vixit sine labe repertus,
Annis millenis octo simul octuagenis,
Inde ducentenis temporibus de ordine plenis,
Aprilis nonas terno numerum sibi ponas,
Sancti Felicis abbas laudandus amicis.
Sic eras unde fuit inde sacrista Gerunde
Inde Valentine sedis Pastor medicine
Utrosa (sic) virtutis gregibus dans dona salutis.
Pulxer, formosus, largus, lœtus, generosus.
Querere de genere si vis descendit a quo

(1) Henry, *Histoire de Roussillon*, t. I, p. 203.

(2) Tolra de Bordas, *L'Ordre de Saint-François d'Assise en Roussillon*, pp. 389-395.

(3) Villanueva, *Viaje literario à las iglesias de España*, t. I, p. 48.

(4) Villanueva, *Viaje literario à las iglesias de España*, t. I, p. 71.

De Castro genitrice novo patre de Botonaco
Presbyterosque duos altare quod edificavit
Magdalena tuos statuit quam semper amavit
Candelam statuit divine matris honori.
Totum se tribuit Domini subjectus amori.
Requiescat in pace. Amen.
Dic pater noster pro anima sua.

Raymond de Descallar

Evêque d'Elne (1408-1409) *et de Gérone* (1409-1415)

I. — *Abbé de Ripoll.*

Raymond de Descallar, fils de Pons de Descallar (1), châtelain de Llivia, entra dans l'ordre de Saint-Benoît auquel

(1) Le chevalier catalan Pons de Descallar avait reçu de Pierre IV la châtellenie et les revenus de Llivia, en Cerdagne. Il acheta à Bernard de So, vicomte d'Evol, son droit de propriété sur la châtellenie pour la somme de treize mille sols barcelonais. Cette vente fut confirmée par le roi d'Aragon qui lui octroya ensuite l'office héréditaire de châtelain de Llivia (Arch. des Pyr.-Or., B. 253). Il eut quatre fils : Pons qui lui succéda (B. 203, 272) ; Galcerand, qui devint abbé de Cuxa ; Bérenger, qui obtint de Jean Ier, le 26 décembre 1388, une rente de soixante-dix livres sur les revenus des moulins de Salses, à l'occasion de son mariage avec Eléonore Boyl, familière de la reine (B. 375, 408) ; et Raymond, successivement évêque d'Elne et de Gérone. — Pons eut deux fils : Damien et François. L'aîné fit une vive opposition à la domination de Louis XI sur la Cerdagne. Il prit d'assaut la Tour Cerdane en 1475, assiégea Puigcerda, le 13 juin 1477, fut blessé à l'attaque de cette ville, vit son château de Llivia rasé, se réfugia dans son château de Callar (situé aux sources du Ter, entre Prats-de-Mollo et Camprodon), d'où il fit de nombreuses incursions en Roussillon. En 1493, il figura aux Cortès de Barcelone, en compagnie des dix-huit nobles catalans, auxquels Fernand Ier notifia le traité de paix conclu avec la France. (*Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon*, t. III, pp. 359-371.) Le

un de ses frères, Galcerand, était déjà affilié (1). Après de bonnes études, il fut pourvu du diplôme de bachelier en décrets (2). Ses talents et ses vertus lui valurent d'être élevé, en 1383, à la dignité abbatiale, dans le célèbre monastère de Ripoll (diocèse de Vich).

Raymond de Descallar eut le mérite d'achever le fameux cloître de cette abbaye, commencé, depuis 1172, par l'abbé Raymond de Berga. Ce monument est une véritable merveille d'architecture romane ; il encadre dignement l'antique et sévère église du IXe siècle. « Toda la fantasia de Edad Media está alli acumulada, a écrit un jeune poète, trop tôt enlevé aux lettres catalanes ; todos los símbolos que ideó aquella epoca de misticismo en el arte, todos los animalos fantasticos que en sus ensueños vió, todo el fuego de su inspiracion y el poder de su genio, están estereotipados en esos claustres, todo el gusto exquisito en combinar arabescos, todos los relieves y molduras que el genio de los hijos de Oriente colocó en sus muslimicas mezquitas, rodean y rematan estas columnas ; por fin, un delirio de escultura, un caudal de pulcritud y paciencia, un oceano de inspiration. » (3).

cadet, François, hérita des biens de son oncle, Bérenger, mort sans enfants (B. 408). Pierre de Descallar était archidiacre de Conflent en 1550 et et 1552 (G. 123, 173). Un autre Pierre de Descallar fut viguier de Cerdagne en 1587 : il avait épousé Jeanne de Rubi dont il eut un fils Dalmace. Celui-ci se distingua en Languedoc contre les calvinistes, au temps de la Ligue, et plus tard au siège d'Opoul. Philippe III le nomma, en 1599, châtelain de Puyvalador et bailli du Capcir. En 1613, il repoussa les gens de la *Main armée* de Perpignan qui vinrent assiéger Villefranche-du-Conflent. Il avait épousé Angèle de Fivaller.. Leur fils, Hyacinthe de Descallar, lui succéda à la tête de la châtellenie de Puyvalador, le 23 mars 1639 (*Revue d'Histoire et d'Archéologie du Roussillon*, t. III, p. 280).

(1) Galcerand de Descallar, que M. le chanoine Font appelle *de Castillario* occupa le siège abbatial de Cuxa, depuis 1382 jusqu'en 1405 (Archives des Pyr.-Or., B. 222).

(2) Conrad Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi*.

(3) Agusti Puyol y Safont, *Hijos ilustres de Cerdana*, Barcelona, 1896.

II. — *Evêque d'Elne.*

Raymond de Descallar était à la tête de la célèbre abbaye de Ripoll lorsque Benoît XIII le nomma à l'évêché d'Elne, le 24 septembre 1408 (1). Les bulles de sa promotion à l'épiscopat furent expédiées de Perpignan où Pierre de Luna se trouvait depuis deux ans, préparant la tenue du concile de la Réal, annoncée pour le 1er novembre suivant. C'est un témoignage d'estime toute particulière que Benoît XIII donna à Raymond de Descallar, en l'appelant au siège du diocèse d'Elne, où se trouvait momentanément fixé le Pape de l'obédience avignonnaise.

Toutefois, le 19 décembre de cette même année 1408, alors que le concile de la Réal avait célébré ses onze principales sessions, Raymond de Descallar, scellait certains statuts de la communauté ecclésiastique de Saint-Jean de Perpignan du seing de ses armes abbatiales ; il déclarait qu'il ne possédait pas d'autre sceau (2). D'autre part, ce jour-là, Pierre de Luna transféra Raymond de Descallar sur le siège de Gérone et désigna François Eximénès, patriarche de Jérusalem, comme administrateur du diocèse d'Elne. Le pontificat de cet illustre prélat sur la terre roussillonnaise fut très éphémère : il dura un mois à peine.

III. — *Evêque de Gérone.*

Dès le 8 janvier 1409, Raymond de Descallar prit possession de son nouvel évêché (3). Ce dernier recueillait la succession de François de Blanes qui, après cinq mois à peine d'épiscopat, passait sur le siège de Barcelone. Le prédécesseur immédiat de celui-ci avait été le cardinal Bérenger d'Anglesola, décédé à Perpignan, le 23 août 1408.

(1) Conrad Eubel, *Hierarchia catholica medii ævi.*
(2) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, p. 68.
(3) Conrad Eubel, op. cit.

Le 12 juin 1409, Benoît XIII se rendant de Perpignan à Tarragone, fut de passage à Gérone. Au préalable, Raymond de Descallar avait envoyé une lettre aux abbés, prieurs et supérieurs des communautés religieuses de son diocèse, pour les prier de venir présenter leurs respectueux hommages au Saint-Père. Toute sa vie, l'évêque de Gérone fut un zélé partisan de Pierre de Luna. Celui-ci le retint constamment auprès de lui, à sa cour papale. En 1412, alors que des troubles éclatèrent dans Gérone, à l'occasion de la succession au trône de Martin 1er, les magistrats de la ville adressèrent une requête à Benoît XIII pour le supplier de mettre un pasteur à la tête de leur bercail. Pierre de Luna se contenta de répondre qu'il ne pouvait accéder à leurs désirs, parce qu'il était dans l'obligation de garder auprès de lui leur évêque auquel il confiait d'importantes missions. Aussi, Raymond de Descallar mourut-il à Valence, où se trouvait la cour de Pierre de Luna, durant la nuit du 5 mai 1415. Le livre du secrétariat de la cathédrale de Gérone, qui a conservé la date du décès de cet évêque, se sert, en cette circonstance, des expressions d'un texte qu'il emprunte à la liturgie de l'Eglise pour le temps de Noël : *Dum medium silentium tenerent omnia, et nox in medio sui cursus esset* (1)

Abbé Jean Capeille.

(1) Villanueva, *Viaje literario à las iglesias de España*, XIV, *pp.* 27-29.

Extrait de Mil y un pensaments

Si la vida es una esclavitut, la papeleta de defunció es lo certificat de llibertat.

Si las donas gobernessin, succehiría... lo mateix que succeheix ara. Com que ja gobernan !

M. de Beaurepaire-Froment, le traditionaliste bien connu, directeur de la fameuse *Revue du Traditionisme*, a eu la bonté de nous envoyer une traduction du passage de Lamartine, proposé comme sujet de thème par notre ami Louis Oliver dans la *Revue Catalane* du mois d'octobre.

Mais cette traduction est en langage *du Caorsin* : « Je vous la « mande altresi preuve que l'occitan, dans tous ses dialectes, ne « s'applique pas uniment à la poésie ou aux *galetxadas*, mais peut « traiter n'importe quel sujet sérieux, exprimer des idées abstrai- « tes, philosophiques, ou littéraires, scientifiques, soit par les « mots courants, soit par des expressions adéquates façonnées « selon le génie dialectal. »

Nous remercions beaucoup M. de Beaurepaire de sa communication très intéressante, mais comme elle ne cadre pas du tout avec les Etudes Catalanes nous avons le regret de ne pouvoir l'insérer.

LIVRES et REVUES

Provence et Naples.

Provence et Naples, par M. le Marquis de Gantelmi d'Ille, président de l'Académie d'Aix-en-Provence.

Dans cette intéressante étude, le fin lettré qu'est M. d'Ille, fait l'historique de la glorieuse équipée de provençaux allant à la conquête du royaume de Naples, au XIIIe siècle. Dans cette expédition, les provençaux se montrèrent les dignes frères d'armes des roussillonnais qui étaient allés, de leur côté, à la conquête de Mallorca, d'Ivissa et de Valence.

De M. d'Ille, qui est encore un provençalisant, membre du Consistoire du Félibrige, nous avons reçu aussi le *Discours provençal*, qu'il prononça, en qualité de maire de Volx, à la felibrejada tenue dans cette ville des Basses-Alpes. C'est là d'un bel exemple.

Dialectologie romane.

Notre érudit confrère, M. B. Schadel, professeur à l'Université de Halle, a pubié dans la *Revue de Dialectologie romane* (Bruxelles, 1909), une étude sur la langue catalane dans la région pyrénéenne, Roussillon, Ampurdan, Cerdagne, Andorre et Pyrénées centrales jusqu'au val d'Aran.

Cette étude est accompagnée d'une carte linguistique, indiquant les nuances de phonétique dans la langue parlée en ces diverses régions ; il y a là des éléments très intéressants pour les philologues. J. D.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 39 15 Mars 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Réunion du Bureau du 10 mars 1910.

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président.

Le Conseil s'occupe des fêtes de la Santo Estelo et de la distribution des prix des Jeux Floraux.

M. le président reçoit tous pouvoirs pour s'entendre à ce sujet avec le Comité des Fêtes.

Les crédits sont votés pour s'assurer le concours de la cobla Mattes le samedi 4 juin, après-midi, et le dimanche toute la journée.

Le bureau a demandé à cette cobla de venir avec le flaviol et et le tambourin, le trombone (à coulisse de préférence), les primes et tenors d'usage. Ce sera remettre ainsi en honneur la classique et pittoresque cobla d'antan.

M. Delpont a été chargé de s'entendre avec les Mattes, pour assurer le service musical de la *Santo Estelo* avec les airs populaires de *Montanyas regaladas*, *En Jan del riu*, *Ahont es la Bepa*, *Ventura sona l'esqueilli*, et l'hymne provençal de la *Coupo Santo*.

Il y aura aussi une *Serdana*.

Mars de 1910

1	Dimars	Santa Eudoxia	*Rufacas (Mars marseja).*
2	Dimecres	Sant Simplici.	
3	Dijous	Sant Mèdi.	
4	Divendres	Sant Casimir, rey,	
5	Dissapte	Santa Faina	
6	DIUMENGE	Sant Olagner, bisbe de Barcelona.	
7	Dilluns	Sant Tomas de Aquino	
8	Dimars	Sant Joan de Deu.	
9	Dimecres	Santa Francisca, viuda romana.	
10	Dijous	Sant Melitó	
11	Divendres	Sant Constanci.	*Vents.*
12	Dissapte	Sant Gregori.	
13	DIUMENGE	LA PASSIO de Nostre-Senyor.	
14	Dilluns	Santa Matilda, reina.	
15	Dimars	Santa Madrona.	
16	Dimecres	Santa Juliana.	
17	Dijous	Sant Joseph de Arimatia.	
18	Divendres	Sant Gabriel.	*Fret.*
19	Dissapte	Sant Josep. *Sobrenoms* : Popón, Pó, Pónet, Pónot, Pónarro, Naro, Net, Josepó, Josepet, Ponillo, Bepó, Bep.	
20	DIUMENGE	LOS RAMS.	
21	Dilluns	Sant Benet.	*Primavera.*
22	Dimars	Santa Catarina, viuda.	
23	Dimecres	Sant Victoriá.	
24	Dijous	Dijous Sant.	
25	Divendres	Sant Dimás, lo bon lladre.	*Mars marseja.*
26	Dissapte	Santa Maxima.	
27	DIUMENGE	PASQUES de Resurecció.	
28	Dilluns	Sant Sixto III.	
29	Dimars	Sant Eustasi.	
30	Dimecres	Sant Joan Climach.	
31	Dijous	Santa Balbina.	

Le Mètre et le Rythme

dans la poésie catalane

(Suite)

COMPOSITION DU MÈTRE

On a baptisé vers *syllabiques* (par opposition aux vers *métriques* où les pieds sont formés d'un nombre de syllabes variable) les vers ou chaque syllabe est un pied, comme cela a lieu dans la versification française.

Est-il bien vrai que chaque syllabe soit un pied, au sens où les Latins et les Grecs entendaient ce dernier mot ? Il est certain que, pour constater l'uniformité du mètre, il faut compter sur ses doigts chaque syllabe, comme si elles avaient toutes la même valeur. Mais n'y a-t-il pas un autre système de numération pour le vers ? Oh ! L'horrible façon de *scander* qu'on nous enseignait à l'école !

Oui-je-viens-dans-son-tem-ple a-do-rer-l'E-ter-nel.

C'est donc cela, le rythme ? Ce battement monotone ? Mais on songeait bien à nous parler du rythme, à nous apprendre en quoi il peut consister ! Nous savions qu'il y a des alexandrins, des endécasyllabes (défense d'y toucher, à ceux-là !), des décasyllabes, des octosyllabes, etc., etc. ; mais fîmes-nous jamais le moindre effort pour comprendre ces unités métriques, en saisir les rapports et les différences ? Non, hélas, non ! Essayons de réparer cette omission de nos bons maîtres que les soucis de la pédagogie forçaient à demeurer trop prosaïques.

Posons d'abord ce principe qu'il y a, en français, aussi bien qu'en latin et en grec, deux unités distinctes : la syllabe et le pied. Le pied est un assemblage variable de syllabes brèves et longues (ou plutôt accentuées). Ce qui caractérisera le pied, ainsi défini, en versification française, c'est qu'*il finira toujours par une longue* (1). Il y a des pieds d'une, de deux, de trois et de quatre syllabes.

(1) Par assimilation avec le *temps* en musique, on pourrait admettre, au contraire, que le pied *commence* toujours par une longue. Cela revient au même, après tout.

Comme exemple, essayons de scander, non plus enfantinement, mais intelligemment, les deux premiers vers d'« Athalie » ; ils sont remarquables en ceci, que, portant le même nom d'alexandrins, ils diffèrent essentiellement :

Oui,-je viens-dans son tem-ple adorer-l'Eternel
Je viens-selon l'usa-ge anti-que et solennel...

Dans le premier vers les syllabes se groupent par 3, les deux premiers pieds 1-2 pouvant à la rigueur être réunis ; c'est le rythme *impair*. Dans le second, au contraire, le rythme est *pair*, les syllabes se groupant par 2 ou par 4.

Nous voyons déjà qu'un des charmes du rythme peut résulter de cet assemblage harmonieux de pieds pairs avec des pieds impairs.

Il faut convenir qu'il y a des cas où la longueur du pied est incertaine : alors que le groupe *et solennel* est indivisible, *selon l'usage* peut être coupé en deux parties égales.

Pour parler une langue vivante, nous sommes donc fondés à dire que le français a conservé, dans sa métrique, certains pieds de la prosodie latine : l'*ambe* (– –), l'*anapeste* (– – –) et le *quatrième péon* (– – – –).

Il reste à montrer comment se combinent ces éléments pour constituer le mètre. Revenons à notre prosodie catalane.

Une différence capitale entre ces deux langues consiste en ce que le catalan a conservé d'autres genres de pied latin, tels que le *trochée* (– –), le *dactyle* (– – –), et le *premier péon* (– – – –), ce dernier introuvable, d'ailleurs, en poésie. Il en est de même en espagnol. Il nous paraît inutile de démontrer que le dactyle et le premier péon n'existent pas en français. Pour le trochée, il pourrait y avoir doute. La finale féminine du vers français n'en est pourtant que le simulacre visuel : elle ne forme, en réalité, qu'*une seule* syllabe, la syllabe aphone étant, pour ainsi dire, avalée. Cela tient à ce que, les consonnes finales *s* et *nt* des aphones ne se prononçant pas à la fin des vers, les rimes féminines sont caractérisées par un *e muet* final, voyelle dont l'épithète se justifie en prononciation.

En catalan, chacune des cinq voyelles peut constituer la brève d'une syllabe finale ; d'où nécessité de faire sentir cette syllabe

en parlant; d'ailleurs la voyelle est souvent suivie d'une consonne (qui n'est muette que dans de très rares cas): correc, mobil, canem, estimen, arid. On n'escamote jamais la brève même lorsqu'elle en suit une autre, ou deux autres : animes, emportateles.

Nous avons déjà recherché, dans les paragraphes qui précèdent, la part qu'il faut faire aux trochées et aux dactyles dans la métrique catalane. Nous ne reviendrons pas sur cette question. Les autres pieds, iambe, anapeste et quatrième péon, sont dans le corps des vers, ou mieux dans les intervalles compris entre les césures et les finales, les éléments du mètre et du rythme aussi bien en catalan qu'en français.

Cela étant donné, nous allons montrer combien grande est la variété des pieds dans le même mètre. A notre avis, c'est cette variété, régie d'ailleurs par des lois que l'oreille apprécie sans que l'intelligence les démèle, c'est cette variété des pieds qui constitue la richesse du rythme. Si l'on met de côté les pieds mono et tétrasyllabique, le premier susceptible de s'ajouter au suivant, le second très souvent décomposable, il reste comme éléments rythmiques principaux du vers le *bisyllabe* et le *trisyllabe*; absolument comme, en musique, le groupe de 2 notes et le triolet, ou bien aussi les mesures à 2 et 4 temps et la série des 3, 3/8, 6/8, 9/8, etc...

Il n'y a qu'un système musical qu'on n'arrive pas à retrouver en poésie, c'est le plain-chant. Peut-être la façon scolaire de scander les vers en est-elle un vestige?

Mais arrivons aux exemples.

Nous choisirons d'abord les vers de 10 syllabes, le *decasyllabe normal*, où la césure est masculine, comme en français, et se trouve tantôt après la quatrième, tantôt après la sixième syllabe ; c'est le mètre le plus employé en catalan et le plus varié dans la série des *mètres pairs*, car il est formé des deux mètres élémentaires, le *tétra* et l'*hexasyllabe*.

Gronxant | se l'o | na sa blancor | desfeya
al peu | rocós | de Cafarnáum | dormida,
y sol | Jesus | en una bar | ca jeya,
damunt | de brenys | .pel temporal | partida.
(Extrait de *María de Magdala*, de Guimerá.)

Dans cette strophe, composée de pieds pairs disposés régulièrement 2-2-4-2, le charme du rythme est en quelque sorte extrinsèque ; il résulte de l'opposition de l'uniformité de cette strophe avec la variété des strophes voisines ; voici la suivante, avec l'indication des pieds en regard de chaque vers :

Jo | , recullint | lo volador | ropatje,	1-3-4-2
m'hi acosti | arrossegant | com fe | ble oruga ;	3-3-2-2
pel clar | dels rulls | , jogui | na del oratje	2-2-2-4
Son ros | tre vey | a, tremolant | poruga	2-2-4-2

Les trisyllabes apparaissent au second vers (celui du premier n'est pas pur, étant précédé d'un monosyllabe). Aux deux derniers, notons la différence de position du tétrasyllabe.

Les vers sont parfois symétriques ; l'exemple ci-après est remarquable : ses deux vers médians ont l'allure monotone du décasyllabe primitif, du romanç.

Qu'he nascut | per amar | al cor | me diuhen ;	3-3-2-2
y donchs | t'he vist, | no puch | estar | sadolla	2-2-2-2-2
ni ab tot | l'amor | de tots | los sers | que vihuen !	2-2-2-2-2
mes somniant | un besteu | ja'm sen | to folla.	3-3-2-2

Ces trois citations ne donnent qu'un aperçu sommaire des combinaisons de pieds contenues dans cette poésie. Il y a pourtant un assemblage qu'on n'y trouve pas, c'est celui résultant de l'emploi de deux pieds bisyllabes et de deux trisyllabes, un de chaque sorte à chaque hémisticle ; le mètre serait alors un décasyllabe à césure symétrique, qui appartient à une série différente, celle des *mètres impairs*.

Pourquoi n'essaierons-nous pas, avec les données précédentes, de comparer le rythme poétique au rythme musical ? Admettons que la césure corresponde à la *mesure*. Dans la plupart des vers cités, la mesure serait de 2 temps, le temps étant assimilé au pied. Les 5 pieds de certains vers peuvent être aisément ramenés à 4.

y donchs | t'he vist, | no puch estar | sadolla	2-2-4-2

Mais comment se retrouver avec les vers de 3 pieds?

Quan la nit | a las ser | ras s'enfilava	3-3-4
. . . . .	
y al pér | dres aqueix rit | me de tendresa	2-4-4
la soletat | y't mors | de melangia	4-2-4

On voit combien cela est embarrassant. Pas plus dans l'hémistiche que dans le vers le nombre de pieds n'est uniforme. Et pourtant le rythme existe, un rythme spécial au décasyllabe à césure asymétrique. Qu'il se glisse un vers de 9 ou 11 syllabes, il ne passera pas inaperçu. Est-ce simplement une éducation de notre oreille? La thèse est soutenable; il suffit d'avoir vu des Chinois écouter bouche bée leur musique de charivari, et, encore mieux, des Auberistes devenir Wagnériens, pour comprendre à quel point les goûts peuvent diverger avec l'habitude.

Le vers de 7 syllabes, ou *heptasyllabe,* dispute au précédent la prédilection des poètes catalans. C'est un mètre impair. Son rythme normal (parce que le plus monotone) serait : 1-2-2-2.

Ja | s'estén | com ta | ca d'oli.

Mais il suffit de lire les premiers vers de l'admirable *Poblet* de Guimerá pour constater l'élasticité surprenante du rythme de ce mètre.

A la prime	ra embranzida	4-3
sal	ta pany	y forrellat ;	1-2-4
a la sego	na las portas	4-3
escla	tan balandrejant,	2-5
y,	com cap	de torrentada,	1-2-4
fins la me	sa del altar	3-4
rebuig	de vi	las y pobles	2-2-3
á tomballons	se n'ha entrat,	4-3
cala	da la barretina	2-5
y en la bo	ca 'l renegar,	3-4
com si fos	a la taberna	3-4
fent	la mor	ra ab Satanás	1-2-4
Fu	gen las aus	pel cimbori	1-3-3
rebotent	d'assí	d'allá	3-2-2
Ja	s'estén	com ta	ca d'oli	1-2-2-2
. . . . .			

Où réside encore le rythme, sinon dans la variété d'agencement des pieds? Les pieds pairs tantôt finissent le vers, tantôt le commencent. Remarquons l'apparition du pied de 5 syllabes : dans le quatrième vers, *balandrejant* pourrait à la rigueur avoir un accent secondaire sur *lan*; mais, au neuvième vers, *barretina* n'a assurément qu'un accent.

L'alexandrin, étant en général coupé en deux parties égales par la césure trochaïque, n'est que la réunion des deux hexasyllabes. Il ne nous apprendra donc guère autre chose que le décasyllabe déjà étudié ci-dessus. De même l'alexandrin trimètre (4-4-4), du reste très rare.

Passons au décasyllabe à *césure symétrique* (5-5) que nous avons signalé à propos de son homonyme. Le rythme normal du pentasyllabe dont il dérive est 2-3 :

La mar | s'en dolía || , les prén | en sa falda
(*Balada de Majorca*, de l'*Atlantida*.)

Mais la série 3-2 est fréquente :

A la vo | *ra vora* || del mar | hont vigila
. . . . . .
y a ton cel | dosser.

Voici 2-1-2 :

Puix l'ay | gua pouhada || *cristall* | *n'e* | *ra y perles*

puis 1-4 :

A | *ra pel de Llivia* || la coneix | tothom
(*Lampeja*, de Pelay Briz).

et enfin un pied unique de 5 syllabes :

En la torrentada (*Lambeja*, de Pelay Briz).

Nous ne ferons que citer le décasyllabe à double césure (4-3-3), peu en usage, quoique d'une si jolie cadence :

Mentres Marí | a breça—va y vestía
. . . . . .
Féuli nonnon | à l'Infant | que no plori. (Chanson de Noël).

Les autres mètres courants, octo, hexa, penta et tétrasyllabe ; ne fournissent pas de renseignement particulier sur le rythme. On verra que l'octosyllabe est presque toujours coupé symétriquement par une césure, qui peut d'ailleurs être trochaïque.

Les mètres rares, de 11 et 9 syllabes, sont loin d'avoir la variété des autres mètres impairs ou pairs. La qualité principale de leur rythme est l'étrangeté ; ils n'évitent pas, à la longue, une certaine monotonie.

Un des mètres les plus étranges est l'alexandrin à hémistiches inégaux (7-5). Verdaguer l'a employé dans le *Somni de Sant Joan*, (Sant Francesch de Sales);

Enamorat de Jesus, — cada punt l'ovira,
l'ovir d'eix Cor sagrat — dins la celda mística
per eix finestró del Cel | que Longino obría.

Il nous reste à parler de l'assemblage des divers mètres entr'eux.

Ce chapitre, que nous n'avons pas hésité à faire un peu long dans le but de prouver la richesse de la poésie catalane, sera divisé en deux parties : la réunion de plusieurs vers pour former une *strophe* ou *stance* nous paraissant être un procédé absolument spécial, la première partie comprendra les poésies *suivies* et la seconde les poésies à strophes. Enfin une part assez large sera faite aux poésies à refrain, ou *chansons* (1).

(A suivre) Paul Bergue.

(1) Le sonnet, intéressant au point de vue poétique, ne nous a pas paru nécessiter un paragraphe en prosodie. Riera y Bertran en a un volume remarquable. Zanné les a prodigués dans deux ouvrages. Pin y Soler en a publié un recueil de divers auteurs. Il ne faut pourtant pas exagérer l'importance de ces quatorze vers,..

Antonin Pikhart

Il vient de mourir à Prague (Bohême) le littérateur tchèque et enthousiaste catalaniste Antonin Pikhart ; c'est là une perte qui sera vivement ressentie par tous ses amis catalanisants.

Né en 1861, étudiant à la Faculté de droit de Prague (1878), Antonin Pikhart entra dans la magistrature, fut nommé juge à Horovice, puis à Prague (1898).

Il s'occupa de bonne heure de littérature (1885), et traduisit en langue tchèque la plupart des chefs-d'œuvre des auteurs contemporains, castillans et catalans. Il avait visité, en 1903, l'Espagne et la Catalogne, et s'y était pleinement documenté.

Dans ses *Catalanofils*, parus en 1906, M. le docteur Benet R. Barrios, de Barcelone, a publié le portrait d'Antonin Pikhart, et

une intéressante étude sur son œuvre littéraire, étude que nous aurions bien aimé reproduire.

❖ ❖ ❖

Par l'entremise amicale du Dr Barrios, Antonin Pikhart nous avait adressé un numéro du journal littéraire *Hlas Naroda* (La Nation) *nedeli 1 kvetna 1904* (du dimanche 1er mai 1904), et sa plaquette *O literature katalanské* (février 1906).

Dans *Hlas Naroda* se trouve la traduction, en vers tchèques, des poésies *Lo pi de las tres branques* (Trojkmennà sosna), de Jacinto Verdaguer, et l'*Oda à la patria* (Oda na vlast), d'Aribau.

O literature katalanské est un aperçu complet de l'histoire de la littérature catalane ; il y est mentionné et apprécié, entre autres, Guillem de Cabestany, Bertran de Born, pendant la période de la langue d'oc ; le roi Jaume 1er lo Conqueridor, l'historien Ramon Muntaner, le philosophe mallorqui Ramon Lull, *Lo libre del consolat de Mar*, au 13e siècle ; *Titols de honor de Catalunya, Rossellò y Cerdanya*, d'Andreu Bosch, au 17e siècle ; pour arriver aux auteurs contemporains, Geroni Rossello (de Mallorca), Carles Bosch de la Trinxeria (de la Junquera), Jacinto Verdaguer, Teodor Llorente (de Valence).

On ne peut qu'admirer l'enthousiasme avec lequel Antonin Pikhart s'était adonné à l'étude de la littérature catalane, et sa mort est bien à déplorer. *(Deu lo perdò).* J. Delpont.

❖ ❖ ❖

La nouvelle de la mort d'Antonin Pikhart nous arriva par une lettre de faire part imprimée, encadrée de deuil, sur laquelle nous lûmes les noms de « Antonina Alfreda Pikharta » ; la date « pondeli dne 13 prosince » (lundi, jour 13 décembre) comme jour du décès; celle « patek dne 17 prosince » (vendredi 17 décembre) pour une cérémonie de funérailles, et signée « Olga Teofila Pikhartovà, manzelka » (son épouse).

Nous demandâmes confirmation de cette nouvelle à deux amis du défunt, et n'eûmes pas de réponse ; nous recourûmes, alors, à l'obligeance de M. le consul de France, à Prague, qui nous fixa aussitôt :

Consulat de France à Prague, 7 février 1910.

Monsieur,

En réponse à votre lettre, je ne puis que vous confirmer le décés de M. Antonin Pikhart, qui exerçait à Prague les fonctions de magistrat.

Recevez, Monsieur, les assurances de ma parfaite considération.

Pour le Consul de France :

Le vice-consul, P. de Sainte-Marie.

Los Traginers

Al vell amich meu, Pere Teyssonnières, mestre gravador y catala de pit.

Ardit ! L'alba punteja al roch de Basseguda !
Sus l'esquena dels matxos ferrenys carregat
Lo faix, senders amunt que la pluja ha arregat,
Pujan los traginers, pit ample y cama ruda.

La gorra víolada y la faixa vermella,
Calsas curtas y matelota de vellut,
L'espardenya alt cordada,' l sarró boy panxut,
Al mitj-dia tot just han passat la Portella.

Vora una font gelada 'l bestiam s'arresta ;
L'herba seca pastura sote 'l sol ruhent,
Sacudint las esquellas y 'l frontal lluhent
Y 'l plomall groch y roig que li fa com de cresta.

Acabat l'esmorsar, caminan mes alegres
Matxos y traginers. Próxim es Sant-Llorens
Y 's veuhen aviat las Torras de Cabrens
Que sul Ponent alsan, allá, tres punxas negras.

L'ERMITA DE CABRENS.

De Matrimoni

Nos ha vingut la nova del proper casament del nostre bon company, En Joan Amade, amb la distinguida senyoreta Maria-Teresa Batlle-Delcros, de Illa.

A ne'ls dos promesos, la redacció de la *Revue Catalane* ofereix las seues respectuoses encomanades ; que Deu los dó tota una vida d'estimació, d'alegria y de cansóns.

Autour de Casenoves

I. Soir de Janvier.

J'ai fait de Casenoves ma promenade favorite.

Nul paysage ne m'est plus cher que celui de ce village en ruines, de cette tour carrée, le long des falaises de la Tet.

Je l'ai visité bien souvent, et de préférence à l'arrière-saison, ou par les premières journées de janvier. C'est qu'alors on y goûte mieux la beauté du ciel.

Il a des bleus froids, ce ciel, et au crépuscule des soies orangées y frissonnent sur le Canigou mauve.

Et cette beauté que l'on goûte, on la sent insaisissable, aérienne et dorée dans la tiédeur de l'heure.

On aime les jeux du soleil sur les oliviers, qui, jusqu'à la rivière, descendent comme une draperie, du haut des pins tutélaires et bruissants.

Le soir fraîchit. Les pierres sont froides. Les mirages du crépuscule commencent à pâlir. Les voix de la rivière ont des sonorités plus sourdes. On pense alors à la nuit glaciale, aux ombres et aux légendes de la montagne. Je ferme mon livre et m'achemine.

II. La colline et l'abondante villa.

J'ai bien souvent promené mes songeries sur la colline, jusqu'aux pins de velours vert : ils étaient l'arbre de Pan.

J'y déposais parfois, en guise d'offrande, et sur des lamelles d'écorce rouge, des figue-fleurs que j'avais soin d'avaler avant mon départ. Je ne laissais que la nappe de branches de bruyère. Et puis des roses, non pas des églantines, mais de vraies roses doubles, au sang de grenat, qui persistent encore au seuil de la colline, près des lavandes violettes, et semblent vous parler des jardins d'autrefois.

Le vent agitait sur mes tempes ses fraîches bandelettes, semblait bourdonner dans mes veines ; et pour la joie sauvage que j'y éprouvais, je revenais toujours vers cette arcadienne solitude.

Aujourd'hui, si je pélerine à nouveau dans ces sentiers, je n'aurai déjà plus de telles réminiscences. Mais je crois pouvoir honorer le divin chèvre-pied de ces vers de Joan Maragall :

Dues coses hi há
Que'l mirarles juntes
Me fa'l cor mes gran :
La verdor dels pins,
La blavor del mar.

Sa double flûte ne se plaît pas seulement aux cadences latines. Comme il aime les croupes blanches, il aime aussi les poèmes nouveaux.

Cependant, les sylvains et les dryades s'accommoderaient peut-être d'une ode d'Horace. Horace, que je ne connais guère, aurait des chances de m'agréer. Car on aperçoit les anses de la Méditerrannée si l'on s'élève — lumineuse ligne dans la lointaine buée du soir violacé ; et, en cette solitude, où croissent le lierre et la vigne, on imagine aisément quelque heureuse villa.

On s'y livrerait à l'arboriculture. On y savourerait les truites saumonées de la « Guillera » ; les perdrix qui rôdent parmi les pierres blanches du torrent, laisseraient émerger d'une sauce catalane, et dans un parfum d'ail et de citron, leur bec et leurs pattes rouges...

Je ne doute point que dans le lit de la Tet, fort large en cet endroit, et qui se pare d'eaux vives, de marécages brunis sous des saules argentés, on ne puisse cueillir assez de cresson pour auréoler une sarcelle...

Enfin, je connais une vigne, près de Vall-Agre, une vigne dont le carré s'expose au plein soleil, sur le terrain argileux de la garrigue ; les grenaches y distillent un vin que l'on nomme « ví d'abelles », que l'on boit seulement dans les ciboires. Et le propriétaire, qui est un mien ami, m'en céderait tout au moins une outre.

III. Le Pays du Merveilleux.

L'abondante villa ! Eclatante villa, qui n'es déjà plus le rêve sentimentalement naïf d'un cottage parmi les bosquets ! Déjà les orangers promènent leurs ombres sur la blancheur de tes murs.

Et cependant, ce serait donner au paysage une signification plus claire ; et je ne sais s'il en doit être ainsi.

Casenoves, depuis mon enfance, m'apparaît comme le pays du merveilleux. Si j'avais lu quelque vieille chronique, ou seulement telle note de la savante *Revue des Langues romanes*, je vous dirais comment le plus noir des corbeaux s'abattit sur la place du village et y déposa la peste. Mais je préfère vous parler des sorcières. Elles y venaient, la nuit, du « mas de las Bruxas », où elles avaient tant de mules harnachées. A minuit sonnant, elles traversaient Ille, s'engouffraient comme une trombe sous la Porte de la Vierge, « lo Portal de la Mare de Deu ». Dans la rue de la Parayre, les bonnes vieilles, ronronnantes sous leurs coiffes, entendaient fort bien des piaffements pressés qui faisaient jaillir mille étincelles des cailloux pointus...

J'imagine que « lo Portal de l'Assalt », derrière l'église, leur offrait une sortie naturelle. Et à travers les jardins de pêchers verts, ou roses, ou dégarnis, elles gagnaient d'un galop aérien, le lieu du sabbat...

Nous n'avions jamais osé pénétrer dans ce « mas de las Bruxas », où nous arrivions après avoir dépouillé les mûriers, le long des chemins, et parfois les abricotiers dans les champs. Ce n'était pourtant qu'une métairie abandonnée, avec sa vieille tour, au cœur de la plaine.

Des ruines et une tour. il n'en fallait pas davantage pour nos jeunes imaginations.

Or, celle de Casenoves a je ne sais quel air mystérieux sur sa falaise ; elle se couronne d'arbustes au geste fatidique ; et bien plus, il semble qu'un long fil la rattache à l'ancien couvent de « Santa Maria del remey », sur l'autre rive, dans le fouillis du bois.

Et c'est encore l'église : elle est évidemment romane ; elle a sa patine d'or et sa toiture d'ardoises. Elle est l'archaïque princesse d'un bouquet d'oliviers.

Certain jour, la porte était entr'ouverte. Pas de saints au regard extatique ou narquois. On raconte que Saint Just et Saint Pastor, pauvres bois vermoulus, gardèrent leur église bien longtemps après la ruine. Mais ils n'avaient plus de fidèles ; ils dispensaient leurs protections sur des foins odorants. Près d'une cheminée, sur les murs, je voulus saisir le secret des foins fanés. J'y reconstituai un chevalier sur un cheval blanc ; sans doute il cavalcadait dans une ville.

Je m'enchantais de cette image, lorsque, de ci de là, les chauves-souris se décollèrent de leurs poutres, et emplirent la nef, d'un vol hésitant, oblique et saccadé.

Petites âmes roussâtres, elles semblaient évoquer les dernières vieilles qui égrenèrent ici leurs chapelets.

IV. Le torrent et les micocoules.

Cependant, comme elle était assise dans son olivette, cette église ne me troubla jamais. Chaque année, à la fin septembre, nous la voyions sans crainte, alors que nous allions cueillir les micocoules. Alors, le ciel de Roussillon commence à se velouter, il met sa robe d'automne, d'un bleu si caressant au-dessus du vent frais. Les feuillages bruissent dans la transparente plaine. Tant de luisances et d'harmonies ne sauraient abriter de mauvaises visions. Et puis, nous allions uniquement au pourchas des micocouliers. Le torrent de Casenoves, si lointain pour nos menues jambes, en était le paradis. Il fallait les voir, qui descendaient avec des ondoiements, comme une cascade verte !

Nos blouses noires couraient d'arbre en arbre. Il n'était pas toujours nécessaire de grimper, de chevaucher une branche. On pouvait commodément faire sa cueillette d' « aranyons ». Tous les galopins de la ronde avaient la patience de les tasser dans un mouchoir. Ils comptaient les centaines, avant le départ. Puis, avec leur couteau de poche, ils taillaient des roseaux vernissés au long de la Tet. Les feuilles tombaient sous les coups larges. Ils lignolaient un « canon », le portaient aux lèvres, et prenaient leur amusement à lancer des noyaux.

Pour ma part, j'avalais goulument les petits fruits, au fur et à mesure, et sans distinction de nuances. Je me livrais encore à mes errances. Je partageais avec les becs-fins quelques figuiers sauvages, isolés dans les sables du torrent. Je n'étais point insensible au charme de ce coin ensoleillé ; j'y retrouvais ces massifs de l'atlas, dont m'avaient tant parlé les livres d'aventures.

Et c'est qu'en effet la colline y montre une large entaille argileuse. Au sommet, les pins-parasols se cramponnent de toutes leurs racines ; et les éperviers tournoient avec des cris aigus. Mais à la fin septembre fleurissent les salsepareilles. Et bien

souvent, la tramontane me l'a dit, tandis qu'allongé sur une roche bleuâtre, je regardais le ciel.

Le torrent de Casenoves était pour nous plein d'attraits, il y avait toujours quelque légendaire couleuvre qui y dénouait ses anneaux. J'en voulus avoir le cœur net ; je le remontai plusieurs fois. Je me souviens surtout d'un soir. J'étais accompagné d'un ami. A notre approche, un merle voleta parmi les ajoncs-landiers ; un orvet qui fascinait un crapaud glissa sous une souche ; et sur nos têtes, un grand-duc passa lentement, d'un vol pesant et plein d'ouates...

Mais tout cela m'enchantait. Et comme j'étais un adolescent, je crus voir le lit des nymphes dans les fougères. Je ne croyais plus aux contes de ma servante Françoise ; je venais d'adopter les mythes riants et voluptueux de l'Attique.

V. La Font dels Arenchs.

Durant ce mois d'août où tant de souvenirs se lèvent au devant des choses comme une gaze mouvante, j'ai bien délaissé mon Casenoves ; il est vrai que le soleil rutilant mord les roches et fait grésiller les cigales.

On ne les dérange guère, les cigales. Tout au plus, un lézard traverse le chemin et remue quelques pierres en dévalant.

Et c'est sans doute pour éviter leurs épigrammes que j'ai choisi une soirée de vent ; les oliviers pliaient leurs feuillages autour de la petite église. Mais sur la colline, les pins-parasols avaient beau agiter leurs branches ornementales, ils ne surent pas m'attendrir, car il est mort dans mes imaginations, le dieu rustique.

Aussi, je vois maintenant sur l'autre rive, parmi les ombres et les fraîcheurs. La falaise de Casenoves ne me sert plus que de toile de fond.

Heures du mois d'août, heures vibrantes d'enluminures, comme elle est à jamais inoubliable votre beauté !

Voici que l'on m'a fait découvrir la plus délicieuse des fontaines. Elle était si cachée, dans l'entrelac des sureaux, des arbres, des saules et des figuiers ! Fontaines de Galice ou des Asturies, murmurantes sous des frondaisons, au plus profond des vallées, êtes-vous comparables à ma « Font dels Arenchs » ?

Voyez : les feuillages encadrent le Canigou aérien, d'une

nuance idéale. Quelques cyprès isolés y figent leurs cônes sombres. Ce sont des points de repère dans ces admirables jardins de pêchers, qui s'avancent en presqu'île, et de jour en jour, sur les sables. Jardins qui se parent d'une grâce nouvelle, parce qu'on les sent à la merci de l'inondation ?

Ici, de l'argile suintante, jaillit la fontaine, il ne faudrait pas tomber dans cette mare d'eau-vive. Elle est noire d'ombre. Sa croûte verte a des déchirures où l'on voit obliquer les goujons ; ils se sentent bien libres, ceux-là ! Les pêcheurs, n'est-ce pas, ne pourraient y jeter leur ligne, d'un geste large, car elle s'accrocherait à ces roseaux de la Passion, qui balancent leur gaîne mordorée, ou bien à cette innombrable tribu de salicaires mauves qui se penchent les unes sur les autres.

Comme je vous aime de m'avoir amené ici ! Voici que tu as sur le visage le reflet vert de la prairie. Mais toi, là derrière, dis-moi, pourquoi es-tu si pâle ?

Ille-sur-Tet, août 1909. Joseph Pons.

Union Catalane-Roussillonnaise
DE TOULOUSE

Le compte rendu des fêtes annuelles des 7 janvier 1909 et 15 janvier 1910, de cette société, publie, pour 1909, un toast de notre confrère et ami, François Tresserre, ainsi que sa superbe *Ode à Barcelone* qu'il avait composée pour les fêtes Franco-Espagnoles de 1908 ; et, pour 1910, un toast en catalan de notre ami Philippe de Wittwer et une allocution encore de François Tresserre.

Il contient en outre le discours de ce dernier aux obsèques de M. le Dr Bauby, à Gaillac (Tarn), le 7 mars 1910.

Tous ces discours et toasts sont empreints du plus sincère amour à la patrie catalane. Félicitations.

Tribune libre

Un de nos amis a reçu dernièrement la lettre suivante, que nous nous en voudrions de ne pas publier :

J'ai lu avec un réel plaisir et un vif intérêt le livre que vous avez bien voulu me prêter et qui porte comme titre *La Mare.*

J'aime beaucoup le catalan et quoique ne connaissant que très imparfaitement cette langue ou, du moins, la grammaire, j'ai cependant goûté ses charmes. Elle exprime, en effet, tous les sentiments d'une manière bien définie ; et j'ai été particulièrement touché au fond du cœur par les scènes si impressionnantes de *La Mare* où l'on ne saurait vraiment mieux exprimer les sentiments du cœur maternel.

Je vous remercie beaucoup de m'avoir procuré le plaisir de lire une aussi belle œuvre. *Je ne me serais jamais douté que notre langue catalane fût capable de m'émouvoir aussi fortement*, car nous avons l'habitude de l'entendre dans la rue et elle nous paraît grossière comparée au français. Je constate avec plaisir que *je me suis trompé* et que les deux langues se valent.

J'ai souvenance que vous m'avez parlé d'un ouvrage intitulé *Lo Mistic* et que vous m'avez assuré être aussi très impressionnant. Je vous serais très reconnaissant si vous vouliez être assez bon de me le prêter, s'il est en votre possession.

Encore une fois : merci et pardon du dérangement que je vous occasionne.

Et agréez, cher monsieur l'expression de mes sentiments respectueux.

L'auteur de cette lettre n'est pas le seul à être revenu de son erreur sur le catalan. Une expérience du même genre suffira toujours pour convaincre les réfractaires. A nos amis donc de faire autour d'eux, quotidiennement, cette bonne œuvre de propagande !

Lo remey de mossen Lluis

Mossen Lluis, lo bon rector de Collmijá, assegut en la cuyna de la rectoria, acabave les vespres del breviari. La Baselissa, sa vella majordona, havia surtit á rantar algunas pessas de roba en el safreig del jardi. La més gran quietut regnave en la casa. Sols s'hi ohian lo solemne trich-trach del gran rellotge de caixa y lo run-run del gat casolar, que, anguilejant y refregantse per les camas del seu amo, miulave carinyosament.

Per instants s'ohia també lo retruny del batador de la Baselissa.

Un repich de mans ressoná sobtadement en la porta y una veu de dona llansá lo secular « Ave Maria » !

— Purissima ! contestá mossen Lluis y tot arreu entrá la Cándida, parroquiane atravida y descascade ben coneguda del rector. La dona plorave. Son cofet de través, los cabells mal escarpits denotaven que s'havia barallade ab algú. Una irritació molt gran era pintade en sa care endiastrade. Al véurela, se trobava en ella un recort importú d'home envolcallat en lo vestit de dona. Grande, recte, l'ull viu, los punys arrapats en les butxacas del devental, provocadissa y batallera, demostrava un ser hibrit gayre bé repulsiu.

— Ola-óla : qué hi ha Cándida. Qué tens alguna pena. Qué's passa de nou á casa ? M'hi jugaria qualsevol cosa quás tingut rahons amb' en Guillem. No ploris, dona, y contem' el cas.

La Cándida no tenia pels á la llengua. La llevadora que l'hi havia escapsat lo tel no havia robat els diners.

— Ay, senyor párroco, ben' estich jo de desgraciada. Nen Guillem, mès va, mès viorch y dolent. Verinós com una ceba no se l'hi pot dir la mès petita. Per un no ré m' ensorra de fastichs y ho reventa tot per la casa. Ahir al vespre, va aixacarme un temperi espantós y capgirá tot l'escudeller. Fuig del meu devant, cridave ab tó resolut y veu imperativa. Tocál' dos y més depressa qu'á mi ningú'm mana. — Au-au ! cap a casa teva... Qué fas aqui ? Qué somicas ? Qu'et pensas que 'm governarás y 'm ferás dú l'al-

barda. — Apa, a casa ta mare falta gent! — Jo 'l volia amanyagar, no va volguer sentir rés. Cap mena de proposit hi valia. Cándida, calle com mil rediantres, fuig avans que las sanchs se m'encenguin més, y tinga de fer un mal cop. - Vésten, creume si vols viure. Y los ulls lluhents com dos calius, los forats del nas aixemplats, richraquejant las dents, d'una puntada de peu me tirá 'l carrer. — Fa vuyt dias que sembla un dimoni destacat. Jo no puch mès viure en tal infern. — Si, encare, era deixat de la ma de Deu, un bandoler, un desalapat. Mès tot ben vist y remirat té bon cor, no' s' gasta rès malament, és molt trempat y travallador. També seria home de casa si nó fos tant rabios, si no partis com la llet el foch. Deu sap, per so, que per tant y tant que fès sempre l'hé estimat. Quant vá ser malalt, vaig cuydarlo de nits y dias sense 'l desemperar may. No sé quantas y quantas gallinas l'hi vaig matar. S'enpassave més caldo que cap partera de Collmijá. Pero qu'hi ferem, te mal géni y fa l'aflagiment de ma vida!

Mossen Lluis escoltave sa parroquiana ab ayre migt sério y migt burlaner. Sacerdot molt sabi, rector d'experiencia y home de coneixement, tenia estudiats y recorrits los misteris de l'anima, com los del cor. Sabia, fins en sos més amagats recons, las flaquesas del natural humá. Coneixia particularment la jactancia, la nerviositat fogosa y la promptitut del ser impulsiu y faltat de mida, de forsas donas. En tot cas, n'havia sentidas moltas, y no s'estomacave per tant poca cosa.

— No m'agrade gayre qu'hem vingan á descapdellar los pecats del proxim. Si fossem el confesionari t'entregaria per penitencia très « Pare Nostre » pels pecats teus y très dias de dejuni formal per les culpas den Guillem. Ja que 't confesas per ell seria ben just que fessas sa penitencia.

— Vosté si que m'adoberia digué la Candida plorant de més en més a tal punt qu'haguessen cregut que tenia un' aixeta en cada ull. Las pobres donas, per tant que fassem, sempre tenim culpa. Treballar, penar, cuydar maynade, conduhir bestiar, cuynar, rentar y endressar eternalment, tot aixo no es rés; fossem santas que passariam per dimonis. M'estono de vosté qu'afavoreixi en tal manera els homenasos. Encare en Guillem n'ho fés sinó cridar y rambular, es que 'm pega y 'm blabeja de tantos. Segons els dias estich coixa y jeperuda de fotraladas.

— Qué no deyas, fa poca estona, que no és cap calavera y que té bon cor ?

— Prou ho hé dit. Pero está rabios com un drach y...

— Y... alas horas pega ?

— Segur... per desgracia meva.

— Veyam, dona, preguntá mossen Lluis, parlem poch y parlem bé. Quant en Guillem arrive á casa no está arreu enmaliciat y foll ?

— Ben cert que no. Entra ab la murria, puntillós, picanya, rapepi. La pega se l'hi escalfe de xich en xich...

— Y tu l'hi tens llengua, no digas no, dona, tu inxas, tu punxas, tu atisas !

— L'hi dich no més qu'ell té mal caracter, ques' ha de corregir y combiar de vida. A las horas transfugeix, brame com un ase, y jo que no vull deixarme trapitjar y portar á la fira m'hi torno caratsus, l'hin dich de tots colors, de verdas y de maduras, pero rès no hi val ; agafa 'l garrot, y comensem lo ball !

— Ja es mal. Molt mal, digué 'l rector portantse la ma en lo cap y gratantse l'orella, reconech que tot aixo passe de frioleras, pero crech coneixer un medit per amorosir y cambiar nen Guillem.

— Valgam Deu, senyor párroco, si vosté podia fer tant gran miracle...

— No faig miracles. Ho deixo per mès poderos que mi. Pero tinch assi un' aygua maravellosa qu'ha fet curas extra-ordinaris, verdaderament prodijiosas. Vaig ha entregarte un' ampolleta d'aquest remey precios. Arreu que 'l teu Guillem arriverá, beu un bon glop del medicament, Guardalo en la boca un quartet, ó vint minuts, y soch casi segur que no serás tostada. D'assi vuyt dias tornarás á dirme l'efecte de la medecina. Segueix l'ordenansa y vés en pau.

La setmana no era acabade que la Cándida vingué á la rectoria, esponjida, joyosa, la cara resplendenta d'alegria.

Caustich y somrient en si mateix, lo rector feya 'l tonto y lo desantés.

— Y bé... la médecina... com anat ?

— Mil gracias tinga, mossen Lluis ! Es estat cosa sobre-natural, no hi entinch rés. Gayre bé no 's pot creurer.

— Vaya-vaya qué hi has conegut ?

— Tant punt nen Guillem entrá á casa fo molt mal llevat. Per

costum comensá á runquejar. D'amagat d'ell m' he embocat deseguit un glop del remey de l'ampolleta. Mentres rambolave, deya en mi mateixa : si-si vés cridant, renega tant com volgas, vés marxant y esplateixte, ja pots xiular quan l'ase no vol beurer ; ara si que no 'm fas por. Ay si vosté l'hagués vist se fos espantat. Era endimoniat. Malgrat aixó anavi perdent fiansas amb' el remey perqué estave à qui-qui d'escupirlo en se cara per mostrarli que soch de mal acobardi. Pero vaig quedarme muda. M'ha molt reeixit. Poch á poch nen Guillem s'amuxi, d'un xich mès demanave escusas. Aixo si, mossen Lluis, que á vosté no 'l pagaré pas may com s' ho mareix.

— No demano cap paga, afagi alegrament lo rector, pero, vès fent cada dia 'l meu remey. Ja sabs que 'l mal vé a quintars y s'hen torna á unsas. Un mes durant, á n' el moment precis la Cándida prengué per punt lo glop de l'ampolleta. L'efecte va trespassar ses esperansas. L'home no s'enfadave may pus, y la dona mes quieta, cuynant ab mès gust y tinguen sa casa mès endressade son marit torná amable y carinyos.

— M'han cambiat la muller, repetia tot soviny en Guillem.

— Ja conech qui m'ha tornat la felicitat, pensave la Cándida. Cada dissapte, aprofitant l'hora ahont la Baselissa espolsave l'altar major y escombrave la sagristia, venia espandir sa ditxa en lo cor de mossen Lluis. Lo bon rector gosave de la pau del seus parroquiáns sens volguer decelar may la recepta del misterios remey. Un dia que la dona, ab la testarruda persistencia particular á sa condició, insistia mès que de costum, l'aixerit mossen Lluis l'hi va dir : Ja que tant hó vols sapiguer, és... aygua de « Callemus »... medecina molt util a las donas, y particularment á tu. Si 'm vos creurer, Cándida, prentne cada dia, y bon profit te fassi.

J. de Sant-Salvador.

Proverbe Catalan

De marits y de mullers
Sempre en passa pels carrers.

COBLAS

Extrait du numéro du 1er février 1910, du journal l'*Indépendant*.

Je ne sais plus quel conseiller municipal perpignanais proposait, il y a dix ou douze ans, de créer au Conservatoire de musique un cours spécialement destiné à la création de coblas catalanes.

On refusa de donner suite à cette proposition considérée comme oiseuse et fantaisiste, et qui ne choquait pourtant pas le sens commun.

Sans qu'il soit besoin d'instituer une chaire pour l'éducation de coblas catalanes, je me demande comment, parmi tant de mélomanes et d'exécutants perpignanais, il ne s'en est jamais trouvé une douzaine pour constituer une compagnie de ce genre.

Et ce qu'on peut leur reprocher le plus n'est pas de manquer de goût pour un art de tradition locale, mais d'être dénués de sens pratique. Une phalange de musiciens tels que les Ferréols et les Mattes obtiendrait, en effet, grand succès à Perpignan, dans les villages roussillonnais et dans les « colonies » catalanes.

Mieux encore, si cette cobla était composée comme la cobla Pep, de Figuéras (que les Perpignanais avaient le rare bonheur d'entendre récemment) de deux primes, deux ténors, un flabiol, deux pistons, deux fiscorns et une contre-basse à corde.

Il y a là une idée à réaliser.

La Société d'études catalanes serait bien dans son rôle si elle favorisait l'éclosion de nouvelles coblas. Son bulletin mensuel est une publication intéressante pour deux ou trois cents roussillonnais, elle cherche à devenir une œuvre de vulgarisation de littérature catalane ; mais elle rendrait vraiment service à la masse si elle cherchait à faire revivre au milieu du peuple les chansons et les airs de nos ancêtres.

Car une des conditions de réussite de la cobla dont nous demandons la création est de s'en tenir à des morceaux de musique catalane et d'exclure de son répertoire tous les « Viens Poupoule ! » et toutes les fantaisies vulgarisées d'opéra que l'on serine dans les bals de village.

Horace Chauvet.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Galcerand Albert (1)

Evêque d'Elne (1431-1453)

I. — *Sa famille*

Bernard Albert, nommé procureur royal de Roussillon et de Cerdagne, le 1er août 1422, eut trois fils : Bernard, Jacques et Galcerand. Bernard, l'aîné, parcourut une brillante carrière militaire, puis devint successivement procureur royal et Gouverneur de Roussillon et de Cerdagne. Jacques, le cadet, suivit la fortune du roussillonnais Michel de Perellos, archevêque d'Embrun, fut son vicaire-général, se distingua au Concile de Bâle et remplit diverses missions diplomatiques. Galcerand, le plus jeune, entra dans l'Ordre de Saint-Benoît, et fut tour à tour moine à Ripoll et prieur de Moya, au diocèse d'Urgell.

II. — *Evêque d'Elne*

« Il paraît, dit Puiggari, qu'en 1426, Galcerand Albert avait reçu du pape Martin l'expectative de l'évêché d'Elne, attendu que le 12 octobre de cette année, Pierre Castello, bourgeois de Perpignan, son fondé de pouvoirs, fit pour lui une quittance d'argent reçu dans laquelle il le désigne

(1) La vie de cet évêque ayant paru dans le *Dictionnaire de biographies roussillonnaises*, je me dispense d'indiquer ici les sources d'information où j'ai puisé les données historiques qui la constituent.

par le titre d'*évêque élu d'Elne ;* et le 4 juillet 1427, le même Castello, dans une autre quittance pour le même Galcerand, prend la qualité de fondé de pouvoirs de Galcerand Albert, *electi et regentis episcopatum Helenensem*. Ces mots donnent à entendre que Galcerand avait régi l'évêché d'Elne depuis 1427 jusqu'au 24 mars 1428, jour de l'installation de son prédécesseur, quoique les vicaires-généraux continuassent d'agir au nom de ce dernier (1). » Galcerand Albert reçut, le 8 août 1431, d'Eugène IV sa nomination à l'évêché d'Elne ; le 26 septembre suivant, il paya à la Chambre apostolique les 1500 florins que comportait le droit d'entrée en possession de son nouveau siège épiscopal. Ce pontife avait été désigné pour l'évêché de Mallorca en remplacement d'Œgidius transféré à celui de Gérone, mais ce dernier n'accepta pas. Dans ces circonstances, Galcerand avait emprunté dix mille florins d'or à son frère Bernard. Le 1er décembre 1434, il fut dans l'obligation d'affermer les revenus de la mitre, pour quatre ans, à son créancier, pour lui permettre de rentrer dans ses débours. Galcerand prit possession de l'évêché d'Elne le 1er janvier 1432, prêta par procureur le serment d'usage à la collégiale de Saint-Jean et reçut le titre de chapelain-majeur. Le 11 du même mois, il prêta lui-même ce serment.

III. — *Galcerand active la construction de la cathédrale de Perpignan*

Durant son pontificat, Galcerand s'employa à activer la construction de la cathédrale actuelle de Perpignan. A cette fin, il accorda des faveurs spirituelles à tous ceux qui subviendraient à l'œuvre du nouveau Saint-Jean ; il dota la collégiale de fondations.

Lorsqu'il arriva à Perpignan, Galcerand vit les murailles de l'église Saint-Jean élevées à une grande hauteur. Il fit

(1) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, pp. 74-75.

procéder à la couverture du premier arceau, et le 13 mars 1433 il consacra une partie de ce nouvel édifice.

Ses prédécesseurs avaient déjà concédé cent soixante jours d'indulgence aux bienfaiteurs de la fabrique de l'église ; Galcerand renchérit sur eux. Il accorda aux futurs donateurs, avec quarante autres jours d'indulgence, la remise des péchés oubliés ainsi que des fautes vénielles non oubliées, le pardon des offenses à l'adresse de son père ou de sa mère, l'absolution de la transgression du précepte des fêtes d'obligation, des pénitences ou promesses inexécutées, etc. Il permit à ceux qui faisaient leur offrande en faveur de cette œuvre d'être inhumés dans un cimetière, même en temps d'interdit. En outre, ces bienfaiteurs de la fabrique jouissaient d'un autre avantage : ils étaient autorisés à entendre une messe dans une église quelconque du diocèse, pendant le temps d'interdit.

De concert avec les chanoines de Saint-Jean et les consuls de Perpignan, il adressa une supplique aux Pères du concile de Bâle en faveur de l'église en construction. Ceux-ci y répondirent en confirmant la concession des indulgences jadis accordées à ceux qui contribuèrent à l'édification du vieux Saint-Jean. Le chiffre de ces indulgences s'élevait au nombre de trois cent quatre-vingts ans et deux cent soixante-dix jours.

IV. — *Ses autres travaux*

Galcerand Albert agrandit le palais appelé la *canorga* qui servait de résidence aux évêques d'Elne durant leur séjour à Perpignan et qui était attenant au nouveau Saint-Jean. Ce pontife enrichit la mense capitulaire en lui annexant les revenus de certaines cures, églises ou bénéfices. Le 4 février 1433, il unit la sacristie de Mailloles, vacante par décès du titulaire, au chapitre de Saint-Jean ; par un décret rendu le 14 mars suivant, il déclara que l'église de N.-D. du Pont serait sous la dépendance de celle de Saint-Jean.

Il en fut de même pour celles de Castell-Roussillon, de Saint-Christophe de Vilarnau et de Camélas. Galcerand Albert mourut le 23 janvier 1453.

Un sceau ogival conservé aux archives des Pyrénées-Orientales, G. 165, reproduit les armes de Galcerand Albert. Le blason représente les deux saintes Eulalie et Julie encadrées dans une niche formée de deux colonnettes supportant deux dômes à deux pendatifs, couronnés chacun d'un petit clocheton. A la partie supérieure du sceau existe un écusson chargé d'un mont surmonté d'un arbre à deux branches, armoiries parlantes de la famille Albert, et sommé de la mitre et de la crosse épiscopales. Le sceau est encadré par la légende suivante en lettres minuscules gothiques : *sigillum :* VICARIAT*us* : G*alcerandi :* DIVINA : MIS*er*ACIONE · EP*iscop*I : ELN*ensis*.

Bernard de Pau

Evêque de Gérone (1436-1458)

I. — *La seigneurie des Abelles*

« La maison de Pau, a écrit Saint-Malo, possédait le fief de *las Abellas* (situé dans la vallée de Banyuls-sur-Mer), par vente de Hugues IV, comte d'Ampurias en date de l'an 1270. (1) » Alart qui a dressé l'arbre généalogique de cette famille et qui l'a enrichi de précieux renseignements historiques sur chacun de ses membres (2), apprend que la maison de Pau « s'attacha de bonne heure à la dynastie des

(1) *Publicateur des Pyr.-Or.*, n° du 16 déc. 1837.

(2) Alart, *Notices historiques sur les communes du Roussillon*, 1re série, pp. 181-190.

rois de Majorque et lui donna des preuves du plus complet dévouement. Dès l'an 1276, nous trouvons le chevalier Guillem de Pau remplissant l'office de viguier de Roussillon qu'il conservait encore en 1279. Ce dévouement alla plus loin encore et prit même un caractère d'hostilité contre l'Aragon, puisqu'en 1285, lors de l'invasion du roi de France, ce fut, au dire du chroniqueur Bernard dez Clot (*Cronica del Rey en Pere*, cap. cxlvj) l'abbé de Saint-Pierre de Rodes qui vint au camp des français *ab hun cavaller qui ha nom En Guillem de Pau*, pour rendre compte à Philippe III des dispositions prises par le roi Pierre d'Aragon, et ce fut sur ces indications que les français prirent le chemin du col de la Massane pour entrer en Catalogne.

« C'était encore un chevalier du nom de Guillem de Pau qui, en 1329, était lieutenant-général du roi Jacques de Majorque dans les *parts cismarines*, c'est-à-dire en Roussillon, Cerdagne et Montpellier. Son fils, appelé Bernard, lui avait succédé comme seigneur de la baronnie de Pau, dès l'an 1388, et c'est sans doute le fils de ce dernier qui, sous le nom de Bérenger de Pau se trouvait seigneur des Abelles en 1372. A cette époque, à la suite des démêlés survenus entre le roi Pierre d'Aragon et Jean comte d'Empories, son gendre, tous les biens de ce dernier furent confisqués, entre autres la seigneurie de Banyuls. La seigneurie des Abelles, considérée comme une dépendance féodale de cette vallée, fut aussi mise sous séquestre. Bérenger de Pau et le comte d'Empories lui-même protestèrent, dès le 11 avril 1372, contre cette erreur, mais ce domaine ne fut restitué que le 7 décembre suivant par le procureur-royal de Roussillon qui reconnut que le château des Abelles était, en effet, libre de tout lien de féodalité envers le seigneur de Banyuls.

« Nous n'avons aucun autre renseignement sur Bérenger de Pau, et c'est le donzell Jean de Pau qui se trouvait seigneur des Abelles en 1395... Jean de Pau et son épouse

Béatrix laissèrent trois fils, dont l'aîné, nommé aussi Jean, fut seigneur de Pau et des Abelles. Le second, nommé Hugues, fut chevalier de l'ordre des Hospitaliers de Saint-Jean de Jérusalem et commandeur de Saint-Vincent de Bajoles, depuis 1422 jusqu'à sa mort arrivée en 1450. Le troisième, du nom de Bernard, fut évêque de Gérona. (1) »

II. — *Son épiscopat*

Bernard de Pau fut nommé à l'évêché de Gérone le 18 juin 1436 (2). Le nouvel élu était docteur en droit, chanoine de la cathédrale de Gérone depuis 1417 et grand archidiacre d'Elne depuis 1424 (3). Il avait encore rempli les fonctions de vicaire-général d'André Bertran, son prédécesseur médiat ; il recueillit sur le siège de Gérone la succession du cardinal Jean de Casanova, ancien évêque d'Elne, décédé le 18 mars 1436.

Bernard de Pau, d'accord avec les membres du chapitre de sa cathédrale, décida de n'admettre dans le corps canonical que des ecclésiastiques issus de familles nobles. Le concile de Bâle confirma cette ordonnance, le 24 mai 1437. Bien qu'il adhérât à l'obédience des Pères de cette assemblée, Bernard de Pau ne prit cependant aucune part à ses sessions. Les registres des *ordinations* du diocèse de Gérone mentionnent la présence de l'évêque au milieu de son troupeau jusqu'en 1444. Cette année-là, Eugène IV appela Bernard de Pau à Rome. Le 6 mai 1444, les jurés de la ville épiscopale écrivirent une lettre au Souverain Pontife pour le supplier de laisser le pasteur à la tête de ses ouailles. Ils avaient soin de faire ressortir dans le texte de leur requête les vertus éminentes du prélat qui les gouvernait. Bernard de Pau partit néanmoins pour la Ville éternelle le 8 mai 1444. Le

(1) Alart, *op. cit.*

(2) Villanueva, *Viage literario à las iglesias de España*, t. XIV, p. 37.

(3) Archives des Pyr.-Or., G. 122.

séjour qu'il y fit fut de deux ans et demi. Il n'était de retour à Gérone que le 3 novembre 1446.

Bernard de Pau fut sujet à des attaques de goutte ; il s'adjoignit un auxiliaire, Michel, évêque de Nicée. Il consacra les dernières années de son existence aux œuvres de charité. Il construisit à ses frais la chapelle de Saint-Paul qui se trouve dans la cathédrale de Gérone. C'est là qu'il voulut être inhumé. Il fit donation au maître-autel d'ornements, garnitures, nappes, chapes, chasubles et étoffes brodées d'or, marquées du chiffre de ses armes : *un paon*. Les fonts baptismaux de la cathédrale de Gérone, sont dus aussi à la générosité de ce prélat.

III. — *Son tombeau*

Bernard de Pau mourut dans son palais épiscopal, le 26 mars 1457, à l'âge de soixante-treize ans. Son corps, d'après ses dernières volontés, fut déposé dans un magnifique mausolée orné de sujets variés et artistiques. Sur un livre entr'ouvert que deux génies supportent de leurs mains, on lit une épitaphe qui célèbre les louanges et les bienfaits de l'évêque. Elle est conçue en ces termes :

Hoc in sepulcro conclusus marmore jacet
Doctor de Pavo Bernardus genere clarus
Sedi bis denis et binis præfuit annis
Ut pastor pius, clemens et valde benignus
Hic quanta fecit fabuntur opera semper
In sancti Pauli capellam struxit honorem
Quam comendandam remittimus aspicienti
Hanc pulcram binis beneficiis prædotavit
Duplam in festo ac vesperis accomodavit
Ad mortis diem anniversarium egit
Quo vix est ullum hac in ecclesia visum
Altare maius quo pallio magnificavit

Capa casullis et pannis auro de textis
Attendant cuncta dum dantur maxima festa
Qui si vixisset, maiora quoque dedisset.
Obivit mortem in die vicesimo sexto
De mense marci anno L septimo
Post qvadringenum millenum Domini annum
Orent ad Christum pro ipso prospicientes.

Abbé Jean Capeille.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

Bolleti del Diccionari catala

DOCUMENTS EN LANGUE CATALANE. — *Haute vallée du Sègre, XIe, XIIe siècles.* Autor : En Joaquim Miret i Sans. — Estract de la *Revue Hispanique*, tom XIX. — New-York, Paris, 1908. — 18 planes de 254 × 167 mm.

Devem a la amabilidat esquisida del nostre benvolgut amic En J. Miret i Sans un exemplar d'aquex interessant estudi, sobre antiquissims monuments de la nostra llenga.

N'Alart havia dit dalt *Revue de Langues Romanes* (1872-77) dins son estudi *Documents sur la Langue catalane des anciens Comtés de Roussillon et de Cerdagne* que'l document més antic, tot en català, que's conexia, era de 1250. En Milà i Fontanals l'any 1876 en trobà i en publicà un, també en català, de l'any de 1239. Llavó vengué, l'any 1900, En Miret i Sans ab la seua *Investigación histórica sobre el Vizcondado de Castellbó*, posantne un que havia trobat de l'any 1211. Seguint els seus escorcolls, va esser tan sortat que dins el setembre de 1904, regirant a la Rectoria d'Organyá els papers i pergamins de l'estingida col-legiata de dita vila, fundada p'els senyors de Caboet en el stgle x, trobá un quadern de tres fulles en doble, escrites a cada cara. Es un fragment d'un llibre d'homilies en catalá, P'el carácter de la lettra, classe del pergami, certes formes de llengatje i altres particularidats, se veu que's tracta d'un monument de la derreria del sigle xii o primers anys del xiii.

En Miret el publicá dalt la *Revista de Bibliographia Catalana* de 1904. — No's doná encara per satisfet ab axó el meritissim historiograf, i ha tenguda la bona sort de trobarne un altre de document en catalá molt més antic que tots els anteriors dins el magnific cartoral *Dotaliarum* de la Seu d'Urgell. Encara que'l monument no duga data, es un jurament de treva entre 'l Comte de Pallars, Pere Ramòn, i el Bisbe d'Urgell. Ara bé, aquest Comte comensá a reynar l'any 1100, i l'any 1123 ja era mort. Per lo metex se tracta d'un monument de la primaria del sigle XII. Pero En Miret ha seguit tenint bona sort, i entre la partida de documents de l'antiga col-legiata d'Organyá que va porer adquirir, n'hi ha un que, p'els personatjes que hi figuren, que coexistiren entre'ls anys 1080 i 1095, se veu qu'ha d'esser d'aquexa època. Dins aquex aplec d'Organyá n'hi ha d'altres de monuments catalans, axo es a) una relació de la derreria del sigle XI de les rendes de l'esglèsia d'Organyá dalt la vila de Fontanet ; b) un'altra relaciò de la primeria del sigle XII de rendes de N'Arnau de Montcenis dalt la vila d'Estimariu ; c) un acort de 1092 entre Guitart Isarn, senyor de Caboet i son verguer ; d) una llista de la primera mitat del sigle XII, de rendes qu'un tal R. Aguilar percebeia dalt Peramola ; e) i un altre document de 1115 mitj en llatí i mitj en catalá.

Aquests set documents derrers constituexen la base de l'estudi derrer d'En Miret i Sans qu'estam examinant, i que sorti en francès dalt *Revue Hispanique* de Paris l'any 1808. En Miret s'hi demostra el critic de sempre, eruditissim, ple de seny, llampant.

Ab aquest nou estudi ha prestat un nou servey, senyaladissim, a l'História de la llenga catalana.

Seguiu, amic estimadissim, els vostres escorcolls, i Deu fassa qu'encara en trobeu d'altres de monuments de la nostra llenga, molt més antics. Deu ho fassa, qui pot.

Extrait de Mil y un pensaments

Si al món no hi hagués diners ni donas, los tribunals no tindrían feyna.

La hipocresia y la cortesía sont tant parescudas de cara que molta gent pren l'una per l'altra.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, rue Saint-Dominique, 8, Perpignan.

N° 40 15 Avril 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Fêtes de la Santo Estello

à Perpignan, le 5 juin 1910

Le Felibrige provençal a adressé aux Catalans l'invitation suivante :

ILUSTRISSIME SEGNOUR,

Sus l'estiganço dóu Municipi e de la Soucieta d'Estùdi Catalano, lou Felibrige, aquest an, celebrara sa fèsto de la Santo-Estello dins la noblo vilo de Perpignan à l'óucasion di Jo-Flourau dóu Roussihoun e pèr l'inaguracioun dóu monumen à *Montanyas Regaladas*.

Sarian mai qu'urous e grandamen ounoura de vèire à noste caire à la taulo frairenalo lis ilustre pouèto e fièr patrioto Catalan, Valencian, Maiourquin, çoumunia dins li mémis Espèr e dins la memo Fe pèr la mantenènço e l'espandimen glourious de nòsti lengo.

Reçaupès, ilustrissime Segnour, l'espressioun de mi sentimen egrègi.

Lou Capoulié dóu Felibrige,
VALÈRI BERNARD.

NOTA BENE. — Lis adesioun au banquet felibren de la Santo-Estello (la coutisacioun n'es de 5 fr.) soun reçapudo tre aro e fin-qu'au 25 de Mai, à Perpignan, à la *Revue Catalane*, empremarié Comet, carriero de Sant-Doumenico.

A Barcilouno, au *Cèntre Excursionista de Catalunya*, carriero Paradis, 10.
A València, au Cèntre literàri, *Lo Rat-Penat*, plaço de Menisses.

❖ ❖ ❖

La Société d'Etudes Catalanes a accompagné la lettre du Félibrige du Programme ci-après :

PROGRAME DE LES FESTES

Dissapte 4 de Juny, à 3 hores de tarde. Recepció, à l'estació de Perpinyá, del Capoulié y dels félibres provensals y catalans.

Vi d'honor á la Casa Comuna.

A 8 hores. Cantata de *Montanyas regaladas,* amb acompanyament de la Guarda Republicana de Paris.

A 10 hores. Jochs Florals.

Diumenge 5 de Juny, à 10 hores del mati. Inauguració del monument de *Montanyas regaladas,* d'en Ramon Sudre.

A mitx-dia. Dinada felibrenca de la *Santo-Estelo.* — Discurs. — Cant de la *Coupo Santo.*

A 9 hores de nit. Recepció dels felibres provensals y catalans per la *Revue Catalane.* — Brindis, poesies, cansons rosselloneses.

Lo President,
E. Vergès de Ricaudy.

Lo Secretari,
Jules Delpont.

Proverbe Catalan

Deu nos guart de mal vehí
y d'aprenent de cornetí.

Ab rahó ó sensa rahó
va 'l pobre á la presó.

Allí hont manan tres-
dos hi estan de més.

Abril de 1910

1	Divendres	Santa Teodora.	
2	Dissapte	Sant Francisco de Paula.	
3	DIUMENGE	Sant Benet de Palermo. PASQUETES.	*Plujas y neus.*
4	Dilluns	Sant Isidoro. La Annunciaciò de la Mare de Deu.	
5	Dimars	Sant Vicens Ferrer.	
6	Dimecres	Sant Célesti.	
7	Dijous	Sant Epifani.	
8	Divendres	Sant Albert.	
9	Dissapte	Santa Maria Cléofé.	*Temps Calent.*
10	DIUMENGE	Sant Ezequiel.	
11	Dilluns	Sant Lleó.	
12	Dimars	Sant Juli y San Victor.	
13	Dimecres	Sant Hermenegildo. Dim. : Gildo, Gildito.	
14	Dijous	Sant Pere Gonzalez.	
15	Divendres	Santas Basilisa y Anastasia.	
16	Dissapte	Santa Engracia.	*Bròmes y vents.*
17	DIUMENGE	La Beata Mariana de Jesus.	
18	Dilluns	Sant Eleuteri y sa mare Santa Antia.	
19	Dimars	Sant Hermogenes y Sant Vicens.	
20	Dimecres	Santa Ignès.	
21	Dijous	Sant Anselm.	
22	Divendres	Sant Sotero y Sant Cayo.	
23	Dissapte	Sant Jordi, patró de Catalunya.	
24	DIUMENGE	Sant Fidel.	*Temps variable.*
25	Dilluns	Sant March.	
26	Dimars	Sant Cleto y Sant Marceli.	
27	Dimecres	Sant Pere Armengol.	
28	Dijous	Sant Pau de la Creu.	
29	Divendres	Sant Robert.	
30	Dissapte	Santa Catarina de Sena.	

Un Mariage roussillonnais

Le 29 mars, par une journée bleue, fut célébré à Ille-sur-Tet, le mariage de notre collaborateur M. Jean Amade avec Mlle Marie-Thérèse Batlle-Delcros. La cérémonie nuptiale s'accompagna d'une aimable manifestation catalane. Mossen Bonafont donna la bénédiction aux jeunes époux, et se servit de notre « llengua payral » pour l'allocution d'usage. Et, de ce fait, cette allocution semblait avoir un double caractère religieux.

On fut d'abord surpris ; on fut ensuite charmé. La parole lente, onctueuse et vigoureusement sonore du *Pastorellet de la Vall d'Arles* remplissait la nef de l'église d'Ille et montrait combien notre langue est digne des plus belles manifestations de l'âme.

L'orateur adressa un pieux souvenir à la mémoire de l'illois Mossen Salamó, l'auteur de la *Regla de Vida*. En phrases cadencées et souvent soulevées par l'inspiration, il félicita M. Jean Amade qui, par la plume et par la conférence, a toujours vaillamment lutté pour la réhabilitation de notre langue. Il trouva des mots colorés pour dire la grâce du pays catalan, dont Mlle Batlle-Delcros est l'une des fleurs les plus belles et les plus pures.

Il employa toujours un vocabulaire vraiment roussillonnais, fut compris de tous et, à maintes reprises, apporta de l'émotion...

Après la cérémonie, le cortège cérétan et illois salua les « Quatre Barres », qui flottaient sur l'un des balcons de la Route Nationale. Et plus tard, au moment du champagne, on lut de nombreuses dépêches, venues de tout le Midi et de tout le félibrige. On remarqua un souvenir de Mistral et un quatrain provençal d'Arnavielle. Le poète roussillonnais Joseph Pons adressa aux jeunes époux, en guise d'épithalame, la poésie que nous publions ci-après.

Et durant le soir toujours bleu, un essaim de toilettes bleu pâle embellit les pittoresques rues d'Ille. La *Société d'Études Catalanes* se joint à ses poètes et souhaite qu'une harmonieuse joie vibre toujours dans ce nouveau foyer bien catalan.

LA NOVIA

(Impressio de Setmana Santa)

A la M.-T. Batlle.

La novia ne té lo mirar brillant
mes dols que l'iglesia tota il-luminada...
La novia, soleta, s'es agenollada,
y un home ne canta los goigs de la Sanch,
y los escolars diuhen la tornada.

Que pensa la novia, Verge dels Dolors,
y quina pregaria al teu cor endressa,
al cor qu'un aixám de punyals traversa,
y als teus ulls de pedre entelats de plors ?
Que pensa la novia ? Quin somni la bressa ?

Soleta es dins l'ombra en el seu recó,
y les dones santes ne son ses germanes ;
mes ella ha sentit unes veus llunyanes
de la bona Pasqua de resurrecció,
y 'ls seus pensaments tocan les campanes.

Del torment passat no 's pot recordar ;
de Nostre-Senyor no veu l'agonía...
Y en el cel blavench de sa fantasía
un Moró desplega un manto persà,
de seda y vellut, d'or y pedrería.

Dolsa novia, al teu devant
passa el convit de la vida,
y n'es tota ella teixida
d'un gran amor triomfant
d'un goig y d'un pler sens mida.

Dolsa novia, els camps de blat
cobren la terra morena.
Blanch com un cós de sirena
l'ametller s'es enflorat,
y tot lo cel s'asserena.

Dolsa novia, els nostres horts,
à l'alé de primavera,
posan color riallera,
y s'estremeixen els cors
cuan s'estremeix la palmera.

Dolsa novia, tot somriu
d'una gran mitxa-rialla ;
es la bona revifalla,
y l'aucellet per son niu
porta al bech un brí de palla.

Dolsa novia, ne serás
la jove y la guapa esposa,
per ton marit aromosa,
d'amor lligada amb un llás
en la nit silenciosa...

Ara han acabat los goigs de la Sanch,
y los escolans han dit la tornada.
La novia de pler ne sembla encantada.
La novia ne té lo mirar brillant
mes dols que l'iglesia tota il-luminada...

Ille, mars 1910. Joseph Pons.

A Barcelona y à Valencia

A n'En Jules Delpont.

Barcelona

Diumenge de Rams, 20 de mars de 1910. — Amich meu, planyiumé.

Per aprofitar unos dies de vacacións, y confiat amb lo que vosté m'havia dit, vaig arribar ahir à la nit à Barcelona, per anar d'excursió à Mallorca.

Per la matinada havia anat à mirar el vapor mallorqui *Bellver*, al moll de la Pau ; havia vist la professó de las Palmes, pels claustres de la Catedral ; la fira de las Palmes, per la rambla de Catalunya ; y al carrer de Sant-Pere, l'escultorich casal del Orféo catalá. A 6 hores de la nit, m'en tornavi cap al *Bellver*, amb el meu saquet tot nou, gorra de viatje, ulleres de campanya, ý manto amb caputxó (ja que plovía). Mes aqui, un mariner m'atura : « No sale, diu en castellá. — Com ho diu ? — No sale. — — Qu'el *Bellver* no parteix ? — No senyor... mal tiempo à mar..., surtirà demà... » — « Bé », y si demá, me pensi, encare fa mal temps, sera per demá-passat, y belleu per l'altre demá ; y del temps, que feria assi ? parar la plúja ?

De manera que d'aquì mateix me'n vaig anar cap à l'estació, à pendrer bitllet pera 'l trinch de Valencia.

Mes allavors, tot lo que m'haviau dit que veuría à Mallorca y à Eyvissa ! y los recorts rossellonesos qu'encare se troban per aquelles illes ! Ala, planyíu-me ! ja que es una excursió que no la podré fer que l'any vinent, y sobretot à l'istiu, per esser mes segurt dels vapors.

Valencia

Dilluns, 21 de mars. — Me planyí pas mes ; fa un boních sól ; pels carrers, las nines valencianes van aixurides y guapetes ; lo mercat de la plassa de Llotja es vistos, amb tanta gent y tantes coses com hi hà ; hí princh café y llet amb un llonguet, per quatre gallets 20 centims ; la Catedral y las seues portalades,

y'l campanar lo Miquelet, fan goig ; y amb un pinset (un real, ò 25 centims) se va al port del Grao, en cotxe de luxe.

Dimars, 22 de mars. — Me planyí pas mes !

De passada son visitat el poete En Joseph Bodria, que m'ha acompanyat à ca 'l venerable y patríarca de las lletres valencianes, En Teodór Llorente ; som vist En Francesc Badenes, poeta, president de la secció de lletres del tan anomenat *Rat-Penat*, gloría dels valencians ; En Joseph Puig, poeta també, que sempre té apunt uns encertats estudís de filología y d'etimologíes ; En Francisco Vilanova, historiador ; En Manel Tetuá, actíu secretarí del *Rat-Penat*.

A la tarde amb En Badenes sem anat à casa 'l senyor Francisco Martinez. Aqueix casal es un palau de belles-arts y tot un museu ; del debaix fins al cim, son quadros, esculturas, mobles antichs, bibliotecas, armes y eynes, urnes funeraries y terrisses de l'época romana, recullides pe 'l senyor Martinez en el seu poble d'Altea. Hi vejerem, demes de tantas coses de carácter histórich, una sageta de fusta, amb punta de ferro, de les dels soldats d'En Jaume Ier lo Conqueridor.

Bons amichs de Valencia, à reveurer !

Dimecres, 23 de mars. — Me passí la díada, tornant cap à Barcelona. Desde'l trinch se veuhen las tipicas barracas de l'horta valenciana, amb la creu sus la punta de la teulada de palla ; los boscos de tórongers ; las cales de la mar, que tot soviny s'acosten fins à la via mateix del camí de ferro ; lo riu Ebre ; lo lletrero d'un fanal, à l'estació de Tortosa :

> Es peligroso asomarse
> per las ventanillas al
> paso del puente del Ebro,

tala manera aqueix pont es estret ; y la platja de Salou, mes en devant de Tarragona, d'hont partiren los rossellonesos y altres catalans qu'anáren à la conquesta de Mallorca, pe'l 1229.

Dijous-Sant, 24 de mars. — Desde'l mitx-dia, las botigas se tancan, per las rambles y altres carrers ; files de soldats, vestits de gala, fan la visita als monuments de las iglesies ; desde dues hores de tarde, son tots los barcelonins que fan la mateixa visita, las senyores y senyoretes anant amb la tan ayrosa y sería mantellina negre, y molts senyors amb la livita y 'l barret de copa.

A 5 hores, un amich meu m'accompanya à San-Felip-Neri, hont la capella d'aqueixa iglesia hi canta, à veus soles, musica del sigle XVI. Quina musica mes religiosa ! En Lluis Millet, lo mestre de capella, y que es també lo director del celebrat Orfeo catalá, ne fa tot lo que vol dels seus cantayres, fins dels mes menuts, que tenen veus d'angelets.

A la vora de las iglesies, colles de ciegos cantan la Passió de Nostre-Senyor, amb accompanyement d'orquestes ; son unos ayres tradicionals, dels mes encertats.

Y després de saludar los amichs del Centre Excursionista y de l'Orfeo catalá. . . , cap à casa falta gent ; vaig à prendre el trinch cap à Perpinyá, tot alegrat d'aqueixa correguda per terres germanes.

Lluis Pellisier.

El Canigo

Es ell, lo rey de las altures
Que cintan Rosselló dintre neus y verdures ;
Es un maravellos bressol
Que té, tot à l'entorn, com de fades un vol.

Perxo, sas picas platejades
De bones son, tot l'any, « Montanyas Regaladas. »
Perxo, aqueix qui té delit
Anyóra son gleber, verdejant y florit.

Amb sos recorts, nos enamora,
Desde la « Font del Comte » que canta à sa vora,
Fins al cingle altiu que criá
L'aligot que després fou Guifra d'Arriá.

De pastors y d'aucells cantayres
Los dolços refilets fa volejar pels ayres,
Com escampill del germanó
Que floreix de Valencia fins al Rosselló.

J. Delpont.

L'Œuvre d'Oun Tal

Albert Saisset poète et linguiste

Le Roussillon catalanisant est tombé d'accord sur un point de critique : l'œuvre d'Albert Saisset (Oun Tal), quelque belle qu'elle soit au point de vue poétique, n'est pas recommandable comme langue. M. Amade a dit, dans la préface de son « Anthologie », d'excellentes choses à ce sujet ; mais la nature de cet ouvrage ne permettait pas de longs développements. Je voudrais, par l'étude qui va suivre, rendre à notre poète roussillonnais le tribut d'admiration qu'il mérite ; j'y suis un peu autorisé par l'affection littéraire d'aîné à cadet qu'il voulut bien me témoigner voici bientôt vingt ans, et, malgré cet aveu, je ne serai pas suspecté de partialité si l'on remarque mon intransigeance sur la nécessité d'abandonner toute la syntaxe roussillonnaise et la partie de son vocabulaire formée de gallicismes évitables.

La langue de Saisset a encore du bon, malgré le parti-pris du poète d'employer les mots les plus vulgaires et les plus affreusement hybridés du français. N'oublions pas cette précieuse curiosité qui le tenait toujours à l'affût du mot rare ; ses monologues sont pleins de ces trouvailles, vraies perles dans le fumier d'Ennius qu'est notre patois. Il faut donc lui savoir gré d'avoir de nouveau naturalisé roussillonnais ces transfuges. Soyons franchement reconnaissants de sa bonne volonté de linguiste à ce poète incontestable. Pour l'amour de ses beaux vers, pardonnons-lui son erreur. Considérons-le comme un auteur déjà ancien et qui écrivait une langue un peu différente de la nôtre. Alors nous verrons bien le grand poète qu'il est ; son œuvre nous paraîtra immortelle.

Pour faire éclater cette vérité, j'étudierai d'abord la poésie de Saisset. Après quoi je ferai le départ de ce qui peut être utilisé par nous dans son vocabulaire et de ce qui est franchement à rejeter.

1. *Saisset poète.* — Les monologues d'Oun Tal ont fait rire une génération et l'écho de ce rire n'est pas près de s'éteindre. Cela ne suffirait pourtant pas pour classer leur auteur parmi les vrais poètes ; il y a autre chose : ces livraisons de vers tombaient parmi le public comme les fruits d'un arbre à mesure qu'ils mûrissent ; on se précipitait pour les savourer. Et ce n'était pas que de l'engouement pour un produit local, une manifestation d'amour du clocher. Non ; Saisset a plu et ne pouvait que plaire universellement. Chacun trouvait dans ce fruit rare le goût qu'il préférait : le peuple, la saveur âpre du terroir ; les gourmets, la quintessence de parfums raffinés. La poésie de Saisset n'est pas seulement drôle ; elle contient le charme. *Saltavit et placuit.* Cette formule définit mieux le poète comique que le *ridendo castigat mores* dont on nous a fatigué les oreilles. Faire rire et moraliser sont deux objectifs distincts. La morale est évidemment une bonne chose ; mais le Vrai c'est surtout le Beau. Peut-on refuser le titre de parfait à des monologues comme : *Amor i cames* ou *Avaricia* ? Lisez-les attentivement ; ce sont de simples chefs-d'œuvre. Or, quelle morale en découle-t-il ?

Quan fa fret estem-nos à la vora del foch. (1)
Sempre escolta ane los que' n saben més que tu.

Une lapalissade ; une sentence à l'usage des ignorants, vraie et fausse comme la plupart des sentences. Tout cela, du reste, à côté du sujet. On pourrait faire une liste des morales de Saisset ; elles brillent surtout par leur bonhomie, quand elles ne sont pas franchement rigolotes :

Si mai més torni a Canet,
iré a peu... quan ferà fret.

(1) M. Amade, dans les extraits de Saisset contenus dans son Anthologie, a conservé l'orthographe de l'original, parce qu'un recueil de morceaux choisis est une sorte de réédition, assujettie, dans une certaine mesure à l'approbation des héritiers de l'auteur. La présente étude, œuvre de critique a un autre caractère d'indépendance. Travaillant pour la gloire de Saisset, j'ai la conviction que sa famille m'excusera d'avoir adopté une orthographe à peu près classique. D'ailleurs, chaque génération déforme à sa façon l'orthographe de Molière et Molière grandit toujours.

Contra d'anà a pescar, minyons, feu-vos a botxes,
a part que no tingueu menester de galotxes.

Vos truqueu pas amb els llutaires
que són un tas d'embolicaires
passeu lluny de les fonts ; entreu xo dels marxants ;
i, si vos resta dents, gare an als xarlatans !

a las foscas fruita i dona
mai se tenen de llestar.

mireu ! me parleu pas d'aquei que té pas xança :
de li caure dessus lo guinyon mai se cansa :
si pert, agafa pas rés ;
si guanya, pert encara més.
etc.

On en trouve d'autres, de même portée, dans le corps des monologues :

sabeu ! de temps en temps cal alegrar la vida,
i quan un amic vos convida
es malhonest de refusar,
sobretot si 'nhom creu de se ben amusar.

De bens, de mals la vida és plena ;
espera ! el pler seguei la pena.

. . . . . lo riure nos fa viure
en nos ajudant a païr.

Non, ce n'est décidément pas la morale qu'il faut chercher dans Saisset. Son maître pour la bonhomie, Lafontaine, n'a guère plus de prétention au titre de moraliste : le fabuliste ne veut pas prêcher, il constate. Au fond, c'est l'essentiel : Voir et rendre. Saisset, comme Lafontaine, peignait pour plaire ; il y a merveilleusement réussi.

Tont plaît dans ses monologues et dans ses autres poésies. Le sujet est d'abord choisi avec une adresse étonnante ; c'est une scène locale : la loterie du cochon ; la foire de la Saint-Martin, avec le foiral, les baraques des Platanes, les hercules, le charlatan... ; une noce de village, défilé et festin ; la pêche à la ligne et l'incident du chasseur et de la lessiveuse ; le vigneron qui

creuse un puits et y fait la culbute. Même lorsque le sujet est plus général, les détails sont toujours empruntés au pays ; voyez le Conseil de révision (Abaricia) et le rendez-vous amoureux avec ses suites épiques (Amor i cames). Parfois le ton s'élève ; le poète excursionne dans les Albères, ou s'apitoie sur l'écartèlement du *coq de Saint-Jean*, ou déplore l'ensevelissement de la *Font del gat* ; il n'est jamais plus local qu'à ces occasions-là.

Les détails sont aussi toujours pris sur place ; les croquis de main de maître abondent :

I sabes aquei cop que me vas fer ballar
lo ball de ramellet sul Puig, qu'era la festa ?....

I quan de juny eren al mès
i qu'a la Font dels Cavallers
anaven, bon matí, ambe l'oncle Ventura
a culler la bone ventura ?....

I qu'a la fi del Carnaval,
tu vestida de caporal,
jo de marxanda d'escaroles,
'naven a fé un torn à Malloles ?....

I te recordes d'una nit
qu'ambe d'altres companys van baixar de l'Albera.....

Chaque vers, chaque mot est une réminiscence qui va au cœur ; géographie, mœurs locales, tout y captive : le portal de Canet, les remparts, l'*Escorridor*, la *Font del gat*, le Pont d'En Vestit, la Halle au Blé (le passé de notre belle jeunesse ! !) ; la promenade des Platanes, la Pépinière, le *Carrer brut*, le *Trauc*, l'*Escorxador*, la Basse, le Castillet, la Fusterie, la Loge, la Place-Neuve, le Puig, les Esplanades, les rues des Canards, de l'Aloès, de l'Anguille, d'*En venta farines*, de la Réal, que sais-je moi ?... et les villages du Riveral ; et les fêtes de quartier, les parties de mer à Canet avec le mas de la Girarde et le *Castell Rosselló*, la foire de la Saint-Martin, l'inondation de la Saint-Barthélemy ; la farandole, le contrepas et la gavotte ; le *Serrat d'En Vaquer*, la *Reina de les Fonts* à Puigneulós et la topographie des Albères avec leur dieu Manel... ; le lutteur inébranlable rappelle le *roc de Bugaraix*. Ustensiles de ménage, instruments de culture, gestes du paysan, chansons du paysan, tout est pris sur le vif. Saisset a

été un apôtre du ruralisme, bien avant Victor Català et les autres écrivains de Catalogne.

Dans le choix et dans la peinture de ses personnages, Saisset est encore ruraliste, toujours ruraliste. Et qui se plaindra de cette prédilection pour les paysans ? Ils sont drôles, oui ; mais quel tort leur font ces petits ridicules d'attitude ? Les aime-t-on moins après le récit de ces aventures cocasses d'où ne ressort que leur lenteur à s'assimiler les mœurs bourgeoises ou les complications la vie dite civilisée ? ah ! comme leur rusticité de bon aloi nous repose des raffinements de polissonnerie amoureuse qui remplissent l'existence de certaine classe élevée de la société et dont s'alimentent nos romans et nos vaudevilles ! Hourrah ! pour Saisset d'avoir voué tout son talent, tout son splendide talent, à la peinture de ce bon peuple de la ville et de la campagne ! Quoi ? lui, méchant, parce qu'il les a blagués ? Saisset, méchant ? Demandez à ceux qui le connurent, à tous ceux qui ont lu ou entendu ses monologues. Qui ne déplore sa disparition prématurée, en pleine carrière ?...

Le *pagès* qui va à la foire de la Saint-Martin est un des types les plus fouillés. Ce n'est pas l'homme des voyages d'agrément, où l'on collectionne des cartes postales. S'il va à la ville, c'est encore moins pour y courir le guilledou. Il a « envie et besoin », « depuis longtemps », d'un *barral*, d'une *banasta* et surtout d'un *nodricer*, un petit cochon que la femme nourrira, un pensionnaire, quoi ? Ces achats seraient tôt faits ; mais il a compté sans l'ami, le suborneur, l'homme de la bonne chère et de l'amusement. Ce citadin manqué va le piloter de dépense en dépense, de désastre en désastre, lui allégera la poche au « Décrochez-moi ça » de la rue de la Fusterie et à l'auberge de je sais bien quelle ruelle, puis le plongera dans le tohu-bohu des Platanes d'où il sortira rossé et en loques.

Et d'abord quelles touches pour ce terrible ami ! Celui-là, c'est le pique-assiette qui aime la variété dans les plaisirs et n'a pas encore trouvé un bon métier : il fut *mangoner ;* il est à présent marchand de *mistos ;* demandez-lui donc si cela nourrit son homme ! Il s'en fiche, après tout. Depuis des mois il attend cette foire pour taper un camarade de la campagne d'un gueuleton soigné au restaurant de *La tripe d'or ;* il va se gaver, s'en

fourrer jusque-là, de quoi patienter jusqu'à la prochaine foire, à la Saint-Antoine. Et voyez avec quel air protecteur il parle :

Sabes, mon amic,
que, per esse un pagès, tenes pas gaire xic !
mî qu'est tot mal girbit !

Il lui faut, pour compagnon de plaisirs et pour banquier, un homme qui lui *fasse côté*, comme on dit.

Le pagès n'est pas dupe. Bon garçon tant qu'on vaudra ; il faut *gastar*, il *gaste ;* il est fiérot, se sentant la poche pleine. Mais jobard, ah non ! Il ne le lui envoie pas dire, à son ventre creux d'écornifleur :

Te són pas convidat, jo pensi,
ré que per tenî l pler de te veure menjar.

Il est vrai que l'autre lui fera la largesse d'un café. Il le refuse d'ailleurs ; le danger l'appelle.

Le voici dans la mélée. Est-il assez nature ce paysan robuste qui ne peut pas résister à la provocation, même incertaine, d'un regard d'Hercule forain ?

Com, tot parlant aixís, semblava m'espiar.
això me va ser molt sensible.

Il a conscience de sa valeur physique. (Quel catalan pur n'en pense autant de lui-même ?)

vos cal dire que jo son un home terrible
per la força i l'agilitat
i que són pas mai reculat
quan calcú m'ha desafiat.

Il s'agit bien d'un défi, d'un défi personnel. Allons ! L'honneur du nom catalan avant tout ! (Car cet Hercule doit être un de ces Franchimands ou *gabatxos* de par là-bas !. . .) Ça ne traîne pas :

'xo fa que tot d'un cop li dic : « Jo me presenti ! »

Oh ! la superbe réponse à ce regard de défi !

« Et, s'il n'en reste qu'un, je serai celui-là ! »

(A suivre.) Paul Bergue.

Botanique populaire Catalane

Dans la *Revue*, n° 18, notre distingué confrère, M. Jean Amade a publié *Quelques expressions catalanes*. Certaines de ces expressions sont relatives à des termes botaniques : fruits, arbres. Elles ont été une révélation pour nous en nous faisant concevoir l'intérêt qu'il y aurait à rechercher les locutions populaires s'appliquant au règne végétal.

En faisant appel au précieux concours de quelques parents et amis et en rassemblant nos souvenirs, nous avons pu réunir des locutions originales. Nous les avons groupées en cinq catégories.

I. Comparaisons. — Les plantes sont comparées aux adjectifs pour mieux faire ressortir la qualification ; elles ont pour but de frapper l'attention par le souvenir de choses vues se présentant immédiatement à l'esprit.

II. Expressions. — Ce sont des paroles citées dans le langage courant et qui, comme les précédentes, donnent à ce langage beaucoup d'expression et d'originalité.

III. Dictons. — Ils s'appliquent presque tous à l'agriculture. Ils donnent des conseils pratiques sous une forme très agréable en même temps que très facile à retenir. Recueillis de père en fils, ces dictons ont constitué pendant longtemps le fonds des connaissances agricoles de beaucoup de générations.

IV. Devinettes. — Elles ont exercé et exercent encore la sagacité des enfants de nos campagnes. Il est commun, durant les longues veillées d'hiver, de faire suivre les *contes de la bora del foch* de plusieurs devinettes. Avec les dictons, ces devinettes contribuent à la connaissance de notions botaniques et de noms de plantes par un moyen amusant.

V. Emblèmes. — En tous temps et en tous lieux certaines plantes ont eu des significations emblématiques ou symboliques. Les fleurs sont mêlées à nos joies et à nos deuils ; n'est-il pas juste que l'imagination populaire leur fasse désigner nos qualités et nos défauts, nos sentiments et nos impressions ?

Les citations ci-après devraient nous inciter à rechercher pourquoi les plantes ont eu le don d'exercer la verve populaire. Peut-être, après de nouvelles trouvailles, nous livrerons-nous à cette étude qui paraît devoir être attrayante. Pour le moment, craignant par nos commentaires affaiblir l'intérêt que peuvent susciter ces citations, nous laissons à nos amis lecteurs le soin d'apprécier le coloris, la vigueur et la richesse de notre belle langue catalane.

COMPARAISONS

Aixorit cóm un pésol.	Dégourdi comme un pois.
Alegra cóm una primavera.	Joyeux comme une primevère.
Alt cóm una figuera.	Haut comme un figuier.
Alt cóm un xiprer.	Haut comme un cyprès.
Amorós cóm un argelach.	Amoureux comme un ajonc.
Blanch cóm un lliri.	Blanc comme un lis.
Cohent cóm una ceba.	Cuisant comme un oignon.
Cohent cóm una ortiga.	Cuisant comme une ortie.
Delicat cóm un lliri.	Délicat comme un lis.
Dret cóm un jonch.	Droit comme un jonc.
Dret cóm un pi.	Droit comme un pin.
Estirat cóm un rave.	Allongé comme un radis.
Estret cóm una fulla de pi.	Etroit comme une feuille de pin.
Fresch còm una rosa.	Frais comme une rose.
Fort cóm una alzina.	Fort comme un chêne.
Fort cóm un roure.	Fort comme un chêne.
Groch cóm un safrà.	Jaune comme un safran.
Pansit cóm una figa.	Mou comme une figue.
Pelat cóm un jonch.	Pelé comme un jonc.
Pelat cóm un nap.	Pelé comme un navet.
Petit cóm un nap.	Petit comme un navet.
Piquent cóm una pebrina.	Piquant comme un poivron.
Prim cóm un asparrech.	Mince comme une asperge.
Prim cóm una canya.	Mince comme un roseau.
Prim cóm un tel de ceba.	Mince comme une pellicule d'oignon.
Rodón cóm una poma.	Rond comme une pomme.
Roig cóm una pebrina.	Rouge comme un poivron.
Sech cóm una canya.	Sec comme un roseau.

Sech cóm una esqua.	Sec comme un amadou.
Tendre cóm un ansiam.	Tendre comme une salade.
Tendre cóm una lletuga.	Tendre comme une laitue.
Tendre cóm un pésol.	Tendre comme un pois.
Trempat cóm un all.	Décidé comme un ail.
Trempat cóm un ginjol.	Décidé comme une jujube.
Verinòs còm una ceba.	Vénéneux comme un oignon.
Vert cóm un all.	Vert comme un ail.

EXPRESSIONS

Agafar la pinya. — Attraper la pomme de pin ; être ivre.

Donar carabaça. — Donner citrouille ; dédaigner quelqu'un, l'oublier.

Donar una castanya, una pinya. — Donner une châtaigne, une pomme de pin ; donner un soufflet, un coup de poing.

Ambulicar ab una fulla de pi. — Recouvrir avec une feuille de pin ; se moquer de quelqu'un en lui donnant un objet de peu de valeur.

Fer figa. — Faire figue ; manquer une affaire.

Fer malvas. — Faire des mauves ; décéder.

Plantar una figuera. — Planter un figuier ; tomber sur le sol.

Pudir més que la ruda. — Sentir plus mauvais que la rue ; dégager une mauvaise odeur.

Tenir molt pinyós. — Avoir beaucoup de pignons (fruits du pin) ; être très riche.

Trobar una romeguera. — Trouver une ronce ; s'arrêter en chemin pour causer avec une personne.

Trobarse mitja figa, mitj rabim. — Se trouver moitié figue, moitié raisin ; n'être ni bien portant, ni bien malade ; être indécis.

Es un cap de ciuró, de carabaça. — Tu es une tête de chêne-liège, de citrouille ; se dit à quelqu'un de léger, d'étourdi.

Es un despenja-figas. — Tu es un cueille-figues ; se dit à une personne très haute de taille.

Es veritat cóm are plóuhen figas. — C'est la vérité comme il pleut des figues en ce moment ; se dit à une personne qui exagère trop.

Son figas d'altre cistell. — Ce sont des figues d'un autre panier ; se dit d'une affaire différente d'une autre.

Las camas li fan figas. — Les jambes lui font figue ; se dit d'une personne trop faible pour se tenir droite.

La figa te fau, gardelé. — Je te fais la figue, garde-la ; se dit à une sorcière, en mettant son pouce entre l'index et le majeur, pour conjurer le mauvais sort.

No puch dir faba, oliva. — Je ne puis pas dire fève, olive ; se dit lorsqu'on a de la peine à parler.

Créix cóm una mala herba. — Il pousse comme une mauvaise herbe ; se dit d'un enfant qui grandit vite.

Quina mala herba has trepitjat ? — Quelle mauvaise herbe as-tu piétinée ? Se dit à une personne qui a l'air soucieux ou qui est susceptible.

(Voir quatre autres expressions citées par M. Amade, *Revue* n° 18, pp. 172 et 173.)

(*A suivre*) L. Conill.

Homenatge al poème *Canigó*

L'idea d'alguns Figuerenchs entusiastes, està ja a punt de realisarse espléndidament. Es un fet ja que, durant les populars festes de Santa Creu, la capital del Empordà podrà oferir a Catalunya el gran poema « Canigó », montat escénicament a les Arenes d'aquella ciutat.

Baix la direcció general den Gual, a qui cab la gloria, entre altres, de ser l'iniciador a casa nostra del teatre al aire lliure, els elements que han de prendre part en l'espectacle treballen activament, febrosament. Y van y venen de Figueres el director y els escenógrafs Moragas y Alarma, pera enllestir els detalls de la presentació ; y en Jaume Pahissa's preocupa de que la musica que ha escrit expressament, obtingui l'interpretació deguda ; y entre'ls organisadors de la festa creix l'entusiasme y la satisfacció per l'idea qu'es veuen ja realisada, gracies a l'activitat inicial del ilustre poeta Joseph Carner, que es qui ha fet l'adaptació escénica del gran poema verdaguerià.

Dintre una mesada, donchs, podrem fruir plàsticament la llegenda pirenenca de la reconquesta, en representació al aire lliure, y al peu gairebé de les serralades qu'en varen ser bressol.

En une comunicació oficial se'ns diu lo següent:

« Associats alguns elemens figuerenchs y guiant nostre propósit un fi purament artístich, váren acordar que, durant les fires y festes de la Santa Creu se representés en nostres Arenes el poema « Canigó », del immortal Mossen Jacinto Verdaguer, adaptació escénica literaria de don Joseph Carner, música de don Jaume Pahíssa, decorat dels senyors Moragas y Alarma, direcció general de don Adrià Gual, y prenent a son càrrech l'interpretació dels personatges notables artistes de cant y declamació, colaborant ab ells l'orquestra completa del Gran Teatre del Liceu, de Barcelona, grand massa choral y cos de ball del mateix teatre. »

Aquests antecedents y el prestigi artístich de les persones que contribueixen al espectacle, ens fan esperar un goig artístich ben intens.

Mentrestant, felicitem als iniciadors y cooperadors d'aquesta manifestació artística, primera que 's donarà a Espanya en el seu genre. *De la Veu de Catalunya).*

ECOS DEL TURIA

Coral á quatre veus. Música del celebrat mestre D. Salvador Giner.

Cant Primer

Quant lo cel vol à vegades,
Lo ríu Turía es un gran ríu
Que ab ses venes platejades
Tota l'horta se sonriu.

En ses fonts més cristalínes
Se retrata el Rat-Penat ;
Y entre camps de roses fines,
D'aygües sort à la cíutat.

Dels perfums de las montanyes
De Terol y Albarrací,
Nos embauma las cabanyes
D'este plá que's un jardí.

Y al final de la jornada,
Sos remels van à buscar,
La salobrenca besada
De las ones de la mar.

Pero á voltes arrebasa
Los seus llimits lo corrent,
Y s'emporta fins la casa,
Les cullites y á la gent.

II

Puntejat de guitarres, el un y el dos, com diem los valencians.

Vixca el amor,
Que à nostra terra
Té 'l nostra cor !
Som orfeons,
Que aném alegres
Cantant cansons !

Cansó

Los ulls de las valencianes
Semblen à los raigs del sol ;
Si molt els mires, te cremen,
Deixante cego del tot.

Vixca el amor, ...etc.

III

Compás del tabalet y le donsayna.

Som Valencians
Que alegres y contents,
A l'ombra anèm ballant
Del vell, del nostre Micalet.

Es lo millor
De tots los campanars ;
Y crida l'atenció,
Per alt, de propís y de estranys.

I té once campanes
Que armen un soroll,
Quant vé del Sant-Corpus
La festa major.

I de sa miranda
Se veu al entorn,
Mar y cel y terra,
Lo millor del mon.

Joseph Bodria.

Valencia, 1898.

Del poete Joseph Bodriá, son encare aquestes cansóns :

Flors de l'Horta,	musica del mestre	Breton
La festa del poble,	—	Salvador Giner
Serenata,	—	Amansi Amoros
La trilla,	—	Espi
Matinada de maig,	—	Giner
La Valenciana,	—	Morato

Extrait de Mil y un pensaments

Los vells cínichs parlan del amor com los tramoyistas parlan de las comedias de mágica : explican tota la trampa.

Moltas vegadas donarían un duro à una dona per un petó ; pero li donarían avants de ferlo, nó després.

Los héros d'un moment fan com lo fum : se elevan, pero no brillan.

ANYORER

I jo podré reveure.....?
(P. Talrich.)

Com l'aucellet deixa l niu i la branca
per buscar-se l menjar qui sab aon,
així de tu, bell país meu, mon cor s'arranca
i men vaig, altre volta, a correr món.

Perllí trobaré gent de tota mena,
nas camús, pell més negra que l pecat,
cara groga, cabells penjant en llarga trena
i sota la parpella ull mig-clucat.

Sedes de tot color allí vesteixen,
o van amb pellingots i nuus del pit ;
pobres feiners o rics vagant, mai s'enllesteixen ;
són de quïeta sang, senzills d'esprit.

Congeneries i tot, se fan vergonya :
se giren amb desdeny els Fills del Cel
dels que porten el cap cenyit de negra monya
o que solen a ran tallar-se l pel.

Prou, prou m'han dit qu'eixa gent mels calía
estimar lo mateix que l meu germà.
a llurs mals, com a mal de próxim, condolia ;
més he gardat mon cor, dant-los la mà.

Que l meu cor l'he partit, dins mes entranyes,
meita pels fills i exposa, únic consol
del desterro, i meitat, dellà de les montanyes,
dellà dels mars, pels pares i l breçol.

M'han dit també, terra de meravelles
que m series fraterna, i ho he cregut
l m prens a poc a poc mes ilusions més belles,
mon cabell ros i casí la salut.

¡ Si t'he seguit, de cap a vall, oh terra
mairastra !... He corregut els teus estanys,
plans, comes, arrozals ;.., i tot m'ha fet la guerra,
el sol, l'ombre del bosc ; pertot paranys !

Com, al temps esvanit, tant m'agradava
despertar-me del gall al cant primer,
¡ quants cops he vist el sol eixir de la mar blava,
o he trepitjat l'aigatge matiner !

Quant el migdíe ardent xafa la plana,
que tot s'està somort, fulla i moixó,
m'he rocegat, rendit de desfici i desgana,
del fàstic de la taula al tou silló

Dels ponents he fruït l'inoblidable
visió, quan, fent marc a la fornal
del cel tota abrandada i fumosa, immudable
regna dels monts el perfil eternal.

He cercat el descans sots les palmeres,
i la fresca prop dels immensos rius ;
més voregen tos flums périlloses brumeres,
i la serp sota l ram aguaita ls nius.

M'atreía l borbolleig de les cascates,
me tamptava l llençol del vert herbei.
L'insecte al pic mortal trastéja entre les mates ;
dins la selva és al tigre l'unic rei.

M'era enemic l'aira que, en lloc de vida
vessa als pulmons enmetzinat alè ;

m'enganyava també l raig d'aiga que convida
amb sa puresa i cristall mentidè.

Donch, oh país ingrat, si puc coneixe
una hora de repòs, fet el jornal,
¿ qué m restarà de tu?... Si un Deu benigne m deixa
viure vellet prop de la llar pairal,

sobre ls genolls els néts me vindran: « L'avi,
conteu-ns d'aquella gent tant tant estranys ! »
jo, pobre, ls ulls eixuts, séns tremoleig del llavi,
començaré mos desflorats refranys.

Mentres, ben a pleret, diré l'historia,
com si furgués disfreces i oripells,
de sopte perdré l fil ; que, tota ma memoria,
l'haureu omplida, anys de casa tant bells !

¡ Anys de casa ! Primer disgus d'escola,
plê esbogerrat de correr pels carrès,
de guimbar pel campestre, o fer la xirinola,
plorant, rien de tot i de no-rés !

¡ Anys de casa també, quan, a les festes,
anavem de bracet entre jovent
sus la ruta, per munt per vall !... ¡ Deu meu ! que llestes
heu fugit, dolses hores ! ¡ que rabent !

Prò, per lluny que sigueu, per més que duri
l'exili amarc, ¿ quí mai vos a oblidat ?
que s perllongui la vida o qu'al bell mig s'aturi,
no mors, recort de la primera edat !

Sempre ets l'esquer d'esta trista vidaça,
poblet nadiu on somniém de tornar !
Sol, fas trobà un poc breu l'hora que llarga passa,
espero de reveure l patri campanar ! !

(Annam, janer 1910). Pau Berga.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Raymond de Costa

Évêque d'Elne (1289-1310)

I. — *Sa filiation*

Arnaud de Costa était un jurisconsulte qui vivait à Perpignan pendant le XIIIe siècle. Il avait épousé Ausberga; celle-ci lui donna deux fils: Raymond qui devint évêque d'Elne, et Pierre, archidiacre de Xativa, chanoine de Narbonne et d'Elne. Arnaud de Costa mourut le 20 septembre 1282 et fut enseveli sous le parvis de l'ancienne église de Saint-François, à Perpignan (hôpital militaire), ainsi qu'il conste de l'épitaphe suivante:

† *Anno Domini M CC LXXXII II KLS Octobris obiit domina Ausberga uxor quondam domini Arnaldi de Costa iurisperiti de Perpiniani* †. *Et post ac anno Domini M CC LXXXII XII KLS Octobris obiit dictus dominus Arnaldus de Costa quorum conjugum ossa jacent hic tumulata. Filios habuerunt venerabilem in Christo patrem dominum Raymundum Dei gracia Elnensem episcopum et dominum Petrum de Costa iurisperitum presbiterum. Predictorum anime in pace requiescant.* (1)

II. — *Principaux faits de son administration épiscopale*

Raymond de Costa fut élu évêque d'Elne en 1289 (2). Le 11 octobre de cette année, il confirma en sa qualité de chapelain-majeur, l'érection d'une vicairie-perpétuelle dans

(1) L. de Bonnefoy, *Epigraphie roussillonnaise*, n° 65.

(2) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, pp. 48-49.

l'église Saint-Jean de Perpignan. Après avoir été consacré, il promit obéissance au chapitre de Narbonne, *sede vacante*, le 20 mars 1290. La même année, il fit quelques statuts pour l'église Saint-Jean de Perpignan. Le 6 novembre 1296, Ermengaud de Llupia lui fit hommage pour le village de Bages, qui faisait partie de la dot de sa femme (1). Raymond de Costa souscrivit le 29 juin 1298, à un acte de renonciation que se firent dans le château d'Argelès les rois d'Aragon et de Majorque. Il apposa encore sa signature à la lettre que les évêques de la province de Narbonne adressèrent à Philippe le Bel, le 28 septembre 1299. Cette même année, l'évêque d'Elne attesta, dans son palais de Perpignan, l'authenticité du testament de Jacques, roi d'Aragon, et la conformité de la copie avec l'original qui lui furent présentés par un notaite (2).

C'est sous l'épiscopat de Raymond de Costa, et vers l'an 1300, que les consuls de Perpignan firent construire, par ordre du roi de Majorque, sur un fonds qu'il leur avait vendu, l'église de Notre-Dame, appelée de *la Réal*, c'est-à-dire de la *royale*, parce qu'elle était située à proximité du donjon de la citadelle qu'habitèrent successivement les rois de Majorque et d'Aragon. Peu de temps après, Jacques, roi de Majorque, requit de Raymond de Costa et de Guillaume, abbé de Cuxa, de mettre à exécution les dernières volontés de Galcerand d'Urg, en ce qui concernait la vente de la moitié de la seigneurie de Joch. L'évêque et l'abbé déclarèrent qu'ils ne voulaient point intervenir en cette affaire et qu'ils s'en rapporteraient à ce que le monarque déciderait à cet égard (3).

Comme les légats et nonces envoyés en France par le pape Clément V, en 1310, voulaient lever des contributions sur le diocèse d'Elne, de la même manière qu'ils faisaient

(1) Archives des Pyr-Or., G. 22.
(2) Dom Luc d'Achery, *Spicilegium*, t. IX, p. 196.
(3) Almanach *Le Roussillonnais* de 1879, p. 129.

sur le clergé des Églises de France, Raymond de Costa fit des représentations, et assura que son Eglise faisait partie de la province de Narbonne, mais qu'elle n'était point rattachée au royaume de France. Il fit valoir, en outre, le privilège du pape Innocent IV qui interdit aux légats apostoliques d'exercer leurs droits dans le diocèse d'Elne, à moins qu'il n'en soit fait une mention formelle (1).

III. — *Instruction du procès des Templiers roussillonnais*

Raymond de Costa commença, en 1309, une information judiciaire contre les Templiers du Roussillon. Il ne reçut que vers la fin de cette année-là les lettres de Gilles, archevêque de Narbonne, son métropolitain ; elles lui transmettaient avec les bulles du Pape, les articles ou chefs d'accusation portés contre l'ordre du Temple et les prescriptions à suivre pour la procédure. Conformément au mandat apostolique, dont il était revêtu, il s'adjoignit deux chanoines de sa cathédrale : Bernard-Hugues d'Urg, grand archidiacre, et Raymond Guillem, sacristain ; deux dominicains du couvent de Perpignan ; frère Bernard March, prieur, et frère Bérenger d'Ardena, lecteur ; et deux franciscains de la même ville : les frères Arnau, gardien, et Guillaume Brandi. L'interrogatoire des prévenus commença le 19 janvier 1310, et se poursuivit jusqu'au 26 du même mois. Vingt-cinq témoins furent entendus et tous soutinrent l'innocence de l'Ordre avec fermeté. Le cahier de l'enquête contre les Templiers roussillonnais fut clos et scellé par Raymond de Costa, le 31 août 1310, et expédié peu de jours après à Rome (2).

IV. — *Son tombeau*

Raymond de Costa mourut le 30 octobre 1310, et ne vit point l'issue de l'affaire criminelle intentée aux Templiers.

(1) Puiggari, *op. cit.*

(2) Alart, *Suppression de l'ordre du Temple en Roussillon*, p. 19 et sequ.

Il fut inhumé dans la chapelle qu'il avait fait construire dans son église et en faveur de laquelle il avait fondé des bénéfices. On remarque à la base de son tombeau, élevé dans la deuxième chapelle du sud de la cathédrale d'Elne, des modillons pareils à ceux qui se voient à la porte du cloître.

« Sur la face antérieure du sarcophage (qui est encastré dans le mur) est relevée en bossage la statue d'un évêque, grandeur nature, en habits pontificaux, bénissant de la main droite, et maintenant de la gauche sa crosse dont la volute est brisée. La mitre paraît très ornée, mais on n'en peut voir que la naissance ; le reste se cache derrière le retable en bois de l'autel. La chaussure est pointue. Le couvercle du sarcophage est prismatique ; sur le versant qui fait saillie, sont sculptés la sainte Vierge et saint Jean aux pieds de la croix, et deux écussons pareils à ceux du marbre funéraire de Pierre Costa (son frère, le chanoine, inhumé dans la chapelle contiguë). » (1).

Jean Pintor

Evêque d'Elne (1467-1470)

I. — *Archidiacre de Barcelone*

Jean Pintor était fils d'Arnaud Pintor, peintre à Perpignan en 1423 (2). Celui-ci se rattachait à une famille du même nom, que l'on rencontre à Elne et à Perpignan, durant le XIIIe siècle, et dont certains membres exerçaient la profession artistique qui a donné l'appellation patronymique à cette maison (3).

(1) L. de Bonnefoy, *Epigraphie roussillonnaise*, n° 89.

(2) Archives des Pyr.-Or., B. 320.

(3) Alart, *Notes historiques sur la peinture et les peintres roussillonnais* dans le XIXe Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, p. 223.

Jean Pintor entra dans les ordres ; en 1460, il était déjà pourvu d'un canonicat à Barcelone. Comme tel, il fut du nombre des douze ambassadeurs qu'un congrès, réuni dans cette ville, envoya, le 4 décembre 1460, à Jean II, roi d'Aragon, pour lui demander la liberté du prince de Viane, son fils, qu'il tenait en prison (3). Jean Pintor ne tarda pas à être récompensé des services qu'il rendit à l'Infant. Dès qu'il fut devenu lieutenant-général du roi son père, le prince de Viane, lui octroya les provisions d'archidiacre de Barcelone et de recteur de Vinça (4). Jean Pintor était auditeur des causes du palais apostolique, lorsqu'il fut nommé à l'évêché d'Elne, le 5 octobre 1467 (5).

II. — *Évêque d'Elne*

L'évêque nommé d'Elne ne prit pas immédiatement possession de son siège. Un banquier de Florence détenait les bulles de nomination. Deux ans après, le 30 mai 1469, les procureurs de Jean Pintor contractèrent un emprunt de dix-sept cents ducats d'or envers Jaubert Seguer, bourgeois de Perpignan, pour payer les droits de *vagant* qui étaient dûs (6) ; le lendemain, la communauté ecclésiastique de Saint-Jean baillait à l'évêque la somme de quatre cents livres (7). Enfin le 23 juin suivant, Jean Pintor, qui se trouvait à Tours, nommait Raymond Pintor son procureur pour prêter serment en son nom et demander son admission dans la collégiale de Saint-Jean, à Perpignan.

Ce prélat fit son entrée à Perpignan le 29 septembre 1469; il y fut reçu avec les cérémonies d'usage (1). Son passage sur le siège d'Elne fut éphémère. Jean Pintor mourut le

(3) Puiggari, *Catalogue biographique des evêques d'Elne*, p. 80.
(4) Archives des Pyr.-Or. B. 327.
(5) Conrad Eubel, *Hierarchia catholica medii œvi.*
(6) Archives des Pyr.-Or., G. 24.
(7) Archives des Pyr.-Or., G. 237.
(1) Archives des Pyr.-Or., G. 237, f° 75.

28 février 1470, dans son palais de Perpignan, appelé la *Canorgue* (locaux de l'ancienne école du Sanctuaire). Son corps fut inhumé dans la chapelle de Saint-Benoît du vieux Saint-Jean (2).

Abbé Jean Capeille.

(2) Archives des Pyr.-Or., G. 237, f° 75.

Bibliografia

De Valencia.

Nos ha vingut, de la ciutat llevantina, tota una florida garba de poesies y d'estudis :

Lo **Nou llibret de versos,** d'En Teodor Llorente ; son unes 84 poesies catalanes de cap d'ala, amb aquesta endressa :

A Frederich Mistral,

Poeta coronat d'eternals llors,
que en les potentes mans tens nostres cors,
jo 't duch, arreplegant cantars dispersos,
com un pomell de valencianes flors,
el meu *Llibret de versos.*

Sis florades, aplech de las poesies catalanes, premiades als Jochs Florals del *Rat-Penat*, los anys 1900 à 1905 ; amb lo retrato de la Reyna de cada Festa.

Festes de carrer, d'en Joseph Bodria ; ressenya, en catala, de las festes populars valencianes, amb una colla de vistas y grabats : Una festa de carrer, Un clavari, Corrida de bóus, Sant Benó, La Verge del Carme, El Angel Custodi, Un pas del Calvari (pintura sobra rajolas), Sant Roch, Sant Christofol (pintat sobre rajoles).

Guia artistica de Valencia, d'En Francisco Villanova, en castellá, y de lo mes encertat pera lo forester, amb vistes : Puerta principal de la Catedral, Salon de los Reyes del palacio Cervellon, Torra de Santa-Catalina Lapida sepulcral arabe de Benimaclet (sigle XI), Fachada principal de la Lonja, Casulla mudejar de terciopelo rojo (sigle XV).

D'Ivissa.

Es feudalisme à Ivissa, es un interessantissim follet d'annotacions historiques, de Mossen Isidor Macabich Llobet. Hi ha senyalats, demes d'altres documents :

1. Donació de ses illes d'Ivissa y Formentera, feta per lo rey Jaume I

de Aragó, al Infant Don Pere de Portugal y à Don Nunyo Sans, comte del Rosselló, l'any 1231.

II. Concessio d'Ivissa feta per lo Rey Don Jaume al Arquebisba de Tarragona, Don Guillem de Montgri.

III. Conveni efectuat entre En Guillem de Montgri, Don Pere de Portugal y Don Nunyo Sans, ans d'empendre sa conquesta d'Ivissa *(D'una copia existent à s'arxiu d'es Govern ecclesiastich de sa diocesis d'Ivissa.)*

IV. Repartiment d'Ivissa y Formentera entre 's conquistadors. *(D'una copia estesa en pergami, y conservada dins s'arxiu d'es Govern ecclesiastich d'Ivissa).*

V. Venta feta à Don Guillem de Montgri per lo rey Jaume Ier, en 26 de janer de 1242, de sa porció d'Ivissa comprada à n' es marmessors d'En Nunyo Sans.

. . . . . .

Ja se veu quin bon traball ha fet lo docte Mossen Macabich.

De Provensa.

Ço que diguè l'Assessour Gantèume d'Illa is acamp en l'ounour dou Capoulié Valèri Bernard, à-z-Ais, lou 12 de desembre 1909, e de Na Filadelfo de Gerdo, à Marsiho, lou 16 de janvié 1910. — Son un discurs y un brindis, ben ajustats y cantants, com los sap enlayrar lo distinguit assessor del Capoulié. J. D.

Catequisme à Fontpedrosa

D. — Tu! quin dia es mort Nostre Senyor?

R. — Ay! fé de Deu! no sabia que fus malalt!

D. — Tu! respon per ell.

R. — Un carall!.. Un cop mon pare va respondrer per un altre y se'n va fotre 'ls matxos!

D. — Que ten de fer un bon cristiá per se selvar?

R. — Pendrer 'ls esclops y fugir!

D. — Que ten de fer un bon cristiá al matí quant s'aixeca?

R. — Ten de pixar.

D. — Que ten de fer un bon cristiá la nit quant se cotxa?

R. — Se posar la camisa sota las ancas.

Le Gérant, COMET.

Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

N° 41 15 Mai 1910.

Les Manuscrits non inseres ne sont pas renaus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

AVERTISSEMENT

Le Comité de rédaction, désireux d'adopter, dans la Revue, une orthographe catalane uniforme, a décidé de rendre obligatoire l'orthographe du Congrès de Barcelone, dès qu'elle sera connue, et de publier un dictionnaire catalan roussillonnais en se conformant aux règles adoptées par ce Congrès. Mais, en attendant, les avis étant partagés en ce qui concerne, par exemple, les pluriels en *as* ou en *es*, le Comité laisse les auteurs absolument libres d'adopter l'une ou l'autre de ces formes.

La Santo-Estelo à Perpignan

Les Fêtes de la *Santo Estelo* s'annoncent fort belles ; les inscriptions des félibres provençaux, languedociens et catalans affluent au secrétariat de la société. Se sont déjà fait inscrire, entre autres : le Capoulié, Valère Bernard ; son assesseur, marquis de Gantelmi d'Ille ; son bayle, M. Aude, conservatenr de la Bibliothèque Méjane, à Aix-en-Provence ; Na Magali de Baroncelli-Javon, reine du Félibrige ; le duc de La Salle Rochemaure, majoral du félibrige ; Francesch Matheu, mainteneur des Jeux Floraux de Barcelone ; Frances Badenes, président de la Section Littéraire du *Rat-Penat*, de Valencia ; Arthur Perez, historien, et secrétaire de la municipalité d'Ibiza (Iles Baléares) ; marquis de Villeneuve, majoral du félibrige ; le poète Teodor Llorente, de Valencia ; le poète Mossen Miquel Costa, chanoine, de Palma-de-Mallorca (Baléares), la poetica Na Filadelpha de Gerda, etc.

Les diverses sociétés des régions romanisantes du Midi de la France et de la Catalogne, seront, en outre, représentées par des délégations.

Nous sommes informés que l'Académie des Jeux Floraux de

Toulouse se fera représenter officiellement, par les mainteneurs François Tresserre et le baron Dezazars de Montgaillard ; les majoraux Estieu et Perbosc ; et les maîtres-ès-jeux Rozès de Brousses et Henry Muchart.

❖ ❖ ❖

Missa Felibrenca

Nous sommes informés qu'une messe félibréenne — *missa felibrenca* — dite spécialement pour les félibres et les catalanistes réunis à Perpignan à l'occasion des fêtes des Jeux Floraux, sera célébrée le dimanche 5 Juin prochain, à 8 heures 1 2, dans l'église paroissiale de Saint-Joseph (gare).

On se rappelle que dans cette église se trouve l'autel dédié à *Jesus-Infant* qui fut béni et inauguré par l'immortel Mossen Jacinto Verdaguer.

C'est pour associer la mémoire de celui-ci aux fêtes catalanes que l'église de Saint-Joseph a été choisie entre toutes pour cette cérémonie.

Monseigneur l'Evêque dira la messe, assisté de M. le Curé de la paroisse ; tous deux sont membres de la Société d'Etudes Catalanes.

Le prône sera dit en catalan.

❖ ❖ ❖

Du logement, pendant les fêtes de Perpignan

Les hôtels de Perpignan n'ayant plus de chambres sûrement disponibles pour les 4 et 5 juin prochain, le Comité des Fêtes s'est préoccupé de cette situation ; il recherche chez l'habitant, en ville, les chambres qui pourront être offertes à nos visiteurs.

La *Revue Catalane* lui transmettra les demandes qu'elle recevra, à ce sujet, des félibres provençaux et catalans.

Maig de 1910

1	DIUMENGE	Nostra Senyora de Montserrat.	
2	Dilluns	Sant Atanasi.	*Temporal.*
3	Dimars	La Invenció de la Santa Creu.	
4	Dimecres	Santa Monica, viuda.	
5	Dijous	LA ASCENCIO de Nostre-Senyor.	
6	Divendres	Sant Joan ante Portam-Latinam.	
7	Dissapte	Sant Estanislau.	
8	DIUMENGE	Nostra Senyora dels Desemparats.	
9	Dilluns	Sant Gregori.	*Temps calent.*
10	Dimars	Sant Antoni, arquebisbe de Florencia.	
11	Dimecres	Sants Pons, Eudalt, Eveli y Anastasi.	
12	Dijous	Sant Domingó de la Calzada.	
13	Divendres	Sant Pere Regalat.	
14	Dissapte	Sant Bonifaci.	
15	DIUMENGE	PENTECOSTES, y Sant Isidro, llaurador.	
16	Dilluns	Sant Joan Nepomuceno.	*Tronades.*
17	Dimars	Sant Pascual Baylon.	
18	Dimecres	Sant Felix de Cantalici.	
19	Dijous	Sant Pere Celestí y Sant Ivo, advocat.	
20	Divendres	Sant Baldiri.	
21	Dissapte	Sant Jecundi.	
22	DIUMENGE	LA SANTISSIMA TRINITAT.	
23	Dilluns	La Aparició de Sant Jaume.	
24	Dimars	Santas Afra, Susana, Mariana y Paladia.	
25	Dimecres	Sant Gregori VII.	
26	Dijous	CORPUS CHRISTI, y Sant Falip Neri.	
27	Divendres	Sant Beda.	
28	Dissapte	Sant Just.	
29	DIUMENGE	Santa Teodosia.	*Temps variable.*
30	Dilluns	Sant Fernando, rey d'Espanya.	
31	Dimars	Santa Petronila.	

Le poète Melcior de Palau

Le 2 mars dernier, la pénible nouvelle nous parvint, de Madrid, de la mort de l'ingénieur et avocat Melcior de Palau.

Palau fut aussi un poète. Né à Mataro, en Catalogne, mais ayant surtout séjourné en Castille, il était l'auteur de *Cantares, Poesias varias, Verdades poeticas, Desde Belen al Calvario*, qui lui valurent d'entrer à l'Académie espagnole.

Sa langue maternelle lui tenait à cœur, aussi ; c'est ainsi qu'il traduisit en castillan, le poème catalan l'*Atlantide*, de Verdaguer, et la comédie *Batalle de reynes ;* et qu'ayant assisté aux fêtes littéraires de Banyuls-sur-mer, en 1883, il y lut la vibrante poésie *Germanor*, que nous donnons ci-après. Melcior de Palau avait assisté au Congrès de la Langue Catalane (Barcelone, 1906), et nous eûmes l'agréable occasion de le saluer, dans une séance à l'Ateneu Barcelonès.

Deu lo perdó. J. D.

GERMANOR

Un jorn, rompent la crosta d'eixa bella encontrada
S'alsá, escampant los nuvols, gegant, lo Pireneu ;
Fou tanta sa bravesa, tan forta sa enlayrada
Qu'encar que mitx foch era, se coroná de neu.

Tresors en si portava, tresors de tota mena,
Que de sobte esclataren en fosos regalims ;
Y feya goig de veurer en sa lliscanta esquena,
Baixar à las planurias las ayguas de los cims.

No fou, no, una barrera per Fransa y per Espanya,
Sinó un gran pit de mare que abduas alletá ;
Per xo la gent de l'una à l'altra no es estranya,
Per xo lo nom si's troban, se donan de germà.

Perque, 'm direu, evoco en tan festosa diada,
Un fet de que l'historia ne parla ab tremolor ?
Perque m'ha semblat veurer surtir d'eixa taulada,
Fet de cors que s'estiman, uns Pirineus d'amor.

Vessant los pits dolsura, naixenta l'anyoransa,
Ja dins de pocas horas nos donarem l'adeu ;
Los uns cap à l'Espanya, los altres dret à Fransa,
Com fan també las brancas del aspre Pirineu.

Melcior DE PALAU.

Banyuls, 1883.

L'Oncle Magi

Novela de costums barcelonines, de l'Alexandre Font

Biblioteca « Joventut » *Barcelona.*

La literatura catalana s' ha enriquit ab una nova obra, deguda a la ben tallada ploma d'un dels mes festius escriptors dels nostres temps. En poética visió s'hi destríen en ses planes, vigoroses pinzellades descriptives de la ciutat que s'enruna, la dels carrers de fatxades gotiques... de lloses irregulars i de llanties en les cantonades... la dels tipics barris de Santa Maria amb els suburbis de l'Argenteria, Rosic i Basea dels bons menestrals y betes-y-fils ab ses costums morigerades... la de les rónegues farmacies en quina rebotiga hi jugaven á cartes el graner del costat i l'ataconador de mes enllà... I amb el Sr Magi, l'héroe de nostra novela, hi mort l'austeritat de costums i l'honredesa dels vells ciutadans, a mans d'el Enric un nebot seu ilustrat a la dernière i jove sense conciencia.

La diafanitat i bellesa de les imatges am la pulcritut de sa construcció, fan d'aquesta novela una ben interessant obra moderna que será llegida am fruhició per tots els qui sentin plaer per les coses que atanyen a la renaixença literaria catalana.

¡ Enhorabones al seu autor !

Lluis DE MUNTANER.

L'Œuvre d'Oun Tal

(SUITE)

Albert Saisset poète et linguiste

L'alexandrin français pâlit à côté de ce cri d'orgueil catalan. Et voilà ce que c'est la badauderie ! Nous l'avions déjà vu, le malheureux, planté devant une fontaine, se faire arroser par un coup de vent. Il est vrai qu'il en a ri :

> Aixís sense ho volguer me vai fer la toaleta.
> Un bany costa vint sous ; si l voleu per pas ré,
> aneu-von cap aquei carré '

Car il a bon caractère. Mais c'est grave cette fois. Que va lui coûter cet accès de fierté ?

Il est dans les pattes du colosse. Ah ! on t'en flanquera de la force et de l'agilité. Il a beau s'escrimer, rien n'y fait ; et l'autre commence à le serrer, à le serrer « comme le raisin dans le pressoir » ; ils se sent perdu ; et le plus cocasse, c'est qu'il monologue encore ; dans cette conjoncture critique, il trouve moyen d'être bavard « en lui-même » ;

> i en jo matei me pensavi :
> « Pau, quin mal treball t'ests cercat ! »

Au fond, il compte sur sa malignité ; il ne se laissera pas écrabouiller comme cela. Il lui reste la ressource suprême, le coup de Jarnac, la *traveta*. Et il s'en tire. On l'assomme bien un peu, pourtant, mais il a le mot de la fin, il jette sa flèche du Parthe, un dernier gnon.

Vous le croiriez rendu et bon pour le coin du feu ? Le Parazols de la foire l'attend pour lui arracher une dent... bonne. Cette fois ; la mesure est comble ; notre héros s'enfuit vers son mas. On le plaint du fond du cœur, parce qu'il n'a pas une parole

de haine pour tous ces *enganya-munds ;* bien au contraire, il nous laisse de bons conseils, afin de nous faire profiter de son expérience ; en profitera-t-il lui-même ?...

Un autre qui n'est que drôle, mais qui l'est bien, c'est le conscrit d'*Avaricia*. Nigaud et discoureur, voilà tout le personnage. Il parle posément, étire ses phrases, n'en finit plus, est aussi bavard que godiche. Ecoutez cet exorde ; tel vous entendez débuter ce phénomène de Corneilla, tel vous le savourerez jusqu'à la fin :

« Es que me se passa una afera
Que me dona un torment, un trencament de cap !
Si volia, vosté, Mussurt, que tot ho sab,
facilment men podria treure
i és perxó que l vinc a veure. »
— « Parla. De qué s'agei ? » — « Vetaci la questió :
me cal anâ passâ l consell de revisió,
perqué vai caure al sort ; com mai són tingut xança,
d'aixó n'eri segur d'avança,
i li venia a demanar
de m'ensenyâ l moïen de me fer reformar.

Je ne sais si je me trompe ; mais il me semble que ces onze vers sont une pure merveille d'exposition de caractère. Notre homme est là, tout entier. Vous croiriez que les simples d'esprit ont la paix du cœur. Eh bien ! non ; celui-ci a une préoccupation qui le mine ; il ne voudrait pas être soldat ; car il est tombé au sort il l'avait même deviné, le gros malin ! et il fait le spirituel avec une réminiscence de chanson pleine d'à propos.

Ce souci ne fait qu'exciter son bavardage. Quel emballé ! Vrai, il est bête comme une oie ; il déclare, lui aussi, qu'il ne recule pas devant un duel au poing ; pourtant il a une grosse frousse des canons :

mé lo que me va pas són aqueixos canons
que, de tres hores lluny, d'un home von fan dos ;
jo de me trucâ aixis son pas gota ganós.

Il n'est d'ailleurs jamais bien fixé ; c'est blanc, c'est noir, au petit bonheur. Il tourne au vent des conseils, comme une girouette. Vient-on de lui déclarer qu'il n'y a pas de ficelle pour se tirer d'affaire, il envoie tout promener :

Donc, Mussurt, si pot pas me treure de tracassos,
que me servirà de fer passos ?
me vull pas tant sols presentar,
men torni cap a Cornellà.

Ah ! le village ! s'en revenir à Corneilla !... Mais le monsieur fait luire un tout petit rayon d'espoir et subitement le godiche fait volte-face :

I bé donc men hi vai.

Il y court ; il en revient ; on l'a réformé ! Voici une fameuse occasion pour lui de donner carrière à son éloquence ; on jurerait qu'il veut épater son conseiller :

Mé, tingui, si li fai pas nosa,
men vai de punt en punt a li contar la cosa :
' xò fa donc qu'en t ixin d'aci...

Ce récit du conseil de révision est désopilant. Dans toute autre bouche que dans celle de ce *tontet*, cette abondance de détails comiques aurait pu paraître forcée ; ici, chaque mot, chaque impression est un trait ajouté à la peinture du sujet. Ecoutez-le parler de cette *gent que sé pas qui son*, répéter la phrase formidable du gendarme et conclure dans son respect atavique de la langue française même estropiée :

Quant hom vos parla aixis hi ha pas res a dire.

Il fait par ci, par là, de l'esprit, et oui de l'esprit hé! hé! sur

nostrou pare Adam
que parei qu'estimava a s'estar a la fresca ;

sur sa triste position, les mains dans le rang, sans pouvoir « se les mettre dans les poches ». Mais ce gros naïf ne comprend même pas pourquoi les médecins grondent son petit compagnon d'exhibition. Quant à sa comparution, à lui, elle est du plus haut comique : ce sacré docteur qui se baisse, le palpe et s'obstine à lui faire des chatouilles à la jambe ; et la remarque prudente de la victime :

mé me vai dire : « Gare ! ets perdut si rambolés ! »

et ses protestations contre cette réforme injurieuse. Ici, Saisset développe à la manière des orateurs, de La Fontaine entr'autres qui l'était, et de premier ordre (voyez son *Paysan du Danube*. et le sermon des *Cordeliers de Catalogne*, etc...) ; il tourne, retourne la question pour la montrer sous toutes ses faces :

D'hont s'ho treuen que son avara ?
' xò belleu se pot veure al regart de la cara,
més a la cama, no ! D'abort jo ne son pas d'avara...
Quines coses perxò, Mussurt, que se cal veure !
I ara, a Cornellà quan saberan aixó,
tothom se burlarà de jo.

Et que de naturel ! C'est la cadence même du dialogue courant. Admirez avec quelle aisance ce jeune imbécile retombe sur ses pieds, quand le monsieur lui montre son erreur ; il vante encore sa force et son agilité, nous sert un proverbe de son bisaïeul et quitte la scène sur un bonjour en quatre vers qu'il faut citer comme modèle de péroraison :

Si, Mussurt, m'ha rendut aqui un servei rare.
Mai ho descuidaré. Merci ! I a molts anys !
I, per mostrar si son avare,
corri a pagar la gota a tots los meus companys.

La galerie de personnages est longue ; tout le village défile :

En Jaoumetó, de Bou, qu'estima a beure sec,
en Perote qu'es un poc quec,
en Pere, el meu amic, que té tres dones mortes.

Que dites-vous de ce Barbe-Bleue qui se console en faisant des parties de mer ?

Et le *Sarrano ?*

ambe la barretina
feta d'un drap roig pedaçat
que li penjava per costat
com la cresta d'una gallina

Et la vieille bonne ? celle-ci a fait l'objet d'un monologue. Quel service ! Le pauvre maître n'en peut rien tirer ; tout va de

travers. Il la supporte pourtant comme un vieux vice. C'est celle-là qui les apprécie, les gloires de la terre ! Le prédicateur qui parlait si bien, elle l'a écouté... en dormant ; le laurier du poète, ... elle l'a mis dans la sauce !

Les amoureux ont leur rôle dans cette comédie. D'abord le fiancé dont le cœur est à d'autres amours : Il ne rêve que travaux des champs ;

Puis le bellâtre :

jove, mé calvo com un ou,
s'estava suriós i sorrut quant hom reia,
i cada paraula que deia
era fora per se flatar ;
marxava lo coll dret en t escartant los brassos,
i botat, qu'ambe nou borrassos
l'hagessen pas pogut cintar.

Après la caricature, l'idylle :

malaguanyat Janet ! Era guapo de cara,
mostaxa fina, ull aixorit ;
dins del carrer de l'Etzavara,
hont restaven, mai cap ha tingut tant d'esprit.
sempre s'en pensava una o altra per fer riure ;
i sempre me feia cados,
ara dos sous de merlingos,
ara un petit boquet de violes o de roses.

Il va se dépeindre lui-même, ce *galant*. Ses goûts sont franchement rustiques ; il nous fait une superbe tirade sur ses promenades du dimanche (il ne se promène pas tous les jours !) sur ses contemplations des oiseaux, des fleurs, des montagnes, des grandes plaines ; quel enthousiasme ! pour un peu on le trouverait ampoulé ; n'ayez crainte, tout cela finit par une boutade :

Bell pais ! Les teues campanyes
passaria la vida a mels he passejar...
si tenia, cada any, deu mil francs a menjar.

Car il ne se fait pas de bile :

és que sé pendre l temps com ven :
quan tinc fora que sous, desitji pas pessetes,

i, quan la pluja cau, demani pas lo vent ;
si puc pas menjar carn, m'afarti de mongetes,
i, si tinc pas diners per anar pendre un bock,
m'estic tot sol a casa a la vora del foc.

C'est du pur François Coppée ! La voilà bien la saine existence campagnarde ! *Nullus est suâ sorte contentus*, dit Horace. Et Virgile ajoute plus particulièrement :

O fortunatos nimium, sua si bona norint,
Agricolas ! . . . . . .

Serait-ce que ce paysan fait exception. En tous cas, il est bien content de son sort, lui ; il le connaît, son bonheur. Et en voulez-vous un autre, aussi droit, et laborieux, et hardi ? Celui-ci s'est mis en tête de creuser un puits dans sa vigne. Je n'ose écourter le prélude, car je le trouve parfait :

Un home, molt valent, que se deia Ponot,
del costat de la Llevanera
tenia amb una vinya un boci de casot,
quatre olius i una figuera.
Per tant poc que l temps sigués bo,
lo nostre home, en tote sazó,
s'escapant de la vila, alli vai s'en anava,
i s'amusava
a escocellar, a esmagencâ,
a fer tots los trevalls qu'en una vinya hom fa ;
i, quant era cansat de manejar l'aixada,
poguent pas amb dingú fer petar la xerrada,
estiflat sus d'un banc, o ruminant tot sol,
s'escalfava la panxa al repetell del sol.

Ah ! il ne craint pas le spleen, lui ; il a d'autres travaux plus urgents que la culture de son moi. Il se tient des raisonnements, mais c'est pour chercher un objet à son activité, à son énergie. Admirez cette ténacité, cet orgueil d'isolement du campagnard :

me cal aiga me n cal. Hi ha pas aqui a dire.
Me la vull ajar sol. Tot sol, me vull fê un pou
que de tant fondo, ferà pou !

Et, comme un forcené, il se met à l'œuvre. Le poète ne résiste pas au plaisir de le blaguer :

Un ambicios vol sempre, sempre muntar ;
i ell no pense qu'a baixar.

(A suivre.) Paul Bergue.

Le Banquet de la " Mutuelle Catalane " à Montpellier

Samedi 30 avril écoulé, à 7 heures et demie du soir, dans les salons du Grand-Hôtel de Montpellier, a eu lieu le banquet annuel offert par cette Société amicale et de secours mutuels, à l'occasion du 6e anniversaire de sa fondation, et auquel assistaient 150 convives environ.

Parmi eux se trouvaient un certain nombre de dames portant la coiffe catalane et plusieurs sous-officiers de la garnison.

On fit largement honneur au menu, qui était des mieux composés.

Au champagne, prirent la parole : M. Almes, le distingué président de la Société ; M. Leca, chef de cabinet, représentant le Préfet de l'Hérault ; M. Giber, adjoint au maire ; M. Briol, ancien maire ; M. Estève, président de la « Mutuelle Catalane » de Cette ; M. Coll, avocat ; M. Mauchiens, président de la Fédération nationale des employés en fer et quincaillerie.

Une magnifique palme, entourée de rubans aux couleurs catalanes, est offerte à la vénérable roussillonnaise Mme Andrieu, aux applaudissements unanimes de l'assistance.

Enfin, le félibre Arnavielle « brinde » en languedocien aux Catalans de France et d'Espagne. Il rappelle les liens communs entre Montpelliérains et Catalans, qui, autrefois, marchaient ensemble sous la bannière de Jacques d'Aragon. L' « Arabi » donne rendez-vous à tous pour la « Santo-Estello » félibréenne qui sera célébrée le 5 juin prochain à Perpignan.

On chante alors en chœur l'hymne national des Roussillonnais, *Montanyas Regaladas,* ainsi que *Lo Pardal,* et le chœur languedocien *Lou Mazet.*

(Le *Midi Mondain*, de Montpellier.)

Paraules d'Amor

I

Si n'era al recó del hort,
— el blau cel, la blanca rosa —
que vas dir el teu amor,
l'ull humitejat d'un plor,
en mon espatlla reclosa.

El día me semblá d'or,
— el blau cel, la blanca rosa —
y me vaig sentir mes fort
am tos llavis su 'l meu cor,
y tú vas ser mes hermosa.

❖

Una llegenda jo sé
d'una pomera florida
am ses flors d'eterna vida
en un cel sempre seré...
may del vent geliu l'alé
ni la pluja l'han marcida.

Una historia m'han contat
de terres de primavera...
allí, t'en vas, falaguera,
y 'l devantal endaurat,
del xiprer envellutat
al salit de la ribera,

Un bon somni me somriu
d'una caseta nevada,
y n'es, oh mon estimada
perduda en el bosch ombriu,
com dins el fullám el niu
d'hont s'escampa la niuhada.

❖

Si una cosa no s'oblida,
— la blanca rosa, el cel blau —
es el teu mirar suau
hont brilla el raig de ta vida,
es el teu mirar blavench
com el cel primaverench
que de tot ne treu florida.

II

Manyaga meua, t'ho diré...
d'aquell mas que mira l'Albera,
si jo ne fos el masover,
serías tú la masovera.

En els meus somnis sempre veig,
entorn de sa roja teulada,
aletejar el bon festeig
de l'aureneta am sa niuhada.

Sempre 'l veig tot arreconat
al mitx d'una fosca ciureda,
hont el blau Canigó nevat
envía una alenada freda.

De la torre blanca, al matí
s'esgrana un vol de colometes,

y cel amunt no's pot seguir
l'enlayrament de les llausetes.

En l'estable enxuma 'l cavall
un brot d'userda perfumada,
y, rey del pati, 'l nostre gall
mostra sa cresta acolorada.

Cap al tart ja blega 'l pastor
amb el remat qu'ens accompanya
y sembla qu'ens porta l'olor
de les herbes de la montanya.

Ara t'adorms en el verger,
dolsa nit de maig platejada ;
ajupit en el toranger,
bon rossinyol diu sa tonada...

Hivern brumós, qu'ens has sosprès,
bé pot xisclar ta tramontana :
el llum de ganxo l'hem encès,
y 'l nostre cor que s'agermana.

Joseph Pons.

Vocabulaire catalan

A propos du mot « regaladas »

Quel est le vrai sens du mot « regaladas » qu'on trouve dans la célèbre chanson populaire sur le Canigou ? Telle est la question que nous posons à nos lecteurs. Il est rare qu'on traduise exactement ce mot en français. Peut-être est-il impossible à traduire. Dans ce cas, que signifie-t-il ? Nos lecteurs ont-ils quelques exemples qui nous permettent de fixer le sens de ce mot ? Quelqu'un d'entre eux pourrait-il nous en donner l'origine ? Doit-on en rapprocher le terme français « régal », « régaler » ? A nos lecteurs de répondre.

Festa de Sant Jordi

Diada de poesia (13 d'Abril)

Endreça al pintor catalá,
bon amic D. Josep Ros.

Una flaira ubriágadora de primavera i una sentor de ponzelles que 's descloïen al bes matinal... una bandada d'oronells que xisclaven creuant l'atzur del firmament... i l'onejar de la senyera barrada me deien am sos poetics llenguatges que avui era bella festa pels catalans... Aquell heroic Capdill, que occí 'l negre monstre que sembrava de tristors la terra catalana, el Martre sant Jordi apareixía engarlandat de flors... i si se n'hi oviraven de roses! totes elles am sos parfums festejaven al Sant quina llegenda es dolça i encisera com lo rostre del Jovincel Campió.

La Catalunya n'era trista... desconhortada... Un drac foragitat dels inferns feia devastació per les planuries... blats am espigues daurades... rahims blincantse a l'esmeragdina cepada eren engolits... els jardins n'apareixien com tristes acropolis... ni crisantemes, ni clavells encesos... ni dalies ni roses de cent fulles... els papellons i les llistades abelles zumzumejen sense libar nectar... tot s'ho engolia la bestia apocaliptica... Arreu cards i esbarzers... Jovincels esforçats... guerrers de brao sortiren a combat pera lliurar a la Patria del seu enemic... més ¡ ai! fou endebades... El dragó 'ls esquarterava i brandant sa qua acerada o ses ales d'escata res barrava 'l seu pas... fins que ¡ oh dissort! la gentil princeseta del recalme tant aimada pels seus vassals, anava a esser trocejada pel monstre, i aleshores, eixint d'un bell roserar un cavaller d'alba vesta i cavalcant blanc corcer enfonça sa llança flamejanta al dorç de la bestia que am fumeroles d'infern resta negra com la sofra... ! Soc sant Jordi qui vos ha deslluirat per que Catalunya es la terra dels meus amors!

Tot una nuvolada de gentils russinyols l'envoltá, mentres les áuries guspires del sol primaveral feren am la porpra dels seus habits una hermosa creu que com en altre Constanti era signe de redempció! I en mig del pólsim del capvespre 'l cavaller s'esvahí...

La Generalitat catalana senyalá aquella data am grans festes per tots els pobles hont se parlava llenga catalana; i sa diada es l'esclat de poètiques visions i 'ns convida a fer-li sentides pregaries per que, com en llegendaries jornades, fassi triomfal a la bella llenga de nostra terra, donantli com a senyora i majora dolç sol en el cor dels catalans!

Sant Jordi, bell sant Jordi, que tens somriures d'amor i encís de rosa en ponzella mès honorat per tots nos altres i fes que la gloriosa senyera barrada sia 'l clam de germanor patriótica.

J. Vila Estruch.

Los Gitanos

Al Cantador tan preuhat de « Nostra Terra », Joan Badoa, ab gran amistat.

Vora al camí real los gitános s'arrestan,
Que ja lo sol s'acáta y' l cel se fa brumós.
Tan bellas com la nit, del cárro llastimós,
Mitj-nudas, las gitánas á baixar s'aprestan.

L'ávia vella ab tres pals penja l'ólla en un gánxo:
Un troç de carn verdosa hi posa, o calque gat,
De colps una gallina y llegums, tot robat,
Y, bruixa espantadora, fa bullir 'l marránxo.

Tots s'arrotllan. Las caras, al foch que guspira,
Brunzejan més qu'al sol; mes lluheixan los ulls...
Bo y farts, 's van à jáurer pels camps y rostolls
Y sote 'l cél seré llur crit d'amor sospira.

D'hont venen? Qui ho sab? Hont van? A la ventura!
Caminan, no tenint cap poble ni ciutat;
Per ellos una lley, fora: la llibertat!
De fitas no n'hi ha: la terra tota es llura!

L'ermita de Cabrens.

Secousses sismiques

Observées dans le Roussillon en 1755

Sur ses feuillets parcheminés, le *Livre vert mineur* (1) porte la date de divers tremblements de terre survenus dans le Roussillon, à travers le cours des siècles. Le 5 mars 1373, avant minuit, une secousse, qui dura près d'une heure, fut ressentie dans Perpignan. Le 19 du même mois, une commotion nouvelle fut observée vers le soir, mais elle fut peu considérable. Elle dura l'espace d'environ la moitié d'un *Ave Maria*. Le 3 mai suivant, à une heure après vêpres, la terre trembla pendant un léger moment. Le 27 avril 1381, vers une heure de l'après-midi, se produisit une secousse sismique dont on n'a pas apprécié la durée. Enfin, le 2 février 1428, entre huit et neuf heures du matin, une violente commotion ébranla le sol de la province pendant la durée de deux *Pater noster*. Ce dernier tremblement de terre causa de grands désastres notamment au monastère de Saint-Martin du Canigou. Le clocher, une partie de l'église, le réfectoire, la salle de l'abbé, une cuisine de la communauté et surtout les maisons d'habitation des moines croulèrent. Le château de Vernet (2) où se recueillaient les denrées de l'abbaye, fut aussi très fortement ébranlé et endommagé jusque dans ses fondements. Un autre tremblement de terre qui eut lieu le 16 octobre 1450, renversa les bâtiments de l'Université de Perpignan. Enfin des secousses sismiques furent

(1) Archives communales de Perpignan, AA, 3, f°s II-IV.

(2) Il est actuellement la propriété de notre éminent compatriote, M. Clément de Lacroix, ancien directeur du *Journal Officiel*. Grâce à son intelligente initiative, l'édifice a été restauré avec goût, durant ces dernières années. Le vieux *castrum* contribue à donner du charme au vallon de Vernet parsemé d'hôtels, de villas et de châlets modernes.

encore observées, le 16 mars 1560, dans la capitale de la province.

Le souvenir de ces fléaux qui frappèrent notre pays n'est consigné dans les documents anciens qu'à l'état de notes sèches, de brèves mentions. Elles se trouvent sous forme d'éphémérides dans le calendrier ou à travers les marges du *Livre vert mineur*.

Cette pauvreté de renseignements et de détails n'apparaît point aussi sensible pour le fameux tremblement de terre qui ébranla le sud de l'Europe, le 1er novembre 1755, et qui détruisit, ce jour-là, la ville de Lisbonne. La répercussion de ce cataclysme se fit sentir particulièrement dans la cité de Perpignan et sur divers points du territoire roussillonnais. Un curé de la ville, le révérend Jean Candy, (1) recteur de l'église Saint-Jacques, prit soin de relater dans les livres de catholicité (2), les impressions qu'il éprouva à la venue du tremblement de terre, les nouvelles partielles, les faits divers survenus à Perpignan, durant ces moments critiques. Pour conserver au récit sa couleur et sa saveur locales, je le reproduis tel que je l'ai copié sur l'original :

Lo dit terremoto fonch remarcable en esta fidelissima vila de Perpinya lo mateix die primer de novembre, die y festa de tots los sants, en moltas isglesias a cerca de las deu horas y un quart del mati dins lo temps que se celebraba lo offici major y solemne de dita festa, puix en la isglesia major de Sant Juan-Baptista, las llantias y lo salamo se mogueren ab prou rapiditat que apparexia que algu los agues secudidas ab las mans. Lo mateix arriva en la

(1) La maison Candy ou Kennedy était d'origine irlandaise. Elle fut naturalisée française par lettres-patentes de Louis XIV accordées à un membre de cette famille, ancien gentilhomme de la suite du roi Jacques. Elle acquit la seigneurie du Boulou, mais à titre d'engagiste. Trois ecclésiastiques issus de cette famille se sont succédés à la cure de Saint-Jacques de Perpignan et ont occupé cette situation durant un demi-siècle : François (1720-1726), Jean (1726-1762) et André (1762-1773). La famille Candy était alliée aux familles de Llobet et Jaubert de Passa.

(2) Archives communales de Perpignan, GG. 149, f°s 80-82.

isglesia de Nostre Senyore de la Réal, en la isglesia de santa Monica, convent de Augustins descalsos, trobantse Mr Llaro arrudillat en una capella dessota la llantia sentint lo moviment de la llantia se alsa tement que lo oli no li caigues sobre lo vestit. En la isglesia de Sant Francisco de Paula se vegueren aixi mateix mourer las llantias, y Mr Jaubert trobantse arrudillat a la graonada del altar major se senti un tremolament dos vegadas dins lo espay de quatre minutas com una especia de vertigos, que tingue certs moviments de assentarse, lo que no feu per no distraurer los demes assistents crehent que no acudissen a ell quan lo veurian assendar, crehent que no li fos arrivat algun fatal accident. Lo mateix que arriva à Mr Jaubert à Sant Francisco, arriva a mi rector de Sant-Jaume trobant me en lo cor de dita isglesia, ajudant cantar lo *Gloria* en lo offici solemne de dita festa que me vas sentir un tremolament de tot lo cos que crehent fos vertigos vas tancar los ulls per alguns moments, y apres obrint los no me vas sentir mes dit tremolement, pero al mateix moment alguns del poble de la isglesia remarcaren un moviment en las llantias y salamo del altar major. Al mateix moment trobantse Mr Joseph Coder prebere de nostre isglesia a la sacristia de Nostre Senyora dels Desemparats per prepararse per dir missa, finint de resar las petitas horas se senti un tremolament de son cos que fonch obligat de apoyarse ab las costas sobre la calexada del vestuari tement fos vertigos.

A Prats-de-Mollo (que es lo mes alt del Vallespir en esta provincia) arriva lo mateix die primer de novembre de dit any en lo vehinat de Sant-Salvador que una certa font dex de cular lo espay de tres horas, y apres cula del color de sanch en tal manera que posanthy un basto ho fusta, lo basto y fusta restaban tenyits de dit color, lo mateix arriva a Mollo que es un lloch prop de Camprodon en lo Emporda, asso ho escrigue lo senyor Marti Batlle de Prats-de-Mollo al senyor Joseph Costa notari de la present vila de Perpinya qui me lligue la mateixa carta.

Lo compte de Graville comendant de nostre provincia de Rossello rebe carte als 17 de dezembre dels confins de Lisboa, dient que lo rey de Portugal ab lo pedid poble que era escapat del terremoto y submersio de Lisboa, votaren una professo molt devota ahont lo rey y familia assistiren a peus nuds, y lo rey

ajusta a son vot que ell durant sis mesos no menjaria que carn de bou o baca y arros, que menjaria publicament afi que fos notori a tot son poble.

Terremoto en esta provincia la ultima festa de Nadal de dit any 1755

Als vint y set de dezembre de dit any a las quatre horas del mati arriva per tots los llochs y vilas de Conflent (ques una partida de nostra provincia) un terremoto tant remarcable que essent encare tots al llit, sentian caurer la calsinada de las parets apparexentlos que lo llit se los giraba, en tal manera que en la vila de Prada la major part del poble a la dita hora fugi de las casas tement la dimolitio, y no ser enterrats en ella, entre altres lo senyor doctor Clara doctor en medicina y sa muller sen fugiren a llur hort per no restar enterrats dins la dimolitio de llur casa si lo cas fos arrivat, y lo dit terremoto tingue quatre repetitions de las quals ne a fet una relacío en frances dit senyor doctor Clara que la transcriure en est llibre quant me caura en mans (1), y de laqual ne fa mencio la gazeta arrivada a Perpinya als quinze janer 1756. Lo mateix die y hora fonch tant remarcable que los quadros adornos de las casas badian ab repeditio sobre las parets.

Abbé Jean Capeille.

(1) Le chroniqueur ne dut pas mettre son projet à exécution : les registres de catholicité ne contiennent pas le document auquel il fait allusion.

Pastoure et son maître

Les journaux locaux et régionaux ont annoncé il y a quelques jours que notre ami, M. Jean Amade, secrétaire général de notre société, venait d'obtenir un prix Monthyon à l'Académie Française pour son ouvrage : *Pastoure et son maître*, dont le mainteneur des Jeux Floraux de Toulouse, François Tresserre, a rendu compte dans la *Revue*, et dont nous avons reproduit ici même plusieurs extraits.

La rédaction de la *Revue Catalane* tient à mêler sa voix au concert de félicitations méritées que toute la presse a adressées à M. Jean Amade, à cette occasion.

Botanique populaire Catalane

(SUITE

DICTONS

Al janer L'oli es à l'oliver.	En janvier L'huile est à l'olivier.
Al febrer Floreix l'ametller.	En février Fleurit l'amandier.
Al mars La múrgula treu 'l nas.	En mars La morille sort le nez (de terre).
Per sant Barnabé Se sembre 'l carbasser.	Pour saint Barnabé On sème les citrouilles.
Per sant Blay Se sembre l'ay.	Pour saint Blaise On sème l'ail.
Per sant Feliu L'avellana es al niu.	Pour saint Félix La noisette est au nid (formée).
Per santa Margarida L'avellana es mija.	Pour sainte Marguerite La noisette est à moitié (pleine).
Per santa Madalena L'avellana es plena.	Pour sainte Madeleine La noisette est pleine.
Per sant Jordi L'aspiga es al ordi.	Pour saint Georges L'épi est (formé) à l'orge.
Per sant Josep Verdeja 'l cep.	Pour saint Joseph Verdoie le pied de vigne.
Per santa Madalena La noga es plena.	Pour sainte Madeleine La noix est pleine.
Per sant Marti La pinya cau del pi.	Pour saint Martin La pomme tombe du pin.

Alzina y dona De cent una bona.	Chêne et femme Sur cent un bon (sujet).
Dona y alzina De cent una fina.	Femme et chêne Sur cent un (sujet) de choix.
Any de blat Poch pallat.	Année de blé Peu de paille de litière.
Any de pallat Poch de blat.	Année de paille de litière Peu de blé.
Terra negra Fa bon blat.	Terre noire Fait bon blé.
Terra blanca Lo fa fallat.	Terre blanche Le fait maigre.
Fum y carabaça Tréuhen la gent de casa.	Fumée et citrouille Font partir les gens de la maison.
La casa al cantó Y la vinya al recó.	La maison au coin (bien placée) Et la vigne au recoin (bien exposee)
La figa, per ser bona N'ha de teni tres senyals : Cama-torta, pansideta, Pessigada dels pardals.	La figue pour être bonne, Doit avoir trois marques : Etre pendante, bien molle, Piquetée par les moineaux.

DEVINETTES

Un arbret Petit, baixet, 'l cap blanquet Vestit de vert. Resposta : *l'all.*	Un arbrisseau (herbacé) Petit, peu élevé La tête blanchâtre Habillé (coloré) de vert Réponse : *l'ail.*
Es verda Y no es givert. Es blanca Y no es paper. Endeviná Que pot ser. Resp. : *la ceba.*	Il est vert Et ce n'est pas du persil. Il est blanc Et ce n'est pas du papier. Devine Ce que cela peut être. Rép. : *l'oignon.*

Té spinas	Elle a des épines
Y no es bacallà.	Et ce n'est pas de la morue.
Porta corona	Elle porte couronne
Y no es capella.	Et ce n'est pas un curé.
Bestia serà	Bête sera
Lo que no ho endevinará	Celui qui ne le devinera pas.
Resp. : *La figa d'India.*	Rép. : *la figue d'Inde.*

Sembla poma	Elle ressemble à une pomme
Y no es poma.	Et ce n'est pas une pomme.
Es vert	Elle est verte
Y no es givert.	Et ce n'est pas du persil.
Es groch	Elle est jaune
Y no es safrà d'en lloch.	Et ce n'est du safran de nulle part.
Aixorit serà	Intelligent sera
Lo que ho endevinarà.	Celui qui le devinera.
Resp. : *'l taronge.*	Rép. : *l'orange.*

Se sembra.	Il se sème,
Té arestas.	Il a des arêtes,
Fà granas.	Il donne des graines.
Se sega.	Il se moissonne.
Resp. : *'l blat, 'l sègle.*	Rép. : *le blé, le seigle.*

Es llarga com un cordell,	Elle est longue comme une corde,
Té dents com un cadell.	Elle a des dents comme un petit chien.
Resp. : *la romeguera.*	Rép. : *la ronce.*

Una iglesia grandeta,	Une église assez grande,
Un capella bossut,	Un curé bossu,
La gent menudeta.	Les fidèles tout petits.
Resp. : *l'olla, la llossa*, y *las monjetas.*	Rép. : *la marmite, la louche et les haricots.*

EMBLÈMES

(Langage des fleurs)

Abondanci.	Abondance.	Blé.
Amargor.	Amertume.	Chicorée.
Amistat.	Amitié.	Lierre.
Amor.	Amour.	Réséda.
Bestiesa.	Bêtise.	Chardon.

Beutat.	Beauté.	Rose.
Borratxeria.	Ivresse.	Vigne.
Calma.	Calme.	Camomille.
Castedat.	Chasteté.	Oranger.
Crudeltat.	Cruauté.	Ortie.
Dol.	Deuil.	Cyprès.
Dolçor.	Douceur.	Mauve.
Dolente companyia.	Mauvaise compagnie.	Ivraie.
Extranyesa.	Bizarrerie.	Cactus.
Fé.	Foi.	Fleur de la Passion.
Felicitat.	Félicité.	Pâquerette.
Fortelesa.	Force.	Chêne.
Golafreria.	Gloutonnerie.	Truffe.
Grossaría.	Embonpoint.	Citrouille.
Innocencia.	Innocence.	Lis.
Lligament.	Attachement.	Lierre.
Lleugeria.	Légéreté.	Brize.
Magror.	Maigreur.	Roseau.
Melancolía.	Mélancolie.	Pervenche.
Modestía.	Modestie.	Violette.
Pau.	Paix.	Olivier.
Pensament.	Pensée.	Pensée.
Pobresa.	Pauvreté.	Seigle.
Previsio.	Prévision.	Carline.
Puresa.	Pureté.	Lis.
Recort.	Souvenir.	Myosotis.
Regret.	Regret.	Immortelle.
Regnina.	Brouille.	Souci.
Satjessa.	Sagesse.	Olivier.
Solitut.	Solitude.	Bruyère.
Sort.	Destin.	Marguerite.
Sperança.	Espérance.	Feuilles vertes.
Timiditat.	Timidité.	Violette.
Traydoría.	Perfidie.	Ciguë.
Tristesa.	Tristesse.	If.
Triumfe.	Triomphe.	Laurier.
Virtut.	Vertu.	Oranger.
Victoria.	Victoire.	Palme.

(A suivre)

L. Conill.

FÊTES
en l'honneur de Léon de Berluc-Pérussis

La ville de Forcalquier élèvera, en 1910, sur le boulevard Latourette, un monument à la mémoire de *Berluc-Pérussis,* l'un des plus vaillants apôtres de la Renaissance Provençale, connu du monde savant tout entier.

A l'occasion des fêtes qui auront lieu poua l'inauguration de ce monument, au mois de septembre prochain, la ville, de concert avec l'Athénée de Forcalquier, l'Escoro des Áup, les Académies et sociétés savantes de Provence, le Félibrige et la Fréiriè Provençale, ouvre un concours historique et poétique.

Les envois destinés à ce concours devront être adressés avant le 15 août 1910, à M. SICARD, maire de Forcalquier, auquel on pourra demander le programme.

Le Catalan à l'Université

Notre ami, M. Jean Amade, a repris ses cours de langue et littérature catalane à la Faculté des Lettres de Montpellier. Parmi les étudiants qui fréquentent son cours nous sommes heureux de signaler la présence de M. Krüger, élève de M. Schædel privatdozent à l'Université de Halle : Ce jeune allemand est venu préparer une thèse sur *Les limites du Languedocien et du Catalan roussillonnais.* Dans le cours du premier semestre, M. Amade avait fait expliquer à ses étudtants le *Canigó* de Verdaguer ; ils expliquent maintenant des poésies de quelques-uns des principaux poètes catalans du Roussillon, poésies extraites de l'*Anthologie catalane* qu'il a publiée il y a deux ans. Nous sommes curieux de savoir ce que va penser M. Alcover de la présence d'un jeune catalaniste allemand dans une Université française.

Jacques Planes.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Onuphre Réart

Evêque d'Elne (1599-1607), *de Vich* (1608-1612) *et de Gérone* (1612-1620)

I. — *Translation du siège épiscopal et du Chapitre d'Elne à Perpignan*

Jean-François-Onuphre Réart, fils de Pierre Réart, *mercader*, et de dame Isabelle, reçut le baptême dans l'église Saint-Jacques de Perpignan, le 5 novembre 1551 (1). Il était chanoine-pénitencier de Barcelone lorsqu'il fut nommé à l'évêché d'Elne, dont il prit possession par procureur, le 4 mai 1599.

Un des premiers soins du nouvel élu fut de travailler activement et efficacement à la translation de la résidence de l'évêque et du chapitre d'Elne à Perpignan. Cinq de ses prédécesseurs s'étaient occupés, depuis la tenue du Concile de Trente, de cette question capitale pour les intérêts du diocèse, de l'évêque et des chanoines. Dès le 18 juillet 1565, et sous l'épiscopat de Loup de la Gunilla, une enquête avait été faite par le syndic du chapitre d'Elne. Elle établissait entre autres considérants : que la cité d'Elne, sise dans le voisinage de la mer, était exposée aux incursions des Turcs, des brigands et des Français ; que les chanoines ne pouvaient se rendre à Perpignan sinon à cheval ou escortés ; qu'ils ne pouvaient vivre à

(1) Article d'Alart dans le *Journal des Pyrénées-Orientales*, n° du 5 novembre 1867.

moins de trente ducats pour la nourriture et cinquante ducats pour le costume et les ornements ; que les villages étaient presque dépeuplés, à l'exception d'une trentaine entourés de remparts (1). Et de fait, Loup de la Gunilla et ses successeurs fixèrent à Perpignan leur résidence habituelle. Ce prélat mourut à Perpignan et non à Elne, ainsi que ses successeurs immédiats, Pierre-Martyr Coma et Pierre de Sainte-Marie (2).

Il ne fallut rien moins que l'influente intervention du roi d'Espagne, en cette circonstance, pour amener la cour de Rome dans la voie des concessions. On conserve au dépôt des Archives des Pyr.-Or. la copie de la lettre adressée par Philippe III au Souverain-Pontife, dans laquelle le monarque espagnol recommande à Clément VIII les chanoines qui vont lui demander la faveur de la translation du siège épiscopal et du chapitre à Perpignan (3). Puiggari affirme que Philippe III sollicita lui-même cette grâce du Pape (4).

Par une bulle, en date du 27 août 1601, Clément VIII acquiesça aux requêtes multiples du souverain et des parties intéressées (5). Les affaires traînant en longueur, le roi d'Espagne écrivit encore une lettre au Pape, le 27 février 1602, le pressant de décider le plus tôt possible la translation tant souhaitée (6).

Le 30 juin 1602, au rapport du notaire Pasqual (7), fut mise en exécution l'ordonnance pontificale. Ce jour-là, l'évêque de Barcelone, Alphonse de Coloma, délégué par

(1) Archives des Pyr.-Or. G. 54.

(2) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne*, pp. 96, 97 et 99.

(3) Archives des Pyr.-Or. G. 54.

(4) Puiggari, *op. cit.*

(5) On trouve à la Bibliothèque de la ville de Perpignan ce bref que l'Inventaire G. des Archives des Pyr.-Or. mentionne sous les cotes 55 et 56.

(6) Archives des Pyr.-Or. G. 54.

(7) Coma, *Noticies de la iglesia insigne collegiada de Sant-Joan de Perpinya*, fol. 468, donne la date du 2 juillet, adoptée par l'office propre du diocèse d'Elne. Puiggari, au contraire, corrobore le notaire Pasqual.

le Saint-Siège, sortit d'Elne, vers les sept heures du matin, escorté d'un nombreux clergé et d'une foule compacte. Les reliques vénérées des saintes Eulalie et Julie étaient portées en triomphe de leur antique cathédrale à l'église Saint-Jean de Perpignan. De son côté, Onuphre Réart, suivant une longue théorie de deux cents jeunes filles vêtues de blanc, quittait cette dernière église et allait à la rencontre de l'auguste cortège. A son arrivée, eut lieu l'office pontifical célébré par l'évêque d'Elne. Alphonse de Coloma prononça une remarquable allocution. Le soir, des réjouissances publiques témoignèrent de la joie des perpignanais pour l'événement survenu dans la journée (1).

Les occupations et les soucis créés par cette longue affaire furent loin d'être un obstacle à l'activité administrative et intellectuelle de l'évêque d'Elne. Pendant que son vicaire-général, Onuphre Compter, procédait à la visite des églises du Roussillon (2), il parcourait lui-même diverses parties de son diocèse, pour se rendre compte de l'état matériel et spirituel des paroisses. A la suite de l'une de ses tournées pastorales, Onuphre Réart, déclara suspens, le 11 septembre 1601, Gaspard Pagès, de l'ordre de Saint-Jean de Jérusalem, et prieur de l'église de Collioure (3). Torres-Amat affirme que ce prélat fut l'auteur d'un petit nombre de brochures intitulées : *Opusculos historicos* qui ont presque toutes disparu (4).

Dès sa venue en Roussillon, Onuphre Réart avait conçu le projet de fonder un collège de jésuites au sein de la ville de Perpignan. Durant les premiers mois de l'année 1601, il fit prêcher dans la cité une mission par deux religieux de la compagnie de Jésus. Ceux-ci gagnèrent l'estime des perpi-

(1) Archives des Pyr.-Or. G. 769.

(2) Torres-Amat, *Diccionario critico de los escritores catalanes*, p. 528.

(3) Ms. du notaire Pasqual, déposé à la Bibliothèque de Perpignan, folios 7 et 8.

(4) Archives des Pyr.-Or. G. 13, 116.

gnanais et, grâce aux collectes ainsi qu'aux libéralités de l'évêque d'Elne, acquirent une maison pour y établir leur résidence. Des obstacles empêchèrent la fondation du collège jusqu'en l'année 1614 (1).

II. — *Evêque de Vich*

Onuphre Réart fut transféré sur le siège de Vich, dès les premiers jours de 1608. Le 8 janvier de cette année-là, il adressa une lettre au chapitre cathédral de sa nouvelle ville épiscopale, pour lui notifier sa nomination officielle à l'évêché de Vich (2). Les chanoines lui dépêchèrent deux des leurs en ambassade à Perpignan. En réponse à ce témoignage de déférence, Onuphre Réart écrivit, le 23 janvier 1608, une seconde lettre aux membres du chapitre de Vich pour les remercier. Il leur annonçait en même temps qu'il se rendait au concile de Tarragone. Le 16 avril suivant, Onuphre Compter, son vicaire général et André Réart, son frère, présentèrent aux chanoines les bulles de nomination du nouvel évêque. Celui-ci arriva dans son diocèse, le dimanche 20 avril. Sans retard, l'évêque de Vich procéda à la visite pastorale des paroisses soumises à sa juridiction.

Le 1er mai 1609, Onuphre Réart bénit le terrain sur lequel allait se construire le couvent des capucins, à Vich. Ce prélat eut l'honneur de faire aussi la pose de la première pierre du nouveau monastère. Le 26 octobre de l'année suivante, l'édifice étant achevé, les religieux prirent possession de leur nouvelle maison d'habitation ; au préalable, ils avaient organisé une procession solennelle qui se déroula dans les rues de la ville et que présida Onuphre Réart tenant en mains le Saint-Sacrement.

(1) Coma, *op. cit.*, folio 400.

(2) Luis Nadal, *Episcopologio de Vich*, t. III, pp. 274-285. Les faits rapportés dans ce chapitre sont extraits de ce dernier ouvrage.

La communauté séculière de Vich choisit Onuphre Réart pour arbitre dans le différend qui s'était élevé entre elle et le chapitre, au sujet des *scribanies*. Durant le court passage qu'il fit dans le diocèse de Vich, il tint deux synodes. Dans le premier, qui fut célébré le 29 avril 1609, ce pontife édicta quinze constitutions relatives à la discipline ecclésiastique. Il en promulgua cinq autres, durant le second qui se tint le 21 avril de l'année suivante.

III. — *Evêque de Gérone*

Après avoir occupé le siège épiscopal de Vich durant quatre ans, Onuphre Réart se vit désigné pour l'évêché de Gérone. Il en prit possession le 30 avril 1612. Deux actes principaux marquèrent son épiscopat dans ce nouveau diocèse. Onuphre Réart avait conçu le dessein de diviser son diocèse en doyennés ; il parvint à ses fins, malgré l'opposition que lui suscitèrent les membres du chapitre. En vertu d'un bref pontifical que Paul V lui adressa de Rome, le 23 novembre 1613, il fit une défense formelle aux ecclésiastiques de porter sur eux des armes.

En 1616, l'évêque de Gérone reçut la visite d'un vieil ermite inconnu qui lui conseilla de déposer la charge pastorale, pour mieux opérer le salut de son âme (1). Onuphre Réart accueillit les dires de l'étranger comme un avis venu du ciel, et sans retard demanda à Rome sa mise à la retraite. Les membres du chapitre qui avaient de la vénération pour leur évêque adressèrent des lettres au Pape et au roi d'Espagne, les priant de ne point accéder à la requête de l'évêque de Gérone. Après bien des hésitations, le Souverain Pontife agréa la demande d'Onuphre Réart qui ne quitta définitivement son évêché que le 21 février 1621.

(1) Villanueva, *Viaje literario à las iglesias de España*, t. XIV, p. 100.

IV. — *Retraite à Perpignan. Sa mort.*

C'est au sein de sa famille qu'Onuphre Réart vint goûter les douceurs de la solitude et du recueillement. Il n'en jouit pas longtemps, car la mort le frappa, à Perpignan, le 22 octobre 1622.

Après son décès, on transporta le cadavre d'Onuphre Réart dans la chapelle des chanoinesses de Saint-Sauveur. Il demeura exposé à la vénération des fidèles durant trois jours et trois nuits. On se disait que l'ancien évêque d'Elne était mort en odeur de sainteté. L'affluence des visiteurs fut immense autour de sa dépouille mortelle. Un soldat de la citadelle ne cessa de sonner la cloche du chapitre de la cathédrale, nuit et jour, à partir du moment de la mort du prélat jusqu'au moment de son inhumation. Le peintre Honoré Rigaud décora les piliers et l'enceinte de la cathédrale : on y suspendit quatre-vingt-dix-neuf écussons aux armes du défunt. Huit prêtres portèrent le cadavre du vénéré pasteur de l'église Saint-Sauveur à l'église Saint-Jean. Cinquante jeunes gens gagés, précédaient le cercueil, tenant allumées à la main des torches en cire (1). Le corps d'Onuphre Réart fut enseveli dans l'église du vieux Saint-Jean, devant le maître-autel (2). Abbé Jean CAPEILLE.

(1) Archives des Pyr.-Or. G. 50.
(2) Puiggari, *op. cit.*, p. 103.

LIVRES et REVUES

Littérature Provençale, *librarié P. Ruat, Marsiho.*

Vai parèisse bèn-lèu ! *Lei Bóumian* (Les Bohémiens), de Valèri Bernard, capoulié du Félibrige. Poulit voulume in-12, emé lou retra de l'autour, 3 fr. 50. Se tiro à despart 50 eisèmplàri sus grand papié de óulando e 15 sus papié de Japoun. Aquéleis eisèmplàri saran acoumpagna de doues aigofouert de l'autour, numerouta e signa de sa man. Pres, en souscricien : Oulando, 10 fr., Japoun, 20 fr.

En seguido dei *Bóumian*, s'estamparan dins lou meme biais : *L'aubre en flour*, pouésio ; *La Feruno*, novo ; *Bagatouni*, rouman (novo edicien).

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

N° 42 15 Juin 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Les Fêtes du 5 Juin

Nos fêtes catalanes du 5 juin ont été très brillantes. La presse locale et régionale et tous les organes du Félibrige ne tarissent pas d'éloges au sujet de l'accueil fait par la ville de Perpignan tout entière aux distingués félibres, qui avaient accepté de tenir dans notre cité le banquet traditionnel de la Santo Estello.

Notre jeune Société, quoique avec le plus grand dévouement, n'aurait pu, à la vérité, faire si grand et si beau sans le concours de la Municipalité, de Mgr l'Evêque et du Comité des Fêtes, auxquels elle adresse ses meilleurs remerciements.

Ce n'est pas dans quelques lignes échappées à la fièvre de notre enthousiasme que nous pourrions relater tous les détails — dont chacun a son caractère particulier, — de ces deux jours de fête. La Société d'Etudes catalanes recueille les documents pour faire une brochure spéciale de tous ces souvenirs, afin d'en conserver longtemps la mémoire. Tout ce que nous pourrions ajouter ne ferait que déflorer l'œuvre elle-même.

Cette brochure sera adressée à tous les membres de la Société ; les autres personnes qui désireraient la recevoir en ont un moyen bien facile : celui de se faire inscrire sur nos listes. Nous leur adressons d'avance nos félicitations et nos remerciements, non point seulement pour la faible obole qu'elles apporteront à notre Caisse mais aussi et surtout pour le sourire fait à notre vieille grand'mère : la langue catalane.

Juny de 1910

1	Dimecres	Sant Fortunat.	*Vents.*
2	Dijous	Sant Marceli.	
3	Divendres	Santa Clotilda, reyna.	
4	Dissapte	Sant Francisco Caracciolo.	*Bromadas.*
5	DIUMENGE	Sant Sanxo.	
6	Dilluns	Santa Paulina.	
7	Dimars	Santa Geneveva, verge.	
8	Dimecres	Sant Salustiá.	
9	Dijous	Sants Prim y Feliciá.	
10	Divendres	Santa Margarida, reyna.	
11	Dissapte	Sant Bernabé, apostol.	*Calitjas.*
12	DIUMENGE	Sant Onofre.	
13	Dilluns	Sant Antoni de Padua.	
14	Dimars	Sant Basili.	
15	Dimecres	Sant Modest.	
16	Dijous	Sant Francisco de Regis.	
17	Divendres	Sant Manel.	
18	Dissapte	Sant March.	
19	DIUMENGE	Sants Gervasi y Protasi.	
20	Dilluns	Sant Silveri, pape.	
21	Dimars	Sant Lluis de Gonzaga.	
22	Dimecres	Sant Paulino.	*Istiu*
23	Dijous	Santa Agripina.	
24	Divendres	La Nativitat de Sant JOAN BATISTA.	
25	Dissapte	Sant Guillem.	
26	DIUMENGE	Sant Pelayo.	
27	Dilluns	Sant Ladislau, rey d'Hongria.	
28	Dimars	Sant Lleó II.	
29	Dimecres	Sant PERE y Sant PAU, apostols.	*Calors.*
30	Dijous	Santa Emiliana.	

L'Œuvre d'Oun Tal

(SUITE)

Albert Saisset poète et linguiste

Il le blaguera encore quand il sera au fond de son trou, en train de « faire la grenouille » :

cridava : « I quina fam ! » de set poc que n parlava :
l'aiga al ginoll li arribava !

Il n'y a rien de vraiment sérieux. Pourquoi ne pas rire quand même ? Figaro a raison : « Je m'empresse de rire de tout pour ne pas être obligé d'en pleurer. »

Mais revenons aux amoureux. Saisset en a dépeint, des vrais, en activité, si l'on peut dire ; il est alors amusant et délicieux à la fois :

Aquei gallart — se diu en Pó de la Xiqueta —
en un petit carrer, prop del Pont den Vestit,
' via vist una minyoneta,
aixorida, fresca i guapeta.
Aixo l'havia engormandit ;
sempre a perlli rondinejava ;
en calque finestró quan la nina traucava,
ell, ixint de quatre cantons,
de la ma li feia potons.
D'aquei festeig la minyoneta
se mostrava ben alegreta,
i, tot cusint a prop de la seua graneta,
sempre llurcava pel carrê ;
mé, com de bo feia pas ré,
qu'ho esguerrava tot, la vella la mirava
de revès-ull, i se posava :
« Mé qu'espies a vai ? Qu'hi ha calcom de nou ? »
Ella deia : « Espii si plou. »

Il y a mieux encore. En voici deux côte à côte ; ils descendent de l'Albère, entre chien et loup ; l'heure est propice aux épanchements :

marxaven en davant, tot dos, per la drecera ;
era una nit de primavera ;
pels boscos, pels serrats tot callava, endormit ;
de la ginesta en flor l'aire pur embaumava ;
la lluna plena al cel brillava
com una hostia de plata al mitj de clavells d'or.
Nos tenien la mà, i an tots dos nos semblava
qu'un raig del paradís nos emplenava 'l cor.
Ai ! quin moment hurós aquei moment va sere !
Jo 'gués volgut baixar cada nit de l'Albera !

Oh ! la jolie petite pointe d'ironie du vers final ! C'est le bout de l'oreille que montre le poète comique.

Après Roméo et Juliette, Falstaff, le gros mangeur, une célébrité de l'endroit :

Ell menja i beu a reguitzé,
dolent o bo, tot ho rosega,
fret o calent, tot ho mastega ;
fa venir goig del veure a fê.
Es ragot, solit com un rure,
es boca-gros, té la dent dura,
un nas de ravec català ;
a taula, quan tothom cridalla,
sempre ell fa la mitja rialla,
mé pert pas lo temps a parlâ.
. . . . . .
Me feia recordar un viell nomat Lisot
que quan li dèiu : « Que caldría
per t'afartar ? » vos responía :
« Sant Joan plé de pa i plé de saucissot. »

Comme tout cela est local ! Toujours le pays, ses cultures, ses monuments.

Au tour des femmes. Saisset respecte, ou à peu près, les jeunes, les jolies, les *aixorides* et *guapetes* (selon sa formule, peut-être trop fréquente) ; mais gare aux laides, aux vieilles !

La una era prou joveneta,
prou guapeta,
mé l'aire un tant si po pioc ;
l'altra era vella, grossa, i tortejava un poc.
. . . . . .

Quan tenien un rec à saltar, pel vilatge,
jo deia a la vella : « Coratge ! »
Ella alçava la cama, en fent un gros gemec,
i puf ! Saltava al mig del rec.

Avec quelle joie narquoise le poète détaille les prévenances de cette dondon pour son cavalier ! Elle le bourre, de gré ou de force, jusqu'à lui glisser sournoisement dans la poche, suprême chatterie amoureuse,

Quatre canyos per passa camí.

Saisset ne s'est pas oublié, lui-même, dans la peinture de cette série de personnages ; mais il n'a pas osé le faire d'un seul coup. On le trouve presque partout, flânant par les rues, dans la campagne, évidemment à la recherche d'un joli vers, d'un type ou d'un mot comique. Le paysan satisfait de son sort et baguenaudant le dimanche dans les guérets, c'est lui :

« O bé pel campestre m'en vai
a l'hazart, per munt o per vai,
tot sol me fent l'enrahonada,
. . . . . .
Quan de men tornar sona l'hora,
xano-xano men vinc a la vila, content. »

Il adore la nature, et aussi les attroupements, le grouillement populaire. L'amoureux traqué le croise, dans sa fuite folle à travers la ville ; posément le poète le raccroche :

« Per veure !
Perqué corres aixís ? Quins modos són los teus ? »

Car peu importe la hâte de l'autre ; il faut qu'il sache ce qui s'est passé ; il est le maître, dans la rue.

Au foiral, il se trouve au bon endroit, pour contempler un brave *pagés* luttant avec son cochon :

Un mussurt que passava aquí,
tot en nos espiant, se crevava de riure.
Jo, enfadat, li dic : « Mé perqué riu aixi ? »
« Mon amic, me respon, lo riure nos fa viure
en nos ajudant a paî. »

Le voici maintenant devant sa table de travail, attendant les visites des fermiers, des cultivateurs, de sa clientèle comique. Arrive le conscrit aux varices. Il va lui donner de bons conseils, mais il n'oubliera pas de le blaguer finement :

« Bah ! home, t'hi feràs. En tot cal la costuma.
mî 'l teu burro...

Comme on le sent heureux, quand le gros niais lui conte son aventure !

Un autre jour, il grimpe au clocher de la Cathédrale. Le coq l'attendrit sur son piteux état, non sans lui inspirer pourtant un calembour :

Ets un gall que vos fa venir carn de gallina.

Mussú Josep, c'est encore lui, dans son rôle de faux badaud et dans son rôle de vrai riche, aussi, que le populo malmène parce qu'il a gagné à la loterie. Dans le *Casament tremblant,* il y est encore, en spectateur, ou plutôt en acteur passif.

Il ne serait pas bon Français et encore moins bon Catalan s'il ne décochait pas quelque petite malice au sexe. La Fontaine, son maître, n'y a jamais manqué ; écoutez Saisset :

Trapi tothom a punt, tothom hasta les dònes,
qu' és lo que m'estona lo més ;
per se fer esperar ja sabeu si son bones,
i que sempre els hi manca una peça d'harnès !

Qui amb donas va i burros mena,
ja té fena !

Et ce charlatan de la foire qui a oublié... sa femme chez les sauvages !

Les enfants sont assez rares dans les monologues. Pourtant une frimousse typique est ce futur héros de la table qui, bourré de plats, se met à pleurnicher au dessert parce qu'il « n'a pas eu de tout » : « il veut des noix » !

Et voyez cette bande de moineaux lâchée à travers champs :

me sembla de 'ls he veure encara aqueixos prats
hont nos 'vien tant alegrats
del temps qu'eri petit, ambe d'altres mainatges,

delitosos com d'esquirols,
a seguir, per les flors i les herbes selvatges,
cinglatanas i parpallols !
me sembla de la veure aqueixa font tant clara,
on, de corre animats encara,
venien, descuidant que nos era defès,
imprudents com tots los pallagos,
a beure d'aiga un munt de tragos,
sense que mai cap mal nos fés !

Une large place a été faite par le poète aux hôtes inférieurs de la campagne. Nous verrons plus loin comment il dépeint un *nodricer* rétif ; le cochon a, semble-t-il, un privilège particulier ; voici un monstre de l'espèce, celui de la loterie :

al mig un porc era estirat :
mai s'era vist bestia tant grassa ;
tot porc és magre en vist d'aquei ;
siguent tot blanc, semblava, ajupit su la plaça,
una inmensa bofa de grei.
En lo cotxant al cim del carrer de l'Anguila,
segur qu'al mendre poc que l'hagessen possat,
fins a l'altre bot de la vila,
sense s'arrestar mai, ell hagés rodolat.
Quan se volia alçar, panxegant, s'esforçava,
i, com podia pas hi acudir tot sol,
el mestre, per la cua el tirant, l'ajudava ;
lo ventre li tocava al sol,
i, quan havia fet quatre passos a penes,
rembolava, com quan sul foc bull un topi,
i, de caps i de culs, de ventres o d'esquenes,
cansat i tot bufant, se tornava ajupi.

C'est d'un réalisme extraordinaire ; il y faut encore une blague marseillaise :

mireu qu' és bel ! quina esquenaça !
Es tant gros que, dins de la Bassa
el posant ahir pel rentar,
i bé la Bassa va rutar !

Cette ivresse de rusticité tient toujours le poète ; il ramène tout à la campagne, à la campagne vulgaire ; ses comparaisons y sont presque toujours prises :

L'homme qui a trop mangé à table est

botat com un canart que mostra lo guifé ;

Le rat expérimenté mourut vieux, non comme Mathusalem, mais « comme un pré » ;

Le soleil est rond « comme un crible » ;

L'homme altéré « a une soif de cheval » ;

L'amoureux s'échappant par les toits, y glisse *com un sabataç ;* il s'enfuit ensuite *com un roba-gallines ;*

L'étoffe de la jaquette que le *pagés* vient d'acheter est « couleur de son » ;

Le paysan, aux prises avec le lutteur forain, est comprimé *com la vinaça dins la prensa ;* son adversaire s'abat à terre « comme un prunier » ;

La poitrine du charlatan est décorée au point de ressembler à *un paradó* ;

Le conscrit s'habituera aux coups de canon « comme son âne » aux coups de houssine ;

L'âne se partage d'ailleurs les préférences avec le cochon : le médecin à la grosse voix, *quan parla sembla que brama ;*

Le célibataire qui se fait lui-même la popote est *flac com una bleda ;*

Le fat qui se pavane

ambe nou borrassos
l'hagessen pas pogut cintar ;

Le coq de Saint-Jean déclare :

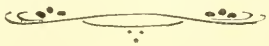
de prop son gros com un marrà.

L'invité à la noce, flanqué de deux cavalières, se compare à « un attelage » ;

i me vari desacollar.

Et le *nas de ravec catalá ?* Et les jolies métaphores pour exprimer la fuite sournoise : *llauri cap a la porta... m'anguili cap a l'hort !* ou la course en zigzag : *Aqueixa bestia lluertera ?*

(A suivre.) Paul Bergue.



Textes catalans

1437. — Sentence arbitrale. (G. Bolet, notaire d'Elne, Manuel : A. 95. — feuillet détaché.)

Nos, Frances Vilar, de la vila de Perpenya, e Guillem de Malorques, de la ciutat d'Elne, arbitres arbitradors hi amigables composidors elegits per Huget Domenec, del mas d'en Quintana, quondàm, d'Elne, agent, de una part, e per los Venerables en Guillem Berard, Anthoni Rocalba e V. Vesia, consols de la dita ciutat, de l'altre part, defenents, sobre un rec nou qui passa per une possessio de la muller del dit Quintana *(sic)*, dejos designada e confrontada, fet per los Venerables Consols passats de la dita ciutat, ioqual rec a de lonc LXII canes, e entre cos e ymes tres canes d'ample, e comensa de intrar a la possessio del Venerable en Berenger Descallar e ix a la possessio de G. Tabio.

Vist e reconegut lo dit rec a ple, e la possessio i el loc per ont passa, e reconeguda la valua de la terra que es molt steril e no fructificant : Vista e reconeguda la vinya qui en aquesta es plantada, que val poc : e aguts aqui molt d'altres persones de la dita ciutat, ab los quals nosem informats de la possessio, la qual stimarem a fort poc, per so cant es terra morta e blancha, esta rost, e guira l'asquena al sol e la cara a la tremontana, e que no fructifica ni a costumat de levar gayre frut, e so que leva es de poca valua : Ausides les parts a ple, pronunciam e declaram en la manera seguent.

Primo, pronunciam e declaram que la ciutat pac al dit Uguet, en paga hi en esmeda del dan que lo dit rec li a fet, e per paga de la terra, que ha de lonc les dites LXII canes, e de ample tres canes, quatre liures e tretze sous, per dessi a totes festes de Nadal primer vinent, sots la pena en lo compromes contenguda.

Item pronunciam e declaram que lo dit Uget Domenec e sa muller aien a fer carta de venda del dit rec e del lonc e ample de aquell, aixi com dessus es dit, ab les clausulas necessaris, a coneguda de un savi o de un notari per los dits consols elegidor sots la pena e jurament, en lo compromes contengut.

Item pronunciam e declaram que cascuna de les parts aia a lausar hi amologar la nostra present sentencia, sots la dita pena e jurament, dins spasi de dos dies aprop que los sera intimada.

Item pronunciam e declaram que la dita ciutat pac hi aia a pagar a nos altres de present, per nostres trevalls, so que los plaura.

Dicta die..., etc.: Testes..., etc.

R. de Lacvivier.

TOLOSA

A D. A. Vegue y Goldoni.

En rumiant potser alguna poesía,
à Sant-Jaume d'Espanya, Guido Cavalcantí,
l'amich el mes preuhat de Dant, el Florentí,
anava de romeu, cavalcant, un bon día.

Entrá dins una iglesia, aixís com ho solía,
y un encís tolosá d'amor el va ferir,
qu'en la nau de la Verge, morena am blanch satí,
el mirar de Mandetta com un cel blau lluhía.

Y jo crech qu'allavors va deixâ 'l seu camí,
jo crech que'l riu Garona allavors li va dir :
es per tú qu'he guardat la viola aromosa.

Y aixís com Micer Guido, trovador triomfant,
cap un llunyá realme anant jo cavalcant,
els teus campanars d'or m'han cridat, oh Tolosa !

Tolosa, 1910.

Joseph Pons.

A propos du mot " Regalades "

La question posée dans notre dernier numéro au sujet du mot *regalades* nous a valu trois réponses que nous publions avec plaisir. Cette expression avait, en effet, été traduite de tant de manières, qu'il convenait d'en fixer définitivement la traduction française :

I. Exemples

D'abord, quelques exemples. Ils sont empruntés au grand Jacinto. Je les range suivant la série des sens, qui me semble plus logique.

1. *Regalar*, verbe neutre, *fondre, couler, dégoutter.*

Je n'ai pas d'exemple écrit de ce verbe *regalar* (1). Mais il est dans la langue parlée. On dit : *La suhor me regala del front, lo front me regala de suhor.* »

Verdaguer a le substantif *regalim, écoulement,* que Pépratx traduit par *ruisseau.*

> Regalims d'or y d'argent que dels ruhents cingles baixaren à les planes (*Atlantide,* page 18, édition Pépratx.)

On a encore *beure à la regalada.*

2. *Regalar*, verbe actif, *donner quelque chose en présent.*

> A falta de pédres fines los regala ginebrons (*Caritat,* page 143).
> L'arba hermosa que 't regalá la fada (*Canigó,* VII).

Une mendiante d'Andorre me disait récemment : « Lo rey d'Espanya 'm regalá cinch duros. »

3. *Regalar* (comme en français) se dit des choses que l'on fait pour être agréable à quelqu'un, au sens propre et au sens figuré.

> Los he regalats ab fruyta
> No som dignes d'aqueix tresor ab que 'l Senyor nos regala (*Caritat,* 63).

4. *Regalarse, faire un bon repas* et figurément *trouver plaisir à quelque chose.*

Per regalarse ab sa cantarella (*Canigó*, X).
Se regala ab sos besos una estona (*Caritat*).

D'eix paradis de delicies
Se regala ab les premicies (*Caritat*, 22).

5. *Regalat, regalada.*

Alli grogueja la daurada bresca de regalada mel de romani (*Canigó*).
La font regalada del cristall (*Canigó*, VII).
Lo regalat perfum (E, 124); exa aigua regalada (E, 196).
Montanyes regalades (*Canigó*, VII).

II. Etymologie

1. *Regalar, regalat* ont certainement la même origine que les mots français *régal, régaler*, etc.

J'ai établi la série des sens, comme si *regalar* (1), fondre, était le mot primitif, comme si *regalar* (1) et *regalar* (2) étaient un même mot, qui aurait passé du sens propre de *couler* au sens métaphorique de *se montrer généreux*.

Littré nie qu'on puisse prouver qu'ils ne sont pas deux mots différents. Il ajoute que *regaler* est d'origine incertaine. Néanmoins, il conjecture *re* et le vieux français *galer* qui se trouve dans *gala, galant*. Cette étymologie, loin d'exclure le sens que je donne plus bas à *regalades*, le confirme, car *galer* signifie *étaler de la magnificence*. Littré cite cet exemple : « Ils étaient du prince très bien galés. Bolivard. » Et cette étymologie me plaît. Elle doit être plus scientifique, puisqu'elle a le suffrage d'un fameux lexicographe.

Pour permettre de mieux comparer, je cite deux exemples sur le mot catalan qui traduit le français *gala*.

Ab totes ses banderes les naus li fan la gala...
Vestida ab totes ses gales...
Lo vent... les gales trocejant del mes de maig... (Verdaguer).

2. *Regalar*, etc., pourrait aussi être rattaché au verbe grec ῥεῖν, *couler*, futur ῥεύσω. Comparez *rech, rega, reguera, reuma*.

III. Signification

On peut donc soutenir que *regalar* a passé du sens de *couler, se fondre*, à celui de *donner en présent*, de *faire couler sur quelqu'un, sur quelque chose, un présent, un don, un plaisir*, etc. Il faut y ajouter l'idée de magnificence pour tenir compte de l'étymologie de Littré.

La forme passive de *regalat, regalada* ne l'empêche pas d'avoir un sens actif : *Lo regalat perfum, eixa aigua regalada*. Le français a pour l'actif le mot *regalant*.

Regalat a, dès lors, un sens passif et un sens actif en même temps, un sens passif ou absolu, c'est-à-dire doué magnifiquement, gratifié, comblé de toutes les qualités qui constituent sa nature ; un sens actif ou relatif. c'est-à-dire les qualités que la chose dont on le dit possédé dans la perfection satisfont celui qui a le bonheur d'en jouir. *Regalat perfum*.

Montanyas regaladas, vestides ab totes les gales : Montagnes comblées de toutes les perfections, montagnes par excellence où l'on trouve tous les agréments que l'imagination rêve de trouver dans une montagne.

Montanyes regalades : Montagnes offertes comme un présent délicieux à une contrée que le Créateur a aimé particulièrement.

N. B. — *Un home regalat, una dona regalada* sont régalés et ils peuvent ne pas régaler. Il en est autrement des choses. *Un parfum regalat, una aigua regalada* sont régalés et... régalent.

Es que tot aixo seria un regalat boci ?

Lluis Salvat.

Regalat vient évidemment de *regalo, cadeau*, qui vient lui-même de *rex, roi*, la largesse et la magnificence étant l'un des attributs les plus saillants de la royauté.

Ce mot signifie donc : comblé de dons, bien traité, largement doté, et, suivant la même idée, bien pourvu, fortuné. Ce dernier mot est celui qui rendrait le mieux le mot *regalat*... On chante, dans l'opéra : Cabanes fortunées !... Oh fortuné séjour !... L'on connaît aussi les Iles fortunées.

Voici des exemples de cette acception :

Sota l'ombra dels castanyers, en mig de la natura mes regalada.
(Massó Torrents, *Croquis Pyrenencbs*, II, p. 9).

Vall celebre per lo regalada i per lo sanitosa.
(Mossen Verdaguer, *Viatges*, p. 40).

Passar una vida regalada.
(Russiñol, d'*Aqui y d'alla* : *Las mosques*, p. 80).

Mai havia viscut tant tranquil y regalat,
(Pous y Pagès, *Per la vida*, p. 39).

Ce serait donc une erreur de faire venir ce mot de *rigare* (regare), *arroser*, quoique le même mot, ayant cette dernière origine, existe aussi avec le sens précis de *ruisselant*, *arrosé*, ce dont la locution *boire à la regalade* est un exemple.

Ce mot, du reste, par suite d'imperceptibles transpositions d'idées, peut changer légèrement d'acception suivant le substantif auquel il est appliqué. Ainsi dans l'expression : *fruyta fresca y regalada*, il faudrait traduire *regalada* par *savoureux*.

Ces deux mots, *fresc* et *regalat*, se rencontrent si fréquemment accolés qu'ils forment comme une locution courante. Celle-ci aurait peut-être trouvé son origine dans la chanson elle-même de *Montanyas regaladas*, dont une des 3 leçons, que l'on a fait remonter à 1275, est la suivante :

Montanyas de Canigó
Son frescas y regaladas
Al demès ara al estiu
Que las ayguas son geladas.

R. L.

❖ ❖ ❖

Si la traduction de *montanyas regalades* par *montagnes délicieuses* ne nous satisfait pas, nous paraît banale, c'est peut-être que notre *regalat* catalan nous semble contenir une impression précise de fraîcheur, qui n'est point rendue par des épithètes générales comme *délicieux*, *ravissant*, *charmant*, *agréable*. Et, en effet, *regalar* en catalan a deux sens : 1° celui de *dégeler*, *se fondre*, *ruisseler* ; 2° celui de *réjouir*.

Dans ce dernier sens, il faut évidemment le rapprocher des

mots français *régaler*, *gala*, *galant*, etc., tous dérivés d'un radical germanique *gal*, gai. Mais d'où vient le premier sens ? Diez établit que l'espagnol *regalar* a (comme le catalan) le sens propre de *fondre*, d'où il a passé à celui de *caresser*, *faire des présents*, *régaler*.

D'où vient ce sens propre de *fondre* ? Du latin *regalare*, répond Diez ; et il le prouve par l'ancien espagnol *plomo regalado* plomb fondu rapproché du latin *plumbum regalatum* qu'il trouve dans d'anciennes gloses.

Littré, v. *régaler*, déclare l'origine incertaine, penche vers l'ancien français *galer* (réjouir) ; juge l'opinion de Diez ingénieuse mais non suffisamment prouvée ; car Diez n'établit pas, dit-il, que *regalar*, *fondre*, et *regalar*, *réjouir*, sont bien le même mot, et que de la première signification on a pu passer à la seconde.

Un autre argument de Diez, c'est que dans la « Cantilène de Sainte Eulalie » (xe siècle) on trouve le mot *regiel*, que les commentateurs traduisent par *royal* (regalis) et qu'il rend par *caresse*, le supposant dérivé d'un ancien verbe français *regeler*, venu du latin *regelare*. « Ces hypothèses, sans être impossibles, sont compliquées », dit Littré.

Que conclure ? Qu'une des beautés particulières de notre Canigou est caractérisée avec une heureuse précision par cette épithète catalane de *regaladas*, où chante le jaillissement des fraîches sources de la montagne, dévalant vers la plaine en cascades argentines :

Y neixen de tes corregadas
aygas pures com lo cristall
que per la penda enrossegadas
Corren, en ressaltant, s'escampar per la vall.

XXX.

Nous avons le plaisir d'annoncer la représentation en plein air, au rond-point du Square des Platanes, à Perpignan, les 9 et 10 juillet 1910, de l'*Arlésienne*, de Daudet (traduction catalane de G. Violet) et *Terra Baixa*, tragédie catalane d'Angel Guimera.

Le livret de l'*Arlesiana* en catalan est en vente à l'imprimerie Comet, rue Saint-Dominique, 8. Prix : 2 francs.

In Memoriam

Al meu difunt oncle, Vicens Berga.

Descansa ! Has arribat a cap de ta carrera,
fart de sufrir,
però deixant a tots la gran lliçó darrera
del ben-morir.

Paisà nat de paisans, de jovent emprengueres
l'aspre camí ;
tal l'havien trescat els vells, tal, bon fill qu'eres,
el vas seguí.

Has vist la terra rica un temps, denprop, ay ! pobra ;
amb cor ferreny
sempre, entre camp i vinya, has portat en ta obra
el teu clar seny.

Al peu d'un campanar, tres vilatges, la vila
per horizont,
s'ha escorregut ta vida, any després any, tranquila,
com una font.

Tant menuda remor eixa fonteta feia,
la veíen pocs ;
mès era una aigua pura, i l blau del cel hi reia
per entre ls rocs.

Genit de l'avior, bella ànima senzilla
de ver paisà !
Llevor rara, que en l'erm del segle s'escampilla,
per no brotà !

Eres d'un temps en que al pagès digna pagesa
feia costat,
temps dels rotllos entorn de la llar..., i, estranyesa !
fadri has restat.

Això fa que no més has comptat amb l'afecte
dels teus germans ;
mai, una hora, t faltà ; ni, en ton poble, el respecte
de xics i grans.

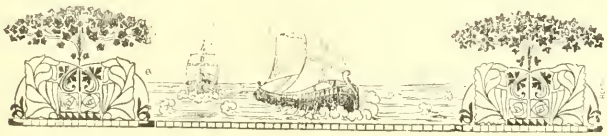
Si l teu nom no s llegeix dels héroes i sabis
al llibre d'or,
que hi fa ? El record de l'hom, molt més que sobre ls llavis,
val dintre l cor.

Segueixin els Sobercs marcant, fites de gloria,
el pas del temps;
com ells, el més humil a l'humanal historia
obra a l'ensemps.

Jo doncs que al teu capçal no estava, en l'hora trista
del llarg adeu,
cap al teu clot tant lluny giro plorosa vista
i rauca veu ;

i, en símbol de ta ruda, i sana, i altiva vida,
amant nebot,
poso entorn de ta faç, pel dolor amagrida,
d'alzina un brot.

(Febrer 1910) Pau Berga.



Choses catalanes

Concours de Danses catalanes

A l'occasion de sa fête annuelle, la Société « La Fraternelle » de Céret organise un concours de *sardanes* et de *contrepas* avec prix. Bravo, mille fois bravo ! Que les organisateurs de ce concours reçoivent nos meilleures félicitations. Nous ne croyons pas, certes, qu'on puisse remettre en honneur dans notre Roussillon ces vieilles danses catalanes, auxquelles les danses modernes font une concurrence si effrénée. Mais c'est par de petits détails de ce genre, c'est par un appel constant au sentiment régional et à l'âme d'un pays, qu'on arrive à maintenir dans les cœurs le culte d'un idéal et la foi en l'avenir de la race. Tout se tient, tout s'enchaîne : rien donc n'est à dédaigner qui peut contribuer, même pour une part infime, à la grande œuvre provincialiste. Que nos jeunes gens de Céret retrouvent, au cours de ces danses, le rythme souple de leurs ancêtres : ils n'ont rien à y perdre, ils auront au contraire tant de choses à y gagner physiquement et moralement !

❖ ❖ ❖

Grammaire catalane (1)

MM. Barrière & Cie, imprimeurs-éditeurs à Perpignan, viennent de publier une seconde édition de la grammaire catalane de Puiggari. C'est ce que nous avons demandé ici même, il y a à peine quelques mois, et nous ne pouvons que nous réjouir de cette bonne nouvelle. Le devoir de tout amateur de langue catalane sera maintenant d'acheter cette grammaire, qui devrait figurer dans la bibliothèque de tous les Roussillonnais. N'oublions pas, en effet, que les bonnes volontés ne sont pas suffisantes par elles-mêmes ; elles ont droit à un encouragement. Rien ne démoralise davantage que l'indifférence. Il nous serait si facile cependant, par un petit effort et un léger sacrifice, de venir en aide à ceux qui ont entrepris la restauration des études catalanistes. Il dépend, en somme, de chacun de nous que ces études soient florissantes.

(1) *Grammaire catalane-française* à l'usage des Français obligés ou curieux de connaître le catalan, par Pierre Puiggari, avec préface de M. Pierre Vidal, bibliothécaire de la ville de Perpignan. Prix : 2 francs.

Tarde de desconhort

I. L'Oferta

Com á n' els pobres morts s'als-hí porta l'oferta,
l'oferta de pa blanch y de ví del recó,
jo vinch, pietadós, y amarat de dolor
á portar la meua ánima, de bat á bat oberta...

Io vinch á tornar dir l'anguniós cant d'amor
á l'anar qu'he deixat com la rosa marcida,
y vinch á escampillar les fulles de ma vida
á l'ombra dels xiprers del nostre desconhort.

Ara, si l'illusió clou sa blava parpella,
si te n'he tret del cor l'esperansa vermella,
y si nos diu el món que 'ns hem de descuydar,

Cantem prop de la fossa, la fossa encare oberta,
aquell cant que potser no reviscolará,
com á n' els pobres morts s'als-hi porta l'oferta.

II. Campanes que canteu

Campanes que canteu, canteu per ma tristesa...
En la vila adormida, no la poder bressar...
L'adeu que jo n'he dit may mes s'esborrará...
Y 'l realme he deixat d'amor y de bellesa...

Era dins la nit fosca, allá, prop de la font...
El rellotje s'ohía escampillant les hores...
Y allavors te va dir, am sa veu qu'ara anyores,
qu'un tocar de campanes era per ella un món...

Com era blanca y dolsa en la pedre assentada !...
La nit, la bona nit, com era perfumada,
buixos de la Molina, en son ayre ivernench !...

Mes ara veig el poble acompanyant l'enterro,
una caixa de roure, una caixa de ferro...
ohi tres tochs de mort en un día grisench...

(3 mars 1910) Joseph Pons.

Bibliographie

Nous devons rappeler à nos amis un livre qui a paru ces temps derniers : *Les promeses amigues*, de Plácit Vidal (Barcelona ; Imprempta Aladern, carrer d'en Llovera, 58, Reus ; 2 pesetas). C'est à la fois l'œuvre d'un bon écrivain et d'un vrai poète. Avant ce « romanç d'una passió », Plácit Vidal avait déjà publié deux volumes : *Les grans Accions y les Soletats* (poesies y poemes), et *L'Amor artista* (poema). L'auteur prépare encore d'autres volumes en prose et en vers.

❖ ❖ ❖

Il nous faut signaler également la publication de la si curieuse traduction catalane de Rabelais : *Pronòstich Pantagruelí* par Lluis Deztany (L. Faraudo de Saint-Germain). C'est une superbe édition sur papier de luxe, en gothiques et à deux teintes, avec de vieilles gravures. En vente à Barcelone, librairie d'Alvar Verdaguer, Rambla, en face du Liceo. Nous devons au même auteur la traduction catalane : *Les grans e inestimables Croniques del gran y enorme gegant Gargantua*, publiée dans les mêmes conditions précédemment. Tous les amateurs de belles éditions voudront se procurer ces deux volumes.

HISTOIRE LOCALE

Figures d'Évêques Roussillonnais

Michel Pontich

Evêque de Gérone (1686-1969)

I. — *Religieux franciscain*

Michel Pontich naquit à Bouleternère, le 20 novembre 1632, de François Pontich et d'Anne Izern (1). Aussitôt après qu'il se fut appliqué aux classes de grammaire, ses parents l'envoyèrent à Perpignan pour y faire ses humanités et sa philosophie. Il prit, très jeune, l'habit de l'Ordre de Saint-François, à Perpignan. L'année de son noviciat expirée, Michel Pontich fut admis à la profession ; et, après avoir été pendant quelque temps chargé de l'enseignement de la langue latine dans le couvent des religieux franciscains d'Ille-sur-Tet, il fut envoyé à Gérone. Le 16 mars 1652, il fut agrégé à la cléricature. Le 10 du même mois, Hyacinthe Serroni, évêque d'Orange, lui conféra les ordres mineurs et le sous-diaconat dans l'église du monastère de Saint-Pierre de Galligans, à Gérone.

Après avoir été employé pendant un certain temps comme lecteur ès-arts au couvent de Reus, Michel Pontich fut envoyé à Vich, pour s'y adonner à l'étude de la philosophie et de la théologie. Dans le courant de l'année 1654, il

(1) Cette biographie est un abrégé de la vie de Michel Pontich publiée par Mgr Tolra de Bordas dans l'*Ordre de Saint-François d'Assise en Roussillon*, Perpignan, Latrobe, 1884, pp. 189-213.

fut promu au diaconat ; le 10 décembre, l'évêque de Vich, Raymond de Sentmanat, lui conféra la prêtrise.

Appelé d'abord à professer la philosophie dans cette même cité de Vich, Michel Pontich débuta dans la chaire en improvisant un sermon qu'on l'avait prié de prononcer lorsque la cérémonie était déjà commencée. Nommé ensuite lecteur de théologie, il remplit successivement cette fonction à Gérone, à Tarragone et à Barcelone. Délégué par sa province au Chapitre général de Tolède, il conquit les suffrages de ses frères par sa science et la douceur de ses manières.

Michel Pontich devint gardien de Tarragone et custode. Dans ces diverses situations, il ne chercha à s'élever au-dessus de ses subordonnés que par sa fidélité à observer la règle de l'Ordre Séraphique. Le pain étant venu à manquer dans le couvent, on vit Michel Pontich, comme un simple frère-lai, se charger de la besace et aller demander l'aumône de porte en porte.

Ce fut sur ces entrefaites, que le Général de l'Ordre, voulant utiliser la science et la vertu de Michel Pontich, le choisit en qualité de commissaire-visiteur des couvents du royaume de Sardaigne. Le P. Zarcosa, commissaire-général de l'Ordre, ayant eu connaissance des qualités du saint religieux et de la manière dont il avait rempli sa mission en Sardaigne, le désigna au Général comme commissaire-visiteur pour la province de Valence. Ce même P. Zarcosa, ayant convoqué le chapitre général de Catalogne, dans la ville de Reus, le 18 mars 1684, Michel Pontich y fut élu Provincial à l'unanimité. Il remplissait en même temps la charge de Qualificateur du Saint-Office.

Michel Pontich était depuis un an à peine à la tête des Franciscains de la Catalogne, lorsque le roi d'Espagne, Charles II, le désigna comme évêque de Gérone, sur la recommandation du marquis de Legañez. Innocent XI agréa la proposition et expédia les bulles de nomination, le 30 avril 1686.

II. — *Evêque de Gérone*

Le nouvel évêque de Gérone fut consacré dans l'église d'Arenys-de-Mar, le 25 juillet 1686, par J.-B. Desbach, évêque d'Urgell, assisté d'Antoine Pascual, évêque de Vich, et de Joseph Mora, auxiliaire de l'archevêque de Tarragone. Le 8 octobre suivant, Michel Pontich fit son entrée solennelle dans sa ville épiscopale. En prenant possession de son siège, le nouveau pontife remarqua l'état dans lequel se trouvaient les alentours de son église-cathédrale. Il conçut le projet de faire construire un grand escalier pour en faciliter l'accès. Aussitôt qu'il eut obtenu l'agrément du chapitre, le prélat se mit à l'œuvre et fit construire cet escalier somptueux, composé de quatre-vingt-dix degrés, formant trois grands paliers, le tout d'une largeur de vingt mètres, qu'on admire aux pieds de la cathédrale de Gérone.

Sur la demande de l'évêque, les chanoines ne firent aucune difficulté de réunir le chœur au presbiterium, d'autant que le généreux prélat s'engageait à supporter de ses deniers les frais nécessaires à la construction des grilles et du trône épiscopal (14 avril 1690).

Cette même année, Michel Pontich sollicita et obtint de Rome une décision favorable à son chapitre, qui désirait depuis longtemps voir résoudre quelques questions de préséance au sujet des places destinées, dans les cérémonies, soit aux chanoines, soit aux magistrats de la ville. Le 12 décembre 1690, l'évêque de Gérone présida à la fondation du couvent établi sous le vocable de Saint-Salvien, dans la circonscription de la paroisse de Saint-Michel de Clodells.

III. — *Exil*

La Catalogne ne tarda pas à être violemment agitée par la guerre. Le maréchal de Noailles, ayant gagné sur les troupes espagnoles la bataille du Ter, la conséquence de

cette victoire fut la reddition aux Français de la ville de Gérone, après dix ou douze jours de siège. Cette place demeura au pouvoir des Français (1694-1697) jusqu'au traité de Ryswick, qui remit la couronne d'Espagne en possession de tout ce qui était précédemment tombé au pouvoir de Louis XIV. Ces événements mirent Michel Pontich dans la nécessité de s'éloigner de sa ville épiscopale et de son diocèse. Il se retira, le 10 juillet 1694, à Arenys, d'où en 1697, il se rendit à Reus, dans le couvent franciscain où il avait autrefois enseigné la théologie.

L'évêque de Gérone rentra dans sa ville épiscopale vers la fin du mois de janvier 1698, au milieu des applaudissements et de la joie universelle, qui rappelaient sa première prise de possession ; mais ce fut pour y mourir bientôt après.

Dans le courant du mois de septembre 1698, qui suivit sa rentrée à Gérone, il déclarait à son neveu, D. Sulpice Pontich, chanoine de sa cathédrale, qu'il ne tarderait pas plus de trois ou quatre mois à quitter cette vie, et que l'église de Sainte-Claire serait le dernier degré de son escalier, faisant allusion à l'église du couvent des Clarisses qu'il venait de restaurer, et à l'escalier de la cathédrale, qui avait été un des premiers travaux de son épiscopat.

IV. — *Son tombeau*

Le décès de Michel Pontich survint dans le palais épiscopal de Gérone, le 26 janvier 1699. La dépouille mortelle du prélat fut déposée le 30 du même mois sous le presbiterium de la cathédrale. On grava sur sa tombe l'inscription suivante qui se recommande par sa singularité. Elle est rédigée en phrases léonines de quinze syllabes à hémistiches rimés, et conçue en ces termes :

D. O. M.

Prorsus omni laude dignus. Fr. Michael Pontich,
Pauperum pater benignus, ardens zelo, jacet hic.
Sedis hujus almæ præsul virtutum demonstravit
A domo Gallisuæ exul annos quatuor pavit
Dilectum sibi commissum tot gregem manu et ore.
Ardue tractans remissum, debilem sed amore
Quem religio minorum præsidem jam fecerat
Ad exemplar doctiorum, Bula mundo dederat.
Absque scalis magnæ portæ, plures sunt memoriæ
Quæ fletum movent in morte, preces atque gloriæ.
Annos terdecim Pastoris jam fere compleverat,
Cum finem tanti laboris pax Dei decreverat.
Die XXVI januarii MDCXCIX.

Joseph-Marie-Luc de Ponte d'Albaret

Evêque de Sarlat (1778-1793)

I. — *Père et aïeul, Intendants du Roussillon*

Etienne de Ponte d'Albaret, seigneur de divers lieux, était originaire du Piémont. Sa famille étant venue s'établir en France, il prit du service dans ce pays et occupa sucessivement les sièges de Premier Président à Pignerol, de Président à mortier à Rouen. A la mort de Joseph de Trobat, il fut nommé, le 4 mai 1698, Intendant du Roussillon et Premier Président du Conseil Souverain de cette province. Il exerça ses fonctions d'Intendant jusqu'en 1709 : il conserva sa dignité de Premier Président jusqu'à sa mort survenue le 14 juillet 1727. Son corps fut inhumé dans la chapelle du Saint-Sacrement de la cathédrale de Perpignan, où se trouvait le caveau de sa famille.

On connaît de lui un mémoire qu'il écrivit en 1710 intitulé : *Mémoire de la Généralité de Perpignan ou province de Roussillon dressé par ordre de Mgr le duc de Bourgogne.*

Etienne d'Albaret avait épousé Marguerite Birague de Wisque qui posa, le 12 juillet 1699, la première pierre de la chapelle du Christ ou de *la Sanch,* dans l'église Saint-Jacques de Perpignan. En mourant il laissa trois enfants : Emmanuel, qui acheta, le 27 février 1704, du marquis de Thony, son régiment pour le prix de 85.000 livres ; Antoine-Marie, qui exerça les mêmes charges que son père, et Hélène qui fut abbesse de l'Abbaye Royale des Bénédictines de N.-D. des Colonnes, dans la ville de Vienne, en Dauphiné.

Son fils, Antoine-Marie, obtint, l'année 1718, en survivance de son frère, la charge de Premier Président qu'il exerça jusqu'à sa mort survenue en 1750.

Il avait eu, de son mariage avec Marie-Thérèse de Chefdebien, vicomtesse d'Armissan, trois fils : Joseph qui mourut sans enfants, en 1792 ; Jean-François, vicomte d'Albaret, qui épousa Josèphe Delpas, sœur de la marquise de Blanes ; et Luc, évêque de Sarlat (1).

II. — *L'abbé d'Albaret*

C'est à Perpignan que naquit, le 18 octobre 1736, Joseph-Marie-Luc de Ponte d'Albaret. Il fit avec succès ses études au collège Louis-le-Grand et entra ensuite à Saint-Sulpice. Le 24 janvier 1751, Charles de Gouy, évêque de Perpignan, lui donna la tonsure dans la chapelle de ce séminaire, avec l'autorisation de l'archevêque de Paris (2). Quelques années après, il recevait la prêtrise des mains de Christophe de Beaumont. L'abbé d'Albaret, au dire de son biographe, réunissait aux qualités du ministre des autels les

(1) Extrait du *Dictionnaire de biographies roussillonnaises.*

(2) Puiggari, *Catalogue biographique des évêques d'Elne,* p. 121.

biens que le monde apprécie. En 1777, Louis XVI le désigna pour l'évêché de Sarlat, vacant par le décès de Henri de Montesquiou. Rome fit attendre neuf mois son approbation. Le pape donna enfin son consentement, et le 4 janvier 1778, Joseph-Marie-Luc d'Albaret était sacré évêque de Sarlat.

III. — *Evêque de Sarlat. La Révolution*

En 1782, une maladie épidémique, la suette, apportée de Toulouse, fit à Sarlat les plus grands ravages. On rapporte, à la louange du prélat, qu'il donna en cette occasion le bon exemple du pasteur qui se sacrifie pour son troupeau, allant consoler et secourir les contagieux jusqu'à leur demeure. Lorsque la Révolution éclata, il fut le premier des maires nommés par le peuple et occupa cette charge pendant un an, jusque vers la fin de l'année 1792 où il rentra dans la vie privée. Son évêché avait été supprimé et la situation devenait de plus en plus aiguë. Une nuit, il entend frapper à sa porte à coups redoublés ; un homme ivre de vin et peut-être de sang — c'était le bourreau — lui intime l'ordre de partir avant le lendemain, sous la peine de l'y forcer s'il n'obéit pas. « C'est bien, mon ami, répondit l'évêque, je vous remercie de l'avertissement et j'en profiterai. » Le prélat partit la nuit même de Sarlat et se dirigea vers Paris. Il alla trouver Pontard, évêque constitutionnel de la Dordogne, qui lui sauva la vie en lui procurant une retraite pendant les massacres de septembre. Revenu ensuite à Sarlat, Mgr d'Albaret fut enfermé en réclusion à Saint-Benoît de Périgueux. Dans les premiers temps de sa détention, il affectait une certaine familiarité avec ses geôliers. Il obtint son retrait de prison pour cause de maladie et fut enfermé, le 4 frimaire an III, dans une maison particulière de la ville, sous la surveillance de la municipalité (1).

(1) Chanoine Brugière, *Livre d'or des diocèses de Périgueux et de Sarlat*, 1893, p. 2 et seq.

IV. — *Exil et mort*

L'évêque de Sarlat ne tarda pas à s'éloigner de la Dordogne ; il partit en 1795 pour Pignerol, où se trouvait son neveu, dans une propriété de famille. Il quitta Pignerol en 1796, à l'approche des troupes françaises, et se réfugia à Turin avec ses parents, dans la paroisse de Saint-Damase. C'est là qu'il mourut, le 22 mai 1800. Il fut enseveli avec tous les honneurs dus à sa dignité dans le caveau des chanoines de la métropole où l'on voit encore son épitaphe ainsi conçue : « *Falcombello. ab. Albaretto. Joseph. Maria. Lucas. Episcopus. Sarlatensis. in Gallia. Obiit Taurini die XXII maii MDCCC. Ætatis suæ LXIV.* » Ses armes portent : d'argent au sautoir de gueules (1).

Pierre Soubiranne

Evêque de Belley (1880-1887)

I. — *Son éducation sacerdotale*

Pierre-Jean-Baptiste-Joseph Soubiranne naquit en janvier 1828 à Céret, où son père exerçait la profession de docteur en médecine. Josèphe Do, sa mère, appartenait à l'une des plus honorables familles de cette antique cité.

Confié dès ses plus jeunes ans, grâce à la sollicitude intelligente d'un oncle prêtre, à la direction de l'abbé Dupanloup, directeur du Petit-Séminaire de Saint-Nicolas du Chardonnet, à Paris, Pierre Soubiranne surpassait en talent tous ses rivaux. Au Séminaire de Saint-Sulpice, il figura avec distinction au milieu de cette pléiade d'hommes

(1) Chanoine Brugière, *op. cit.*

remarquables, tels que les Lavigerie, les Foulon, les Latour-d'Auvergne, les Leuilleux, dont la science et les vertus ont fait si grand honneur à l'Eglise de France (1). Ordonné prêtre, l'abbé Soubiranne devint le collaborateur de l'abbé Dupanloup dans la maison d'éducation où s'était formée sa jeunesse cléricale. Lorsque l'ancien supérieur de Saint-Nicolas eut été nommé à l'évêché d'Orléans, l'abbé Soubiranne, à peine âgé de vingt-huit ans, l'y suivit, avec le titre de vicaire général.

II. — *Vicaire général d'Orléans. Directeur des Ecoles d'Orient.*

Le temps que Pierre Soubiranne passa auprès du savant évêque d'Orléans fut consacré autant aux labeurs intellectuels qu'à la diffusion des œuvres catholiques qui commençaient à éclore vers le milieu du XIXe siècle. Dès 1857, il prit une part active à la création des écoles d'Orient et de Syrie. Il était du Conseil d'Administration, en compagnie de l'abbé Lavigerie, mort cardinal et archevêque d'Alger, de l'abbé Bourret, depuis cardinal et évêque de Rodez, de l'abbé Place, mort cardinal et archevêque de Rennes.

Monseigneur Lavigerie, le premier directeur des écoles d'Orient, fut nommé par Napoléon III, en septembre 1861, à la charge d'auditeur de Rote. En quittant son poste, il désigna lui-même au Conseil d'Administration l'abbé Soubiranne pour son successeur. Ce dernier accepta et se sépara dès lors de Monseigneur Dupanloup, qui le vit partir à contre-cœur.

En 1869, l'abbé Soubiranne accompagna l'archevêque d'Alger au Concile du Vatican en qualité d'ami et de conseiller.

(1) Monseigneur Luçon, évêque de Belley (actuellement cardinal et archevêque de Reims), *Oraison funèbre* prononcée aux obsèques de Monseigneur Soubiranne.

III. — *Coadjuteur de l'archevêque d'Alger*

Vers la fin de l'année 1871, Monseigneur Lavigerie représenta au Saint-Siège que la direction des missions catholiques absorbant tout son temps, il croyait de son devoir de se faire suppléer à Alger. Pie IX lui octroya comme auxiliaire l'abbé Soubiranne avec le titre d'évêque de Sébaste, *in partibus infidelium*. L'archevêque d'Alger consacra lui-même son ami à Paris, dans l'église Saint-Augustin, le 4 février 1872.

La vie active d'évêque-missionnaire convenait à l'âme de feu de Mgr Soubiranne. Il aimait à raconter, vers la fin de sa vie, ses courses pastorales à travers le vaste territoire soumis à la juridiction spirituelle du primat d'Afrique. Le biographe du cardinal Lavigerie a tracé le portrait le plus flatteur de Mgr Soubiranne à cette époque de sa vie : « On remarquait, dit-il, près de l'archevêque, un évêque jeune encore, d'une belle prestance et le front largement découvert, remarquablement distingué de paroles et de manières... Mgr Soubiranne était un esprit élégant, un homme de lettres et un homme du monde. » (1).

Après six années d'un fécond apostolat, Mgr Soubiranne allégua au cardinal Lavigerie le préjudice qu'apportait à sa santé le climat d'Afrique et rentra en France au commencement de 1878.

L'évêque de Sébaste, retiré au sein de sa famille, n'avait point quitté l'archevêque d'Alger sans emporter dans son cœur quelque amertume de souvenir. Mgr Lavigerie, de son côté, employa son crédit et son zèle dans le but d'obtenir pour son ancien auxiliaire un siège épiscopal dans la mère-patrie, s'efforçant, d'accord avec Mgr Langénieux et Mgr Bourret, de fléchir l'implacable opposition

(1) Mgr Baunard, *Le cardinal Lavigerie*, t. I, p. 314 ; t. II, p. 41.

de Mgr Dupanloup, alors tout puissant auprès du maréchal et de la maréchale de Mac-Mahon.

Lorsque vint le jour où le maréchal de Mac-Mahon cessa d'être président et l'évêque d'Orléans influent, les efforts de l'archevêque d'Alger redoublèrent en faveur de Mgr Soubiranne. Celui-ci y gagna d'être porté, le 30 janvier 1880, sur le siège épiscopal de Belley, un des diocèses les plus chrétiens de la France, dans lequel son mérite devait trouver un champ plus vaste et plus digne de lui.

IV. — *Evêque de Belley*

Préconisé au consistoire du 27 février 1880, le nouvel évêque de Belley fut intronisé le 20 avril suivant. Il arriva dans son diocèse le cœur rempli de grands projets, avec la noble et sincère ambition d'imiter pour son propre compte les grandes et généreuses entreprises des illustres maîtres à l'école desquels il avait été formé (1).

Durant son épiscopat à Belley, Mgr Soubiranne continua et acheva le procès apostolique dans la cause du vénérable curé d'Ars, fonda le collège de Saint-Pierre à Bourg et l'orphelinat de Ferney (2). Un funeste accident de voiture survenu en cours d'une tournée pastorale ébranla sa santé. Le contre-coup fut si profond que, loin de s'atténuer avec le temps, les suites ne firent qu'aller en s'aggravant, jusqu'au jour où elles déterminèrent une crise violente qui le réduisit à la nécessité de déposer le fardeau de la charge pastorale (3).

(1) Mgr Luçon, *op. cit.*

(2) Pisani, *L'épiscopat français, depuis le Concordat jusqu'à la Séparation*, Paris, 1907.

(3) Mgr Luçon, *op. cit.*

V. — *Sa retraite et sa mort*

En 1887, Mgr Soubiranne se retira à Céret, la ville où fut son berceau. Le pape lui conféra en même temps le titre d'Archevêque de Néo-Césarée, *in partibus infidelium*, le 25 novembre de cette même année.

Après de longues et pénibles souffrances, Mgr Soubiranne mourut le 17 juin 1893, dans une de ses maisons de campagne située sur la partie montagneuse du territoire de Céret. Ses obsèques eurent lieu dans cette même ville le vendredi 23 juin. Elles furent présidées par Mgr Gaussail, évêque de Perpignan. Mgr Luçon, successeur immédiat de Mgr Soubiranne sur le siège de Belley, prononça, en cette circonstance, une touchante oraison funèbre. Son corps repose dans un caveau de famille creusé dans le cimetière de Céret.

Les armes de Mgr Soubiranne étaient : *D'argent à la croix du Saint-Sépulcre de gueules, au chef d'azur, au Sacré-Cœur d'or*, avec la devise : *Spes in utroque.*

(Fin) Abbé Jean Capeille.

Extrait de Mil y un pensaments

Si pera decidirte á comprar una corbata, que á tot estirar te durará un mes, estás mirántela mitja hora seguida, pera escullir la muller, qu't pot durar xeixanta anys, tens d'estar la mirant 360 horas sense interrupció.

La mort té una clau que s'ajusta á tots los panys.

Hi ha homes que pensan ab lo cap, n'hi ha que pensan ab los peus y n'hi ha que pensan ab los portamonedas.

Le Gérant COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

N° 43 et 44 15 Juillet et 15 Août 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

LES FÊTES

DE

Montanyas Regaladas

ET DE LA

Santo-Estello

de 1910, à Perpignan

Le Félibrige — Frédéric Mistral — La Coupo santo
Le Capoulié du Félibrige
Réception des Félibres — Le Vin d'Honneur
Les Jeux Floraux — Sérénades félibréennes
La Cantate de « Montanyas Regaladas »
La Messe félibréenne
L'Inauguration de « Montanyas Regaladas »
Le Banquet de la Santo-Estello - La Bataille des fleurs
La Soirée littéraire et musicale

Juliol de 1910

1	Divendres	Santa Leonor.	*Bromades.*
2	Dissapte	La Visitació de Nostra-Senyora.	
3	DIUMENGE	La preciosa Sanch de Nostre-Senyor.	
4	Dilluns	Sant Laureano.	
5	Dimars	Sant Miquel dels Sants.	
6	Dimecres	Sant Isaias, profeta.	*Calor y tronades*
7	Dijous	Sants Fermi y Odó.	
8	Divendres	Santa Isabel, viuda, reyna de Portugal. — *Sobrenoms :* Beleta, Beló, Belota, Belona.	
9	Dissapte	Sant Zenon.	
10	DIUMENGE	Sant Cristofól.	
11	Dilluns	Sant Pio I, pape.	
12	Dimars	Sant Felix.	
13	Dimecres	Sant Anaclet.	
14	Dijous	Sant Bonaventura. — *Sobrenoms :* Ventura, Ventureta. FESTA NACIONAL.	
15	Divendres	Sant Enrich, emperador.	*Temporal.*
16	Dissapte	Nostra-Senyora del Carme.	
17	DIUMENGE	Sant Aleix.	
18	Dilluns	Sant Frederich.	
19	Dimars	Sant Vicens de Paul.	
20	Dimecres	Santa Margarida.	
21	Dijous	Sant Daniel.	
22	Divendres	Santa Maria-Magdelena.	*Pet de calor.*
23	Dissapte	Sant Llibori.	
24	DIUMENGE	Santa Cristina.	
25	Dilluns	Sant Jaume, apóstol.	
26	Dimars	Santa Agna, mare de la Nostra-Senyora.	
27	Dimecres	Santas Juliana y Semproniana.	
28	Dijous	Sant Nasari.	
29	Divendres	Santas Marta y Beatris.	*Millora lo temps.*
30	Dissapte	Sants Abdon y Sennen. — *Vulgo.* Sant Non y sant Nen.	
31	DIUMENGE	Sant Ignasi de Loyola.	

Agost de 1910

1	Dilluns	Sant Feliu, de Gerona.	*Calors.*
2	Dimars	Nostre-Senyora dels Angels	
3	Dimecres	La Invenció del cos de Sant Estève, protomartir.	
4	Dijous	Sant Domingó de Gusman.	
5	Divendres	Nostra-Senyora de las Neus.	*Tempestats.*
6	Dissapte	Sants Just y Pastor.	
7	DIUMENGE	Sant Albert de Sicilia.	
8	Dilluns	Sant Ciriach y companys.	
9	Dimars	Sant Romá, soldat.	
10	Dimecres	Sant Llorens.	
11	Dijous	Santa Filomena.	
12	Divendres	Santa Clara.	
13	Dissapte	Sants Hipolit y Casiá.	*Temps variable.*
14	DIUMENGE	Sant Eusebi.	
15	Dilluns	ASSUMPCIO de NOSTRA-SENYORA, ó Mare de Deu d'Agost.	
16	Dimars	Sants Roch y Jacinto.	
17	Dimecres	Sant Lliberat.	
18	Dijous	Santa Elena, viuda.	
19	Divendres	Sant Magi.	
20	Dissapte	Sant Bernat.	*Plujas.*
21	DIUMENGE	Sant Joaquim, pare de Nostra-Senyora.	
22	Dilluns	Sant Sinforiá	
23	Dimars	Sant Felip Benici.	
24	Dimecres	Sant Bartomeu.	
25	Dijous	Sant Lluis, rey de Fransa.	
26	Divendres	Sant Ceferi.	
27	Dissapte	Sant Joseph de Calasans.	*Calor.*
28	DIUMENGE	Sant Agusti.	
29	Dilluns	La Degollació de Sant Joan-Baptista.	
30	Dimars	Santa Rosa de Lima.	
31	Dimecres	Sant Ramon Nonat.	

LES FÊTES
de
« Montanyas Regaladas » et de la « Santo-Estello »
de 1910
A PERPIGNAN

Le Félibrige

I

Le Félibrige est une association littéraire qui fut fondée le 21 mai 1854, au château de Fontségugne, près de Gadagne, par sept jeunes poètes : Théodore Aubanel, Jean Brunet, Anselme Mathieu. Frédéric Mistral, Joseph Roumanille, Alphonse Tavan et Paul Giéra, amphytrion. Ils se réunirent en un banquet d'amis pour la restauration de la langue provençale. Au dessert, on posa les bases de cette association et on adopta le titre de Félibre pour désigner les adeptes.

Ce titre fut trouvé dans une poésie légendaire que Mistral avait recueillie à Maillane, poésie où il est question *di sét felibre de la léi*, c'est-à-dire « Amis du Beau », et qui se récite encore en guise de prière dans certaines familles du peuple.

Le mot *félibre* fut acclamé par les sept convives, et l'*Armana Prouvençau*, organe de la nouvelle école, qui parut pour la première fois en 1855, annonça à la Provence, au Midi et au monde, que les rénovateurs de la langue provençale s'intitulaient *félibres*.

En 1845, le jeune Frédéric Mistral qui faisait, paraît-il, souvent l'école buissonnière à Maillane, avait été mis en pension dans un petit collège d'Avignon. Dans ce collège, il y avait pour professeur un jeune homme de Saint-Rémy, Joseph Roumanille, et parmi les élèves, un écolier de Châteauneuf-du-Pape, Anselme Mathieu. C'est là que pour la première fois ces jeunes gens sen-

tirent naître leur goût pour la langue du terroir. Roumanille taquinait déjà la muse provençale et recueillait ses *Margarideto*, qu'il lisait ensuite à ses élèves. Mistral se sentit embrasé à ce contact et s'écria : « Voici l'aube que mon âme attendait pour s'éveiller à la lumière ».

Des réunions provençales avaient eu lieu à Avignon dès 1851, et les jeunes, très jeunes poètes décidèrent de participer au *Roumavágí di troubaire* qui fut organisé à Aix, en 1853, par J.-B. Gaut. En été, les réunions se tenaient de préférence sous les ombrages du château de Fontségugne, situé à 9 kilomètres d'Avignon, sur la route de la Fontaine de Vaucluse. Là on lia connaissance avec Alphonse Tavan, de Gadagne, qui faisait des poésies en cultivant son champ, puis de Théodore Aubanel qui venait soupirer aux pieds de Zani Manivet, amie de Mlle J. Giéra, héroïne du beau livre *La Miéugrano entreduberto*, et qui devenue religieuse de Saint-Vincent-de-Paul, s'en alla mourir en Orient au chevet des malades.

Les félibres décidèrent de se réunir chaque année le 21 mai, jour de Sainte Estelle, qui est devenue depuis lors la patronne des félibres, et adoptèrent l'étoile à sept rayons pour emblème.

L'idée du Félibrige se répandit hors de la Provence ; elle gagnait tout le Midi de la France jusqu'à Perpignan et Toulouse, puis, traversant les Pyrénées, se propageait en Catalogne et parvenait jusqu'à Barcelone, où les félibres espagnols décidaient à leur tour la restauration de la langue catalane.

Les félibres provençaux furent conviés aux grandes fêtes des Jeux floraux de Barcelone, puis conduits au Montserrat, et là reçurent des Catalans, une magnifique coupe en argent ciselé comme don d'affection et d'amitié. Cette coupe est devenue le symbole du Félibrige : elle paraît tous les ans au banquet de la Sainte-Estelle, et les félibres y trempent leurs lèvres en une sorte de communion d'idées, pendant que se chante la *Coupo Santo*, la Marseillaise des Félibres :

Prouvençau veici la coupo
Que nous vèn di Catalan...

II

Conscients que la langue maternelle symbolise l'attachement au sol natal et l'amour de la petite patrie pour mieux aimer la grande, les félibres prêchent par l'exemple : ils parlent, ils écrivent, ils chantent én provençal ; et une fois par an, ils se réunissent dans une ville de la Provence ou du Midi de la France, pour y tenir leur fête et leur banquet de la Santo-Estelo.

Quels sont les dignitaires de l'Association ?

Au sommet, dominant toute la terre d'Oc de sa grâce poétique et inspiratrice, se trouve placée la *Reine du Félibrige*, choisie tous les sept ans par le lauréat des grands jeux floraux. La reine actuelle est la jeune et distinguée Na Magali de Baroncelli-Javon, d'Avignon.

Ensuite vient le Capoulié, président du Consistoire, avec les pouvoirs les plus étendus ; il est le gardien des statuts, de la tradition Fontségugnenne, et du symbole, *la Coupo*, à lui confiée comme le drapeau d'un régiment à son colonel.

Le capoulié actuel est M. Valère Bernard, de Marseille.

Le capoulié choisit son secrétaire-trésorier, ou baile, sorte de grand intendant du félibrige.

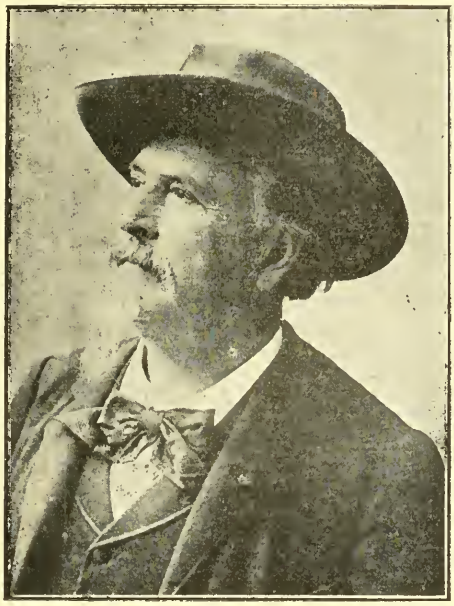
Les félibres majoraux, placés à la fête des « Ecoles Régionales », de tout le Midi de la France, sont au nombre de cinquante ; ils sont élus à vie et possesseurs d'un titre de cigale d'or, qui se transmet à leur mort comme un fauteuil d'académie.

Et à la base, c'est l'armée des félibres, c'est-à-dire tous les méridionaux qui, des Alpes au Rhône, de l'Océan aux Pyrénées, aiment leur province, entendent conserver la langue, la musique et les us et coutumes de leur coin de terre, et dont l'insigne est une cigale, la cigale de nos champs ensoleillés.

P. Ruat.

Frédéric Mistral

Le grand poète provençal naquit en 1830, à Maillane (Bouches-du-Rhône). C'est à Maillane qu'il a toujours vécu et il pense bien y mourir. Cette fidélité à son coin de terre natale a rendu Mistral très populaire en Provence.



FRÉDÉRIC MISTRAL

Mistral fit ses études à Avignon et, de bonne heure, s'y lia avec les provençalisants Roumanille et Mathieu. Revenu à Maillane, la poésie provençale devint sa principale préoccupation et, en mai 1854, dans une réunion de sept troubadours provençaux, il proclama le Félibrige.

Après des essais publiés dans l'*Armana Prouvençau* et *Li Prouvençalo*, Mistral fit paraître le poème de *Mireio* (1859), dont

la célébrité fut encore accrue par les éloges que Lamartine lui accorda dans ses « Entretiens Littéraires ». Vinrent ensuite *Calendau* (1867), *Li isclo d'or*, *Nerto* (1884), *Lou trésor dou félibrige*, *La Reino Jano* (1890), *Lou pouemo dou Rose* (1897).

Mistral a, de plus, suscité et chanté les manifestations littéraires provençales et provençales-catalanes, qui ont donné au Félibrige un renom mondial, et qui ont valu au vénérable patriarche « d'entrer vivant dans l'immortalité ».

J. D.

La Coupo Santo

La COUPO SANTO est en argent ciselé ; autour du palmier qui la soutient deux statuettes représentent la Provence et la Catalogne ; la conque de la coupe est ornée avec la lyre, les fleurs, la couronne et le laurier, que la patrie accorde à ses enfants les plus méritants. Sur le piédestal sont gravées les inscriptions : « *Morta dihuen qu'es, mes jo la crech viva.* (V. Balaguer.) » et « *Ah ! se me sabien entendre, Ah ! se me voulien segui.* (F. Mistral) ». Sur le fond de la coupe est aussi gravée une étoile de sept rayons, et chaque rayon porte le nom d'une région de langue romane : Provensa, Llenguadoch, Gasconya, Llimosi, Catalunya, Mallorca, Valencia.

Le Capoulié du Félibrige

Parmi les personnalités littéraires et artistiques qui ont honoré Perpignan de leur présence pendant la durée des fêtes, figure en première place, M. Valère Bernard, capoulié du félibrige.

Le peintre-poète V. Bernard est né à Marseille, en 1860. Il fréquenta, très jeune, l'Ecole des Beaux-Arts de sa ville natale, puis fit un séjour de cinq ans, à Paris, comme élève de Puvis de Chavannes. Avec tant d'autres, il aurait pu se faire une place dans la capitale, mais le cœur et la tête pleins de soleil et de

lumière, il reprit le train du Midi, avec la ferme résolution de ne plus être qu'un peintre provençal.

Ses œuvres les plus connues sont : *La Farandole*, commandée par Mistral pour la mairie de Maillane ; *Au cagnard*, au musée de Marseille ; *La femme au miroir*, etc. On a pu, du reste, voir de lui, à Perpignan, un grand panneau décoratif, *La Dama del*

VALÈRE BERNARD

Rat-Penat, allégorie félibréenne tirée d'une poésie de Victor Balaguer.

Ses œuvres littéraires sont : *Li balado d'Aram*, *Li Cadarau*, le roman *Bagatouni*, une série de poèmes *La Pauriho* (les pauvres gens) ; un recueil de poésies, *L'Aubre en flour*, et un roman vigoureux sur les mœurs des nomades, *Lei Bóumian*, actuellement sous presse.

Félibre majoral depuis douze ans, élu Capoulié en octobre 1909, Valère Bernard a porté pendant les fêtes de Perpignan, l'insigne symbolique consistant en une étoile d'or à sept rayons, rehaussée d'un camée d'arlésienne. P. R.

❖

Le Capoulié du félibrige, Valère Bernard, avait exposé pendant plusieurs jours, dans la vitrine de M. Pomès, éditeur de musique, un grand tableau : *La Dama del Rat-Penat* (1) ; c'était, plutôt, un magnifique panneau, d'ailleurs destiné au palais du félibrige, à Arles-en-Provence. Valère Bernard s'est inspiré, pour ce sujet, de la célèbre poésie de Victor Balaguer, portant ce titre :

La Dama del Rat-Penat

Allá baix al pla
Un llorer hi havia.
Sota del llorer,
Bona y adormida,
Una dama jau
Sobre una catifa ;
La catifa es d'or
Y de seda fina ;
La dama es un cel.
D'hermosa y bonica
¡ Ay, si ella volgués,
Jo la vetllaría
De dia y de nit,
De nit y de dia !
Mes un Rat-Penat
Que sempre la mira,
Prop de ella s'está,
Y en ella s'encisa,
Sens mourers de nit,
De nit ni de dia.
— Senyor Rat-Penat,
Per Deu, ¿ no 'm diría
Si es morta la dama
Que mon cor admira ?
Morta diuhen qu'es,
Mes jo la crech viva,
— No 'n es morta, nó,
Sols está dormida ;
Ja 's despertará,
Cuant vinga lo dia,
¡ Cuant l'hora n'arribe,
Cuant l'hora ne sone ;
Cuant l'hora ne sia.

Victor Balaguer.

(1) Le *Rat-Penat* figure dans les armes comtales de Barcelone.

Réception des Félibres

Samedi 4 juin, 1 heure 1/2 de l'après-midi. — Perpignan est en fête ; les places, les rues, regorgent de passants affairés et de curieux ; les musiques militaires, les musiques civiles, des piquets d'honneur, les autorités, se rendent à la gare, pour recevoir la musique de la Garde Républicaine dont le chef, Gabriel Parès, est un roussillonnais. Le bureau de la Société d'Etudes Catalanes se réunit sur la place de la Loge, avec ses invités ; le groupe se dirige à son tour vers la gare, ayant en tête la cobla des Mattes, qui jette aux échos les airs populaires d'*En Jan del Riu, Ahont es la Bepa*, *Ventura sona l'esquelli*. Le ciel se couvre, malheureusement, et la pluie se met bientôt de la partie.

« Tout l'état-major du félibrige est là, entourant la reine, Na Magali de Baroncelli-Javon, toute menue, toute mignonne en ses atours provençaux.

« MM. Vergès de Ricaudy, Delpont, Valère Bernard, Brun, Muchart, le sculpteur Sudre, Boix, Simon Siné, tout ce que notre pays compte d'artistes vibre déjà.

« Qu'est-ce que cela devient, quand les félibres bondissent plutôt qu'ils ne descendent de leurs compartiments ?

« Ce sont des accolades chaleureuses, des exclamations où l'accent de chaque terroir sonne ou chante.

« Arnavielle, le vieil Arabi... de Montpellier, est entouré, fêté, embrassé par un tas de robustes gaillards pleins de belle humeur félibréenne.

« On attend les Catalans d'Espagne ; mais il paraît qu'ils ont manqué le train.

« On part sans eux, la *cobla* des Mattes précédant la colonne « et jouant ses motifs catalans les plus *refilats*. » (1)

Une jeune catalane, en espadrilles blanches, distribue aux félibres, des insignes aux couleurs catalanes de las Quatre-Barres, et l'Horari suivant :

(1) *Le Roussillon* du 6 juin.

Horari dels Felibres y de la Cobla de Juglars « Los Mattes », de Céret

Dissapte, 4 de juny

A 1 hora 1 2 de la tarde. — Aplech à la plassa de la Llotja, devant de la Casa Comuna, pera anar à l'estacio à rebrer lo Capoulié, la Reyna, los Felibres provensals y 'ls poètes catalans.

A 3 hores. — Vi d'honor à la Casa Comuna (sala Rigaud), ofert per lo Municipi. Parlaments de benvinguda.

A 4 hores 1 2. — Jochs Florals de la *Revue Catalane*, à la Sala Rigaud. Discurs del Président, En Joan Monné, félibre majoral. Carta de Don Miquel-Vª Amer, Mantenedor dels primers Jochs Florals de Barcelona (1859). Memoria del Secretari. Repartiment dels premis. *Montanyas Regaladas* y *Ayres populars rossellonesos*, per la cobla dels Mattes.

A 8 hores. — Serenadas felibrencas, amb els Mattes.

A 10 hores. — Serdanes à la plassa Arago.

Diumenge, 5 de juny

A 8 hores del mati, y pera correspondrer à la convida del Senyor Bisbe de Perpinyá, aplech à la plassa Arago, pera anar à la Missa Felibrenca, à l'iglesia catedral de Sant-Joan.

A 9 hores 1 2. — Aplech á la plassa de la Llotja, pera anar, amb las autoritats, à l'inauguració del monument de *Montanyas Regaladas*, d'en Ramon Sudre. Cantata de *Montanyas Regaladas*, accompanyada per la musica de la Guarda Republicana de Paris.

A mitx-dia. — Dinada felibrenca de la Santo-Estelo, à la sala Rigaud (antich Palau de la Diputació Provincial). Discurs, cant de la *Coupo santo* y de *Montanyas regaladas*.

A 8 hores de nit. — Aplech à la plassa Arago, pera anar à la vetllada litteraria-musical de la *Revue Catalane*, donada à la sala Rigaud, amb lo concurs de la cobla dels Mattes y dels *Guitaristas catalans*.

A 10 hores. — Ball de Serdanes à la plassa Arago. Despedida.

Le Vin d'Honneur

Nous voici arrivés à la salle Rigaud. Des coupes de champagne, des assiettes de gâteaux s'alignent sur une longue table.

L'escalier qui nous y a conduits est orné de plantes vertes et de fleurs du plus bel effet ; la Société d'Etudes Catalanes y avait fait ajouter, par les soins de M. Robin, le pépiniériste perpignanais, des arbustes « félibréens », si l'on peut dire, et venus de la pleine campagne : deux superbes aloès, deux vases de genêts en fleurs, et deux pieds de grenadiers fleuris.

Pour compléter l'ornementation de la salle Rigaud, trois écussons « félibréens » et coloriés, y avaient été placés aussi : les armes de la ville de Perpignan, l'écusson du félibrige et l'écu de la Catalogne.

M. Benoit, adjoint faisant fonctions de maire, souhaite, fort galamment, la bienvenue à la Reine du félibrige, à ses compagnes et à ses féaux sujets.

Au nom de la Société d'Etudes Catalanes, M. Vergès de Ricaudy remercie la municipalité de la ville de Perpignan de la cordialité de l'accueil qui est fait aux félibres.

M. Valère Bernard dit, en provençal, toute la joie que ses compagnons et lui éprouvent de se trouver dans cette vieille cité catalane, si gaie, si vivante et si hospitalière.

Les coupes circulent. Les Mattes attaquent les premières mesures de la *Coupo Santo*.

Les couplets sont chantés par une accorte Arletana et par notre camarade Arnavielle.

Ce n'est plus un chant, c'est un hymne. Les voix s'élèvent, graves et émues « Coupo santo ! » L'on a la gorge serrée par quelque chose de très fort et de très doux ; le cœur bat plus vite.

« Coupo santo ! » Et l'on comprend pourquoi il y a tant de braves gens qui se font tuer pour leur foi et pour leur idéal.

M. Jules Delpont, adresse en catalan, un salut aux félibres :

Salutacio

Avuy pel Rosselló ja n'es un galan dia :
Nos ha vingut lo goig y aqueixa alegria
D'hi veurer à tots vostés, provensals, catalans,
Mallorquins y valencians.

Del Canigó m'apar qu'hajin baixat las fades
Que solen refilar « Montanyas regaladas » ;
A la Coupo Santo duhen una cansó,
D'amor y germanó.

Per hortes y per camps s'óuhen ayres de festa,
Pels serrats han florit manglaners y ginesta,
Bosch amont ja s'en van ramats y pastorells,
Tot es un cant d'aucells.

Avuy nos es un galan dia,
Tot plé de goig y alegria ;
Bons amichs, Deu vos guard, provensals, catalans,
Mallorquins y valencians.

Les Jeux Floraux

Quelques minutes pour mettre un peu d'ordre dans la salle Rigaud, et les Jeux floraux commencent, sous la présidence de Na Magali de Baroncelli-Javon qu'entourent S. G. Mgr de Carsalade du Pont, évêque de Perpignan ; MM. Benoît, Valère Bernard, Vergès de Ricaudy, Tresserre, Boix, Arnavielle, Estieu, toute la fleur du félibrige.

M. Vergès de Ricaudy, après avoir remercié les félibres qui sont venus prendre part aux Jeux Floraux, développe, en termes très clairs et très précis, le but de la Société d'Etudes Catalanes Il adresse un salut respectueux à S. G. Monseigneur l'Evêque de Perpignan qui est devenu un catalaniste éminent.

Notre évêque vénéré répond... en catalan. Son langage très imagé et très chaleureux, produit l'impression la meilleure.

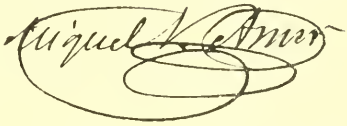
Lecture est donnée par M. Delpont, d'une lettre du vénérable Don Miquel-Victoriá Amer, mainteneur des premiers Jeux floraux de Barcelone (1859) :

Barcelona, 1 de juny de 1910.

Benehit sia Deu que als vuytanta-sis anys encara me dona vida per assistir coralment à la festa dels primers Jochs florals que celebra a Perpinyá lo poble rossellonès.

En les festes religioses y populars se reunexen com de familia els qui parlan un mateix llenguatge...

Lo gran rey d'Aragó, Jaume I", uni com germans als rossellonesos, mal-orquins y catalans.



Et d'un télégramme du Comte de Cedillo, le traducteur castillan du poème qu'il a fait luxueusement illustrer, *Canigò*, de Verdaguer :

Toledo, 4 juin. — Admirateur Montanyas Regaladas salue assistance fêtes roussillonnaises. Comte Cedillo.

MM. Tresserre et Jean Monné prennent à leur tour la parole et obtiennent un vif succès.

Le docteur Boix, qui a rédigé en langue catalane son rapport sur le concours organisé par la Société d'Etudes Catalanes, s'est montré sévère, mais juste, pour certains auteurs.

Nous avons eu l'agrément d'entendre et d'applaudir la lecture des œuvres primées.

Enfin les heureux lauréats sont appelés dans l'ordre suivant :

POÉSIE

Deux premiers prix. — *Las Montanyas de Cerdanya*, de Fius y Palá, de Manresa (Catalogne), La Vigne ; *Lo Cant blau*, de Joseph Pons, d'Ille (Rousillon), Le Grenadier.

Deux seconds prix. — *Mireille*, de Mossen Lluis Salvat, rector de Trullas (Roussillon), l'Œillet ; *La fi del poeta*, de Jean Ribas y Carrera, de Blanes (Catalogne), La Violette.

Deux troisièmes prix. — *Tardor*, de Remey Molins d'Andreu, de Barcelona, une statuette ; *En la frontera*, de Jean Ribas y Carrera, de Blanes, une statuette.

Deux quatrièmes prix. — *Montanyas Regaladas (Canigo 19..)*, de Joan-M. Guasch, mestre en Gay Saber, de Barcelona, une statuette ; *Arquimesa*, de Joan-M. Guasch, de Barcelona, un Portrait de Verdaguer.

Plusieurs poésies non rimées ne remplissant pas les conditions du concours ont été l'objet d'un classement à part ; le jury regrette de ne pouvoir leur attribuer de prix. Toutefois, tenant compte de la valeur de ces compositions, elle accorde à :

L'Espase del rey, de Josep Garriga y Lliró, de Barcelona, un diplôme de premier prix ; *L'Enllas*, de Joan Ribas y Carrera, de Blanes, un diplôme de deuxième prix, « ex-œquo » avec *Llambregant ab las ulleres*, du Dr Plana y Dorca, de Barcelona ; *Cullint cireres*, de Remey Molins d'Andreu, de Barcelona, un diplôme de troisième prix, « ex-œquo » avec *La Trena rossa*, du même Remey Molins d'Andreu.

PROSE

Pour la prose, le jury accorde :

Premier prix. — *Felicitat*, de J. Witwer de Froutiguen, de Prats-de-Mollo (Roussillon). L'Olivier.

Second prix. — *Art itatia del sègle XV*, de Pierre Blazy. Le Lys.

Mention honorable. — *La Rifla*, eau-forte de Teysonnières, portrait de Verdaguer.

Pendant la séance, la cobla des « Mattes » a joué toute une série de mélodies roussillonnaises, *Lo Pardal*, *Salten y ballen los pastorells dones*, des airs de *balls* et *Montanyas Regaladas*.

Sérénades Félibréennes

A 7 h. 1/2 du soir, la cobla des Mattes s'est rendue à l'hôtel de Bercy, sur l'avenue de la gare, où étaient réunis une dizaine de félibres cettois et autant de félibres provençaux et languedociens ; elle les régala de plusieurs morceaux choisis, entr'autres la *Polka Catalane*, de Coll, et une *Serdana* des plus *repicadas*. Un nombreux public applaudit chaque morceau.

Tous ensemble descendirent ensuite vers la place Arago, aux sons de joyeux passe-ville et allèrent saluer, dans la rue Pasteur, le félibre majoral, perpignanais, Jean Monné ; ce fut l'occasion

d'entendre encore de la bonne musique. Tout ce groupe de félibres se disposait à se rendre, de là, à l'hôtel de la Poste, pour présenter ses hommages à la reine Na Philadelphe de Gerde, quand une pluie malencontreuse l'obligea à s'arrêter, quai Vauban, chez le président de la Société d'Etudes Catalanes, M. Vergès de Ricaudy, qui avait réuni dans ses salons de nombreuses personnalités roussillonnaises et félibréennes. La reine du félibrige, Na Magali, fut priée de paraître au balcon, pour écouter la sérénade que lui offrait la cobla des Mattes ; M. Delpont la complimenta, aussi, en catalan, et la soirée se termina dans les salons de M. Vergès de Ricaudy, où l'on fut émerveillé de voir de nombreuses et distinguées dames (dont la maîtresse de maison) et demoiselles, toutes en bonnet catalan.

Le félibre marseillais, Paul Ruat, débita *La Vénus d'Arles*, d'Aubanel ; M. Jean Monné dit *La coumunioun di sant*, de Mistral ; la félibresse Artaleto, de Beaucaire, magnifique dans son costume d'Arlésienne, dit sa poésie *La cigalo* ; la cobla Mattes joua plusieurs morceaux, on chanta en chœur *La coupo santo* et *Montanyas Regaladas*.

A 10 heures 1/2, les félibres se rendirent sur la place Arago, où, à défaut de serdanes, contrariées par la pluie, les Mattes jouèrent une dernière et jolie valse.

La Cantate de Montanyas Regaladas

Ce fut une révélation pour la majorité de nos concitoyens qui ne sont guère habitués à entendre, soit une phalange aussi parfaite que la musique de la *Garde républicaine*, soit un programme aussi artistique.

Aussi la vaste nef de l'ancienne église Saint-Dominique était-elle remplie dès la première heure.

Brillamment décorée de riches draperies qu'égayent les couleurs claires et gaies, de riches oriflammes qui courent un peu partout le long des murs, la vaste nef, accoutumée à la morne demi-obscurité, et à l'oubli depuis plus d'un siècle, présentait un aspect féérique.

Lorsque nous arrivons, la musique est déjà sur la scène. Autour d'elle ont pris place les chœurs de jeunes filles ayant toutes arboré la gracieuse coiffe catalane qui, ma foi, leur va bien mieux que les horribles chapeaux à la mode. Il y a là aussi les chœurs d'hommes composés des Sociétés chorales de la ville : quelques-unes ont revêtu le costume catalan. Cela est du plus brillant effet.

Tout à coup le maître G. Parès monte au pupitre, le silence se fait. La remarquable ouverture de « Maître Cornille » opéra de G. Parès, est enlevée avec une véritable virtuosité.

« La Jeunesse d'Hercule », de Saint-Saëns, « Philémon et Baucis », de Gounod, sont des morceaux d'une délicatesse inouïe.

Les « Scènes pittoresques », de Massenet, et la « Chevauchée des Walkyries » de Wagner sont des morceaux d'ensemble de la plus haute difficulté.

La Garde les enleva avec ce beau style, ces sonorités rondes, pleines, avec cette délicatesse de sentiments, cette compréhension qui lui sont particuliers.

Le concert se termina là — j'entends, le concert instrumental — puisque le gros morceau de la soirée, la cantate, restait encore au programme. Avant de l'exécuter, M. Martre, un artiste à l'organe puissant, déclame « l'Ode au Canigou » de notre compatriote Sivieude.

L'ode terminée, la cantate commence. Elle se compose de chœurs d'hommes et femmes, de soli, et de passages déclamés avec accompagnement symphonique. Avant d'aller plus loin disons que ces accompagnements symphoniques sont de pures merveilles. Quelle habileté de la part de l'auteur à se servir comme *leit motiv* des premières mesures du *Pardal* et de *Montanyas* : on croirait entendre du Wagner à certains moments, mais du Wagner à l'allure française.

Les chœurs sont bien écrits pour les voix et produisent grand effet. N'oublions pas certains ensembles : *lo Canigo, lo Vi, los Vents* qui sont d'un pittoresque achevé ; signalons comme un petit bijou la berceuse à deux voix de femme : *las Flors.* Mlles Alice Vaills et Jeanne Llech, ainsi que M. Garrigo, qui chantaient les soli, s'acquittèrent bien de leur tâche.

A la fin de la cantate, les auteurs, MM. Siné, Parès et Boix furent réclamés en scène par le public, et tandis qu'ils venaient

saluer de bonne grâce, on criait *bis* de toutes parts si bien que force fût aux exécutants de faire entendre à nouveau le chœur final qui est superbe.

Cette œuvre fait honneur à M. Boix, qui l'a conçue, Il y a là un lyrisme débordant, de Catalan qui aime son pays et qui en chante les gloires de toutes les forces de son âme. A côté du poème qu'a déclamé avec tant de conviction M. Martre, il y a une partition qui honore grandement MM. Parès et Siné.

Parmi les innombrables auditeurs de la cantate, ceux qui ont pu la suivre, livre en mains, ont véritablement joui du charme de cette merveilleuse poésie Cette poésie qui chante si bien la montagne, la mer, les vents, les fleurs, les fruits, le vin, la lumière et notre race catalane, révèle dans ses pages la grande âme du docteur Boix (l'Ermita de Cabrenç) qui n'oublie pas, dans les agitations de la capitale, qu'il est fils du Roussillon.

La Messe félibréenne

Dimanche, 5 juin. — A 8 heures du matin, la place Arago présentait une joyeuse animation ; les félibres s'y étaient réunis pour aller à la messe félibrenca.

La journée s'annonçait belle, le soleil brillait au ciel d'un bleu sans tâches, et tous les regards se portaient vers le lointain Canigou, dont les sommets apparaissaient couronnés de neige resplendissante.

On se pressait autour de la reine Na Magali et de la félibresse Artaleto, en costume d'Arlésiennes, et de jeunes filles coiffées à la catalane, qui prennent place aussi dans le cortège qui se met en marche, avec les Mattes en tête, dès l'arrivée de Na Filadelfa de Gerda, en costume bigourdan.

Les salves d'applaudissements s'élevèrent de toutes parts quand Provençaux, Languedociens et Catalans défilèrent sur la Loge et sur la place Saint-Jean. Ce fut tout une affaire pour entrer dans la vieille basilique.

M. l'archiprêtre Izart reçut les félibres à leur entrée dans la cathédrale, et les fit installer aux places qui leur avaient été réservées.

Quatre fauteuils étaient rangés au pied du Sanctuaire. Y prirent place la reine Na Magali, la reine Na Filadelfa de Gerda, imposante avec son capulet pyrénéen, le Capoulié Valère Bernard, et le président Vergès de Ricaudy.

Monseigneur fit alors son entrée solennelle dans la basilique, immédiatement précédé de six jeunes pages en costume catalan (pantalon court et veston de velours noir, espadrilles, barratina), porteur chacun d'un bouquet de fleurs, et qui demeurèrent, pendant toute la cérémonie, autour des reines félibréennes. M. le curé Izart souhaite alors la bienvenue en catalan aux félibres. La messe est célébrée par Monseigneur tandis que la maîtrise et la chorale Jeanne d'Arc chantent des goigs catalans, et que le grand orgue exécute des mélodies roussillonnaises.

Les Mattes se firent entendre aussi à l'Elévation. L'exécution de *Montanyas Regaladas* fut du plus bel effet.

A l'Evangile, M. l'abbé Bonafont, adressa, en catalan, une allocution aux félibres. Ce fut tout simplement exquis.

A son tour, Monseigneur monta en chaire et prononça, en catalan, une allocution des plus littéraires et qui alla droit au cœur des félibres.

L'inauguration du monument de Montanyas Regaladas

A 10 heures, la municipalité, l'administration préfectorale, les représentants de l'armée, des administrations, des groupements perpignanais, se rendirent aux Platanes, pour y procéder à l'inauguration de *Montanyas Regaladas*, l'œuvre si poétique et si captivante de Sudre.

Après que le sympathique artiste eut remis cette œuvre à la Ville, le cortège, faisant demi-tour, chercha à gagner l'enceinte réservée.

Quelle entreprise au milieu de cette foule !

C'est en jouant des coudes que préfet, adjoints, officiers supérieurs, fonctionnaires, bousculés, pressés, écrasés, purent arriver au pied de l'estrade où la musique de la Garde avait pris place.

M. Benoît, adjoint faisant fonctions de maire, prit possession

officiellement, de l'œuvre de Sudre et il profita de l'occasion pour nous faire entendre un de ces discours qui méritent les honneurs de l'impression.

M. le Préfet Duponteil lui a succédé à la tribune.

Dans un langage très poétique aussi, il a célébré le charme de nos Platanes, la grâce de nos Catalanes, la beauté de notre soleil.

M. Fabre, président du Comité des Fêtes, rappela en quelques mots le but poursuivi par le Comité des Fêtes et les efforts qu'il a déployés pour l'atteindre. Il remercia les autorités municipale et préfectorale du concours qu'il a trouvé auprès d'elles, et il termina en se réjouissant de la réussite de ces fêtes, dont il est fier pour Perpignan et pour le Roussillon.

Chacun de ces discours fut vivement applaudi.

Les chœurs et la Garde républicaine donnèrent une seconde édition de la cantate de MM. Boix, Parès et Siné.

Si le public eût su comprendre que son intérêt même lui commandait de garder le plus profond silence, l'effet produit par la cantate eût été merveilleux, car l'exécution se développait dans le cadre prestigieux qui lui convenait.

La foule fut donc victime de sa trop grande... nervosité. Elle n'entendit presque rien de cette belle œuvre qui était interprétée avec tant de goût et d'expression.

Le banquet de la Santo-Estello

A midi, les Félibres se réunissent dans la salle Rigaud, en un banquet fraternel, très bien servi par M. Gadel, de l'hôtel de la Loge, qui avait préparé le menu suivant :

Menudallas apetitosas
Peix à la Provensala
Filet de Bou à la Llanguedociana
Cambajó à la Pirenenca
Rostit à l'Ampurdanesa
Enciam del Canigó
Pastisseria à la Catalana
Bescuyts y Fruyta
Café-Cognac

A la place d'honneur, sur l'estrade, se groupent : MM. Valère Bernard, capoulié ; « la gènto rèino » Na Magali de Baroncelli-Javon ; la « rèino de pouësìo » Na Filadelfo de Gerdo, M. Vergès de Ricaudy, président de la Société d'Etudes Catalanes ; Horace Chauvet, adjoint au maire de la ville de Perpignan ; Jean Monné, président des Jeux Floraux ; Arnavielle, félibre montpelliérain ; François Tresserre, délégué de l'Académie des Jeux Floraux de Toulouse ; Madame Vergès de Ricaudy ; MM. Estieu, assesseur du Capoulié ; Marty, maire de Puigcerda ; Docteur Donnezan, délégué de la *Société Agricole, Scientifique et Littéraire* ; Charpentier fils, délégué du Comité des Fêtes ; les membres de la presse, etc.

Devant le Capoulié, est posée, sur un petit piédestal, la *Coupo santo* ; tout autour et devant la table, le félibre provençal Vidau, avait disposé avec beaucoup d'art, des vases de verdure et de fleurs.

Dans la salle se pressaient une soixantaine de majoraux et de félibres, une trentaine de roussillonnais, et parmi les invités, quelques jeunes filles au joli bonnet catalan.

Au moment des toasts, on emplit la *Coupo santo* d'un vin muscat doré, et le félibre Ruat, qui remplit les fonctions de baile du Capoulié, annonce : « Que touto barbo d'ome cale, la rèino vai parla » ; et Na Magali, la *coupo* en mains, dit lentement, dans le silence religieux de toute la salle, cette strophe de Mistral :

A la memòri de nòsti rèire,
di Berenguié, dóu rèi En Pèire,
Aussen li vèire,
Provençau, Catalan, Limousin e Gascoun !
A la memòri dóu rèi En Jaume
E dóu reiaume
D'Aragoun !

Puis la coupe passe entre les mains du Capoulié, qui fait à son tour, un discours pour saluer les convives et exalter le sentiment de la race et l'amour de la langue.

Il est très remarqué que le Capoulié, dont le discours est en provençal, l'a terminé en catalan. Tous nos compliments à M. Valère Bernard.

Il trempe ses lèvres dans la coupe en attendant de la passer à d'autres mains, mais auparavant tous les assistants se lèvent et

NA MAGALI DE BARONCELLI-JAVON
(Cliché de l'*Album du Centenaire*)

entonnent la *Coupo santo,* dont M. Jean Monné chante les couplets, et que la cobla des Mattes accompagne.

Et tous reprennent en chœur avec une fougue admirable, avec une touchante conviction, le cantique d'une si belle inspiration :

Coupo santo
E versanto,
Vuego a plen bord
Vuego abord
Lis estrambord
E l'enavans di fort.

On a du reste distribué aux convives, les paroles et la musique de la *Coupo Santo* et de *Montanyas Regaladas*.

On entonne aussi la mélopée catalane.

Cette feuille musicale de la *Coupo Santo* et de *Montanyas Regaladas* a été illustrée, par l'artiste perpignanais Han Coll, de jolies allégories provençales et roussillonnaises : l'Estello, la Cigale (emblèmes des félibres) ; la Coupo Santo du félibrige ; une guirlande d'œillets et de chardons ; une catalane roussillonnaise accueillant une Provençale et un Catalan d'Espagne ; la silhouette du Canigou ; le portrait de Mistral ; la guitare, le tambourino et les primes, de nos jutglars.

M. Jules Delpont donne lecture des lettres d'excuse des personnalités littéraires qui n'ont pu assister à la fête :

Frédéric Mistral ;
Donya Dolors Moncerda de Macia, de Barcelona ;
Don Miquel V. Amer, mainteneur des premiers Jeux floraux de Barcelone de 1859 ;
Don Teodor Llorente, le patriarche de la poésie valenciane, de Valence (Espagne) ;
Don Francesch Matheu, mainteneur des Jeux floraux de Barcelone ;
Mossen Miquel Costa, de Mallorca (iles Baléares), mestre en Gay Saber ;
Mossen Alcover, vicaire général de Mallorca ;
Don Francès Badenes, président du *Rat Penat*, de Valencia ;
Le Comte de Cedillo (de Tolède), traducteur castillan du poème *Canigo*, de Verdaguer ;
Don Joan Riuz y Porta, archiviste de Tarragone ;
M. Rozès de Brousses, de l'Académie des Jeux floraux de Toulouse ;
Doctor Plana y Dorca, de Barcelone ;
Pere Pagés y Rueda, rédacteur à la *Veu de Catalunya*, de Barcelone ;
Arthur Perez-Cabrero, archiviste de l'île d'Ibiza (Baléares) ;
Associació arquéologica Ebusitana, d'Ibiza;
Mossen Vicent Serra, chanoine d'Ibiza ;

Jouveau, de l'Escolo Mistralenco, d'Arles-en-Provence ;
Antonin Perbosc, félibre majoral, de Toulouse ;
De Gantelmi d'Ille, assesseur du capoulié, d'Aix-en-Provence ;
Les majoraux et félibres Dujarric-Descombes, Henri Pellisson (des Basses-Pyrénées), Sarrieu (d'Auch) ;
Le poète roussillonnais Jean Badoa (à Paris) ;
L'Escolo de la Targo, à Toulon ;
Edouard Nicholson, d'Arles-en-Provence ;
José d'Arbaud, lauréat des Jeux floraux septennaires, de Cavaillon (Vaucluse) ;
Joan Palomba, professeur à l'Alguer (Sardaigne catalane).

La parole est ensuite donnée à la reine de Gerde (près Bagnères-de-Bigorre), Na Filadelfa, que Arnavielle dénomme la prophétesse inspirée, dans l'œil noir duquel brille la colère des Albigeois contre Simon de Montfort, et dont le cœur brûle de la foi des Troubadours.

Elle est vêtue de noir, elle est en deuil du Midi et elle se lève pour dire quelques strophes de son œuvre *Cantos en do* (chansons en deuil).

La reine est très applaudie ; son accent énergique et douloureux souligne ces strophes admirables dans la langue du terroir.

Puis la parole est donnée au représentant de la cité perpignanaise, M. Horace Chauvet, adjoint au maire de la ville de Perpignan.

Et la coupe continue de passer dans les mains des orateurs qui « brindent », et que M. Ruat, annonce, chaque fois ; à plusieurs reprises, lorsque la coupe est vide, une gracieuse catalane la remplit de muscat, contenu dans une jolie verseuse en cristal et vieil argent.

M. Vergès de Ricaudy, président de la Société d'Etudes Catalanes, adresse un mot aimable à tous les convives ; il remercie la presse locale et régionale, et le comité des fêtes, de leur concours.

M. Jean Monné, le poète provençal, d'origine catalane, nous dit : « Germans, si voleu salvar la rassa, si voleu guardar la llengua, al félibrige anem-hi tots. »

C'est ensuite au tour de M. Charpentier, délégué du Comité des Fêtes.

NA FILADELFA DE GERDE

(Cliché de l'*Album du Centenaire*)

M. Arnavielle, le félibre montpelliérain, claironne en sa langue la gloire du félibrige et de tout le Midi ; dans un toast fougueux, l'apôtre dit qu'il a vu beaucoup de Felibrejades, qu'il a assisté à beaucoup de réunions de la *Santo-Estello*, mais que jamais les Félibres n'avaient été aussi bien reçus qu'à Perpignan ; et jamais représentant d'une ville n'avait trouvé, pour les accueillir, les accents sincères de régionalisme qu'a exprimés M. Horace Chauvet.

Viendra un jour, dit-il, aux applaudissements de tous, où tous nos compatriotes seront félibres et où les candidats aux fonctions municipales s'affirmeront félibres !

Et faisant allusion au projet de réforme électorale proposé par le gouvernement, qui tendrait à découper la France en un plus petit nombre de collèges électoraux, Arnavielle s'écrie que la France comporte une division naturelle, celle de ses anciennes provinces qu'il faut faire revivre.

Et de toutes ces belles provinces, ajoute-t-il :

Lou Roussillou
N'es lou rougnou.

Après avoir indiqué que toute idée de séparatisme est écartée de sa pensée, il boit à la ville de Perpignan.

M. Marty, maire de Puigcerda, un vieillard aimable, disert et fécond, se lève à son tour, prend avec émotion la parole, et lève avec vénération la *Coupo santo* qu'il porte à ses lèvres.

« Coupe trois fois sainte pour moi, déclare-t-il. »

Et il rappelle qu'il fut l'ami intime du poète Victor Balaguer, lequel, étant aux Escaldes, venait causer souvent avec lui à Puigcerda.

Il boit ensuite à la Provence.

M. François Tresserre, président des délégués des Jeux Floraux de Toulouse, donne lecture d'un sonnet dédié à Mistral.

M. Prosper Estieu lit une ode, *Montanhas remirables*, dédiée à M. Jules Delpont, et inspirée par les paroles de « Montanyas Regaladas ».

M. Henri Muchart, avocat, maître en Gay savoir du Consistoire des Jeux Floraux de Toulouse, dit une exquise poésie en l'honneur de ceux du Midi et de Barcelone.

Don Joan M. Guasch, Mestre en Gay saber du Consistoire

des Jeux Floraux de Barcelone, lit une des poésies de sa collection : *Montanyas regaladas*.

M. le duc de La Salle de Rochemaure, félibre majoral du Cantal, dit que sous les rois de Majorque, les auvergnats avaient coutume de venir en Roussillon pour y chercher la tradition de la liberté et de la bonne administration ; cela résulte, dit-il, de documents anciens qui affirment les bons rapports entretenus à ce moment déjà entre le Roussillon et l'Auvergne.

A ces rapports il faut attribuer certainement la renommée séculaire en ce pays, du rancio du Roussillon.

Le duc rappelle, comme l'avait fait M. Chauvet, l'attitude des Roussillonnais en 1789 et boit au Roussillon, la glorieuse province de la grande patrie.

Prennent successivement la parole : MM. Antonin Gleize, de Montpellier ; Dr Fallen, d'Aubagne ; Baquié-Fonade, de Toulouse ; Soulet, de Cette, qui boit à la ville de Perpignan et salue la reine Na Magali, qui fit ses premiers pas de reine à la Santo-Estello de Cette, en 1906 ; Fius y Palá, alcalde de Manresa ; Marquis de Villeneuve, de Paris ; Lermite (l'ancien frère Savinien), d'Avignon, connu par ses œuvres de pédagogie provençale ; Charles Brun, professeur au lycée de Marseille ; Teissier, de Cette.

M. Jean Amade, prononce une allocution en catalan pour affirmer la nécessité de la décentralisation et exalter les qualités de la langue natale.

Il boit à l'union morale des races occitanes.

M. Jacques Sauquet, de Bourg-Madame, l'un de nos jeunes poètes roussillonnais lit une poésie *A la Dama del Rat-Penat*.

M. Jules Escarguel, directeur de l'*Indépendant* et président de l'*Association de la presse politique perpignanaise*, parle en catalan pour être dans la note.

Lecture est donnée d'une poésie du mainteneur languedocien, Antonin Perbosc, *La Cansou de la Lauzeta*, qui est inspirée par la poésie roussillonnaise, « *Lo Pardal* ».

M. le docteur Boix lit d'une voix vibrante, sa poésie *Aixi sigui*.

M. Comet boit aux organisateurs de la Santo Estello, et spécialement à M. Delpont qui en a été la cheville ouvrière.

M. Delpont termine enfin la série des brindes ; la cobla joue encore un morceau, il est 4 heures 1/2.

La Bataille des Fleurs

C'est le moment de la bataille des fleurs organisée aux Platanes ; les reines, accompagnées de M. Vergès de Ricaudy et du Capoulié, s'y rendent dans le landau que le Comité des Fêtes avait mis à leur disposition ; elles sont acclamées à leur arrivée.

Voitures et automobiles fleuries circulent dans la grande allée mais ont grand'peine à se frayer un passage. Pour mieux dire elles sont obligées de s'immobiliser et, sans doute, y seraient-elles restées jusqu'à 6 heures si une averse malencontreuse n'était venue disperser la foule.

Sous la pluie, cependant, la bataille de fleurs et de confetti se poursuit pendant une heure.

Les membres du Comité distribuent aux plus jolis attelages, aux loges les mieux garnies, des bannières blanches, vertes, roses. Des bannières furent offertes aux reines du Félibrige qui assistaient à la bataille des fleurs, dans la loge entièrement drapée aux couleurs catalanes de las Quatre-Barres, de Mme Vergès de Ricaudy.

La Soirée littéraire et musicale

A 8 h. 1/2, les félibres se réunissaient de nouveau, à la salle Rigaud. Sur l'estrade avaient pris place les deux Reines, le Capoulié, M. Vergès de Ricaudy, M. de Lacvivier, la félibresse Artaleto, les majoraux Estieu, Arnavielle, et de nombreux invités.

La cobla des Mattes ouvre la séance ; puis — ce fut une bien agréable surprise — entrent dans la salle, les jeunes danseurs de Canal, une douzaine de petits garçons, pas plus haut qu'une botte, en espadrilles et barretine, accompagnant chacun une cavalière, en fichu, coiffe catalane et espadrilles. Et ce petit monde

se met à danser gravement et avec distinction, aux sons de l'*Entrellissade* et des *Balls* joués par les Mattes. C'était charmant.

Les felibres disent chacun, une poésie. Joan-Maria Guasch, de Barcelone lit *A una cullidora de taronjes* ; Estieu, dit un sonnet aux Platanes, *Als Platanhers de Perpinya ;* à Jaume Sauquet, l'on redemande *La Dama del Rat-Penat ;* Artaleto dit un sonnet *A Mistral ;* Fius y Pala de Manresa (Catalogne), dit *La Serra del Carlit ;* Joan Ribas y Carrera, de Blanes (Catalogne) dit *En la frontera* ; M. Vergès de Ricaudy dit *L'Arc y la Fletxa* ; Arnavielle entonne une jolie chanson languedocienne ; *Les Guitaristes Catalans* jouent, comme intermèdes, d'harmonieuses mélodies.

Les *Petits Danseurs Catalans* se présentent à nouveau, mais la salle étant comble ils n'ont plus assez de place pour danser ; le sympathique Canal les fait alors défiler, en *Ball de ramallet*, devant les Reines ; ils étaient si mignons, que Na Magali quitte son fauteuil, et descend embrasser le premier petit couple, aux applaudissements de tous.

La cobla entonne la *Coupo Santo*, reprise en chœur par toute l'assistance. Comme l'heure s'avance, M. Delpont dit la *Despedida* suivante :

Vingut lo moment de nos separar, torni à saludar las nostres estimades reynes, que tanta alegria nos han dut aquestos dies, ja que nos han estat un raig del sol de la Provensa y del Pirineu ; que Deu las guardi molts anys, aixis com a vostés, bons senyors y amichs, y à reveurer !

On chante encore, en chœur *Montanyas Regaladas*.

Le Docteur Fallen, d'Aubagne remercie, en des termes enthousiastes, les roussillonnais, de la magnificence et de l'entrain qu'ils ont donné à ces fêtes de la Santo-Estello.

La cobla joue encore un *ayre repicat*, et les félibres se retirent lentement, et comme à regret, en échangeant les adieux les plus amicaux.

Vin d'Honneur

Discours de M. Benoît, maire.

Gracieuse Reine,
Messieurs,

Soyez parmi nous les bienvenus !

A peine avez-vous touché le sol de la fière capitale du Roussillon et déjà vous avez pu vous convaincre par les marques de sympathie nombreuses de toute une foule joyeuse et admiratrice, que vous aviez gagné notre cœur.

Quand on a comme vous, gracieuse Reine, l'auréole du gai savoir et de la beauté, quand on a comme vous, Messieurs, l'auréole de la science et de la gloire, cela est chose vite faite de conquérir une population fière de son passé, amoureuse d'art, passionnément attachée à son idiome que vous faites revivre en vos poésies.

J'aurais voulu, en signe de bienvenue, au lieu de ce temps maussade et gris, voir se dérouler votre défilé aux sons joyeux de la Cobla, sous notre ciel habituellement si bleu, sous les rayons de ce chaud soleil du Roussillon.

J'aurais voulu que vous veniez chez nous avec nos journées de juin, pendant lesquelles

Il fait si chaud que la cigale,
La petite cigale frugale
Qui se régale de chansons,
Ne fait plus entendre les sons
De sa chansonnette inégale.
Et rêvant qu'elle agite encor
Ses petits tambourins de fée,
Sur l'écorce des pins chauffée,
Ivre de soleil, elle dort.

Si le temps nous a boudé, du moins nos cœurs sont avec vous, et rayonnent d'allégresse.

Car l'œuvre que vous avez entreprisé est grande entre toutes et nous applaudissons à votre enthousiasme.

Pierre Loti, recevant sous la coupole Jean Aicard, lui disait :

« Vous avez senti que, bientôt, personne ne l'entendrait plus « votre idiome provençal pourtant si alerte, si harmonieux.... » et s'adressant au récipiendaire, il ajoutait :

Vous avez dit, quelque part : « Les choses provinciales qui se « meurent fixons-les dans la langue qui doit leur survivre.... »

J'en demande bien pardon aux deux illustres académiciens, mais les choses provinciales ne peuvent vivre que dans la langue provinciale.

C'est votre gloire, Messieurs, d'avoir contribué à relever les idiomes qui tendaient à disparaître.

Il faut, au cœur, l'amour de la petite patrie et, pour la bien comprendre, c'est dans la langue de nos aïeux qu'il faut la revivre et la contempler.

Les premiers mots dits autour de notre berceau, les premières légendes contées auprès de l'âtre, nous les avons écoutées avec l'idiome particulier à chaque province, et ces souvenirs d'enfance sont des souvenirs inépuisables.

Cet amour de toutes les choses de la petite patrie, c'est le gage de notre amour pour la grande patrie.

Ne sommes-nous point les racines qui contribuons à la vie, à l'énergie, à la puissance du grand arbre ?

Sans vous lasser, continuez votre œuvre féconde, et si nos provinces vous sont reconnaissantes, c'est parce que vous aurez fait beaucoup pour la France.

En votre honneur, gracieuse Reine, je lève mon verre ; je lève mon verre en votre honneur, à vous, Messieurs, félibres provençaux, catalans, languedociens, gascons, béarnais, barcelonais, mallorquins et valencians, unis dans la même idée de solidarité et de paix, et vous tendant la main au-delà des frontières, pour poursuivre votre rêve harmonieux de poésie locale.

Jeux Floraux

Discours de M. Vergès de Ricaudy.

Gracieuse Reine,
Belles Dames,
Illustre Capoulié,
Dignes Messieurs,

Mes fonctions présidentielles m'obligent à prendre le premier la parole dans cette réunion de félibres provençaux, de lettrés languedociens, de Béarnais, d'Auvergnats, de Limousins et de catalans d'Espagne et de France.

Ce n'est pas sans une certaine appréhension que je vais élever la voix dans un milieu si intellectuel, moi, faible praticien d'une langue que j'aime, et qui ai été élevé à la présidence de la Société d'Etudes, plus pour ma bonne volonté que pour mon savoir.

Mais je serai bref et je laisserai bien vite la parole au vénéré Jean Monné, président du jury de nos Jeux Floraux, un catalan d'origine que les hasards de la vie ont fait provençal et qui s'est élevé par ses travaux au premier rang des félibres; et au docteur Boix, l'inséparable de l'Ermita de Cabrens, rapporteur littéraire du concours.

Je me bornerai donc, illustres assistants de cette réunion, à vous souhaiter la bienvenue, et à vous dire, au nom de la Société d'Etudes Catalanes, un merci bien sincère du fond du cœur.

Mesdames, Messieurs, je reprends les deux vers de l'illustre Balaguer qui ont inspiré le dignissime Capoulié du félibrige Valère Bernard, qui est, en même temps qu'un littérateur, un artiste de grand talent, et qu'il a inscrits au bas du tableau qu'il a eu l'heureuse idée d'exposer à notre admiration :

Me dihuen qu'es morte
Mes jo la crech viva.

Notre langue catalane, comme toutes les autres langues, idio-

mes ou dialectes du midi de la France, était menacée d'être étouffée par la centralisation à outrance de gouvernements qui voyaient en elles des ennemis d'une unification tellement utopique qu'après plusieurs siècles, nous tendons de nouveau à revenir au régionalisme. Mais on n'a jamais réussi à empêcher de la parler et même de l'écrire ; les chansons d'Arago, les œuvres de Mossen Rous, de Mossen Boixéda, etc. ; les sermons écrits que bon nombre de curés ont laissé, en font foi. Notre clergé, et c'est à lui surtout que revient le mérite de la conservation de notre langue, avait toujours continué à prêcher et à donner l'instruction religieuse en catalan. Mais il y avait manifestement tendance à l'abandon de notre langue maternelle par les classes dirigeantes, si bien qu'on aurait pu la croire morte. Quand éclata, en 1854 et en 1857, le coup de clairon des sept provençaux de Fonsegugne et des rénovateurs de Barcelone, qui réveilla de son sommeil, en même temps que le catalan, les langues sœurs, filles de la grande langue latine.

Notre harmonieux Roussillon — que l'immortel Jacinto Verdaguer a comparé à une lyre donc l'arc serait formé par les Albères et les Corbières, dont les cordes d'argent seraient le Tech, la Tet et l'Agly, dont les clés seraient le Costabone, le Canigou et le Carlit — ne pouvait rester indifférent à ce mouvement littéraire. Une pléiade de catalanistes se leva, à la tête de laquelle nous placerons l'illustre Justin Pépratx, que l'on a appelé le Père de la renaissance catalane en Roussillon ; je lui envoie le souvenir ému de l'affection qu'il sut nous inspirer, à nous autres, alors, ses jeunes adeptes.

Mais ce mouvement ne fut que partiel, car les tentatives de constitution de sociétés semblables à celles de Provence et de Catalogne échouèrent malgré la persévérance inlassable de Pépratx. Les catalanistes devinrent de plus en plus nombreux, mais n'ayant pas le lien commun que la Société d'Etudes Catalanes a créé en se constituant, leurs efforts louables et méritoires restèrent individuels.

C'est par notre Société, à laquelle j'aurais mauvaise grâce d'adresser des compliments, que vous êtes aujourd'hui nos hôtes, belles Dames et très honorés Messieurs qui êtes venus apporter aux lauréats de notre concours de Jeux Floraux, la sanction de vos applaudissements.

Depuis la renaissance catalane, il y a eu plusieurs concours littéraires. Deux furent organisés par l'infatigable Justin Pépratx, à Banyuls-sur-mer, en 1883 et 1888. Ils obtinrent, grâce à nos frères d'Espagne le plus légitime succès.

Un troisième fut esquissé par nous, dès l'année de la constitution — 1908 — de notre groupement. Un concours fut ouvert entre les enfants des écoles; mais il paraît que nous avions, en convoquant les enfants à ces assises intellectuelles, commis un crime de lèse-patrie ! Ce concours fut interdit par l'autorité ministérielle. Il eut lieu tout de même, mais sans la solennité et sans le succès que nous en attendions.

Vous avez tous pu lire, sur la *Revue Catalane* d'Octobre 1907, le discours que notre compatriote et ami François Tresserre, que je salue aujourd'hui comme le président de la délégation que l'Académie de Jeux floraux de Toulouse a fait l'honneur d'envoyer ici à sa sœur très cadette, a prononcé en cette circonstance.

Ce qu'a été le concours d'aujourd'hui, je n'ai pas à vous le dire. Vous en entendrez l'appréciation par la voix de plus compétents que moi : le président et le rapporteur du jury.

Mais ce que je veux, ce que je dois, c'est vous dire à tous, belles Dames et distingués Messieurs, combien nous avons été honorés du choix que vous avez fait de Perpignan pour tenir, Messieurs du félibrige, vos assises annuelles, à l'occasion de notre distribution de Jeux Floraux, et de vous en remercier.

Je remercie également les groupements et associations littéraires du midi de la France qui nous ont envoyé des délégations ou des représentants et spécialement l'illustre compagnie de Clémence Isaure, sept fois centenaire.

Votre présence à tous a apporté le sceau à notre œuvre.

Que vous dirais-je, gracieuse Reine, pour vous remercier d'être venue apporter, dans les plis de votre fichu arlaten, un peu du soleil de votre chère et aimée Provence.

Vous êtes venue, nous vous avons vue, vous nous avez vaincus.

Le plus fidèle de vos sujets présentera à Votre Majesté (la majesté de la grâce et de la beauté) l'hommage de son respect au nom de tous ceux qui sont ici. Je baise vos blanches mains et je me déclare heureux d'avoir l'honneur de vous servir de féal

chevalier pendant les jours, hélas! trop courts, que vous avez bien voulu consacrer à ce pays, frère du vôtre.

Merci à vous, Monseigneur, qui, je me plais à le constater, êtes, pour l'entretien et la conservation de notre langue, le plus précieux des auxiliaires. Nous savons que, en devenant évêque de Perpignan, d'auscitain que vous étiez, vous êtes devenu catalan au point que, donnant l'exemple à MM. les curés, il n'est pas de village où vous n'ayez fait entendre votre voix dans l'idiome qui nous est cher. Et demain, grâce à vous, grâce à votre initiative, ceux d'entre nous qui répondront à votre invitation, auront le plaisir d'entendre retentir sous les voûtes de la Cathédrale — chose rare — uniquement des chants et des paroles catalans.

Merci aussi aux généreux donateurs dont le geste nous a permis de donner à nos lauréats des prix d'une réelle valeur artistique. Parmi ceux-ci, je tiens à en signaler un, particulièrement, qui s'abriterait derrière sa modestie pour ne pas se nommer dans l'énumération qu'il vous fera tout à l'heure de nos bienfaiteurs ; je veux parler de M. le Dr Boix qui a eu non seulement, et personnellement, le geste large, mais qui a, devant ses amis, tendu la main pour nous avec le succès que vous voyez.

Merci encore à M. Gustave Violet, dont la plume savante et artistique a su dessiner le beau diplôme de nos prix.

Merci enfin, et par-dessus tous, à M. Benoît, l'adjoint faisant fonctions de maire, tant pour l'hospitalité qu'au nom de la ville il nous a donnée que pour la grâce et l'affabilité avec lesquelles il nous a accueillis.

Je ne terminerai pas sans envoyer à Maillane et à Barcelone, où leur grand âge les a retenus, les Présidents d'honneur de notre fête : le très illustre Frédéric Mistral et la toute bonne et dévouée Senyora Dolors Moncerdá de Maciá, l'hommage de notre reconnaissance pour le patronage qu'ils ont bien voulu nous donner de leurs noms, qui sont entourés de l'auréole de l'immortalité. Puisse Dieu leur donner encore longue vie !

En un mot, merci à tous les amis connus ou inconnus de notre œuvre, présents ou absents, et, sans oublier la France notre mère commune, réunissant en un faisceau nos chères petites patries, je dis en terminant : Vivent à jamais la Provence, le Languedoc, l'Aquitaine, le Béarn, le Limousin, l'Auvergne, la Catalogne,

Valence, Majorque et le Roussillon ; et honneur à ceux qui ont conservé pour leur petite patrie le culte et l'amour que chacun doit avoir pour ses ancêtres.

Discours de Monseigneur de Carsalade du Pont.

Senyor President y estimat Amich,

Vos dono las gracias las mes corals per las paraulas tan carinyosas que m'haveu dirigidas. Aqueixas paraulas, encara que siguin l'espressio del vostre afecte per jo, ab tot las he de rectificar, perqué si he donat, com ho dieu, un impuls al renaixement de nostra terra Rossellonesa, es que vaig trobar, en el meu cami, uns nobles y valents patricis, com sou vos, y com son els amichs y companys de la junta dels Estudis Catalans, qui no han may renegat à la feyna. Fa anys y anys que, ajudat per ells, vaig recorrer les pobles y las comarcas de la diocesis predicant la santa crusada de l'amor à la llengua, à las tradicions, à 'ls costums de la nostra terra. Son anat, com el sembrador de l'Evàngeli, sembrán à ma plena, à manta, per tot arreu, desde 'l mar fins al Canigó, la bona llavor catalana. Sembrem, sembrem, que segarem ! els hi cridabą an els meus capellans y an ·els meus feligresos. Y de fet, quina sembrada magnifica habem feta en les runes de Sant-Martí del Canigó, el dia per sempre memorable ahont el Consistori de Barcelona hi va celebrar la festa anual dels Jochs Florals de Catalunya. L'acte va resultar tan grandios, va despertar un tal entusiasme, que 's pot dir que en aquet dia del onze de novembre de mil nou cent tres, la terra Rossellonesa va tornar á pendre consciencia d'ella mateixa, y va iniciar el seu renaixement.

Sant Martí s'es aixecat de sas runes ; el llegendari campanar ha retrobat sa veu y canta en aquesta hora, ab un solemne repic de sas quatre campanas, l'alleluia de la resurrecció. He donat ordre, senyors, al ermitá de Sant Martí que avuy, à las quatre y mitja, toquessin à voltes las campanas, per anunciar als pobles que rodejan

nostras montanyas regaladas del Canigó, las novas bodas de la llengua catalana, que are, nos altres, estem celebrant.

Com va succehir un exit tan felis y tan desitjat ? Jo no ho puch dir. Pero es cert, que la restauracio del famos santuari del Canigó, casa payral dels Rossellonesos, va despertar en la nostra terra, l'amor als recorts dels avis, à llur llengua, à llurs tradicions, à llurs costums. Es un fet, y, qualsevol ho sab, que, à mesura que las parets de l'antich cenobi s'alsavan sobre els flanchs del Canigó, brotava dins la plana la bona llavor catalana ; y après set anys de treballs, set anys de feyna incansable, sem arribats, gracias à Deu, al temps de segar. Avuy hem de cullir les primeres garbas, y per nos ajudar a recullir-las son vinguts segadors de totes las provincias romanicas de Fransa y d'Espanya.

Vos dono l'enhorabona, nobla segadora, mestressa nostra, reyna dels felibres ; vos la donó, nobles y valents segadors, no tant sol com à Bisbe d'aqueixa diocesis, sino com à company vostre. Deu vos pagui la diada, perqué jo no estich prou rich per la vos pagar com ho merexeu !

Discours de M. F. Tresserre.

Messieurs,

Dès que vos fêtes nous furent annoncées, mes amis de l'Hôtel d'Assézat, me dirent :

« Allez et portez à nos frères du Roussillon le salut de dame Clémence et la cordiale étreinte des Mainteneurs des Jeux Floraux. »

Et je suis venu.

J'ai salué vos platanes centenaires, le marbre de Raymond Sudre que dore déjà un rayon de gloire, votre Canigou tout frémissant des dernières strophes de Verdaguer, et ma joie est double, car je me sens ici deux fois en famille. J'ai retrouvé dans vos murs la douceur de mon foyer catalan, et si je regarde au milieu de vous, je puis me croire encore parmi mes confrères à l'Académie.

Le plus parnassien de nos Maîtres ès-jeux, et les lauréats de nos 3 mai sont là qui m'accueillent et me tendent les mains, et si je me retourne vers le passé, s'évoquent soudain en légère théorie des poètes qui furent nôtres et qui vous appartiennent. Voici :

Mme Amable Tastu dont le rêve attendri reste parfumé du lys, de l'amarante et du souci rapportés de notre symbolique jardin ;

Mgr Tolra de Bordas, qui, avant de devenir pour la joie des lettres l'élégant et initial traducteur de l'*Atlantide*, fut le vainqueur deux fois couronné de nos concours ;

Et le spirituel et éloquent mainteneur qu'était mon ami Lazeu de Peyralade, ce Catalan si fervent de sa terre catalane qu'il a voulu reposer dans le petit cimetière de Saint-Paul pour entendre passer éternellement sur son sommeil la chanson de votre tramontane.

Soyez donc indulgents, Messieurs, à l'illusion du poète si vos Platanes me sont apparues comme le prolongement jusqu'aux jardins Saint-Jacques de l'avenue des Augustines et si je mêle familièrement, dans ma pensée et mon émotion, la barratine rouge de vos coupeurs de sarments et la robe de pourpre de nos troubadours.

La manifestation qui nous réunit aujourd'hui dans cette cité en fête est de celles que l'Académie des Jeux Floraux approuve et corrobore. Votre provincialisme est cher à notre tradition ; le culte de votre poésie locale s'inscrit dans nos annales ; le terroir que vous aimez, nous l'aimons d'un égal amour. Qui pourrait s'étonner que Clémence Isaure vienne s'asseoir au milieu des poètes qui exaltent la petite Patrie, défendent contre une centralisation excessive les mœurs et les coutumes locales, et, à côté de la langue officielle et nationale, veulent faire chanter dans leur poème la langue émouvante des aïeux ?

Nous étions, il y a deux ans, à Barcelone. Les *Jochs Florals* magnifiaient le souvenir des initiateurs de la Renaissance catalane.

Ce furent des journées inoubliables d'enthousiasme, d'idéal et de beauté. Le cœur d'un peuple battait à l'unisson du cœur des poètes. Et dans le cortège des délégués venus des quatre coins du monde occitan, Clémence Isaure apportait, en hommage au génie latin, son bouquet de strophes et de violettes, et nous allions en pèlerinage à Folgueroles pour nous incliner devant la stèle de

granit où le montagnard de Vich s'arrête et lit dans du soleil le nom immortel de Jacinto Verdaguer.

Nous étions l'an dernier en Provence ; et tandis que sur l'antique Forum arlésien la statue de Mistral surgissait des plis de son voile, nous regardions avec émotion à nos côtés le patriarche de Maillane sourire doucement à son immortalité de bronze ; et, dans la rumeur des tambourinaires et des guardians de Camargue et l'ovation du monde officiel, Clémence Isaure s'unissait à la reine du Félibrige pour jeter des roses sur les pas du Maître auguste et vénéré, et acclamer souverainement le génie dont Melchior de Vogüé a pu dire : « Celui-là est un poète qui recréa un peuple. »

Nous voici en Roussillon. Après les brumes de Toulouse, nous espérons pour demain la beauté de votre ciel d'Orient. Nous avons reconnu dans la ligne harmonieuse et souple de vos plages, dans le rythme grandiose de vos montagnes, l'éternelle leçon d'esthétique que la Nature réserve aux faiseurs de manuels. Au contact de votre foi ardente dans la destinée latine, notre patriotisme régional s'est ému dans ses fibres profondes ; et, sous le fin bonnet de dentelles de vos sœurs catalanes, c'est toute la grâce antique qui nous est révélée dans une attitude, toute la grâce des Muses, filles de la Grèce et des dieux.

Aussi, pour dire notre multiple émotion, ce sont les mots aux syllabes chantantes de votre vieille langue ancestrale que je sens monter à mes lèvres :

Lengua que Roma 'ns doná
Quant cová 'l mon la seva alla
Quina altra llengua t'iguala
Tu, qu'en Cicero parla...

Si notre Académie honore comme il convient et cultive de son mieux la langue de Racine et de Voltaire, elle ne rougit pas de ses origines ; elle ne répudie rien de ses commencements ; elle se souvient volontiers que la langue d'oc fut le premier truchement de ses confidences, et que longtemps, pour rythmer leur pensée sur de classiques canons, de Barcelone à Toulouse, de Foix à Perpignan, les troubadours consultèrent docilement nos *Lleys d'amor*. Si le collège du Gay Scavoir dut un jour fermer ses portes et si furent supprimés nos vieux concours en langue d'oc,

croyez bien que Clémence Isaure, résignée mais non définitivement conquise, se consolait dans le secret de ses rêves en relisant les poésies du Goudouli.

Et elle attendait...

Les siècles passèrent. La langue romane, que l'on croyait disparue à jamais, s'était réfugiée chez les paysans. Cette princesse, qui avait connu les élégances de la Cour des comtes de Toulouse et du bon roi René, cette princesse, exilée, vivait sous le chaume. On l'occupait à définir les besognes ménagères ; elle nommait, en les touchant, les outils du pâtre et de l'artisan ; elle suivait, en chantant un vieil air, le faucheur dans la prairie et le pêcheur sur l'étang. C'est là, dans ces atours rustiques, que Mistral, un beau matin, la rencontra ; il l'aima et l'épousa se furent les noces de l'Empereur du Soleil, les grandes noces de Font-Segugne.

De ce moment une allégresse immense traversa les provinces. Les patois se sentirent ennoblis. Le vocabulaire populaire connut les gloires du folklore et de l'éditeur. La robe de Mireille avait parfumé le sol de la Provence et le vent des oliviers secoua sur tout le Midi des rêves et de l'espoir.

Les Catalans de Barcelone traversèrent les Pyrénées et leur main fraternelle nous tendit la *Coupo Santo* où nous avons tous communié l'amour du beau.

Aquellos montanyos que tan hautos soun
Mempetchen de veïre mas amors oun soun...

chantions-nous sur les bords de la Garonne ; et, du haut du Tibidabo, en plein cœur de la Catalogne, une voix amie répondait :

Alceu els ulls al mur que ara 'ns separa
S'acosta el dia que serem tots uns.

Ce moment d'idéale rencontre a eu lieu à Banyuls-sur-Mer en 1883 ; il se renouvelle aujourd'hui puisque je puis reconnaître ici M. Guasc, le délicat poète qui cueillit *la Flor natural* aux fêtes del *Cinquantenari* de Barcelone, et saluer de loin mon grand ami Teodor Llorente, l'aïeul vénéré de la poésie valenciane dont toute une ville et toute une contrée fêtaient hier le splendide *homenatge ;* et le poète d'une si vibrante éloquence Joan Alcover ; et Mossen Costa y Llobera qui a retrempé aux pures sources

classiques la poésie de ses *Horacianes,* et Francesch Matheu, à qui les Cerdans sont redevables de leur ardente et pittoresque Marseillaise :

Meytat de França, meytat d'Espanya,
No y a altra terra com la Cerdanya...

Les jours avaient passé ; et notre confrère, le regretté M. Ozenne, nous donnait à Toulouse les moyens de recevoir royalement à l'Académie la langue romane, la princesse exilée. De ce jour, Clémence Isaure partageait ses fleurs entre les poètes de langue d'oïl et les poètes de langue d'oc revenus. Hugo et Mistral, Coppée et Jourdanne, de Bornier et Chabaneau et Prosper Estieu se coudoyaient dans nos recueils sur la liste de nos Maîtres ès-jeux ; et d'année en année on vit s'inscrire sur le palmarès de nos concours le nom de ces félibres dont la gloire auréole le Panthéon roman. C'étaient Mme Philadelphe de Gerde, toujours en deuil de son rêve méridional brisé ; Firmin Palay qui disait si superbement la légende de la *Casa ;* et Vermenouze qui berce sous le *Chaume*, sous la *Chuchado*, une Muse parnassienne ; et Perbosc dont le poème *Guilhem de Tolosa* inaugure les pages étincelantes d'une épopée méridionale ; et Monné dont le lyrisme marie si bien la douceur du provençal à l'énergie du catalan ; et Jules Delpont, votre compatriote et mon ami, qui fait passer, dans ses strophes le frisson de son âme catalane.

Telle est trop brièvement indiquée la renaissance que nous fêtons ensemble et que protège rituellement, selon la religion félibréenne, le sourire de Santo-Estello, patronne des félibres, médiatrice des rythmeurs.

Cette renaissance, — vous eût dit mon excellent ami et éloquent confrère, M. le baron Desazars de Montgailhard, — cette renaissance « a conquis tous ceux qui ont le culte de la beauté et le sentiment de la grandeur, tous ceux qui sont capables de goûter la noblesse simple, si grave du labeur humain dans la nature irradiée et frémissante, tous ceux qui veulent réagir contre le pessimisme romantique nous conduisant à la révolte ou au désordre, au désespoir ou à la mort, et contre le matérialisme naturaliste antipatriote et antisocial pour leur substituer l'idéal chrétien et chevalesque. »

Cette renaissance qui est votre œuvre, MM. les Membres de

la *Société d'études catalanes*, MM. les poètes et folkloristes de la *Revue Catalane ;* cette renaissance qui semble plus fraîche d'avoir touché les lèvres des enfants de vos écoles, et plus fervente pour s'être mêlée au prône de vos églises ; cette renaissance est un fait accompli dont il convient de nous réjouir sans modestie, comme votre piété provinciale a le droit de se montrer orgueilleuse du muscat doré de vos vignes, de la pêche et de la figue de vos jardins.

La poésie des félibres est, elle aussi, un fruit du terroir que mûrit notre soleil.

Las des poncifs et des formules vétustes, de tout ce qui s'enseigne et ne s'adapte pas à notre intime substance, le poète, en touchant le sol de sa province, s'est refait une âme neuve et des yeux frais. La beauté des choses quotidiennes lui a été révélée. Grâce au prestige de l'idiome local, une cueilleuse de feuilles de mûrier et un vannier, tresseur de joncs, rencontrés dans un paysage des Alpilles lui ont suffi pour créer un chef-d'œuvre pur comme l'*Odyssée*, aussi tendre que l'*Enéide* de Virgile.

C'est que les mots sont fils des idées et les idées se colorent du sang hérité de nos ancêtres. Ainsi s'explique l'émoi dont nous frémissons à la seule audition d'une phrase de la langue patriale entendue en pays lointain. C'est toute la race qui s'éveille en nous, comme toute votre petite patrie, Catalans, et l'orgueil de votre ambition, et la splendeur de votre merveilleux coin de terre, et vos golfes d'azur, et vos neiges souveraines, se haussait, s'affirmait, s'exaltait hier dans l'*Hosanna* grandiose des *Montanyas regaladas*.

Soyons donc fidèles, Messieurs, à la langue indigène, gardienne chantante de l'âme provinciale.

Cette âme de poésie et de lumière, vos artistes l'ont cultivée dans la fraîcheur de vos *patios* et de vos cloîtres, sous l'ogive murmurante de vos platanes, et vous avez pu donner à l'histoire de l'art les noms glorieux de Rigaud et de Puiggari, d'Oliva, de Pépratx, de Saisset, de Sudre, de Belloc, de Violet, de Brousse, de Terrus, de Blanquer, d'Henry Muchart, de Bausil... j'en passe et m'en excuse.

Cette âme de haute spéculation ou de vertu héroïque, vos soldats et vos savants l'ont bue aux sources de la vallée d'Estagel,

dans le torrent qui descend des glaciers de Carlit, et la renommée a redit aux échos les noms retentissants d'Arago, de Companyo, de Tisseyre, de Miquel de Riu, de Joffre, de Llanas...

Cette âme de science et d'utile conquête, vos marins l'ont trempée dans la vague qui murmure aux rochers de Collioure ou s'irrite sur l'éperon de Cerbère, et vous pouvez revendiquer une part de la gloire nationale pour ces vaillants hommes de mer que furent les Douzans, les Ribeil, les Barrera, les Nabona.

Cette âme ardente et multiple, j'en suis fier avec vous, Messieurs, car elle est l'âme catalane ; elle m'écoute ; c'est elle à qui nous devons le magnifique élan de ces radieuses journées ; c'est elle que j'invoque et c'est elle que ne comprendra jamais celui qui ne sait plus la langue de nos ancêtres.

Car le Catalan qui a oublié sa langue est un étranger dans sa patrie. Il passe sur vos routes, mais les chemins de son pays ne le reconnaissent plus.

Vive la langue catalane !

Vive les Catalans !

Discours de M. Jean Monné.

Midamo, Messiés,

Es pas sènso uno prefoundo esmougudo que prene la paraulo davans uno acampado tant preclaro. De-segur de miés emparaula que iéu, aurien pouscu vous traire soun dire souleious, mai vaqui que la soucieta dis *Estùdi Catalan,* amor que siéu fiéu de Perpignan e Felibre, a vougu me faire ounour e me semoundre la presidènci de si proumié Jo Flourau.

E acò s'endevèn coume la pèiro à l'anèu, que tout just li Felibre estènt vengu teni sesiho soulenno dins nosto Capitalo dóu Roussihoun, semblavo que lou Prouvençau avié d'agué sa plaço dins vòsti fèsto pouëtico.

Leissen dounc li merite mai o mens aut qu'an pesa dins la decisioun di sòci de la Soucieta d'*Estùdi Catalan,* car fau pas s'enourguli dóu bèn que pènson o que dison de nautre, noste soulet ourguei fugue de travaia au reviéure de la lengo nostro, e

li jo flourau soun lou meiou fougau que i 'ague, pèr n'en couva la respelido.

Eici, tout es pouësìo : lou bresihage de l'auceliho ; lou bressadis de vòstis auro leno, li flour prefumado de vòstis orto meravihouso ; vòstis aigo que dounon salut, vòsti mount qu'enauron l'amo vers li cimo, e lis iue dívin e lou front pur de vòsti chato que voste soulèu d'or ilumino.

E vòsti pouèta, enchuscla, qu'à voste terradou n 'ia flourisoun, acampon sa melico siavo, e l'aduson, abiho atravalido, dins lou brusc de vòsti Jo Flourau, moustrant pèr ansin que la lengo es pas morto, e largant, emé la fe que lis animo, lou crid d'En Balaguer :

Morte diuhen qu'es,
Mes jo la crech viva !

Segur que viéu, e que vibro... e que poudèn dire emé lou meme auturous pouèto :

quand la lengo n'es pas morto
la Patrìo encaro viéu !

es adounc la lengo que fau sauva, car es dins la lengo que s'enracino lou cor de la Patrìo, lou cor de la raço.

En Frederi Mistral, lou grand Mèstre de Maiano, nous lou clamo, dins soun odo sublimo i Catalan :

« Dis aup i Pirenèu, e la man dins la man,
Troubaire, aubouren dounc lou vièi parla Rouman ;
Acò 's lou signe de famiho,
Acò 's lou sarramen qu'i paire joun li fiéu,
l'ome à la terro ! — Acò 's lou fiéu
que tèn lou nis dins la ramiho !

Intrepìdi gardian de nostè parla gènt,
garden-lou franc e pur e clar coume l'argènt,
car tout un pople aqui s'abéuro ;
Car, de mourre-bourdoun qu'un pople toumbe esclau,
se tèn sa lengo, tèn la clau
que di cadeno lou deliéuro !

Aquelo manifestacioun de vuei, es la manifestacioun de l'amour de la lengo... Avès jita la semenço en bono terro, lou blad fara

d'un cènt. Lou gran mountara e flourira. En Francesch Matheu vous lou dis :

De l'avuy ve 'l demà,
Som la flor, som el gra,
Som la cullita que vindra.

Som petits, petits, petits,
però som una creixença,
una onada de delits,
potsé una era que comença,
Som petits,
L'era nova que vindra,
l'era nova que s'acosta.
l'era nova que vindra...

sara l'ero de l'amour de la terro meiralo !... l'amour de la lengo, es eici dins soun empèri ; eici, bat l'amo catalano ! quand dins li terro drudo, quand dins lis amo ardènto coume li vostro, l'amour dóu parla s'enracino tant prefoundamen, fau que se desounglon aquéli que lou volon derraba.

Avèn fe que Diéu destrassouno li pople quand miés sèmblon dourmi : Glàudi Omar y Barrera, lou dis :

Refeu lo patrimoni,
alsau tot lo caigut,
y recobreu ab honra
lo qu'are avem perdut.

Si l'amo no vol fressa,
companys, anemli a dir
que Deu desvetlla als poples
quan mes semblen dormir.

Santo-Estello afourtune li premié Jo Flourau dóu Roussihoun !

Rapport du Secrétaire des Jeux Floraux de la Société d'Etudes catalanes.

Monsenyor,
Hermosa Reyna,
Distinguit Capoulié,
Felibres y Poetas,

Deu vos guard y vos dó salut y alegria ! Benvinguts siáu en esta terra de Rosselló !

De tots vos altres demani jo, pobre ermitá, que no's sab treurer de boca quasibé quatre paraules catalanes, les indulgencias mes plenes per l'enfado d'aquest escrit, que ja mes que jo d'altres l'haguessen tingut de fer, mes adregats al parlar benehit d'esta comarca. Donchs, valgam Deu y la companya !

Tan joveneta, joveneta, que tot just va caminant com criatura eixint de trossa, bé li calgué pit, à la nostra Societat d'Estudis Catalans, per regalarse d'uns Jochs florals en Perpinyá, que retíran de lluny, de ben lluny, los de Tolosa y de Barcelona !

Mes que no 's veu que, en est cos tan prim y tendre, víu l'anima immustehible del Géni catalá, que sa carn esta treta d'una costella del Canigó, sos ossos del granit ferreny del Pirineu, son cap d'eixes pedres de l'edat mitjá de les torres y castells que voltejan lo Rosselló, son cor de la sanch perfumada de la clavellina y sos ulls de l'aygua safirenca dels estanys de Carlit o del mar de l'Empordá, que 'l cel mes blau del mon s'hi mira ?

Aguayta ta germaneta, o reina de Barcelona, y digas si no volgué Mossen Cinto parlar d'ella ab son « Cant de la Pátria » :

Que altivola es, que forta al despertar !

Digas si no li son padrines les fades esboyradas, segles ha, de la conca de Cadí y qui, d'illas llunyanas tornan, ara, ampararli 'l bressol ?

Ja t'ha valgut una centuria, o Renaixensa llemosina, per espallirte, rosa immensa y flayrosa, en incomparable bellor, pels plans de Catalunya, demet les hortes de Valencia, entre 'ls olíus de Mallorca. Poncelleta avuy, ja s'obrirá la Renaixensa rossellonesa,

si Deu ho vol, que 'l llemó fertil de la plana nostra, baixat ab las ayguas del Pirineu, esta fet dels pols sagrat dels avis, y que la Tramontana no es sinò l esperit fecundador del temps antich que passa !

D'eixa renaixensa y de la Societat nostra fem avuy batetj solemn ; y quins padrins y convidats ! Los germans de Barcelona, Valencia y Mallorca, la familia d'en Mistral, la de la Clemencia Isaura, y tota aquesta nissagua de parroquians del Canigó, l'arquebisbe tan vell y sempre jove qui, tot à l'entorn, cade mati, sos infants beneheix !

Próus afanys hem tingut, senyors y senyoras, per n's treurer de tan gran empresa ! Per dar premis als llorejats d'uns Jochs Florals, diners faltavan, que la Societat no tenia tan sols un ardit !

Pobresa no es vici, veritat, mes qui es pobre poch fa ! Ventura qu'hajem tingut à prop alguns afortunats, d'anima generosa, que 'ls hi varem demanar caritat y qui, honorantse de ho ferlo, deixaren caurer à l'escudella de l'Ermitá unes galans almoynetes ! Que ja no seu endevinat qui son ? L'En Justi Bardou-Job, nostre vell amich, qu'encara que 's vulgui amagar derrera d'un full de paper de cigaros, se li veu lo nas ; l'En Lambert Violet, que tan li rajan los souets de la butxaca, quan se parla de fer pel país cosa bona com lo Byrrh dels seus cellers ; l'En Francés Ecoiffier, l'honradissim sabi, tan de llettra com de ciencia, que l'amor-patria 'l feria anar sens camisa ; l'En Jules Pams, senador, qui per tot lo que es d'art o de llettra, de bat a bat se li allandan 'l cor y la bolsa ; y d'altres que no volen qu'en sigui lo dit y que n's varen ajudar de bona manera.

Y ab tot hem arrullat prou pessetas per poder instituir dignament los dits Jochs Florals de Perpinyà. Grans mercès 'ls hi fem en tots, y socis volem que siguin desensà de nostra Societat los d'ellos que no 'n eran encara.

Tres parts hem anunciat pel certámen catalá : una de poesia, una de prosa y una de teatro. Mes, per aixó, esperavan versos, y es lo que succehí. Vint y vuit composicions poéticas arribaren á nostre judici, tres de prosa, fora, y, pel teatro, dos papers tant pobrets que no 's valia de parlar de premiarlos. Y veusaqui com

hem doblat los premis dels poemas que, quasibé tots, son de molt gran valor.

Ohireu, d'assi estona, *Les Montanyes de Cerdanya*, de tan noble inspiració, de tan gran y alta bellesa, de tan poetica factura que s'hi sent á bufar l'alé d'En Victor Hugo o d'En Verdaguer. Y de ritma y de sentiments s'ha d'admirar est cant patriótich.

Mes dolç, *Lo Cant Bláu* remoreja

... l'aroma de les histories
may descuydades del temps vell,
cansons d'ayre sempre novell,
de vida eterna en les memories,
com sants d'un retaule daurat y vermell !

Si que 'l coneix aquest poeta « l'art noble del cant en paraules ben trobades » que deya En Maragall ! Tot es delicat, assi, y plé de gracia qu'encanta, y la pura harmonia dels versos gronxola deleytosament.

Tota la melancolia de l'any que fina, s'aixeca, com fulles esgroguehides al vent de novembre, en eixa *Tardor,* llindar de l'ivern, llindar de la mort. A tractar de cosa tan vella com lo mon, ha mostrat l'autor que 'l talent la sab fer nova.

Mes que talent en esta poesia del mateix : *Cullint cireres,* graciosa pessa d'ahont s'esvada un regalat perfum de campestre, de primavera, de carn lletosa y d'amor. Quin quadre mes graciós ne feria un pintor, ab dessota, aqueix escrit que son los derrers versos :

O amor ! Vida de la vida !
O vida ! Amor de l'amor !

Y del mateix, encara, *La Trena rossa*, d'una mistica suavitat, d'un color que no 's pot dir si es de cel o de terra, vista ja o no vista, com d'una claror de l'Enllà. Si al compte de francés parlés catala l'En Mæterlinck, se diria que es d'ell.

Dues pesses n's presenta 'l sigüent, que son cor de catalá s'espalleix ab grandesa y bellor. *A la llengua catalana* saluda la primera ab una himna foguerosa de filial amor. Si ! llengua nostra, a tot pas de la vida, tan com cap y mes, potser, tot ho sabes dir al millor !

Ta maravella y ta olor,
Ta gracia y ta serenor
Si d'amor parlas,
Torna 's dalit ardiment
Quan el toch del Somatent
Vibrant ressona !

L'altre oda, *L'Enllás*, se pot dir que canta ab vera y alta poesia una cosa molt simpla y seca, los pals telegrafichs,

... eixos arbres
despullats els tronchs,
sens fulles ni branques

que d'Espanya à Fransa, fronteras saltant,

de terres germanes
uneixen ideals
y acostan las animas.

Veusaqui *L'Espasa del Rey* En Jaume, sempre heróica y triomfanta, celebrada ab quina volguda senzillesa per un trovador d'avuy que ja sab com se feyan les « Cansons de Gestos ». Epica y gloriosament catalana, espurneja esta rondalla guerrera com les quatre barres de sanch sur l'escut d'or !

Quin es aqueix pintor del temps antich quí, ab *Sonets mitologics*, fa reviure Alconis el bon Tirador, El Deu Pan, Pirra y Deucalió, Ceres y Prosserpina, Arachne, Hesperides les tres germanes ?

Lo mateix autor del *Cant del Sol* que no seria sens mereixer un raig de la corona si prou raigs tinguès aquesta.

Un lema elegiach, *La Fi del Poeta*, ab un ritme de cinch, de dolsa harmonia, nos canta un literat que tan s'enten á manejar la poesia mes alta com 'l realisme d'un tisich que 's mor « brollant de sa boca un glop de rojor ». Breu es lo bocí y de gran tristesa, mes ab tanta gracia tractat !

Ab majestat y melancolia, *La Rondalla eterna*, mostra l'eternitat del mar y la diversitat dels esments que descriuhan sas onas « nasquent, lluytant y morint. »

En la Frontera es una nobla evocació de l'unitat catalana, un crit soberch de germanor ab una llengua de alta poesia. Si s'ha recordat d'En Gilbert ab « La Fi del poeta », si s' ha sentit

l'ánima d'En Brizeux o d'En Millevoye per dir « La Rondella eterna », no ha tingut l'obrer de « En la Frontera » que deixar pujar del mes pregon de son cor la flamarada poderosa de l'amor-patria catalá !

Junts ab un titol *Arquimesa* n 's passan al devant cinq pessetas de bon catalá, bonas de ritme y de rima, cinch quadrets molt agradables de color y de dibuix limpit. Tot aqui es llum clara y visió pintoresch.

La cullidora de taronges de l' « Elogi », já la veyem « flor de l'horta, tresor texit de llum, la pell morena, simbol ardent de forsa y sanitut ! » — Quina gracia en esta xica « Cuca de Llum » qui, per la nit estival, rondant 'l jardí, sent per la foscor 'l petó d'un llabi aimant, riu y apaga 'l llum ! Aixi mateix fan les dones ! — M'agrada aqueixa « Libelula » que la vol agafar l'aimador per posarla, penjoy de llum tornasolada, per la blancor superba dels pits de l'aimada seva. — Imatges mes plahentes en « L'Abella d'Or » que brunz

quan torna 'l temps de fullejar Virgili,

y en « Cargol treu banyas » quan plóu y fa sol y que les bruixes se pentinan; que no son dels millors eixos dos versos ?

Y passa un nuvol blanch vestit de festa,
Y passa un nuvol fosch vestit de dol !

Quin poeta tan delicadement inspirat, aquest que torna ab vuyt altres pessetas de les mes suaves, plegades en un altre llibret : *Montanyes Regalades*, que les ha escrites al Canigó mateix, ara al cim, ara à sas arrels ! Es la « Canço d'Or » que 's desclóu baixant de la montanya, es la « Pomera florida », esgarrifansa d'or del mes d'Abril, es l' « Aranya fila », que faunes y gojes li trencarán la tela d'argent pels boscos de Vellmanya, es la « Bella Nit » y l' « Endreça » à un amich, que cantan la santa rustiquesa que tenan a dins del cor els pastors de Cadí, es lo « Forestal », joch hermós d'un faune, d'un boch y d'un esquirol, es « Vernet-les-Bains », ahont l'amor no 's descuyda, qui, com la Cuca-de-Llum que hem dita, apaga 'l llum, mes ab llabis en flor ; es, per acabar, una « Tardor » tan ben pintada ab quatre paraules que val d'un quadre molt mes gran.

Si voléu una llengua rossellonesa ben refilada, un ritme compassat ab correcta harmonia, une rimes impeccables, un bonich traball de bon obrer de versos, veusaqui *Mirella* que 'ns du en aquest aplech de poesias la graciosa nota de Provensa.

Aquest es un pintor dels húmils qui, *Llambregant ab les ulleres*, n 's mostra un interior de pobre gent plé de goig, que ja 's saben acontentar de lo que tenen. Val també l'obra pel ritme de nóu que no 'l maneja qualsevol, y no sembla que sigui qualsevol nostre poeta. Mes la rima prou li falta y no 'n sentim despit.

Ab ritme de set 'ns bressola deleytosament lo cant enamorat *A la mare del meu fill*, que de tot punt agrada, enaltint l'ánima y entendrint lo cor.

Una seguida de sonets es *Baixos-Relleus* qu'un desterrat esculpí, « Lluny de Casa », qui, cloquent los ulls, veya una « Barcelonina », o sa fillola de set anys, o 'l « Diumenge de Rams » ab la llarga professó, qui 's recorda ab amargura « Lo Dia trist » de sa terra noble, qui crida A Galicia « Aixécat ! » y qui respira á « Gínebra » y á « Rolle », ab aromes falaguers de les terres regalades de Suissa, l'encens embriagador de la santa llibertat !

Es ell, encara, 'l pobre desterrat, qu'espera, anguniós, « El Carter » qui li portera noves del noy.

Ell també qui, tras les vetllades tan llargues del desterro, nos conta, ab veu inflada y versos d'hermosa altura, l'historia patriotich de Joana de Domremy, *Pagesa y Heroïna ;* o 'ns diu com ampará à *La Dona adultera* Nostre Senyor Jesus.

Es senzilleta la cansó al *Sol Matinal*, y tans y tans la cantáren ! Mes no fos que per la musica d'eixos versos de cinch que raja tan clara com d'una lira de trovador, sino pel assumpte que, segles y segles ha, il-lustraren poetas y pintors, val d'escoltarla com una veu llunyana de veremador que passa, allá, al camiral.

Les Montanyes regalades ! Quin titol sempre fresch y inspirador ! Altra vegada 'l trovem, y sera per dir que no fóren alsades les Alberes per separar l'Empordá del Rosselló, pero que

Son lo magnifich padró
hont pels segles respectades
llurs glorias guardan plegades
dos trossos d'una nació.

Si ! Si ! Ja ne son de germans los habitants d'aquestos cims alberosos : catalans, tan si francesos qu'espanyols, ben catalans !

Ab versos llarguets de quinze peus alaba l'*Oda Terrena,* l'amor matern.

El Castell d'Opol, poesia de ruines, apar com d'un deixeble que tot just comensa d'obrir les ales. Aliga o colom, no 's pot dir lo que sera demá. Poch s'en falta, ab tot, que no siguen estos versos una cosa bella.

Mes aprenent, encara, aquesta victima del nostre malaguanyat « Un Tal », qui malmet ab son parlar bort de rossellonès de la plana, una *Scena catalana : Las Ballas !* viscuda y viva com una parella d'enamorats.

Quasibé tan 's valdría no parlar gens de *Lou cop dal gous,* catalanada per riurer, ab versos de pica-pedrer, que van tortejant de cap y de cul pel pont de la pedra, y sempre ab la llengua esgarriada d'En Saisset.

Ensemps, y deixadas estes tres ultims, fan les obres presentades una toya de flayror suavissim y de colors ufanosas que 'ns mostra quin jardí riquissim de poesia es la terra catalana. Ja floreix lo roser de sant Joan ! Ja s'espailleixan, espompidas, les poncelles d'eixes herbes d'olor que sembráren los avis ! Ja pregón s'engarrapan les arrels d'aquest arbre gegant qu'enalteix al vell cim de l'atzul ses branques poderoses, arbre del Gay Saber Catalá, que sa ombra espandeix embriagadora, del Montserrat à les Corbères, y del Carlit à les illes de mar !

Dorm, gran Cinto ! Tos fills ja cántan y, morts ellos, sos fills cantarán,

> Y la gloria suau de l'etern Canigó
> Escampara pel mon llur veu encisadora !

De prosa, poch !

Una *Rifla* mal vinguda, « Conte de la vora del foc », de llengua estrefeta.

Un estúdi de *L'Art italiá del sigle XV*, mes llarch qu'original y de mes bon volguer que de galan reixida.

Ventura que 'ns haja surtit eixa *Felicitat,* que tot hi embalma 'l romaní vallespirench, de la primera à l'ultima rálla ; que, sens

ella, quasibé n's haguessen entornat à casa los premis d'aqueixa secció.

No dirian gens dels premis que son aqui, sino era per felicitar los germáns Auger, de Paris, joyers del cap del brot, que tan be han entés lo que volían nosaltres y qu'han encertat ab tan gust y finesa eixas obras d'art, d'estil abtot nóu, traduhint ab la plata y l'esmalt los models naturals duts de nostra terra catalana ; — si no era per donar gracias à l'amich devotissim, à l'anomenat esculptor d'eixos pitxers tan artistichs, En Gustau Violet, y per llohar l'admirable retrat d'En Verdaguer del mestre gravador En Pere Teyssonnières, catalá de pit, qui, á 78 anys, s'ha guardat tota la verdor de la jovenesa y tot lo poder de son talent assenyalat.

Eixos premis no fou facil atribuhirlos! En perfecta justicia tantas y tantas d'eixas poesias se veyan iguals !

Pero l'ausencia de rimes en algunes d'elles 'ns va permetrer de posarles fora classa, les condicions del Certámen no estant umplertes.

Altre pensar nos tiraba, de veurer tals ou tals d'eixes obres esser d'un mateix autor, lo qu'ensenyaba sino l'estil, de cert l'escritura y hasta 'l paper. Mes qu'avian tenir cuydado del poeta, ja que, en un certámen, les obres soles se coronan ?

Donchs aqui es la llista, ja publicada, dels poemes llorejats.

Lo *primer premi de poesia* va *ex-œquo* á LES MONTANYES DE CERDANYA que s'emportera Lo Rahim del Rosselló, que tan val com lo de Chanaan ;

Y a LO CANT BLAU, que 'l Ram de Magraner cullit — es veritat ! — en un marge del campestre perpinyanés, li sera simbol de l'amor ardent de sa terra que l'inspirá.

Lo *segon premi ex-œquo* será : La Clavellina per MIRELLA, homenatge de la nostra flor catalana à la felibrenca joveneta ;

Y la Mata de Violes à LA FI DEL POETA, per posar, dol y perfum, al capsal del pobre mort humil.

Lo *tercer premi ex-œquo* á TARDOR y EN LA FRONTERA, un d'eixos Gerros del ben preuhat terricer de Prades.

Lo *quart premi ex-æquo* à MONTANYES REGALADES *(Canigó)* y a ARQUIMESA, un dels ayguas-forts d'En Teysonnières, recort ensemps d'un gran poeta y d'un artista catalans.

Per les obres sens rimes, un *diploma de primer premi* va á L'ESPASA DEL REY, un de *segon premi ex-æquo* à L'ENLLAS y á LLAMBREGANT AB LES ULLERES, y un de *tercer premi ex-æquo* á CULLINT CIRERES y á la TRENA ROSSA.

Per les obres de prosa, lo Ram d'Oliu, que també hem cullit en una oliveda del rodador, fera de *primer premi* á FELICITAT, fentli sintesi de la pau ditxosa d'aquell niuet d'amor que 'ns mostrá.

Lo Lliri, emblema de Florença, será un *segon premi* per L'ART ITALIA DEL SEGLE XV.

Un altre Retrat d'En Verdaguer, *Menció Honrable*, encomanará en al autor de LA RIFLA de llegir les obres del nostre portebandera catalá.

Totes les obres no premiades o no classades se 'ls hi regala un *diploma commemoratiu*.

He dit.

Segueixen les obres premiades.

Les Montanyes de Cerdanya

1er prix ex-œquo : Lo Rahim.

La plassa es de les mes grans,
es gran com tota la Plana ;
les montanyes dels voltants
volen ballar la sardana.
Puig son grans,
ballarán
la sardana dels Titans.

Com no hi ha bons instruments
per tocar tant grossa festa,
diuen als cuatre elements
si 'ls volen servir d'orquesta.
Donchs faran
d'instruments,
néu y foch, aygues y vents.

Sens tenora ni flaviol,
sens obóe y cornamusa,
no hi mancará per da 'l vol
bon joglar y bona musa.
! Ja hi haurá
bon flaviol
quant vagi á la posta 'l sol !

Ja rodola 'l temporal
y braman Raur y Segre :
brahola 'l cim del Puigmal
y s'esvera l'Estany negre.
! Quin soroll,
infernal
sembla 'l judici final.

Ronca 'l forat de Carol ;
s'infla 'l torb que tot ho abrusa :
! quins xisclets que fa 'l flaviol !
! quins gemechs la cornemusa !

Entre-mitx de pluja y vent
el tró per l'espay rodola,
llampagueija 'l firmament
y tota la terra udola.
! Quin torment
mes furient
d'arminia sorprendent.

Els brassos estén Cadí
convidant à la sardana,
les Toses s'hi van á uní
é hi van tots á la rutllana.
El Puigmal,
Puig-Perich,
El Carlit y Sant-Martí.

Ensems qu's donen les mans,
hi va una forta encaixada,
que ab l'aygua y el foch dels llamps
ha quedat petrificada.
Pam... pam... pam.
Are vá ;
ja comensa 'l ball cerdá.

Tenim tots un mateix cel
els de Fransa y 'ls d'Espanya ;
tots som fills del Pirineu ;
tots som fills de la Cerdanya ;
! Qu'es hermós
nostre cel !
! Y qu'es fort lo Pirineu !

« Nostre neu es mar glacial
per fondre l'odi dels pobles ;
nostre sol, una fornal
per encendre idées nobles.

« A qui'ns porti desconsol
predicantnos odi y guerra
el traurem sense condol,
contestant la nostre terra
—« Plou y fa sol
plou y fa sol,
y las bruixes porten dol. » —

Guspira d'amor local
que inflama Fransa y Espanya
s'estendrá en foch colossal,
abrandant mar, pla y montanya.
Del amor
comarcal
al amor universal !

Brama encai la tempestat ;
l'aygua cáu com catarata ;
udola 'l vent rufacat
entonant una cantata :
Es el cant
sublimat
de la gran fraternitat.

« En cercle gran y rodó,
formem immensa corrúa :
qui vulgui trencá 'l cordó
ja 'ns pot fé un nús á la qúa.
! Visca la Pau !
! Visca l'Unió,
y la santa germanó ! »

Fius y Pala.

Lo Cant Blau

1er prix ex-æquo : Lo Ram de Magraner.

Aquell art noble del cant
En paraules ben trovades...
(J. Maragall : Enlla.)

Sota 'l blau cel de primavera,
el meu cant blau espellirá,
y lo meu cor hí cantará
com una fressosa palmera,
palmera exilada en país llunyá.

Escoltau : Ja la tramontana,
reyna del horitzó seré,
ne móu les fulles d'un alé,
y ja s'escampa y ja s'esgrana
la tonada triste del meu anyoré.

Allá, cuant l'alba vermelleja,
ne veig correr lo cavall blanch
de sant Jordí, lo nostre sant,
y ja lo seu perpunt oneja
ab el vostre escut, oh barres de sanch!

Cuatre barres, no s'oblida
que 'l Principat y 'l Rosselló,
Valencia y 'l pí de Formentor
se van arrelar per la vida
en el valent realme d'Aragó.

Mes sant Jordí passa la serra,
passa la serra y baixa 'l plá,
y á ses plantes veig s'aixecar
l'aromós roser de ma terra,
lo roser del meu poble catalá.

Y ne refilen á bandades
les llegendes y tradicions,
ab el llur corteig d'il-lusions,
com dintre les aygues gemades
n'hom veu clarejar les dolses visions.

En el toranger potser ne remuga,
l'ivernench *Pardal* remuga ab dalé,
y si 'n la finestra parla 'l traginer,
s'envola entristit, y 'l seu plor aixuga
als estels brillants del cel de janer.

En torre de plata potser ne somía
la *Filla del Rey*, d'ulls blaus com lo llí,
somía que 's troba al mitx d'un jardí,
prop del cavaller de la moreria,
oferintli amor y joyes d'or fí.

L'aixerida *Bepa* en el riu encare
renta 'l devantal blanch y ramejat ;
ab el seu galán arreu n'ha pujat,
y la tomba nova estrena sa mare
qu'en el poble gris soleta han deixat.

Oh l'aroma de les histories
may descuydades del temps vell !
cansons d'ayre sempre novell,
de vida eterna en les memories,
com sants d'un retaule daurat y vermell !

Van eixer de les serralades,
dels rius, dels estanys altaners,

princesses, patges y escuders,
y les sirenes y encantades,
encís blavejant dels nostres terrers !

Travessen l'armoniosa Albera,
lo Conflent y lo Vallespí,
y 'l llur palau n'es de Cadí
una platejada ribera
sota' un cel que may n'he vist se marcir.

Dins l'escuma ne remorejen,
entre veles que s'han alsat,
vora 'l sorral d'argent brodat
hont Coplliure y Banyuls blanquejen
en un mixím d'aygua sempr' assoleyat.

Oh l'aroma de les histories
may descuydades del temps vell !
Cansons d'ayre sempre novell,
de vida eterna en les memories,
com sants d'un retaule daurat y vermell !

Al sol ixent, de serra en serra,
les cuatre barres van florint,
y jo, llegendes recullint,
oh sant Jordí, la nostre terra,
en un cavall blanch aniré seguint.

Jo llançaré de banda à banda
lo vel estés del ritme d'or,
arreplegant contes d'amor,
com de perles una garlanda
ab el seu filat trau lo pescador !

Joseph Pons.

Mirella

2e prix ex-æquo : La Clavellina.

Si no fos catalá, seria provençal,
Guardan sempre ab amor la França per capçal !

Mentres Ambrosi canta à taula sa cançó,
Que tots, joves y vells, escoltan ab frissó,
Galta à galta, en un corn, Vicens conta á Mirella
Lo qu'en sos torns ha vist : aplechs, lluytas y jochs,
L'alé del cistellayre encen en ella uns fochs,
Qu'esclatan com estels en sa cara vermella.

La fulla pels manyans si la cullen de gust,
Vessantse del amor d'un á l'altre lo must !
Y 'ls aucellets del niu que's pósa al pit la noya !
Y la branca que peta ! Y de la Mare 'l crit,
Ara que embriagats, blanchs y sens esperit,
Son per terra abraçats com de flors una toya !

Mirella, ton amor voldries l'amagar,
Minyones de l'ull fi ja l'han vist llampegar.
La Noreta 'ns ho diu, si ta boca s'ho calla,
Escolta, dolsa verge, escolta Magali.
Al bell Vicens aviat creus ton anell darli.
Desventurada, ves, que no sens la batalla !

Venen tres richs gojats demanantli sa ma,
Mirella respon : No, per avuy, per demá !
Ella ama sols Vicens. Per tot dos ella es rica.
Per ser feliç li cal lo cistellayre sol,
Ell, somni de ses nits y de sos dies sol,
De Provença brillant qu'enveja l'America (1).

(1) Allusion au culte de M. Roosevelt pour les œuvres du grand Mistral.

Mes un dels tres galants está de rábi foll
Envers Vicens, l'encontra y l'agafa pel coll.
Vicens venia just de festejar sa mansa.
Y fort y gloriós aterra lo gegant
Y lo deixa... Mes ell lo traydor! s'aixecant,
Degòlla l'aymador de Mirella ab sa llança.

Los porcaters al mas, com mort, duhen Vicens.
Per Mirella, oh dolor! De son alé l'encens
Ja l'ha reviscolat y per sos plors, ullades,
Manyagues y somrius á la vida reven.
Per ferli 'l tall senyar, ella 'l mena á Taven,
Y se'n tornan, cullint amors á ramellades.

Ambrosi per son fill la demana á Ramon.
Lo fill es pobre, si, mes son bras val un món.
Mirella diu: Jo 'l vull, pare, per mort y vida.
Daume Vicens, que jó sens ell vaig á morir!
Mes lo pare, com bróma obrintse per ferir,
Esclata en llamps y trons de quimera sens mida.

Mirella á nit no dorm. S'aixeca y se vesteix
de Provençale y fuig, lleugera com un peix,
Les sabates als dits, se 'n fuig cap á les Santes,
Per la Crau soleyosa. Enlloch arbres ni gent.
Vora un póu troba un noy, gracies al bon Sant Gent,
Y's retira en sa tenda, astre de les amantes.

De Mirella, en lo mas quina desolació!
Ramon dels móssos crida á casa la nació:
Segayres y pastors, llauradors y dallayres.
De mala hora tots ells han ovirat senyals.
De la Crau jo l'he vista — un diu — vers los penyals.
Sos pares van cercantla ab força planys pels ayres.

L'endemá passa 'l Rosa en la barca del nin.
Per la Camarga allá, capelet no tenint,
Reb uns cops de sol, cau, s'endormisca en l'arena.
Dels moxalls deixondada, al lloch sant acudeix,
Y demana Vicens ab prech que cor-fereix.
Les Santes ab veu dolsa aconsolan sa pena.

Y li parlan del cel, del no-res d'est món trist,
De l'horrida tempesta, en que lo dit del Crist
Les gitá per amor en terra de Provença,
Mes vegent qu'ella pert, coll torcentse, 'ls colors
Al mistich jardi van á cullirli les flors,
Que per verges-martirs sembrá la Providencia.

Arriban pare y mare. Ella, á los veure, cau,
Mes já Vicens, saltant com lluert de la Crau,
Foll d'amor, li sosté lo collet y Mirella :
D'hont venes, Vincenet ? Aixeca 'ls ulls al cel
Y 'ls acluca... Besant sos grochs llabis de mel.
Es morta ! Vicens crida... y son cor s'escravella.

Lluis Salvat.

La Fi del Poeta

2e prix ex-æquo : La Viola.

Apuntació

Pássa una aureneta
frech del finestral
ahont el poeta
sospira malalt.
Al passar llensava
un xiscle estrident,
que tot l'enflayrava
de deixondiment.

Vibració exquisida
lo va revifant,
l'aucella aixerida
passant y passant...
El foch de sa testa
temps há moridor,
l'alegre requesta
l'encén en virior.

La devota ullada
través del crestall
mira desvetllada
la volguda vall.
Aguáyta qu'escláta
en tendre verdor,
que fidel retrata
al rech bullidor.

Mira á voladúrias
festosos aucells,
esbandir cantúrias
y formar parells.

Franca primavera
— el malalt ha dit —
que' t cullo encisera
tornantme 'l dalit.

Deixant la cadira
ahont seya enfonzat,
dolsament sospíra,
sospíra encantat.
Fantasias bellas,
mágicas visións,
cels brodats d'estrellas,
níus y papellóns.

Veu en somniesa
l'estiu arrivat,
prometent riquesa
las garbas de blat ;
ofrena de vida,
el sol resplandent
s'ardenta esbandida
pel mon extenent...

Sa feblesa á proba
ab tant fantasiar,
soptada renova
sech estussegar ;
tos que malehida
seguint persistent,
li roba la vida,
li prén l'ardiment.

Vers el llit l'aboca
un fort tremolor,
brólla de sa boca
un glop de rojor ;
els ulls se lí apágan,
minva l'alenar,
els brassos divágan
volguent abrassar...

. . . . . .

Quan, trista, arrivava
del poeta la fí,
un llir se badava
en l'hortet vehí,
blanch qu'enamorava.

Joan Ribas y Carrera.

Tardor

3e prix ex-æquo : Gerro.

Fulles seques.

Del arbre que guarníau de garlandes
¡ oh !... fulles de tardor,
cayeu a terra com desfetes randes
que perden sos fils d'or...

Seques y esgroguehides les veig caurer
per no aixecarse mes...
soterrades per sempre les veig jaurer
y...! al cor m'hi sento un pes !...

M'hi sento un pes que ab greu poder m'abruma
y 'ls ulls m'inonda en plor
com l'ona que à l'arena hi deix l'escuma
y tota l'amargor !...

y ploro al contemplar de ma existencia
passat ja 'l dolç encis
y 'l calzer trosseijat hont begui essencia
de flors del Paradis !...

Ploro al veure 'l fantasma de ma vida
fugir com lleuger fum
y de ma estrella miro ja esvahida
l'hermosa y clara llum !...

¡ Ay !... de mi... al bes de nova primavera
el món palpitará...
florirá en el verger la rosa vera
¡ la vinya florirá !...

De l'arbreda frondosa les garlandes
tindran fistons d'or fi,
y 'l Zéfir besará altre cop llurs randes
de porpra y de sati...

Mes... ¡ ay !... Deu meu... ¡ Deu meu !... a mi ¿ que 'm resta
al finir la tardor ?...
¡ L'hivernada, tan sols, trista y feresta
que ha de glaçar mon cor !...

L'hivernada, tan sols, de blanc vestida
mostrantme 'l front de neu...
¡ si la porta 'm vé a obrir d'una altra vida
ja 's prop de mi !... Deu meu !...

Poch a poch, s'atançat ab certa planta
y quieta 'm vé a cercar... ;
¡ de la tardó al hivern... ¡ el pas m'espanta !
y soch en el llindar...

Mes... ¿ qué espantarme pot si sols espera
cançat mon esperit,
veurer florir l'Eterna Primavera
de flors del Infinit ?...

Desd' el llindar dels Cels veuré les fulles
de l'arbreda dels móns,
com naixen y com cauhen en despulles
del abîm en el fóns...

Veuré a la terra rica y enjoyada
camps y vergers florí,
y ho veuré marcir tot a l'alenada
d'impietós tervolí...

Y mentres que en el món... a la llum bella
del Sol de la tardór
madura 'l rahim y brilla com estrella
la crissantema d'or,

Gaudiré en primavera interminable
flors y perfums dels Cels
en la fronda eternal... ineclipsable...
dels rutilants estels !...

Remey Morlins d'Andreu.

En la Frontera

3e prix ex-æquo : Gerro.

Patria.

Es faula aquesta ratlla qu'intenta partí un poble,
sencer é indestructible per gloria y per tirat ;
son bordas quantas fitas en son orgull innoble
alsáren aqui 'ls homes, trencant una heretat.

De voluntat insana, aquí y allá es quimera
l'intent, qu'eloqüents négan, costùms, emprenta, gent ;
l'incomparable errada, ben clara y verdadera
l'orella l'endevina, la cópsa l'ull atent.

Al fons la vella historia, com dintre bota antiga
hi há el vi mellor que dona salut, goig y dalit;
revíu la Patria vera en l'esmentansa amiga,
qu'en l'una part y en l'altre abella l'esperit.

Aquí y allá, per sobre de tota fantasía,
ab somnís y esmentansas uneix la gent las mans;
igual en cims qu'en planas, perdùra l'armonía,
y sembras, prats y boscos, se míran catalans.

De tots indrets s'aixecan las notas sobiranas,
glosant á Catalunya: llenguatje, tradicions;
l'aspecte de natura, dels pobles y fossanas,
y ab els aucells y plantas, la mel de las cansons.

De l'un cantó y de l'altre, encéns de germanía
pródigs aléns de vida s'engranan cel amunt;
y esparsas de tristesa y ritmes d'alegria
d'aqui y d'allá 's barréjan, en magestuos conjunt.

El sant conjunt que parla á l'anima entristida
d'una ventura posta, d'un somniat vinent;
el tot qu'als ulls gojosos á abellejar convida,
y á fantasiar venturas enména al pensament.

Cap distintíu explica la divisió, forjada
agravi á la natura y amors dels habitans:
no mes duas banderas sígnan la esbojarrada
partió, mirant no fólgan a bells colors germans.

De cada part ufána la germanor sincera,
de flayra catalana, d'indestructible arrel;
en vá el volguer dels homes marcava la frontera:
no lógra destruirse 'l llás que núa 'l cel.

Joan Ribas y Carrera.

Montanyes Regalades

4e prix ex-æquo : Retrat d'En Verdaguer.

Canigó 19...

La Canço d'Or

Pan, fet un vell, baixá de la montanya,
tenía 'ls ulls mitg-cluchs y 'l cap tot blanch,
portava sota 'l braç fláuta de canya
y del llabi li queia un fil de sanch.

El deu banyut, vagaba sensa forsa
seguint les clotarades del Cadí,
posava 'l nom de Pan, en cada escorsa,
y tornava á rependre 'l seu camí.

Adeu ! pich de Balatj ! terra florida !
l'hora fatal m'ha colltorçat la vida !
déxam morir filant una cançó !

Veniu al meu entorn pastors y fades
y escolteu *les montanyes regalades*
que son l'anyorament, del Canigó !

(Chalet del Canigò.)

❖

Pomera florida

A una Dona.

Rialla del bon temps ! blanca pomera !
esgarrifansa d'or del mes d'Abril !
desfesté am les dos mans la cabellera
y semblarás una ánfora gentil !

Dom ta frescor de verge, que traspúa
l'amor que tens à dins ! dexat besar !

t' hé vist al mitg dels camps alsarte núa
y jo hé vingut aqui per estimar !

Treute l'esglai, oh majestat florida !
tinch la clau de la porta de la vida !
obrim de bat à bat ! no tinguis pô .

Jo soch el goig que' t besa y que t'ampara,
salut y per molt anys ! quan siguis mare
ja m'omplirás de fruits el meu sarró !

(Amélie-les-Bains.)

❖

L'Aranya fila

Nit de juny. L'aranya fila
y les hores van passant,
l'aranya conta tranquila
y la tela 's va fent gran.

Texidora maravella,
texidora d'argent fí,
que no 't tanqui la parpella
la claror del dematí.

Que'n la calma regalada
d'aquet bosch, tot solitut,
sonará una riallada
com un crit de joventut.

Passarán faunes y gojes
pegant bots alegrement
y en les seves boques rojes
hi haura un cant irreverent.

Passarán brasos enlaire
y adeu tela d'argent fí...
Una llágrima de flayre
brollará de cada pi !

(Boscos de Vallmanya.)

❖

Bella Nit

(I)

Puja del sots la fresca regalada
y la nit se desclou arrán dels pins,
avanso lentament y d'una ullada
cerco 'l cami que porta bosch endins.

Bosch encantat ! superba maravella !
trovo 'ls pastors y encaixo llargament,
tot son cançons y repiqueitg d'esquella,
tots se frisan per darme aculliment.

Entro y m'ajech á dins de la cabanya
y parlem del remat, de la montanya,
del fret, del vent, del goç, del rabadá.

D'una fáda gentil que'n nit serena
els hi dexá la testa tota plena
de somnis d'or, que mai han de granâ !

Endreça

(II) *A un amich.*

Amich volgut ! amich de les montanyes !
vos qu'adoreu com jo les pastorals
i heu entrat plé d'amor à les cabanyes
á cullirhi les flors més divinals.

Vos que sabeu la santa rustiquesa
que tenan els pastors á dins del cor,
deume un secret, per treure 'ls la bellesa
d'aquella nit, plena de somnis d'or !

Jo 'n faria cançons ! Cada tonada
fora un petó en els llabis de la fada ;
tindría gust de mel y gust de sanch !

Després quan el desmai m'arrivaria,
amb els ulls aclucats, reposaria
sentint el gran perfum del seu pit blanch !

(Barraques de Cadí.)

Forestal

Sota d'un pi, quan bat la soleiada
el rei del bosch tranquilament s'ajáu,
migt-tanca 'ls ulls y una cançó daurada
s'enfila tronch amunt. Oh quina pau !

Y entra la son y 'l faune perd la forsa.
Adeu, cançó de l'alta solitut !...
Un gran perfúm d'escorsa
vaga pel bosch. El faune cau vensut !

Llavors un esquirol plé d'alegria,
alegria d'infant !
crida al boch que somnia
y 'l boch segueix roncant !

Oh faune vell, t'arrancaré les banyes !
desperta ! que no'm sents ?
I tot guaitant al rei de les montanyes
ell fá petar les dents !

Després s'esmuny pel tronch y d'una ullada
cerca la fláuta d'or,
l'hi pren d'una sarpada
y fuig amb el tresor.

El faune vada 'ls ulls, s'alsa de terra
y tot prenent un roch el fa brunzí,
cau l'esquirol y 'l rei de l'alta serra
s'ajaça novament sota del pi !

(Vall de Cadi.)

❖

Vernet-les-Bains

Soch al Vernet. M'ha retornat la vida
la pau d'aquet vilatje tant florit,
té boscos y jardins, fruita esquisida,
y 'l migt-parteix un *boulevard* petit.

Als dematins fá sol; totes les coses
florexen bellament de cara al cel,
á les tardes el fret tanca les roses
y la boira, de nits, se torna gel.

Llavores ve l'amor, la gentilesa,
la qu'hem coll-torç la mística puresa
omplint la meva cambra de perfum.

La Mimi que tot fent una rialla
s'acosta d'amagat à la pantalla
y amb ells llabis en flor, m'apaga 'l llúm.

(Vernet-les-Bains.)

❖

Tardor

La selva malalteja,
mes de setembre clóu,
dalt del serrat blanqueja
y cada tarde plóu.

De nits, quan fredoreja,
encench la llar de nóu
truca 'l vent y salmeja,
tot el casal se móu.

Degotant les teulades
filant acompasades
els primers flochs de gel.

A l'hort cáuen les fulles
y passa un vol de *grulles*
per la negror del cel.

(Prats-de-Molló.)

Joan-Maria Guasch.

Arquimesa

4° prix ex-œquo : Retrat d'En Verdaguer.

V.

Elogi

A una cullidora de taronges.

De cara al mar y à l'hora assoleiada,
Soch al pais dels tarongers florits.
Soch à la terra d'or ; perxó m'agrada
parlâ am la dona dels cabells partits.

Am la que cull la fruita perfumada
y l'hi queda l'aroma al cap dels dits,
am la que dú faldilla ramejada
y 'l mocador brodat a sobre 'ls pits.

La dona d'ulls overts, la flor de l'horta,
la que quan riu fá una rialla forta
que raja com un cant de joventut.

La que guarda del sol la gran ofrena,
tresor de llum, la pell morena,
simbol ardent, de forsa y sanitut !

❖

Cuca-de-Llum

I

Nit estival,
nit de perfum,
cuca-de-llum
pren el fanal.

Ronda 'l jardi,
ronda al etzar,
que 'l vigilar
no té cami...

II

Ronda rondant
per la foscô
sent el petó
d'un llabi aimant.

Nit de perfum,
d'amor d'istiu,
la cuca riu
y apaga 'l llum !

Libélula

Libélula gentil vaga pels lliris,
cerca perfums arrán del brollador,
tremola bojament y del seu iris
ne surt una riquesa de claror.

En la molsa de l'aiga regalada
s'aplana y fuig y torna espurnejant,
are sembla que dorm ala plegada,
es la filla del sol ! no crideu tant !

Que dono de bon grat cent anys de vida
si agafo exa libélula esquisida
com à recort d'aquets jardins florits.

Sera un present riquisim per l'aimada,
sera un penjoi de llum tornasolada
per la blancor soperba dels seus pits !

L'Abella d'Or

L'abella brunz, que 'l Maig desclóu les roses
y torna 'l temps de fullejar Virgili,
un gran amor encén totes les coses,
hy ha en cada ser la forsa d'un idili.

L'abella 'l té fet un desitg de flaire,
desitg d'adoració, desitg de vida,
perxó vaga pels camps tant rondinaire
fins que trova 'l repos d'una florida.

Que desprès, quan el fret truqui à la porta,
oh quin esglai ! l'abella caurá morta
dexantnos un tresor de cera y mel.

La mel tota perfums per l'estimada,
la cera nó ! te un aire de sagrada,
que 's fonguí espurnejant, cami del cel !

Cargol treu banya

Plóu y fa sol, les bruxes se pentinan.
Obro 'l portal y surto al meu jardi.
A dalt dels cirerers, ja s'hy endevinan
les vermellors del fruit que 'm de cullî.

Plóu y fa sol ! — diu tot alsant la testa
el meu infant més xich — Plóu y fa sol ! —
Y passa un nuvol blanch, vestit de festa,
y passa un nuvol fosch, vestit de dol.

Y, cel amunt, la lluita 's descapdella,
y la pluja y 'l sol cauen à raig,
y 'l meu infant repren la cançó bella,
la cançó d'or, dels dematins de Maig.

Y 'l bon cargol treu banya
y se'n puja tranquil cap al Moli...
Y la tempesta fuig dret à montanya
y les bruxes se 'n van del meu jardi !

Joan-Maria Guasch.

L'Espasa del Rey

Diplôme de 1er prix.

Sempre heróica y triomfanta.

L'espasa del rey En Jaume
la fulla tan fina té
qu'aixis travessa com talla,
aixis mata com fereix.
Apar, quan al rey l'empunya,
qu'un llámp en sa ma hi estreny
que dú la mort, l'extermini,
dol y llàgrimes arréu.
Tremolan pobles y viles
ohint son dringar ferest,
puig saben que, ni un sol dia,
devalla 'l sol á ponent,
sens' veurerla vencedora,
sens' admirar sos alts fets.

Mallorca, l'illa daurada,
d'aucells niu y de flors test,
quan veu á la Palomera
anclar catalans vaixells,
coneix quant n'es de gloriosa
l'espasa del jove rey.

Sempre heróica y triomfanta
enfonsa soberchs castells ;
enderroca murs y torres ;
travessa corasses y elms ;
y, fins que 's rendeix Mallorca (1).
y clemencia implora 'l Xéch ;

(1) Avuy Palma.

fins que 's veu en l'Almudaina
onejar gloriosament
la bandera catalana
xópa de sanchs de valents,
no 's dona repós ni treva ;
com un llámp mata y fereix.

Quan Menorca la fí feta
per l'illa germana veu,
al Alt rey els portals obre
de ses torres y castells.
No així Ibissa : ans que rendirse,
la mort, lluitant, prefereix ;
mes, á la fí, la sotmeten
d'Aragó 'ls soldats valents
que, de les tres belles illes,
tres riques perles n'han fet
per la corona qu'En Jaume
ab ses gestes engrandeix.

Quan l'Alt rey óu de Tortosa
y d'Amposta 'ls cruels gemechs
qu'exhalan, al ser passades
á sanch y foch per la gent
del rey moro de Valencia,
exclamar : — Les venjarem ! —
A frech á Ferol aplega
la flor de sos cavallers ;
y ab la fé, l'entusiasme
qu' inflama 'l pit dels valents
vá á conquerí un altre regne
pel d'Aragò que 's el seu.

Si á Burriana cent vegades
s'espasa invicta enalteix,

á Almenara, á Uxó y á Nules
son cants épichs son alts fets ;
y al Puig jura que ni l'Ebro
ni Ferol passará més
fins que sos portals Valencia
de bat á bat li haja obert.
Y pel camp, per la montanya
tot l'any florits, sempre verts ;
per aquells boscos tot flayre,
tot papellones y aucells,
no dona repós ni treva
als soldats del moresch rey.
Y 's passan dias y mesos,
batallant heroicament
fins que l'hermosa Valencia,
no poguent resistir mes,
passa á se' altra de les joyes,
per son brill la de mes preu,
que 'n sa gloriosa corona
ostenta d'Arago 'l rey.

No com la ciutat el regne
al brau Jaume s'ha sotmés :
aquelles vóres que 'l Júcar
banya ab onades d'argent,
aquells prats tot poesia,
aquells jardins tros de cel,
cada poble, cada vila,
cada lloch, cada castell
un baluart es d'heroisme,
un niu de valenta gent ;
y, abans que Gandia y Xátiva,
Denia y 'l castell de Baireu
no 's donan ¡ quin' epopeya
mes geganta 'l rey sosté !

Volguent encar' per s'espasa
assolir novells llorers,
vóla ab s' host vers Oriola ;
y, de Castella pel rey,
d'aquell jardí que 's diu Murcia,
que moresca gent frueix,
les flors mes flayroses talla
y n' hi fá gentil present.

Com sense brandar l'espasa
la vida li es un torment,
en front coratjós exercit
vers Terra-Santa parteix,
mes, tempesta esgarrifosa
prompte assalta sos vaixells ;
y, en lluita contra les ones,
qu'apar escalan el cel,
el rey arriva á Aigües-Mortes,
sa forta armada veyent
desfeta pel vent y l'aigüa
qu'apar s'ensanyan en ell.

Batallant tota sa vida
el rey Jaume vell s'ha fet ;
la seva barba blanqueja
com les neus del Pirineu.
Ara qu' el descans li fóra
per ses fadigues remey,
sos antichs companys de glories,
sos soldats, els mes fidels,
qu' han passat tota sa vida
á son costat combatent,
els postrers dias li amargan
alsantse en armas contra ell.

Quan veu cremada Figueras
pels qu' ahi eran companys seus,
altre colp s'espasa empunya
y, encés d'ira 'l cavall pren.
Prou de son pás se' n recordan
Calabuig, La Roca y Llers
que han hagut d'apagá ab llágrimes
el fóch per la guerra encés ;
y, fins qu'á Rosas li arrivan,
treva implorant missatgers,
sa flamisanta *Tissona*
com un llamp mata y fereix.

A Xátiva l'Alt rey gosa
de la páu ab els plahers
quan sab quel Xech de Granada
fins alsa 'l Marroch contra ell.
Si tristor li fa la nova,
reb son cor ferida cruel
al saber que son fill Sanxo
ab gloria ha mort, combatent.
D'Azedrach la traidoria
del cor les fibres li ha encés ;
y, al coneixer de Luchente
la desfeta qu'han sofert
ses fortes legions, de pena
y tristesa enmalalteix.

Per sa gent fa durse á Alcira ;
y, com en sos mellors temps,
vol, empunyant sa *Tissona,*
vencé ó morir, combatent ;
mes ay ! que son cor l'enganya ;
y, d'aquell gran rey que féu
de son cavall ab la cúa

tremolar la móra gent,
la vida es llum que s'apaga,
sol que 's pón per sempre més.

Crida á son fill, l'infant Pere,
de son trono un dels heréus,
y, devant de la çort diuli,
la fí seva aprop veyent :
— Fill meu, la meva corona
desd' are en ta front cenyeix.
Avuy de la Mort la dalla,
à m'espasa veig que vens ;
y, si content vols que mori,
prometme qu'ab brás ferreny
exterminarás als moros
fins qu'ombra no 'n quedi d'ells.
— Vos juro, respondi En Pere,
que d'ells no'n quedara rés —

Y 'l rey, prenent la *Tissona*
que'n el capsal del llit té,
li 'n fa present, tot dientli
mentrè' ab llágrimes la reb :
— Aquesta espasa que't dono
ta companya té de ser ;
y, hont la duguis, l'has de veurer
assolí immortals llorers.
Y sols per Deu empunyant-la,
per la patria y per la lley
es com la faras gloriosa
y 'l mon tindras á tos peus !

Josep Garriga y Lliró.

L'Enllás

Diplôme de 2e prix ex-œquo.

Progrès.

Al llarch dels camins
d'estesa afressada,
partint corriols
de remats y daynas,
guanyant els cimers,
creuhant plans y aspres,
solíus renglejant
s'aixécan uns arbres,
despullats els tronchs,
sens fullas ni brancas :
vers de Fransa aquells,
aquests vers Espanya.
Estol magestuós
apar á la ullada,
estol acampat
per honor y guarda,
vetllant el repós
de terras germanas,
qu'uneíxen ideals
y acostan las anímas
á despit de lleys
que las separávan.
De cad'arbre al front,
al cim de cad'arbre
rosa de tot l'any
riu una flor blanca
y un fil lluminós
va de l'una á l'altre,
bellament teixint
inmensa garlanda,
que púja encisant
y encisant devalla,
estenentse arreu,
misteriosa randa.
La quietut del bosch
suament s'enrialla,
la calma del ras,
tórna dolsa calma,
ab el raig de llum
qu'ab el fil hi pássa
y el cántich vital
que d'ell se'n escámpa...
Glósan els aucells
en marges y brancas,
devots trobadors
d'una única pátria
qu'en duas partí
xorca lley humana.
Quan páran las aus
sas bellas trobadas,
álsa sa cansó
l'arpa sobirana,
als petons del vent
que sospirant pássa,
sas notas d'amor
destriantse en l'ayre,
armonía encens
d'un cantó y de l'altre.
Pe'l fil magestuós,
sovint refilayre,

invisible, august,
el pensament passa,
duguent, vida, ideals,
consols, esperansas,
fronteras saltant,
burlant aduanas.
Missatjes fidels
els nobles missatjes
que, mágichs, tot l'any
llarg del fil caválcan,
el fil magestuós
de las rosas blancas,
dels arbres solíus
sens tronchs ni fullatje,
son notas constants
qu'en un himne esclátan :
un himne sublím
de germanor santa,
cridant als germans
d'Espanya y de Fransa.

RIBAS Y CARRERAS.

Llambregant ab les ulleres

Diplôme de 2e prix ex-œquo.

Un interior.

Guayto les torres y la carena,
la roba estesa dalt dels terrats ;
ben prop oviro, ampla y oberta,
de campanetes blaves coberta,
una ben gaya, pobra finestra
de la casona d'un menestral.

El cel es blau ;
l'oreig, suau.

De pí, ben neta y esterrejada,
veig una taula, veig un porró ;
y al damunt d'ella..., quines tovalles !
semblen, tan blanques, tan estirades,
una congesta del Canigó :
un camp de lliris, de cara al sol !

El cel es blau
pregon y pur ;
l'oreig, suau.

La pisa blanca, miro y lluhenta ;
y el pà de barra, per encetar ;
ros y menjivol, torrat y tendre ;
quatre tomatechs y unes cebetes ;
sobre uns estalvis, l'olla que fuma...,
l'olla que fuma, rondinejant !

El cel es blau ;
l'oreig, suau.

Veig les culleres y les forquilles,
en boix obrades, en el seu lloch ;
y unes fulletes de tarongina !
ben prop la taula, quatre cadires,
pobres, de balca..., pêl menjador !
tot y mirantho, s'alegra el sol !

El cel és blau,
pregon y pur ;
l'oreig, suau.

Marit y molle, fa poch que hi seuhen,
y des xanusos y tendres nins,
que alhora garlen y alhora riúhen,
botint ses galtes de querubins.
Quina videta més alegroya !
Quina videta, la dels humils !

El cel es blau ;
l'oreig, suau.

Y la cortina, ben arrambada,
s'infla, cofoya, fent un revól ;
y la cardina, fora, penjada ;
canta y refila dolsa tonada ;
y aprés, gronxantse, tota cansada,
bequeja y pica fulles de col.

El cel és blau,
pregon y pur ;
l'oreig, suau.

Oh, poderosos : Goig y pitanza
doneu al pobre y a n'el feyner ;
qu'és, s'alegria, vostra alegrança ;
qu'és, sa tristesa, vostra racança ;
que'l Crist va nàxer d'humil obrer !
La pau servèunos, Senyor del cel !

Doctor Plana y Dorca.

Cullint cireres

Diplôme de 3e prix ex-æquo.

Foch.

Amor... Amor... ¿ te'n recordas
d'aquell cirerer de foch
qu'entre garlandes de seda
flamejant brillava al sol ?...
¿ d'aquell trench d'alba divi
d'un primer de maig radiós,
ab ses boyres enlluhernantes
teixides de nacre y d'or ?...
¿ de les prades d'ambrosía

y aromes ubriagadors,
que aspiravem, a plé pit,
bebent ayre y llums a glops ?...

¿ Recordas la cistelleta
que com joguiner colom
lligat ab cinta nevada
t'abraçava 'l tendre coll,
com si en el teu pit suavíssim
volgués fer son niu d'amors ?...

¡ Era altivol !... gran... magnifich...
vermell com porpra !... tot roig !...
¡ y eran granats tremolosos
sos mil encesos botons !...

¡ Mira !... amor meva... vaig dirte,
mira aquest arbre de foch...
¡ aqueixes cireres, roben
totes ses flames al sol !...
¡ Vina !... en ta orella de nacre,
primer n'hi vull posar dos...
y après... fulgurant diadema
en ton pur blanquissim front
que lluhirá com els astres
al nimbar ton cabell ros,
y veuras estranyes bodes
ab l'enllás enganyador
de foch, que jamay s'apaga,
ab neu, que jamay se fon !...

¡ Vina !... amor meva... pujem
junts... al árbre encisador...
¡ Qué ardentes son cireretes !...
¡ mirales bé !... ¡ semblen cors

que s'obrin, de tan qu'estimin,
com a tu t'estimo jo...
¡ Apara !... el cistell rublert
curullarém de fruit dols...

¿ No veus ?... ¡ van de quatre en quatre !..
y aquestes de dos en dos,
y d'aquelles mes sedoses
te'n daré tot un manyoch !...

Allá n'hi ha una de soleta...
¿ vols qu'ens la partim, amor ?...

¿ Qui 's va menjar la cirera ?...
¿ Va ser ella, o va ser jo ?...
¡ De lo qu'ens passá, aleshores,
no'n ting esment ni recort !...

¡ Digáumho... dia de Maig !...
humits roserars en flor...
ayret fi... blats ondulosos...
cel seré... brises del bosch...
mar d'atzur... boyres de rosa...
cirerer... ¡ gotes de sol !...
¡ Sé, solzament, que la vida
cantava un himne a l'amor !...
Sols sé qu'es trencá la cinta
que't voltava'l nevat coll,
y les cireres saltantne
de nosaltres al redós,
rodolavan arbre avall
vessantse, com riu de foch,
y alfombrant la terra bruna
ab mantell d'emperador !...

y nosaltres dalt del arbre
dosser de nostres amors,
tú encesa com les cireres,
jo, mes pálit que la mort,
mirant l'onada de blondes
que al batre alçava ton cor,
t'estrenyia entre'ls meus braços
fruit juvenil, pur y dolç;
y dels teus ulls d'esmeragda
ab muda reconvencio,
brollava en perles d'Orient
mágich y encantat tresor !...
Y bategantme les venes
y apretantme un nús el coll
vaig dirte: Amor... ¿ Perqué ploras ?
un bes¿ es pecat tan gros ?

¡ Vé la mare !... mare mia !...
¡ mare mia del meu cor !...

¡ Saltem del arbre !... l'abrasso
ab deliri... ! com un foll !...
tu roija com el carmi
amagas el caparró
entre 'ls seus brassos pietosos
y la garlanda de foch...

Ella 'ns mira !... a tú vermella
com el cirerer traidor,
y a mi, blanc com el paper
y ab un bès... ! besa a tots dos !...
y diu ab boca de mels...
— ¡ Aquest cirerer de foch,
ab sa generosa sava
dará un fruit ben saborós...

¡ ditxosos els tanys qu'en brotin
si 'ls dona vida l'amor !...

.....

¡ Oh !... amor sant !... oh !... amor divi !...
al teu bès abrusador,
¡ l'Eter vibra !... l'ample Espay
s'encén ab llums y clarors,
la terra s'ompla de roses,
s'ompla 'l firmament de sols
y, ab esclat de vida, formes
¡ Cels y terra !... Astres y Mons !...

Oh amor... ¡ vida de la vida !...
¡ oh !... vida ! amor de l'amor !...

Remey Morlins d'Andreu.

La Trena rossa

Diplôme de 3e prix ex-æquo.

Fides.

Les estisores brillan... l'acér gemega...
de fils d'or una onada s'estén per terra ;
els fils d'or son tres cintes que serpenteijan ;
les tres cintes daurades fan una trena,
¡ fan una trena divina
que, com el sol, enlluherna !

En el llit jau la nina com flor gebrada ;
la fé d'un cor pur brolla... ¡ la fé que salva !...
— ¡ oh !... vida misteriosa !... ¡ oh ! mort estranya !

¿ perqué vols a la néta primer que a l'ávia ?...
el tronc ja está corsecat...
¡ brilli la flor en la branca !...

Para... ¡ oh !... mort, els teus passos, aqui defora,
que jo duré a la Verge sa trena rossa...
sos peus tindrán catifa suau y aromosa
qu'encare porta el flayre de les violes ;
violes y lliris blancs
gessamins, clavells y roses... —

La trena n'es molt llarga... ¡ l'ávia molt vella !
tapa la lluna blanca un núvol negra ;
del cel devallan bromès y boira espessa,
y 'l bramul de l'oratge conmóu la terra.
La trena escampa els fils d'or
entre les punxes féréstegues !...

Com en mitj de l'espina s'encén la rosa,
entre escardots y arestes, ¡ sang hi degota !
en la trena s'hi pintan poncelles roiges,
en la trena daurada ja hi ha corona...
¡ la corona de la Fé
Verge misericordiosa !

Llensa la fondalada baf de tempesta...
del tró retruny y ronca la veu potenta,
els llamps blavenchs fulguran y'l cel encenen
pareix que 'l mon s'enfonzi en nit eterna...
Mentres el cel crema y plora
¡ pert les forces la velleta !...

¡ Oh !... Tu... Madona Pura..., estela clara !...
vina a cercar la trena enlluhernanta...

al teu divi Asceteri ¡ no puch portártela !...
si tenia tres cintes ja te llassada...
¡ les tres cintes d'or filat
ab el llaç de la meva ánima !...

Un taronger enlayra florida copa
de perfumades tofes de neu sedosa...
al bès de la borrasca les flors de blonda
devallan espantades y tremoloses,
Damunt la vella que fina
enlayrant la trena rossa !...

En somni dolç y mágich clau les parpelles;
la Fé un gran vel de plata suaument desplega,
y a la nina adorada, mira somrihenta,
entre clavells de nacre y rosas veras
pintades les fresques galtes
de color de porpra encesa.

Els cels, de llums y d'astres, ses portes obren...
els ángels sos psalteris dolçament polsan...
la Fé porta a la Verge la trena rossa
¡ l'ánima d'una santa ja es a la gloria !...
¡ Oh ! que divina es la Fé
Verge misericordiosa !...

Remey Morlins d'Andreu.

Felicitat

1er prix : Lo Ram d'Oliu.

— « Quant baixin a Perpinyá veyam si 'ns vendrán á veurer? Més no'm refio gayre, vostes serán atribulats per convits, visitas, compras per las botigas, estacions á cal sastre, la modista, el sabater, y molts altres encarrechs que no 'ls hi deixerán temps de pensar ab la Guideta. Fassin el favor de surtir algun dia de trascantó par testar la nostra ollada. Be 'n seria de xuroy en Josep de coneixer 'ls y ferlos-hi 'ls honors de nostra caseta. »

Aixi 'ns parlave la nostra criada estada, casade fa quatre mesos amb' un obrer, fill del Vallespir, traballant del seu ofici de fuster en un dels principals tallers de Perpinyá. La Guideta, aixerida y molt valenta, avuy fa de planxadora. Son dos guanys qu'entran dia diari en la casa dels nubis.

Donchs la setmana passada, trapantnos á la vila ab la meva dona, varen decidir anar á sospendrer 'ls dos obrers. Gayre bé 'ns penedian d'aqueixa nostra visita. Hem tingut de pujar prop de vuytanda esgrahons, drets, sobdats, cargolantse per l'escala estreta y fosca d'un quart pis del carrer de la Real, molt prop vehi de l'iglesia. Demano escusa per la llarga descripció d'eixas petitesas que a mi m'han parescut umplertas de deliciosa poesia y de fonda moralitat.

Quin quadro encantador varen admirar. Quina pau, quina serenitat ditxosa en aquell racó de mon. Haurien volguts aqui alguns coneguts nostres, que tot ho tinguent per ser felissos, van descapdellant llur desgraciada vida en migt de runcos y males caras. A mesura qu'anaven pujant, la claror del carrer s'esvalia. Acabaren de buscar á palp de má la entrade del pis dels nostres amichs y compatricis. He trucat tot esbufegant, ohint encare á mitja escala 'l panteix de ma muller, y s'há oberta la porta.

— Ay! valgam Deu! qui ho havia de dir? Vostés á Perpinyá y avuy en nostre casa? Quina alegria per mi! Més vinguin a descansar qu'aqui han pujat molt aprop del cel. En Joseph vendrá prompte. Que por he tingut, senyora, al sentir en aquestas horas á palpar la porta y trestejar en el replá!

— Y com no há pensat qu'era 'n Joseph?

— Perqué li falta un quartet per surtir del taller, y ell quant puja, canta y xiula com un passarell. S'enguila escala amont delitós com l'esquirol. Are no pot trigar perqué, acabat el jornal, arreu se'n torna cap á casa. Veurán quin minyó de bondat; fá cinch mesos que no há ficat lo peu en cap café. Més sentin's, no fassin compliments, vingan á seurer qu'están en casa llura.

Tot parlant la Guideta passave endevant, graciosa, recta y ben presa en sa sensilla roba de llana grisa. Los cargols de sa rossa caballera surtint del cofet llis y blanch adornaven sa agraciada cara. Retirave en aquellas menestrales, pintades ab tanta *maëstria* en els quadros de Greuze. Tots sos esguarts y miraments anaven dirigits á la senyora, jo seguia derrera, cap-ficat á recullir los més prims menudalls d'eixa benvolguda recepció.

— Ja s'hen riurá, *Madame,* del nostre pis tant remenut, tant mal arreglat. Miri quina cuyna tant estreta, la de vostés en fa sis com aquesta. Ara estava apuntant el sopar; una arrós ab tallons de costellas de porch y ensíam de greixas. Ja veura qu'hi afagirem alguna cosa més, un trosset de vedell ab trunfas fregidas y una colyflor. Per postres calcóm que no cullin á montanya: pressechs y rahims. No frissin, en Joseph vindra, ja riurem; te de ser estomacat!

Tot xarrant varen eixir d'aquella cuyneta relluhenta com un mirall per desembocar en una sala occupada per mobles sensills pero molt ben tinguts. Un guarderobet hi era devant per devant d'una calaixera de noguera. Vuyt ó deu cadiras de palla de color. Al migt una taula rodona abrigade per un d'aquells antichs xals ramejats com ne duyan, per casarse, les nostras avias. Les parets enblanquinades de nou; l'enrajolat rentat de fresch, ajudaven á fer resaltar lo net que tot hi era. La Guideta obri guarderoba y calaixera y espendí a la nostra mirada entusiasmada tota sa roba blanca; llensols, estovallas, tovallons, camisas de tela de casa, les d'en Joseph, enmidonadas y lluhentes; coixineras, mocadors, lo tot molt ben planxat y endressat amb lo gust més delicat. D'un calaixet del guarderoba surtí l'estuig de ses joyas nubials: penjants, una creu, un anell d'or y grenats, petitas maravellas d'un conegut argenter perpinyanés. Hem' recordo que 'n una capsa de llauna hi tenia com reliquias matrimonials, la llibreta

de familia y la corbata blanca d'en Joseph, la cofa nubial de flandres y el ramell de flors de taronger... Lo cim de la calaixera estava clafert de regalos de parents y amichs. Dintre un globo de vidre, un Jesuset de cera ajegut en un pessebre; dos poalets de Thuir adornats de rams y aucells, un mirall y una caixeta empedrats de cargols y coquillas de mar, uns vanos de plomas de pago, un sant Antoni de guix, la capseta envidrada per tancarhí 'l rellotje d'en Joseph, dos plats de porcellana en los quals estant pintats lo Castillet y la Llotja de Perpinyá, uns gerros de vidra ab poms de semprevivas, un *album* de fotografias,.. y no sé quantas cosas de més en més boniquetas y per l'estil.

— Caratsus, seu col-locats com dos senyors! Mira, mira la Guideta, quin palau que s'ha guarnit.

— Ay! senyora no s' burli. Per dos pobrets ja ho és que, gayrebé, n'hem fet un xich massa. Vinguin a veurer nostra cambra; mirin...

Y ha oberta la porta d'aquell santuari com desde' l'arribade nos havia obert son cor. L'estancia és petita, pero llimpiada y endressade com la sala y la cuyna. Estave gayrebé occupada per un llit de ferro ab bolas de llautó en els quatre pilans. Per alt, l'abriga, florejade de lliris y rosas era molt ben tibada. En el capsaler dos coixins bessons, de *piqué* brodats, amb inicials. A la paret un Sant-Christo amb aygua-senyader, y duas estampas d'Epinal figurant, ab tot l'eynam del ofici, sant Josep, patró dels fusters; y santa Margarida, la palma dels martirs en má y xafant ab son peu 'l cap d'un dimoni vert, banyut y mal carat. La finestra espayosa deixave entrar, amb ayre y sol, com bofadas de vida y d'alegria en eix refugi d'armonia y de pau. Pero varen reparar que casi bé tocava 'l campanar y que tot just s'hi era á un parell de palms del rellotje; lo que m'ha fet arrencar la sigüent exclamació: — Ay que estrany! a la finestra tenen el cloquer y les campanas! Com s'ho deuhen adobar per dormir! Ab tant soroll no poden descansar may?

— Prou que dormim, senyor meu! Cansats del traball se dorm molt fort. Ja poden repicar entre nit, poch que sentim may á tocar cap hora; pero á les cinch del mati cada dia sem de peus, y estem avesats y...

En aquell moment xiuletades y cantarellas pujant escala amont

li van segar la paraula. Somrienta, la Guideta escoltá aquell tresteig tant conegut y la misteriosa veu que l'hi canta dolsament : « Aqui tens ton espós estimat, ton bon traballador de marit. Cumplerta sa sagrada missió del dia, s'en torna, puja de pressa, el cor inflat de goig y de tendror per gaudir de las delicias d'aquest niu, o ! ditxosa esposa ! » La noya há saltat de la cadira y rihent d'alegria há passat volant lo corredor. Sens preguntar « qui és aqui ? » há esbatanat la porta.

— Els amos estant assi, entra, afányat que tinch d'amanir sopar. Anem home no siguis vergonyos que son molt bona gent.

Y hem sentit pronunciar nostres noms, mentres qu'ab la mirada la senyora y jo 'ns communicavam la dolsa impressió que tot alló 'ns causava.

En Josep há entrat de seguit. Es un rebust minyó d'uns vint y sis anys, alt, prim y morenet com terra de bon blat. Son coll espés, sos brassos renuats, denotan nervis de ferro. Pelut com la majoria dels catalans, porta mostatxos llarchs y folrats. Sos ulls negres y vius tenen un' expressió de bondat que, deseguida, nos guanya 'l cor. Calsat d'esperdenyas, cintat per faxa morada, arrivave en cos de camisa, la blusa gitade en l'espatlle. He conegut sa franquesa quant m'ha dat la má. Quina apretada ! Un xich més he'm trencave 'ls dits ! Se veu qu'está acostumat á forsejar, y, quant encaixa amb una má de carn y ossos, se pense estrenyer encare son ribot y ses estenallas.

— Donchs vosté es el marit de la Guideta ? Per molts anys siau ben accompanyats tots dos, y que la vostra ditxa vaji durant sempre més.

— No 's perdrá per mi, ho pot creurer, senyor. Més no s'estiguin drets, assentins qu'aquesta es casa de vostés. Molt soviny la Guideta m'há dit com l'estimaven, ja sé que se la miraven com del parentiu ; pero m'hi jugaria que més d'un cop hem fet despitar la senyora, els vespres, quant estavem llargas estonas enrahonant á la reixa de la cuyna ?

— Vaya, aquestas son cosas descuydades, y despres está molt convenient y natural que dos festejadors se volguin coneixer antes de lligarse per la vida. Ab tot aixó hem visitat el vostre pis y n'hem quedat engrescats.

— Esta á la disposició de vostés. Fa molt que son aqui ?

— Cá ; no més que deu minuts.

— Los hi ha ensenyat la terrasa, la Guideta ?... No ? Donchs segueixin que veuran quina vista tant rebonica.

Hem pujat per verdadera escala de gats á l'eixida de la taulada tirellongada de cordas de secar roba. De cada part les parets sont rodejades de topins escuats, d'ollas escardades, de culs de poals plantats de clavelliners, de pensaments, gessemins, geranions y matas de faula. Hasta 'n un cantó hi ha una gabia, feta de má den Josep, per criarhi un parell d'enamorades tortoras. D'aquella miranda la vista abrassa la major part de la encantadora plana rossellonesa. De llevant, el mar blau, picallat per las blancas velas dels mariners del Barcarés, de Canet y d'Argelès. Los estanys de Salsas y de Sant-Nasari, iridiats en aquella hora pels raigs del sol ponent. La verda Salanca, sos camps y ses praderias ; mes aprop la torra del Castell Rosselló aixecantse amont d'hortes y vinyers, pobles y masias, com cuydadós pastor atelayant ses ovellas. A dreta, l'enfilall de turons de les Corberas, la torra de Tautahull, les desenrocades parets del antich castell d'Opol. Esquerra, abrigades de soredas, roviras y fajosas, les Alberes ab llurs puigs enlayrats coronats d'aquelles in-mortals centinelles anomenades el Diable, Masana y Madeloch. De ponent, y pera fer d'altar major d'aquest templa d'hermosura, el nostre esplendit Canigó, jeganta divinitat amagant en lo cel son cap coronat de sigles y relluhent de neu. Per tot arreu planas bundadosas, garrigas, conreus y erms, y 'l circul de montanyas regaladas qu'enclouhen la terra dels avis, pátria santa del geni catalá.

— Molt bonich, molt bonich, ja tenen bona estada ; us desitjo no més que salut y feyna.

— Ara baixarém, si vostés volen, los hi ensenyaré la cambra dels amichs y el taller de la Guideta. Esperim, qu'encendré 'l llum, acabe de ser fosch. Dispensim si passo devant.

Y hem vist aquella altra cambreta, neta y endressada com tot lo altre, pero desprovehida encare dels mobles essencials. Passa llarch temps que sempre falta alguna cosa á n' els principians. Per are la cambra serveix de botiga á n'en Josep. Hi há fustes apuntades per un llit y una tauleta de nit, posts obrats per un guarderoba, una arca per tencarhi roba bruta, una estanyera, un banquet poaler y varias altres coses ahont llu la manya del

obrer. El valent fuster aprofita les estones pera montarse la casa. S'ho guanya tot, axi ho fan els savis.

En eix moment, la Guideta entrá per annunciarnos qu'el sopar estave servit. La taula era parade en el taller de la planxadora, estancia principal del pis. Espayós y clar, les parets están plenas de prestatjes, penja-robas y ganxos. Per tot arreu roba planxada y pera planxar. Un escalfaplanxas de ferro, la caixa del carbó, barquets de fer blau y enmidonar, postetes vestides, gafetas y ferros de canonar, grossos y menuts. Com han rehunit tot aixó, y amb tant poch temps aquells dos nóus casats que per tot dot tenen les eynes del ofici ? Per un medi que coneixen molts travalladors rossellonesos, ab l'estalvi, l'orde y 'l bon seny. En altres terres, y desgreciadament algunes vegades en la nostre, s'hi troban obrers que buscan la felicitat en lo desorde, l'exaltació d'ideas, los llochs publichs, la paresa y 'l vici. Que vingan aquestos á contemplar la serenitat y la dolsa pau dels nostres honrats amichs y que me digan si cap riquesa és igual á la d'aquells dos cors faltats de dolenteria y despullats d'envejas y ambicions ? No descuydaré may més eixa sopada tant agradable. Tot va ser bó y rebó, l'arros, la carn, la colyflor y tot lo demés. Per sobre la tovalla de lli relluhian l'humil pisalla florida, los gots de vidre y 'l porró de vi vermell. Al devant de la meva dona la Guideta havia plantat uns manadets de carambucs en un gerro de cristall, y acabades les postres en Josep m'oferi un cigarro de la Habana, ultim testimoni de ses bodes.

Era molt tart quan varem surtir d'aquell niuhet d'amor, verdader paradis terrenal. Nostres amichs baixáren fins el carrer per despedirnos en' el pedris.

— Dispensin si 'ls hem agraviats y si no han estat ben servits, va dir la Guideta ; y veyam si tornarán aviat ?

— Dins très ó quatre mesos, gayre bé. Vostre convit nos ha tant agradat que no faltarem tornar á donarvos les gracies.

— Es, que... va afegir en Josep tot rihent, si trigan gayre, ab temps se passen, algun cop, coses noves, y pot ser que 'ns deixin dos... y qu' ens tornin trapar trés !...

— Alabat siga Deu, exclamá la meva dona, y que bé vaji. Com la Guideta no té sa mare, si 'us fa plaher jo seré la padrina, y llansarem un ralleu que s'en parlará ?

— Ay! senyora no mereixem tant honor y...

— Si, si, la senyora sera padrina del hereu, y jo 'us prometo ser padri del segon. Altra vegada tornarem á tirar ralleu y 'ls gastos de la criansa seran per mi. No desconfiau y sigau valents.

Y baix aqueixa solemna promesa deixárem els dos enamorats qu'ens havian fet contemplar la gayrebé inconeguda y beatifica visió de la felicitat.

J. de Wittwer de Froutiguen.

L'Art italia del sigle XV

2e prix : Lo Lliri.

Ense et Aratro.

A Italia, desde la primera meytat del segle xv, l'art te com representants dins l'arquitectura, Brunelleschi ; dins la sculptura, Ghiberti y Donatello ; dins la pintura, Masaccio, Gentile da Fabiano, Pietro della Francesca. Qui no penseria que d'aquesta hora en devant la renovació, de la cual tota l'Europa esta agitada a tal rato, no sigui dins la Península un fet cumplit? May, sino potser una o dos vegades, cap epoca no fou mes favorida y fecunda. Els mestres y les obres s'hi agombolen en nombre gayrebé infinit. A penes se pot resistir a n' el desitg d'aturarshi, si hom no vol anar mes enllá y de posarhi una data cabdal, la del apogeu de la Renaxença.

Parer legitim, mes que no podria dexarnos menysprehar els nostres debers de gratitut per époques precehents qu'aquexes no fan sinó que continuarles. Antes aquesta era, de la cual les portes que cmmotllá Ghiberti pel Baptisteri florentí son com triumfal entrada; una altre, que no pot descuydarse, s'ha desplegada durant cent anys, tot un passat d'esforços, punt inicial de la desclohenda darrera que 'ns embadaleix. En altre temps era rebujada ; la critica d'are l'hi ha tornat son importança y sos titols. Dins el genesi laborios d'una revolució encare plena d'incertituts, fou per l'art una resurrecció primerenca. Aqui s'encontra la preparació d'aqueix segle xv tan famos. Aqui també s'encon-

tren sos passats, els autors de sa gloria futura, obres de la primera hora, sense 'ls cuals els concepts mes glorificats de l'edat d'or haurien pas vist el dia.

Nomenarlos es suficient per marcar llurs mereximents. Son, al principi, esculptors de l'escola de Pisa, Niccolá y Giovanni Pisano, verdaders creadors de la sculptura novella, els qui l'hi donaren, com a l'art universal, sus fonaments decisius ; el primer, l'estudi de l'antiguitat ; el segon, les inclinacions del naturalisme. Despres, es Andrea Pisano, precursor de Ghiberti y de Lucca della Robbia, un Toscá que mostrá, desde la primera meytat del segle XIV, eixes qualitats de gust y equilibri que Toscana y Florensa tenien de guardar sempre com un privilegi. Es també Andrea Orcagna, del cual el Tabernacle d'or san Michele procurá 'l tipe, fins aqui inconegut, d'eixos aplechs plástichs, trones, tombes, capelles que s'edifiquen a mils un segle mes tart y ahont els mestres de la Península están sense contendents. Es sobretot el mes enlayrat d'eixos creadors de l'art italia aixis com de l'art tot sencer que's inaugura alhora, aqueix per qui renaix la pintura y del cual els exemples la guien durant mes de cent anys : el gran Giotto. Tot aqueix art primitiu, ell l'enclou en sa personalitat. En representa l'idea intima, antes de tot dramática y humana. Es l'intelligencia mes completa d'eix moment llunyá de la Renaxença. Com Dante, el seu compatrici y contemporani, trenca ab son geni els entrebanchs que semblen haber de paralitzar en ell l'espressió del pensament, es a dir la fatal grolleria de sa má meteixa, la fretura dels procehiments tecnichs, l'insignifiança dels temes que reb d'una tradició anemasiada.

D'ell, d'eixos representants de la primera Renaxença italiana, el traspas es natural a n'els qu'han d'esser llurs hereus. Y no es aqui un simple tráfech de cronologia. Per relligar aqueixos iniciadors d'una nova edat artistica a n'els llurs succehidors inmediats, se troben afinitats indiscutibles, y superiores a n'aqueixes que crien poders com la comunitat d'educació, tot lo que uneix els homes dins la concepció d'un tal ideal. Afinitats de primera mena, que ja no poden definirse amb prou justesa. Dels italians del segle XV, l'essencia 'n jau dins la fe hereditaria donada a n'aqueixes regles, a les cuals el llur art ha conformat desde 'l principi sa renovació. Eixes regles, els sculptors de Pise les

segueixen en llur temps, com Donatello en el seu. Cultura de l'antiguitat y de la naturalesa, vetaqui l'expressió, la breva expressió. Per la Renaxença italiana, aqueixos dos principis enclouen tot el secret de sus origines com lo del seu devenir.

Hi ha encare mes. Entre los mestres dels segles XIII y XIV y los del XV, aqueixa concordança está prou sencer per que 's verifiqui sobre punts altres que l'aplicació constant de les regles, de les cuals uns y altres tenen igual mirament. Dins la pensa dels artistes d'eixa edat els lligaments que 'ls uneixen a n'els llurs devanters son cosa tan certa que consideren l'obra d'aquestos com un fons comú a tots els homes de llur mena y ahont tenen el dret d'empuar a mans besades.

Dins la segona y mes bonica de ses portes del Baptisteri, Ghiberti, per representar Caïn amb l'arayre, manlleva a Andrea Pisano la composició tota semblant introduhida pel vell mestre dins la decoració del Campanil, aqueixa del seu medalló ben conegut de la Bifolcheria. Dins un dels baix-relleus de la meteixa porta, aqueix germá de Josep, squinçant sa tunica amb un moviment iresistible de desesperança, es pas una creació enterament nova. Giotto, fa mes de cent anys, en ficsá 'l posat y 'l gest expressiu dins la seua imatge de la Ira a l'Arèna de Padua. Com Ghiberti, un altre artiste que 'l traspassa en geni y sobretot en independencia, Donatello, cedeix també a les meteixes reminiscenses que poden calificarse d'imperioses. Un quadre d'Angelo Gaddi que 'l Museu dels oficis posseheix li dona entenent d'una de les mes belles obres de sa joventut, l'Anunciació de Santa-Croce. Mes tart, per decorar les faxes de la trona que ha aixecada dins la meteixa iglesia, Benedetto da Majano reproduheix frech a frech les mes assenyalades de les fresques pintades pel Giotto dins una de les capelles d'aqueix edifici, la capella Bardi. A n'aquest Angelo Gaddi, del cual ja s'inspirá Donatello, Verrochio pren el moviment del seu Crist fit a fit amb sant Tomas, d'or san Michele. El mostra, com el seu precehidor del segle XIV, aixecant el bras per descobrir millor son pit y 'l presentar a l'ecsamen del apostol increhent. A la fi, un pintor, a la seguida dels sculptors, Pietro della Francesca, treu del Campo Santo de Pise l'un dels quadros mes magestuosos que 'n ornen les parets, la Resurrecció del Crist, y sense cambiar res, la transporta dins

un dels moniments del seu poble natiu de Borgo-San-Sepolcro.

Axis, per eixos encontres massa precis per que no siguin qu'un efecte del azar, com pel mirament de tradicions sempre afermades, dins el desplegament de la Renaxença italiana, les generacions d'artistes s'encadenen unes y altres. Y de prop a prop, aqueix encadenament es tan perfet que les transicions que 'l constituexen resten com insensibles. Desde 'l segle XIII, cuan s'inaugura 'l desvetllament artistich, fins al segle XV, dins el cual ha conquist tot el seu poder, se va sense discontinuar en alguna manera del meteix al meteix, sense bruscaria que pogui ser un perill, sense cap altre cambiament sinó la progressió que mena l' art renovellat a la plena possessió del meteix y a la seua edat adulta. Un art adult, amb el sentit mes verdader de l'espressió, vetaqui efectivement lo que cosa es l'art italiá, cuam pervé a tenir pel representar homes com aqueixos dels cuals els noms han pogut esser acostats al principi d'eixes consideracions generals. Es veritat, despres dels palps necessaris dels primers dies, al exir de les bregues que han tingut de sostenir els principis dels cuals la Renaxença a Italia ha fet desseguida sa regle invariable, despres de l'invasió passatgere dins l'arquitectura y la sculptura, al menos, d'un ideal foraster, l'ideal gótich y septentrional al cual contradeix l'anima italiana, cuan s'obre 'l segle XV, tota incertitut se troba escartejada. Una empenta extraordinaria atrau l'art demunt de les trabes que n'han fins aquí retardat l'anament, y 'l porta d'un sol cop a una alsada impensada. Te consciencia de la fi que vol com de les seues forses. Devé apte a totes les empreses, perque d'aqueix moment en davant, sab discernirhi ensemps els entrebanchs y 'ls medis d'execució.

. . . . . .

Al segle XVI, dins la sculptura, el mestre sense rival es, sense discussió, Miquel-Angel. Encarna aqueix art dins sa persona, y, per cert, es el seu sol representant. Que son, aprop d'ell y en defora de tota comparació amb un tal home, els Bandinelli, els Torrigiano, els Tribolo, els Aumanati, els Joan Bologne, sinó artistes en qui s'accusa una decadencia massa manifesta ? Al segle XVI que s'opposi, pel meteix art, el segle precehent ! Cuatre noms ressalten amb una resplendor que no deixa duptes per sa

grandesa. Son los de Ghiberti, de Donatello, de Lucca della Robbia, de Jacopo della Quercia. El segon evoca l'idea d'un tal geni que 's pot apenes dins tota l'historia de l'art descobrir un o dos iguals. Es pas tot encare. Dessote aqueixos mestres triats, s'agombola tota una pleyada d'altres sculptors : Benedetto da Majano, Desiderio da Settiguano, els Rosellino, Mino da Fiesole, Matteo Civitati, Verrochio, deixen lluny en darrera els contemporans o successors immediats de Miquel-Angel, eixos fills d'una edat ingrata, condemnats a no trobar gayrebé sinó que l'insipidesa, cuan cerquan la gracia, y a no atenyer sinó que l'embotiment, si visen a la grandesa o a la forsa.

Un acostament ressemblant, cuan hom passa de la sculptura a la pintura, sembla que resta menos decisiu. Malgrat axo, no es sense profit, y no pot ser pena perduda de s'hi aturar un poch. Per lo que pertoca a n'el segon dels dos arts tan intimament ajustats dins el llur asenç, el meteix fet que marcá 'ls primers moments de la Renaxença en els segles XIII y XIV sembla reproduhirse una vegada mes per ell en el segle XV. Dins aqueix segle es la lentitut del seu desplegament per respecte a n'el de l'art sculptural, lentitut que per demes no va sense una compensació obtinguda per ell desde 'l segle següent. Per un sol gran sculptor que l'época de Leon X te realment, quantos pintors excels ajuntats dins el meteix temps : Rafel, Miquel-Angel meteix, Fra Bartolomeo, Bernardino Luini, Correge, Andrea del Sarto, Giorgione, Ticiano ! Mes per lo tant pot esser que no hi haji aqui per cert sinó que una aparencia. Si 's mira de prop, a n'el segle XV igualment y també dins la pintura, quantos grans mestres a comptar, de Masaccio que la renovella fins a Lucca Signorelli, del cual les fresques d'Orvietto anuncien les de la Sixtine ! Per axo es prou que dins l'interval deixat entre ellos per aqueixos dos noms, se posin els artistes que 'l umplen : Gentile da Fabriano, Fra Angelico, Pietro della Francesca, els dos Lippi, Boticelli, Ghirlandajo, Mantegua, Perugino, Giovanni Bellini. Tot compte fet, l'equilibri 's restableix donchs gayrebé entre les dos époques. Y si 's pensa a n'el concepte que la critica moderna te d'aqueixos problemes com generalment de l'art, s'aventureria prou aqueix que pretengues atribuir d'una manera definitiva l'avantatge a un dels dos. Aqui hi ha segurament con-

sideracions que donen a reflectir. En vetaqui d'altres en que 's podria veure en alguna manera solució, al menos indirecta, de la questió d'historia de l'art que ja sigut ha posada.

.....

Per lo que pertoca à la transformació particular que s'ha mirat de definir, no habem de tenir cap dupte. No es qu'una banda de la renovació universal que arrosega aviat tot lo altre. Artistica y literaria al principi, eixa renovació escau a poch a poch religiosa amb la Reforma. Es politica amb las agitacions des Pahisos-Baxos durant el segle XVI, amb les agitacions constitucionals de l'Angleterre an' el segle XVII, amb la nostra revolució a la fi del segle següent. De l'organisació intelectual o moral precehent la data ahont se produheix, no resta un sol punt que no sigui modificat de cap à peus.

Mes, si no habem de tenir duptes per lo que pertoca a l'estesa d'un tal mudament, no'n podem tenir tambe per lo que pertoca a la seua significació verdadera. En contradicció amb l'idealisme sense mida que ha ordonat l'existencia dels pobles d'Occident desde mes de dos segles, es l'humanitat que repren possessió d'ella mateixa, que mira de tornar a viure de la vida que li comana la naturalesa y en conformitat amb ses lleys. Axis, nat en aqueixa terra, l'homme mirará de la conexer. Per axo no sera menos posat enves la mort, aqueix pensament nostre de les epoques de les cuals ha rebujat l'esperit. Mes no voldrá vegetar pus amb l'esper d'un sdevinement que ja sab impenetrable, ni perdre un temps que jutja pres pel exercici de la seua activitat, del cual ha de donar compte a n'aqueixos que 'l volten, axis com à n'aqueixos que 'l seguiran. Y d'aqueixa manera, al meteix temps qu'aqueixa represa de la vida antigua, el punt exacte ahont havia sigut detinguda, se demostra l'asenç de les sciences que compleix la renaxença intelectual y la deslluirança del pensament.

Es pas que per un retorn cap a nosaltres no habem de sentir alguna tristesa, nosaltres, els darrers vinguts al mitj del complim ent d'una transformació que te un origen ja tan antich. D'eixa transformació, les epoques que la vegeren a naxer hauran tingut

la millor part ; visqueren completament ocupats de bellesa y d'ideal. Tenim altres cures. Pervengut a commóure tota cosa, el moviment, que comença ja fa gayrebé cinch cents anys, abasta avuy 'l fons meteix de la nostre existencia. Tot tremola o s'arrima entorn de nosaltres : deus y coses. Com, dins un tal bullici, no rebujariem instinctivament a n'aqueixos moments privilegiats ahont l'art presidia a les metamorfoses de les cuals s'anuncien les darreres crisis ? Com no hi cercarien un poch de coratge y de pit ? A n'el mun decrepit y morent van restituir en altre temps alguns d'aqueixos bens dins els cuals l'ánima antigüa havia trovat el secret del seu posat, volem dir el goig que alleugereix la vida, la passió de la bellesa axecada a l'alsada d'una forsa social, esdevínguda gayrebé tan fructuosa que l'investigació del bé, y per damunt de tot, la confiança de l'humanitat en si meteix.

Pierre Blazy.

La Rifla

Mention Honorable : Retrat d'En Verdaguer.

Conte de la vora del Foch

Catalunya avant !

— M'hi jogi, Pó, que no sabs la rahó del joch de la rifla la nit de Nadal.

— No, Père, no ho sé.

— Vols que to digui, Pó ?

— Si, Père, diguis ho.

— « N'ére una nit ben trista y freda dins un vilatge de la montanya, dins lo vilatje la posada de mestre Pau y dins la posada homes que jogaben.

« Tot d'un cop la porte se dóvre, un home arropat dins una capa rentre, y ab ell rentre dins la sala una dolenta flayrada de sofre ; los homes ja asseguts s'axéquen y s' demanen qui es ex foraster.

« El foraster sens fer atenció se pren una cadira, s'assente y diu : Que jogueu ?

« Si, si.

« Jo m'hi faig ó destorbi.

« Los homes tornen a se sentar y lo joch continue.

« Es nit de nadal ! diu un dels jogaïres tot d'un cop, que no fem lo ressopet de nadal ! Hé ! vos altres ! qu'en diheu ?

« Si, si, tots criden.

« Oh homes ! atureu hé ! diu mestre Pau, no tinch res per fer lo ressopet, res sino eix petit pardal dins la gabia.

« Pro, diu lo foraster, un pardal, per jo sol me 'l cal, y més ne menjarihi de pardals y pardals haste fossen capons.

« No tinch rès més dintre la casa, respon lo mestre de la posada.

« Dins un corn assegut, un pobre vellet que tothom habia descuydat, tant marcabe de mal, s'axèque.

« Pro, diu, am son parlar humil, per mi també m'el cal lo pardal.

« Exes paraules dites. s'en va aprop de tota la gent que criden : El volem nosaltres lo pardal, ne volem fer lo ressopet de nadal.

« Lo foraster cride més fort que tothom y diu : No, à mi sol, deu ser lo pardal.

« Calla ! Oh home ! diu lo pobre, no tens tu, mes dret qu'els altres sobre lo pardal.

« Que fer donch ? dihuen tots.

« Joguem-lo, fems-hé à quina, respon lo vellet, lo primer que guanyera tindrá lo pardal.

« Ets home de seny, diu mestre Pau à n'el pobre vellet, ja es ben arreglat, fems-he a quina.

« Y la quina comensa, mestre Pau lligin los nombres... quatre... cinq...

« Cada hú seguia los nombres, y marquen sols lo foraster y lo pobre ; los altres als he miren fen forts sospirs.

« Diu, en Pau nombres y sol lo foraster y lo pobre marquen... un.... très....

« Res que un nombre manque en el foraster y un també en el pobre, un sol ; qui guanyera del pobre ou del foraster ?

« A l'un manque deu, y à l'altre vingt....

« Deu ! cride en Pau de veu clara.

« Que es eix bruitg ! aqueix rebinbori, que es ?

« Deu ! crida lo pobre ab alegria, à mi lo pardal.

« Deu ! no es lo mestre dels jogaïres, crida lo foraster, que no me coneixeu ? Jo soch en Satanas ! Soch lo mestre, no es Deu.

« No, respon lo vellet, jo soch Deu, soch ton mestre, « Vade retro Satanas » y prenin lo pardal d'obre la porte y pels ayres deixa volar l'aucellet — axis treus las animas Deu, à Satanas —

« La gent de la posada eren tots desemparats, se demanaban lo que se passaba. Es un somni ! No ! No ! puix lo pardal se perd per d'alt cantant « Nadal, Nadal. »

— Es aqui Pou, l'origen de la Rifla, desença cada Nadal se joga.

— Molt bé Pere ! si no ho es, no me costa d'ho creurer.

Aimé Foissin.

Ma Cigalo

Poésie débité par la félibresse Artaleto,
à la soirée de M. Vergès de Ricaudy.

Amount, subre ma barraqueto,
(Erian dins lou mes de juliet),
Uno galanto cigaleto
Cantavo tant que n'en poudié.
Alor tout moun cor me trampello
D'entèndre soun poulit « zan-zan ».
Ah ! se poudiéu prene la bello !
Iéu, me diguère tout plan-plan.
Mounte lèu-lèu à moun escalo,
E n'en fau ni uno ni dos :
Pan ! agantère la cigalo,
Cantant amoundaut sus li post.
Talamen iéu l'ai souspresso,
Que de si mirau cantadis
La bello, pleno de tendresso,
De soun « zigo-zigo » me dis :
« Lacho-me dintre li jitello ;
« D'eici m'ausiras cascaia ;
« Vai, noun siéu uno tartavello,
« Tourna-mai vendrai t'esgaia... »
— « Mai, se vos èstre ma mignoto,
« Tant eici diras ta cansoun ;
« Proufitaras di jour de voto ;
« En couchant liuen mi languisoun,
« Te clafirai de mi poutouno,

« Te pourtarai subre mon cor,
« E saras, o ma galantouno,
« Moun amigo enjusqu'à la mort.
« Lou bèu soulèu de la Prouvenço
« Dins l'ivèr te rescaufara,
« E pièi auras douço plasenço
« De veni'mé iéu dins lou Prat.
« Aguènt couneigu li felibre,
« Oh ! quet bonur, e lou bèu jour !
« Despièi ai senti moun cor libre ;
« Car la Muso a seca mi plour.
« S'un jour vos counèisse lou Mèstre,
« A Maiano te menarai ;
« De-segur poudras pas miés èstre,
« De tout mon èsse t'amarai.
« Quand pièi saren à la taulado
« Di felibre e dóu grand Mistrau
« Voudras ausi li galejado
« De nosti galoi prouvençau.
« Anen ! vène, vène, ma bello,
« Sabes qu'èi l'ouro e se fai tèms
« Que lèu te passe uno courdello
« Pèr t'estaca subre moun sen... »

D'aquéu moumen la prouvençalo,
Que fague caud, que fague fre,
Porto de-longo la cigalo :
Es felibresso e n'a lou dre.

Messe Félibréenne

Discours de M. l'Archiprêtre Izart.

Felibres Provençals y Poetas catalans,

Tinch avuy la gran honra de vos donar la benvinguda dins aquesta iglesia catedral, de la cual lo Nostre Illustrissim Senyor Bisbe m'a encomenat la guarda, y que vos presenti dins lo seu resplendor, no com un monument de la vostre fraternitat lliterari, mes com un record de la vostre antiga germandat politica.

Y a en efecte sis cents anys que la primera pedra d'aquesta iglesia va ser posada per En Sanche, rey de Mallorca, de Rossello y de Cerdanya, y també de la Senyoria de Montpeller, es à dir soberá d'aqueix mateix empiri, qu'a ressuscitat y a uns cinquante anys en un altre punt de vista, lo mateix amor de la llengua maternal y de la casa payral, creador dels dos félibriges, provençal y catala.

Sigui Vosté la benvinguda, Senyora Reyna ; mes grande que la noblesa de la seue soverenitat lliterari es la noblesa de la seue sanch y dels seus avis, fidelment units al Sant Pare, que varen seguir dins lo seu desterro, desde Roma y Florenci fins Avinyó, ahont flori per sempre mes la seue familia.

Sigui lo benvingut, Senyor Capoulié, del cual l'ánima artística enamora tot lo mitg dia de França.

Sigueu los benvinguts, vos altres tots, félibres provençals y poetas catalans, y entre ells lo meu amich y compatriota *Lo Pastorellet de la Vall d'Arles*, y lo Senyor Monné, del cual un de vos altres deya que ell havia transportat la vigor de la nostra llengua catalana dins la dolçor de la vostra llengua provençale.

Vos saludi tots com à précursors de l'esdeveni, perqué feu pas solament obra literari, mes aveu creat un moviment d'ideas, un moviment patriotic y per conseqüent popular, un moviment regionalista.

No voleu que las nostras patrias particulars sian totalment negadas dins la gran patria ; no voleu d'aqueix fals socialisme politic. Voleu, al contrari, amar y servir la pátria per lo medi de las nostres pátrias regionals, en guardant los usos, les tradicións y la llengua dels avis.

Gran rahó ne teniu. La França avuy se sent encadenada dins una centralisació extrem ; mes ja elle no amaga las aspiracions de la seua ánima ; elle afavoreix lo moviment regionalista, del cual lo primer efecte sera lo seu renaixement material y moral.

Saludi també dos absents d'aquesta festa, lo un alunyat de nos altres per la seua grande edad, l'altre que ja ha rebut de Deu la mercé de les seues obres : Mistral y Jacinto Verdaguer.

Fassi lo Senyor qu' aqueix aplech de Perpinyá, ahont se troban reunits los felibres provençals y los poetes catalans, dongui à ells força mes vida encare, per travallar à la gloria de Deu y à la resurecció de las nostras glorias nationals.

Aixi sigui.

Discours de M. le Chanoine Bonafont.

Monsenyor,

Per cantar la primera missa felibrenca que se diu sota 'l cel del nostre Rosselló, y que, en principi, tenía de se celebrar al altar degut à la real pobresa de mossen Verdaguer, missa presenciada en aquesta gloriosa Seu de Perpinyá pel noble Bisbe que manten, mès y mès viu, lo caliu de la Fé y de las tradicions nostras ; en presencia de nostra amabilíssima Reyna, dels Trobadors de Catalunya y dels Felibres de Provensa, dels mès reputats escriptors y mantenedors d'aquestas petitas pátrias que, conjuntadas, fan las grans nacions ; voldría que mos llabis trobessen uns ayres nous, uns hymnes parions als Goigs, à las alabansas dels sants de la casa payral, o be en dias com aquestos de *Corpús*, al *Lauda, Sion, Salvatorem*, o encara à la marxa solemne del *Sacris*.

Mes ay ! aquesta missa es quasi bé un aniversari. Hi ha 8 anys, à mitx matí del 5 de juny, las fondaladas de Vallvidrera s'estre-

míen al só de la campaneta que tocava à combregar, y per sobdats camins encatifats de roselles y de flors de ginesta, fou portat lo Santíssim al capsal del llit de mossen Cinto que se 'n anava à morir.

Un amich seu entussiasta, el bo, el malaguanyat, el patriarcal Justi Pepratx (al cel sia) havía ja de temps endevinat la causa del mal que rosegava 'l cor del immortal autor de « Canigó ».

A las horas, si be cantava encara, 'l poeta no tenía no mès qu'una corda à sa lira, la del dolor ; la persecució havía trencat totas las altras. Tot li era robat al encop : lo cel y la terra. Lo que li faltava mès era la santa missa. Y s'arrossegant sobre 'l seu Calvari, nos arribá en Rosselló à mitx dels 4 anys de la seva agonía.

M'entretsenaré pas à recordar assí la llarga desditxa del poeta cristiá y del sacerdot-mártir.

« Hem de regraciar à Deu, diré jo ab lo nostre eminentíssim Bisbe, de no li haver esparniat ni las penas ni 'ls neguits ; hauría faltat, en efecte, à la nostra admiració per tant excels poeta, de pode 'l contemplar dins del sol lluhiment de sas virtuts. »

Sa cara hont, tota la vida, fou pintada una celestial melancolía va restar sempre serena y amantament amorosa, y sas derreras poesias trobáren uns accents d'una fé y d'una resignació ni may ohits, ni may somiats.

Mireu assí sa primera « Flor del Calvari », boy xopada dels plors de Jeremías, qu'un deixeble seu de Roselló — lo seu Benjami (1) — va rebrer y llegir de genolls un dimars de semmana-santa :

Tenía un calzer y una arpa,
Que 'l Cel m'havía donat :
D'una Creu l'arpa era feta,
Present del Crucificat ;
Lo calzer era de plata,
De plata y sóbredaurat.
No somniavi altra gloria,
No volía altra heretat.
Vingueren dias de pena :
Del calzer vegi 'm privat.

(1) Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

Jo, veyent me sense calzer,
Ab l'arpa d'or m'he abraçat,
Gemegadora companya
De ma trista soletat.

Es ab lo producte de sas « Flors del Calvari » que Verdaguer aixecá en aquesta ciutat la capella de Jesús-Infant. Mès ademès d'aqueixa joya, ha deixat altra cosa al Rosselló : un nóu impuls à la resurrecció de nostra llengua.

« Vos sabría greu, vos apuraríau, nos deya ell, ohir la llengua qu'haveu xucada ab la llet ? Aqueixa llengua, la llengua del vostre bressol y de la vostre llar, en laqual haveu après de la boca d'una mare los primers consells de religió y de sabiduría ; la llengua dels vostres treballs y de las vostres alegrías, eixa llengua la trobaríau avuy aspre, agralenca, estantissa y regullosa ? »

— En cap manera no pot ser, mestre, li varem tots respondre à la una.

Ningú mès que nosaltres, Germans caríssims, s'agrada del dolcíssim y encantador parlar de la nostra Fransa ; mes si 'ns ensuperbim, com qualsevol, del francés, nos recordem també que « no pot estimar sa nació qui no estima sa provincia. »

Y que 's lo que volem, nosaltres los catalanistas dels Pirineus-Orientals que hem despenjat de las parets antiguas la arpa dels nostres vells ? Volem que lo nostre crit sia un toch de somatent que desperte la fé, las costums, las festas y la poetica historia de la nostra terra. Volem mostrar als Rossellonesos que la llengua que párlan es una de las mes guápas del món ; qu'es Deu que l'ha feta esprès pel nostre país, que l'ha agradabilíssimament agermanada ab lo nostra boca, ab lo color del cel y del sol, ab lo nostre vi que 'ls angels hi cantan, ab los ayres tebis y embalsamats que 'ns petonejan, ab las flors que hermosejan las nostres regaladas hortas, ab lo bram dels correchs, ab las ayguas que mormollejan y descapdellan llurs bombolletas de plata, ab la calor del Vallespir y la fresca de la Cerdanya, ab tot lo que hem de dir y ab tot lo que hem de fer.

Y quan nosaltres cantem y parlem com lo poble canta y parla, — com cantará ara per ara « *Visca 'l Rosselló* » del meu inspirat amich, lo doctor-poeta E. Boix, — quan à tots fem tocar ab lo dit que 'l parlar dels nostres endrets es ple de seny, de virginal senzillesa, d'amistos atreviment y d'una bellesa may prou escorcollada ; qu'això es un bé-de-Deu, une déixa santa, una herencia sagrada que llástima sería ne fer menyspreu, befa y malbé... à las horas, los pagesos, los treballedors, los menestrals, nostre pare, nostres germans, nostres vehins álsan lo cap tot estonats ; y després son contents, y després nos escoltan ; y nosaltres n'aprofitem pels hi tornar quelcom de tot lo qu'ells nos dónan, en jitant dins llurs fronts encara nóus, la riquesa de la Fé y de l'intelligencia, y tot lo que fá l'home ferm y franch cristiá.

Sí, caríssims germans, lo poesia campeja ab sa primerenca verdor al mitx del poble. Es ell que recapta ab cuydado las paraulas que tant soviny nos faltan ; es lo poble qu'es lo gran poeta, y jo 'l saludi assí com lo meu millor mestre.

Heuse assí la Segre, la Tet, lo Tech y los rius que se desayguan de las blavas Alberas, del rónech pich de Costabona y del abundados Canigó : ja podeu pohar y beurer à glopadas.

Diuhen que, al dematinet, quan lo sol s'aixeca, una vapor prima, de seda y de vellut, púja del mar blau : es la flor de l'aygua. De l'ánima del poble ix també un sentiment suau y perfumat com una viola del bosch : eix sentiment es la verdadera poesía.

Quan lo bon Deu caminava sobre la terra, que feya lo bon Deu ? Per redemir lo poble, li parlava en la llengua que li era natural y propria, y li deya — ab paraulas entesas de tothom — cosas tendres com l'amor, bonicas com lo sol, fondas com l'eternitat... Nosaltres, de segur, no podem, al seu igual, deixar rajar de la nostra boca la divina mel del Evangeli ; mès, com desitjem també fer algun bé al nostre proxim, seguirem Jesús com à nostre patró. Demanarem beurer à la Samaritana, per donar beurer, al nostre torn, à la Samaritana assedegada, es à dir al poble : al poble assedegat de fé, d'aqueixa fé que ni 'l món, ni 'l infern desarralarán pas may de son ánima naturalment cristiana ; assedegat de veritat, d'aqueixa veritat que li ensenya d'hont ve, hont es y ahont ell va ; assedegat de dignitat y de verdadera llibertat.

Y ara, Monsenyor, que la seva má s'obreixi llarga y aixam-

plada, y benehesca las provincias assí tant dignement representadas. Beneheixi la valenta Catalunya, la regalada y hermosa Valencia, Majorca, germana bessona del Rosselló, laqual se enmiralla en mars de tants d'encís. Beneheixi lo Mitx-día de Fransa, desde de Marsella fins à Pau, y si sa benedicció se fa mès amorosa y mès tendre quan sa má s'acatará sobre la Gascunya — son bressol que 'L plora d'anyoré — será sense massa enveja qu'ho veurem nosaltres que li havem robat un fill que fa avuy l'orgull y la gloria de las terras catalanas.

Beneheixi lo Rosselló, afi que la nostra dolsa petita pátria, vivint de la Fé, dels recorts, de la llengua y de las tradicions dels avis, guardi sempre sa fesomía, baix l'imperi de la nostra Fransa may prou alabada, may prou benehida y may prou amada.

Discours de Monseigneur l'Évêque.

Carissims Germans,

Al veurer la gentada immensa que ompleix de part à part aqueixa iglesia catedral, fins à vessar de fora, y qui es vingut celebrar davant de Deu la festa del renaixement catalá y victorejar la llengua dels avis ; y al me veurer jo mateix en aquesta trona, vestit de pontifical, vos dirigint la paraula en la llengua catalana, un goig intensíssim infla el meu cor y uns cantichs de gracias à Deu brollan en la meua ánima y pujan à mos llabis. Alabat sigui sempre Deu, Nostre Senyor, el gran, el eternal Capolié, el Mestre infinit en gay saber ! Alabada sigui Maria Santíssima, Mare, patrona y reyna de Catalunya ! Alabats siguin los sants y las santas innumerables de nostra terra ! que m'an fet aqueixa mercé de veurer antes de morir, el dia glorios y tant desitjat d'avuy. Si, fills meus, hem de cantar avuy l'alleluia de la resurrecció y de benehir els valents patricis que 'ns han procurat aqueixas Pasquas joyosas : Benehidas donchs las mans piadosas que van ramoure la pesanta llosa que cobria à nostra llengua materna ! Benehidas las veus que li han cridat, ab magichs

encants : aixeca-te, aixeca-te llengua dels avis, ix del tumol, ja es hora, vina fora !

Y ara, com el patriarca Jacob benehia sos dotze fills, capdills de les dotze tribus d'Israël, jo Bisbe d'aqueixa diocesis, antes de posar fi en aquesta funcio religiosa, he de benehir les tribus de llengua romanica que tenen assi una representació tan ilustra.

Siguis benehida, terra de Provensa, terra sagrada que han trepitjat los passos dels amichs de Jesus, En Llatzer, Na Marta y Na Maria-Magdalena ! Terra dels trovadors y del bon rey René d'Antjó ! Terra, enfi, del gran patrici Mistral qui alsa sa personalitat gegantina sobre tot el mitjdia de Fransa !

Benehida siguis terra de Montpeller, germana nostra, que mentres anys y anys has fet part de la confederació catalana. Es tu, o terra generosa, que 'ns ha donat nostre gran rey En Jaume el Conqueridor, del qual guardas amorosament lo bressol.

Benehida siguis terra de Llenguadoc que has estat regada y pastada ab la sanch dels defensors del Mitjdia contra els forasters del Nort ! Terra mil cops sagrada per nos altres catalans, perque has begut, y à bel doll, la sanch del nostre rey En Pere lo católich y de mil y milenars catalans, en las planas llastimosas de Muret. Mès, gloria al Senyor ! la sanch dels nostres passats te va talment enrobustir que encara que conquistada pels forasters de Simon de Montfort, has conservat sincer, com un patrimoni familiar, lo tresor de ta llengua, de tas poesias, de tas cansons, y de la hermosura artistica.

Deu te benehesca, Vasconya, mare meva, que guardas el meu bressol y no guarderas els meus ossos. No, no, estimada, no, el meu pobre cos no anira à descansar en el tumol del pare y de la mare ; descansara al Canigó, en la iglesia de San-Marti, al mitj de la terra que Deu me ha donat à conreuar. Mes en aquesta hora, o mare ! el teu fill allarga fins à tu sos brassos per te benehir, perqué es à ton pit generos que ha mamat l'amor à la llengua, à las tradicions, à les costums dels avis.

Deu te benehesca, Catalunya, patria nostra, tu qui, recolzada al Pirineu, bressolejas en tos brassos maternals tas duas fillas bessonas, Barcelona y Perpinyá. Si, Catalans, si Fills meus, ens podem ensuperbir de la nostra patria ! que hermosa, que altivola, que reyna es seguda al Canigó, « son front al cel, sos peus

dintre la mar ». Estimemla ab lo cor, ab la ánima, ab la sanch. Defensemla sobretot contra aquell uniformisme impios que tira à nivellar los pobles y à esborrar llur personalitat. No permitem may que 'ls forasters s'apoderin à casa nostra, de nostra llengua, de nostras traditions y de nostres costums religiosos y civils, pera mudarlas o esborrarlas. Totas aqueixas cosas, tramesas pel avis, que no diuen res als forasters, tenen per nosaltres un llenguatge. Mortas per ells, son vives per nosaltres. Deixem donch als forasters lo que 'ls hi dona la lley general de la nació y guardem per nosaltres tot lo particular. Y que tenen els forasters en la nostra terra? L'autoritat y la bandera; cosas segurament respectables, pero cosas humanas y fragils. Nosaltres tenim las cosas inmortals, les cosas que cap poder al mon no pot abolir: La terra, la rassa y la llengua: sem la Pàtria!

O Catalunya, Pátria amadíssima, Pastora majoral, qui guia y pastura pels monts Pirineus un tant bell ramat de hermosas provincias: Rosselló, Conflent, Cerdanya, Vallespir y las germanas d'Espanya! Deu te fassi sempre generosa y santa! Deu te conduheixi sempre avant, per mar, per terra y per mont, fins al cel! jo, el teu Bisbe, aixeco sobre tu y sobre tos fills mas mans consegradas per benehir à tu y à ta valenta nissaga: La benedicció de Deu omnipotent baixi sobre tu, Pátria, are y sempre, en nom del Pare y del Fill y del Sant Esperit. Amen.

INAUGURATION

de

Montanyas Regaladas

Le Sculpteur Raymond Sudre

Voici, venant s'ajouter aux grands noms de la statuaire contemporaine française, un talent neuf et bien personnel. M. Sudre possède la force et l'élégance ; il entend le pittoresque et ne néglige point le rythme ; enfin, il est vivant ; c'est dire qu'il conçoit bien la beauté et sait, dans des œuvres robustes et délicates, en traduire l'expression.

Né à Perpignan en 1870, le jeune Raymond Sudre aspira de bonne heure à donner de lui-même par la pierre et le dessin, sa vision personnelle de l'homme et de la nature. Fils d'un marbrier, il sut, très jeune, se familiariser avec l'usage du ciseau ; il acquit ainsi une grande dextérité d'exécution ; on peut même dire que le précoce artiste possédait déjà, en quittant la maison paternelle, une bonne part de son métier. Venu à Paris. il entra à l'école des Beaux-Arts et le plus heureux hasard voulut qu'il eût pour premier professeur Falguière. Aucun enseignement ne pouvait convenir mieux que celui de ce maître à la toute jeune émulation du nouvel élève.

Le premier prix de sculpture, le prix Chenavard, enfin le second grand prix de Rome, qu'il remporta en 1900, avec la statue de *David*, justement appréciée, furent la consécration d'un talent qui ne demandait qu'à croître et à s'affirmer.

La mort prématurée de Falguière ravit un appui précieux à Raymond Sudre, qui vint demander alors à M. Antonin Mercié de diriger de ses conseils son art déjà remarquable.

Les bustes de l'*Amiral Barréra*, de *Mgr Ramadié*, élevés dans la ville natale de l'auteur, attestent le développement de son

exceptionnel tempérament d'artiste. La belle *Héléna*, statue en marbre polychrome commandé par l'État et l'un des joyaux de la section de sculpture au salon de 1905, vint attester la force et le charme de son talent. Cette œuvre lui valut aussi, de la part

MONUMENT DE « MONTANYAS REGALADAS »

du conseil supérieur des Beaux-Arts, une bourse de voyage. M. Raymond Sudre en profita pour visiter toutes les grandes patries de l'art : l'Espagne, l'Italie, la Belgique aux riches musées, l'exquise et fraîche Hollande. M. Sudre vit Middelburg et

Flessingue, l'île de Valcheren, la plusbelle de la Zélande et, de cette contrée charmante, rapporta les motifs des plus heureux ouvrages : une *Tricoteuse zélandaise*, d'aspect pittoresque, une *Laitière néerlandaise*, aux formes robustes, *Deux amoureux s'enlaçant*, vague souvenir de quelque kermesse. La plupart de ces sujets, dont quelques-uns ont été édités par la manufacture de Sèvres, témoignent qu'à côté de grands motifs comme ceux des édifices de Perpignan, M. Raymond Sudre sait offrir à la grâce et à la fantaisie les plus charmants hommages d'un talent juvénile et déjà plein de réalisations.

Joseph Uzanne.

Discours de M. Edmond Benoît, maire.

Monsieur le Préfet,
Mesdames,
Messieurs,

Les monuments publics qui se dressent dans nos cités sont, la plupart du temps, le reflet du goût, des sentiments, des aspirations de leurs habitants.

Certes, on a beaucoup médit sur le nombre trop fréquent des inaugurations et la médisance, si aisée, a dépassé la mesure de la juste critique.

Si, parfois, certaines œuvres de la statuaire ne correspondent qu'à un désir vague d'ornementation de mauvais aloi, à une fièvre d'inauguration consacrant à la hâte d'illustres mémoires dont le nom s'éteindra bien avant la chute de leurs bustes, il faut reconnaître que, très souvent, le génie des sculpteurs s'est manifesté dans des conceptions d'art incomparables et nous pouvons affirmer en toute fierté que le monument auquel nous venons aujourd'hui donner la consécration officielle résume dans ses lignes harmonieuses l'histoire de tout un pays, la caractéristique de toute une race.

Il appartenait à la capitale du Roussillon de posséder sur une des places publiques le monument de l' « Ame Catalane »

et les Perpignanais devaient avoir sous les yeux cette évocation constante de la légende de leur petite patrie.

Ce Catalan, au costume traditionnel, crânement coiffé de la barretina ancestrale, avec son masque énergique et les yeux dans le rêve, chantant accompagné de sa guitare, la plus populaire de nos mélodies, n'est-ce point l'âme d'autrefois qui revit, l'âme d'aujourd'hui qui tressaille, l'âme de demain qui se devine ?

Il est le symbole de la race que rien n'a pu affaiblir, qui s'affirme au contraire de plus en plus dans sa vitalité. Il résume en lui la force, l'énergie, le courage, l'abnégation et la fierté orgueilleuse tempérée par une bonté inépuisable.

Cette mélodie qui s'échappe de son cœur et de ses lèvres, c'est devant le Canigou qu'il vient la chanter, pour que, répercutée par les échos nombreux, elle puisse de tous être entendue, pour que telles les nymphes finement estompées sur le bas-relief, les gentes Catalanes aux yeux pleins de griserie, aux fronts nimbés d'ébène, puissent, émerveillées, écouter la douce et pure chanson.

Ce Canigou, évocateur de puissance, ce Canigou au front de neige, que les rayons du soleil ardent du Roussillon n'arrivent point à fondre alors qu'ils font mûrir à ses pieds les fruits les plus exquis, qu'ils apportent la fertilité aux prairies verdoyantes, qu'ils dorent les grappes vermeilles d'où s'échappe le vin généreux, n'est-ce point un symbole, n'est-ce point l'évocacation d'une contrée riche et féconde sur laquelle la nature s'est plu à jeter sans compter tout ce qu'elle a de beau, tout ce qu'elle a de merveilleux, d'une contrée où l'œil peut embrasser tout à coup les montagnes altières, les plaines fertiles et le bleu infini de la mer.

N'avez-vous point la sensation d'entendre :

> Le bruit des eaux, creusant les roches,
> L'adieu des vaisseaux inclinés,
> L'appel des laboureurs, le son perdu des cloches.

Ah ! certes pour un monument aussi original, pour donner à l'idée le relief qui lui convenait, il fallait un cadre particulièrement grandiose et le choix, ne pouvait être meilleur que celui qui a été fait.

C'est bien dans ce square témoin des jeux bruyants des bambins aux joues roses, confident des rêveries des espoirs de la jeunesse, consolateur des chagrins, des soucis, des regrets, de l'amertume de l'âge le plus mûr, que devait s'élever, burinée dans le marbre, l'âme catalane, pour que le vent du soir à la fin d'un beau jour, apporte à tous les cœurs le charme berceur de la vieille chanson.

C'est bien aussi à côté des platanes centenaires, orgueil de la cité, que le monument devait se placer pour que le murmure de la foule, les cliquetis des sabres, les déclarations de serments éternels, le bruissement léger de baisers qui s'envolent, les clameurs joyeuses du Carnaval, les sons vibrants des musiques, viennent frapper l'oreille du berger de Sudre et lui répéter que la tradition vit encore et que les petits-fils se souviennent des aïeux.

François Coppée place dans la bouche de Zanetto, « Le Passant », *ces vers exquis* réflétant l'indécision, la désespérance et le vague d'un esprit avide des plus belles choses.

.... Je vais par là, mais si la route
Se croise en des chemins qui me semblent meilleurs,
Eh bien ! je prends le plus charmant et vais ailleurs.
J'ai mon caprice pour seul guide et je voyage
Comme la feuille morte et comme le nuage.
Je suis vraiment celui qui vient on ne sait d'où
Et qui n'a pas de but, le poète, le fou
Avide seulement d'horizon et d'espace
Celui qui suit au ciel les oiseaux et qui passe.

Zanetto, sans aucun doute, ne connaissait pas le Roussillon. Je suis bien sûr, pour ma part, et vous penserez aussi comme moi, que s'il avait pu, dans sa folie du mieux être, voir un cadre semblable à celui que nous contemplons, il l'aurait certainement marqué d'une étape, sinon définitive, du moins bien longue.

Et s'il venait aujourd'hui, il éprouverait un apaisement profond, en suivant au ciel les oiseaux, en admirant les frondaisons vigoureuses de nos platanes dont l'ogive si pure donne l'impression d'une basilique immense dressée par la nature, à contempler ce chef-d'œuvre dû au ciseau de Raymond Sudre.

Sudre, en effet (que sa modestie me permette de parler un peu de lui) a su dans sa carrière si laborieuse d'artiste talentueux donner à toutes ses œuvres un cachet personnel et une originalité spéciale qui lui a fait dédaigner les sentiers battus.

Dès sa plus tendre enfance, Sudre a vécu dans un milieu spécial qui a fortifié son goût pour la sculpture et ses plus jeunes années se sont écoulées à manier le marteau et le ciseau dont il avait fait ses jouets les plus chers.

Quoi d'étonnant à ce que nous retrouvions dans l'homme mûr, et avec sa physionomie empreinte de douceur et d'intelligence, son sourire si doux et si affable, ses yeux si bons, un peu noyés dans le rêve, l'artiste consommé dont l'autorité, la compétence et le goût sont incontestés.

Que vous contempliez la majesté puissante de son « Héléna », la mélancolie triste qui s'échappe de la « Fée des ruines », l'émotivité touchante de la « Musique », la splendeur de la chair de « Gélida », la gaieté et l'harmonie de la « Ronde des Vendanges », la force évocatrice de « Montanyas Regaladas » vous retrouvez toujours des œuvres marquées au coin de la plus pure esthétique, se distinguant par une conception noble, la beauté harmonieuse de la ligne et le fini irréprochable de l'exécution.

A juste titre le Roussillon est fier de Sudre et nul mieux que lui ne pouvait faire rendre au marbre les sentiments, les vibrations d'âme, les aspirations de la petite patrie.

De tout cœur je lui adresse nos plus vives félicitations et lui souhaite avec les succès futurs les récompenses légitimes qui lui sont dues.

Au nom de la Ville de Perpignan, je suis heureux de prendre possession de son monument qui marquera une œuvre de plus due au génie catalan.

En vous remerciant, Mesdames, Messieurs, d'avoir, avec tant d'amabilité, répondu à l'invitation de la municipalité, en vous remerciant de vous être associés à cette manifestation d'art, laissez-moi formuler un vœu.

A l'occasion de ces fêtes, qui remplissent tous nos cœurs de joie, chacun, dans sa sphère, a apporté sans distinction et sans arrière-pensée son plus généreux concours.

Chacun a contribué à leur réussite pour la joie de tous.

Guidés par cet exemple, puissions-nous nous souvenir qu'il n'est rien de meilleur que l'union et la bonté.

Puissions-nous de nos cœurs bannir à jamais la haine. Soyons accessibles à la pitié, puisque nous ne valons que par la pitié.

C'est dans la paix et la concorde que les peuples prospèrent et deviennent forts.

Que sont d'ailleurs quelques divergences d'idées et d'opinions ?

Bien au-dessus des querelles vaines, dans la région sereine où doit planer notre idéal, nous ne devons rencontrer que fières pensées et sentiments d'héroïsme.

Sur la toile de nos peintres, sous le ciseau de nos sculpteurs, sur la lyre de nos poètes nous retrouvons ces pensées et ces sentiments.

Puisons à pleines mains dans tout ce qu'il y a de bon, de noble, de généreux, pour élever nos cœurs, pour préparer aux générations qui nous suivront une voie plus large dans laquelle l'humanité marchera sans entraves vers la perfection indéfinie.

Le Banquet

Brinde de la Reyna Na Magali.

(Brinde pourta pèr F. Mistrau, à la Felibrejado de Figueras, lou 27 d'abrién 1868)

A la memòri de nòsti rèire,
Di Berenguié, dóu rèi En Pèire,
Aussen li vèire,
Prouvençau, Catalan, Limousin e Gascoun !
A la memòri dóu rèi En Jaume
E dóu reiaume
D'Aragoun !

Prouvènço e Catalougno, ami, soun dos coumpagno
Dos sorre qu'en risènt la Lumiero enfantè.
Un jour lis amourous intrèron en campagno,
Adieu ! uno dounè sa man au rèi d'Espagno,
Em'aquéu di Francés l'autro se maridè.

Es egau, vivo Diéu ! li raço noblo e forto
Noun óublidon jamai li trelus de soun sang ;
An bèu dire : Estas siau ! vòsti glòri soun morto !
Nous-autre que sabèn ço que l'Istòri porto,
Ensèn toucan lou vèire au bout de cinq cènts an.

O fraire ! que nous fan li frountiero enemigo,
E li noum diferènt de Francés, d'Espagnòu ?
Mau-grat tout, mai que tout, l'amistanço nous ligo :
S'es inmènso la mar, s'es vasto la garrigo,
Tambèn li passaren, car sian de roussignòu !

Counserven dóu Passat li gràndi foundamento :
Lis aubre que van founs soun li que mounton aut.
Mai tenen l'iue dubert autant que la memento :
Vers lou libre Aveni, lus que toujour aumento,
Fisançons caminen, sènso pòu ni ressaut.

Enterin, se quaucun trouvavo entrepachouso
Nosto causo, jouvènço, avans toujour ! es bèu,
Coume Maiorco en flour, de lucha, courajouso,
Contro lou picadis de la mar envejouso,
E de jamai subi l'uniforme nivèu !

Discours du Capoulié.

Gènto Rèno,
Midamo,
Segnour,
Car Felibre,

Au noum dóu Felibrige tout entié siéu urous e fièr, en aquest jour memourable, de saluda nòsti fraire de Catalougno, de Valènci, de Maiorco, fraire de meme sang, fraire aliuncha qu'ausisson clanti sus nósti bouco, pus aut que li Pirenèu e que lou vènt larg, li mémi paraulo de Patrìo e d'Amour e de Fe.

Dóu founs dóu passat, di sourgènt de la raço, la paraulo di vièi, l'avèn gardado e nous souvenèn qu'entre nautre i'a ges de raro, i'a ges de divisioun, sian tóuti de la memo famiho, e nosto lengo n'en rèsto lou testimòni vivènt, lou testimòni imbrandable.

Garden nosto lengo ! Siguen fièr de la parla, siguen fièr de noste païs. Ges de servitudo, mai la liberta entiero au nostre ! E que la Terro d'O s'auboure largant au mounde tourna-mai em'un desbord de pouësìo l'evangèli nouvèu di respelido patrialo.

Ah ! nòsti grand mort ! nòstis aujòu, li qu'an fa nosto glòri e qu'an pasta nosto amo ! qu'an viscu e que soun mort pèr l'Ideau ! lis eros de Muret, de la Crousado, lis escur luchaire qu'an sèm-

pre bataia pèr si liberta, li vese eici ! Vese sis oumbro à l'entour de la Coupo, vese lis oumbro di grand troubaire, di Guihèn de Tuledo, di Pèire Cardinau, di Bertrand de Born, noumbrous, afouga, li vese ! Vese tambèn lis oumbro agusto de Balaguer e de Verdaguer, regretous, coume nàutri tóuti, de noun vèire au sèti d'ounour noste grand Frederi Mistral qu'un vieiounge glourious tèn aliuncha dins soun Maiano en flour.

E dins aquéu jour benesi, dins aquéu jour inóublidable, qunte courounamen à-n-uno longo vido de lucho que de vèire tout un pople s'esviha, se recounèisse e s'auboura, tout un pople trefouli davalant dis Aup e dóu Dóufinat, trepant li plano de Prouvènço e dóu Lengadó cremant, di vau de la Gascougno, de l'Aquitàni, e di cimo Pirenenco, tout un pople trefouli veni béure au meme sourgènt de Pouësìo e nous pourgi l'óulivié de Pas.

Es eici, dins aquéu Roussihoun, terro encantado, orto benesido de Diéu, i pèd dóu Canigou gigant, souto l'aflat de l'inalassablo soucieta d'Estùdi Catalan que la grando farandoulo felibrenco es vengudo se desplega, nousant à sis anèu l'anèu requist dóu Roussihoun que douno la man à la sardano catalano. Ansin se trovo recounquistado l'amo entiero d'O...

E glòri e gràci siegon rendudo à l'egrègi Presidènt de la Soucieta d'Estùdi Catalan, au valerous En Vergès de Ricaudy, que saup faire greia la Pouësìo sabourouso pourgido vuei, bouquet maicn, en aquésti Jo-Flourau memourable. Glòri e gramaci en tóuti, gènti dono, bèu pople Roussihounés franc e fièr, pople amirable de Catalougno, de Valènci, de Maiorco, pople que fernissès souto lou vènt de Diéu di Liberta nouvello e que nous adusès, emé vosto amo rejouvenido, vòstis Espèr e vosto Fe.

Car l'escur sentimen poupulàri desempièi cinq-cents an endourmi s'esviho pièi, lou sang parlo entre nautre e la Verita s'espandis, la Verita que souto li diferénci dialeitalo es la memo lengo di troubaire, lou vièi parla rouman, la douço parladuro que lusiguè sus lou mounde, ai ! las ! coume uno esluciado...

O flour ! erias trop proumierenco !
Nacioun en flour, l'espaso trenco
Toun espandido ; tu, clar soulèu dóu miejour
Trop dardaiaves !...

E li barbare descadena se courounèron de nòsti flour e trepèron nosto terro. Mai nosto amo, l'aguèron jamai, e nosto lengo la garderian escoundudo dins lou cor de la famiho ounte, de paire en fiéu, s'es counservado coume un tresor sacra. Vèngue pièi l'ouro di Liberta, l'ouro de la Fraternita di pople : « O fraire ! ausisse sus ta bouco li mémi paraulo que bressèron moun enfanço ! » E subran, em' un irresistible envanc, uno memo brassado nous ligo !

E se i'a de nèblo encaro, pacienci ! s'esvartaran, paciènci ! Vesèn-ti pas encaro, au noum de noun-sai quto resoun escoundudo, nosto lengo foro-bandido dis escolo e mespresado pèr lis esclau de la centralisacioun ! Vesèn-ti pas encaro nòsti tradicioun e tout ço que fai la forço e la nerviho d'un pople nega, escouba e cauca pèr li pouliticaire que vourrien establi la douminacioun dóu moustre egalitàri, anounime e cresta !

Lou Felibrige es la voues de la terro ; es emé la recounquisto pacifico dóu Verbe, l'eisaltacioun de tóuti li causo santo, de touti li causo bello que, de paire en fiéu, fan tressali la raço.

Es l'esfors de tóuti lis ome de bono voulounta pèr rèndre soun païs lou mai grand, lou mai bèu e lou plus fièr. Es l'obro pïouso dis enfant de la terro d'O que volon garda sa lengo, èstre mèstre au siéu e fieramen se dire gènt d'Espagno o gènt de Franço dins si Prouvinço rejouvenido.

E, miracle ! jamai s'es vist dins lou mounde talo respelido di nacioulita. Sèmblo qu'à miés se counèisse lis ome, en aprenènt à s'ama, reprenon counsciènci de la terro. E vaqui perqué reflouris vuei, plus vigourouso que jamai, la vièio lengo di troubaire, nosto bello lengo qu'après cinq siècle, aguènt segui de rego diferènto de la man d'eila di Pirenèu e de la man d'eici, se retrovo e se recounèis, coume dos sorre aliunchado que se retrovon en un jour de bonur.

Nosto obro, l'obro dóu Felibrige, es pacifico e fegoundo, car sian pas vengu pèr dessepara, mai pèr liga, sian pas vengu pèr destruire mai pèr coumpli ; e voulèn l'espandimen de nosto lengo qu'es la mai claro e la mai magnifico dóu mounde. Oupousaren à la mau-voulènci l'esplendour de noste estrambord e dreissaren noste drapéu dins l'azur perfouns plus aut que li Pirenèu, noste drapèu se desplegant sus touto la Terro d'O coume un inmènse

arc-de-sedo, ounte tóuti li nuanço se foundon l'uno dins l'autro en' gardant sa coulour propro e soun esclat !

Germans de Catalunya, de Valencia, de Mallorca !

Heuse aqui la Copa que nos duguéreu un día en memoria sagrada. Aquesta Copa l'hem guardada piadosament, y piadosament la guardarem com testimóni de fraternitat santa.

Desde cinquanta anys hi versam les nostres Espers y la nostra Fe. Es plena avuy del sobresalient de las animas nostras y vos presentamla, symbol d'uniò indissoluble, pregon symbol de la rassa. Es lo Graal de la Pàtria y de l'Amor ! Al fill de la terra que hi toca la gloria del passat y un avenir mès glorios encara se desvella. Sobre l'or flamejant dels nostres escuts veig las barras de sanch que nostres dits han trassat, trasmudarse en ríu de vida. Una esperansa inmensa unfla son pit. E devant la reflamor de l'Avenir s'escrida :

Morta dihuen qu'es
Mès jo la *dich* viva !

Car sabem que la Llibertat es inmortal y que nostre Ideal florirá *quan l'hora n'arribe, quan l'hora ne sone, quan l'hora ne sia !*

Poésie de Na Filadelfa de Gerde.

Cantos en Dò

Qu'èro ded tems amistadous
De l'ount bebèm à coupo arraso,
Ded tems beroi deds troubadous
At có hèt de méu e de braso...
Qu'èro ded tems amistadous
De l'ount èrom mèstres à caso.

Quand dessus nouste païs bèt
Cayou la bando mauhassèro...
E d'u cop tout en este hèt !
E despuch qu'èm eno nacéro,
E trabès nouste païs bèt
I' a mes sounqu' arroueino e misèro

E qu'èm en dò despuch labest,
E despuch tabé cado dio,
Commo chibaus qui-an ed cabest,
Qu'arrousegam ero cadio...
E qu'èm en dò despuch labest,
En gran dò per tout ed Meidio.

C'était du temps harmonieux — où nous buvions à pleine coupe — du temps joli des troubadours — au cœur fait de miel et de braise... — C'était du temps harmonieux — où nous étions maîtres chez nous,

... lorsque sur notre beau pays — fondit la bande malfaisante... — et d'un seul coup tout en fut fait — et depuis nous sommes en ruine — et à travers notre pays — il n'y a plus que vide et misère !

Et nous sommes en deuil depuis — et depuis aussi chaque jour — ainsi que des chevaux bridés — nous tirons en vain sur la chaîne... — et nous sommes en deuil depuis — en grand deuil dans tout le Midi.

Discours de M. H. Chauvet, adjoint au maire.

Messieurs,

C'est avec joie qu'en qualité d'adjoint au maire de la ville de Perpignan, je salue les Félibres languedociens, provençaux et catalans, tous unis dans une même aspiration de libertés régionales, communiant tous dans un même culte des dialectes méridionaux.

Dans le vaste domaine de la langue d'Oc qui va de la Loire jusqu'en Catalogne, le Roussillon était un îlot oublié par le félibrige : l'erreur est heureusement réparée puisque vous fêtez aujourd'hui la Santo Estello à Perpignan.

Voilà un fait nouveau qu'il nous est agréable d'enregistrer.

Nous le devons à la *Société d'Etudes Catalanes* qui a non seulement favorisé l'éclosion de poètes vibrants, tels que l'Ermita de Cabrenç, mais à qui revient le mérite d'avoir accentué ici le mouvement régionaliste en publiant un bulletin mensuel et en organisant des Jeux Floraux.

En dehors des efforts très louables, déjà anciens, de la *Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales*, une autre initiative de décentralisation a été prise, en dernier lieu, par l'Association des Anciens du Collège de Perpignan; c'est celle de la création d'une commission d'histoire locale pour la publication d'un manuel destiné à faire aimer par nos écoliers la petite patrie.

Nous aimons sans doute et de tout cœur la grande patrie, mais nous tenons à sauver le passé de l'oubli et nous sommes fiers de conserver à notre province son caractère propre, ses mœurs originales, sa langue concise, claire, sonore, si riche en expressions pittoresques, en un mot, sa personnalité si bien affirmée par Michelet lorsqu'il disait que le Roussillon est « la Petite Espagne de France ».

En effet, nous sommes vos frères, catalans d'Espagne, vers qui vont nos sympathies : entre nous il n'y a jamais eu de Pyrénées.

Nous sommes apparentés aussi, félibres de Provence : vous trouveriez sur les rives ensoleillées du Roussillon une race de marins au teint cuivré par la vivifiante lumière qui ne vous est pas inconnue.

Nous sommes vos cousins germains, félibres de Languedoc, dont les ancêtres furent mêlés à des conflits de race et de religions et qui sans cesse luttèrent pour la liberté. Les fiers roussillonnais se distinguèrent également, à travers les siècles, par l'amour de l'indépendance : et ce mot garde toute sa valeur dans l'immeuble où nous sommes, connu sous le nom d'ancien Palais de Justice, ce bijou architectural du xve siècle, qui après avoir été le lieu de réunion de la députation générale de Catalogne, logea le Conseil souverain du Roussillon.

Et, en effet, lorsqu'en 1659 eut lieu l'annexion du Roussillon à la France, Louis XIV comprit qu'il choquerait les sentiments des Roussillonnais jaloux de leurs franchises en rattachant notre province à une juridiction régionale, et il créa cette institution spéciale et exceptionnelle du Conseil souverain, chargé de remplir en Roussillon l'office de Parlement et de juger en dernier ressort suivant les lois et ordonnances du pays.

Je bois à la ville de Perpignan dont la population est de cœur avec tous ceux qui s'intéressent à notre petite patrie.

Je bois aux hôtes aimables, aux félibres qui nous ont fait l'honneur de choisir la ville de Perpignan comme centre de leur réunion fraternelle.

Brinde de M. Vergès de Ricaudy.

Senyoras, Senyors,

Aixequi la meva copa per brindar a tots vostés, aixis mateix com a las societats y associacions de quines alguns de vostés son delegats.

Brindi especialment á la Comitiva de las festas de Perpinya, assi representada per lo senyor Charpentier, un dels seus vispresidents. Brindi a eixa Comitiva que junt ab nosaltres ha preparat las hermosissimas festas catalanas que se desrotllan en Perpinya desde ahir.

Brindi també a la prempsa local y regional quines, quant se posan a la disposició de las obras qu'als hi demanan llur cuncurs, els he fa sempre acudir meravellosament ; y dins l'actual circonstancia, eixa prempsa nos ha gens mercadejat son ajuda, las gracies las mes corals li en siguin dadas.

Y al reveurer aviat tots los qu'assi sem, a qui desitgi salut y alegria sempre, per poguer consacrarse de més a més, a la gloria de las patrias petitas, per la gloria sempre més gran de nostres

patrias germanes, patrias estimadas y que entre ellas se donan, com assi mateix ho acabem de fer, l'abras de la nostre germanor inicial !

Brinde de M. Jean Monné.

Germans,

Si lo *Felibrige* m'ha encisat el cor, may m'ha descuydat la dolsa llengua nostra. Perxó, avuy, no es com a felibre provensal, es com a fill de Perpinya que m'aixequi per beurer la meva glopada a la Copa santa y per afegir dues paraules, no mes, a tot lo que s'ha dit :

Germans,

Si volem salvar la rassa, si volem guardar la llengua, al *Felibrige* anem-hi tots !

Discours de M. Charpentier.

Mesdames, Messieurs,

Je dois à l'empêchement de notre président, M. Eugène Fabre, retenu loin de votre banquet par d'absorbantes occupations, le plaisir de représenter parmi vous le Comité des Fêtes de Bienfaisance de la ville de Perpignan.

Après vous avoir exprimé tous les regrets de notre président, laissez-moi vous dire combien ce plaisir a été vif pour moi d'avoir vu de près quelle union, quelle force, quel enthousiasme règnent parmi les membres de cette grande famille que vous êtes.

Comme tant d'autres, je ne connaissais que bien peu de chose du félibrige et de ses fervents. J'en avais beaucoup entendu parler mais à la légère.

Je sais mieux aujourd'hui quel est le noble idéal dont vous rêvez, quel est le but élevé qui fait l'objet de vos efforts.

Et, à l'issue de ce banquet que dominaient les poétiques figures

de vos reines et où passait, en quelque sorte, le souffle génial de votre grand Mistral, je demeure ébloui devant tant de richesses littéraires et de conceptions artistiques dont il y a quelques jours, je soupçonnais à peine l'existence.

D'autres vous ont dit ou vous diront avec bien plus d'éloquence que moi-même, quel frisson d'orgueil secoua la population perpignanaise, quand elle apprit que vous aviez choisi notre cité pour y tenir votre annuel Congrès.

Grâce à vous, en effet, notre chère petite patrie s'agrandit de la gloire du félibrige qui rayonne dans le monde entier ; et grâce à vous, dans notre ciel azuré, vous apportez pour l'avenir comme une auréole nouvelle.

Cependant j'ai le plaisir de vous dire plus particulièrement combien le Comité des Fêtes est heureux d'avoir eu l'honneur de vous recevoir. Par votre présence, les réjouissances dont nous avions, depuis longtemps, formé le projet ont acquis un caractère artistique auquel sans vous elles n'auraient jamais pu aspirer.

Par votre Congrès, nos fêtes ont cessé d'être locales pour devenir régionales. En cette journée de liesse littéraire, la ville de Perpignan n'est plus seulement la capitale du Roussillon, elle devient la capitale du Midi ; car ce n'est pas le département des Pyrénées-Orientales seul qui se trouve en fêtes, mais le Midi tout entier dont le cœur bat à l'unisson des vôtres.

Mesdames, Messieurs,

Au nom du Comité des Fêtes de Bienfaisance de Perpignan, je porte la santé des très gracieuses reines du Félibrige, de Mistral dont la grande image a présidé à ces agapes, de votre Capoulié, Monsieur Valère Bernard, de M. Vergès de Ricaudy, de M. Jules Delpont, de M. le Dr Emile Boix, vos plus fervents disciples perpignanais et enfin de tous les félibres.

Brinde de M. Arnavielle.

« M. Arnavielle, le félibre montpelliérain bien connu, claironne en sa langue la gloire du félibrige et de tout le Midi ; dans un toast fougueux, l'apôtre dit qu'il a vu beaucoup de felibrejades, qu'il a assisté à beaucoup de réunions de la *Santo-Estello*, mais que jamais les félibres n'avaient été aussi bien reçus qu'à Perpignan ; et jamais représentant d'une ville n'avait trouvé, pour les accueillir, les accents sincères de régionalisme qu'a exprimés M. Horace Chauvet.

« Viendra un jour, dit-il, aux applaudissements de tous, où tous nos compatriotes seront félibres et où les candidats aux fonctions municipales s'affirmeront félibres !

« Et faisant allusion au projet de réforme électorale proposé par le gouvernement qui tendrait à découper la France en un plus petit nombre de collèges électoraux, Arnavielle s'écrie que la France comporte une division naturelle, celle de ses anciennes provinces qu'il faut faire revivre.

« Et de toutes ces belles provinces, ajoute-t-il en plaisantant :

Lou Roussillou
N'ès lou rougnou.

« Après avoir indiqué que toute idée de séparatisme est écartée de sa pensée, il boit à la ville de Perpignan ».

Discours de M. Marti.

M. Marti, de Puigcerdá, qui siégait à la table présidentielle comme *Majourau de Catalougno*, salua les Gracieuses Majestés et les dames roussillonnaises en la personne de Mme Vergès de Ricaudy, qui, pour honorer l'Espagne invitée, avait mis la coquette *mantilla*.

Puis, M. Marti a continué :

« Permettez à un vieillard de soixante treize ans d'exprimer tout le bonheur qu'il éprouve en voyant pour la première fois, en

tenant en ses mains, en effleurant de ses lèvres, cette coupe, qui est pour moi trois fois sainte, parce qu'elle me rappelle tout a la fois mon jeune âge et le fougueux chanteur des gloires et des traditions de ma patrie, Don Victor Balaguer, l'homme illustre, modèle de toutes les vertus ; et mon ami d'enfance, Pedro Génové, qui, en 1867, est allé à Avignon porter cette même coupe comme gage de reconnaissance des Catalans à la Provence, pour l'amour qu'elle portait à notre poète chéri.

« Victor Balaguer était mon ami du cœur, non pas pendant qu'il fut une, deux, trois, quatre fois ministre, mais bien avant qu'il eût écrit, à Anvers, sa complainte de nostalgie, devenue bientôt populaire :

« Ah ! que m'anyoro, m'anyoro,
« Sota d'aquest cel de plom,

« Et, peu après, dans son « Cant del desterrat », ces poignants vers :

« Avuy recorre terras estranyas
« malalt y pobre lo trovador, »

Après avoir énuméré les hauts mérites de cette âme privilégiée, que trente ans de politique active n'avaient pu tâcher de la moindre souillure, M. Marti a ajouté :

« Je garde comme une relique d'amour la touchante poésie que Balaguer m'a dédiée, le 18 août 1866, le jour triste où il s'est vu forcé de quitter le sol natal, pour aller, il ne savait où, *trovador errant*, continuer à travailler pour la réalisation de ses rêves de grandeur, de progrès, de nouvelles gloires pour sa patrie.

« Depuis qu'ils se sont connus, Mistral et Balaguer se sont toujours appelés frères.

« Mistral sera heureux de posséder cette page, véritable génèse du courant admirable de nobles sentiments qui s'est établi entre la Provence et la Catalogne.

« Enfants de la belle Provence, en souvenir de ce grand jour, que je vous dois, un des plus beaux de ma vie, j'offre ce Chant à votre Maître vénéré. Mais avant de m'en séparer, laissez que je baise cette chère signature, qui est pour moi tout un monde d'images du passé. »

Prenant avec un pieux respect la feuille jaunie par le temps, le Capoulié dit à M. Marti : « Merci, au nom de Mistral, je porterai cette relique sur mon cœur, jusqu'au moment où je la déposerai entre les mains de notre patriarche. »

Ce fut un instant solennel.

La figure de Valère Bernard révélait une impression si profonde, son âme d'artiste a donné à sa voix une intonation si pénétrante, que la salle entière a vibré d'une émotion intense.

Et le vieux Catalan a condensé dans une dernière phrase son idée capitale :

« Félibres, a-t-il dit, chaque année en fêtant la *Santo-Estello,* au moment où vous entonnez votre hymne sacré de la *Coupo Santo* vous renouvelez trois glorifications ; celle de mon ami, le grand patriote au cœur ardent et à l'âme pure ; celle de la Provence de 1866, qui a su entourer de sublime affection maternelle le *pobre trovador errant ;* et les Catalans, qui ont eu l'inspiration superbe de créer ce précieux objet d'art, symbole du sentiment qui ennoblit le plus l'homme et les peuples : la gratitude.

« Débordant de ce même sentiment, moi, le plus autorisé par l'âge de tous mes compatriotes ici présents, au nom de notre bien aimée Catalogne, du fond de mon âme saisie d'émotion suprême, je vous redis encore : Félibres, merci ! »

Et il leva la coupe : « A la Provence ! »

Brinde de M. François Tresserre.

Primorosa Reyna del Felibrige,
Distinguida Reyna dels Poetes,
Amichs meus, y Felibres,

Ja que cadun de nosaltres fa la seua pregaria à Santo-Estelo, escoltin la meua cansó. Els hi han parlat tot are, y d'una manera que nos ha sosmogut, d'el poete desterrat, que demès de totes les seues penes, no perdé may la fé en la llengua patriala y en sa patria nadiua, y vostés han saludat la memoria d'En Victor Balaguer.

Pera mi, els hi parlaré d'un poete quina vida no fou qu'una pujada cap a la Llum, la Veritat, lo Bell, y que s'ha quedat sempre amb los petits, los treballadors de la terra, y 'ls desterrats : eix poete es l'Emperador del Sol, es Frederic Mistral.

Vostés donen, avuy, acullida à totes les llengues ; donchs deixaran que un mantenedor dels Jochs Florals de Tolosa, fassi plassa, en el seu brindi, à la llengua de Victor Hugo, un poete qu'ha estat també de la nostra Academia.

En un llibret que som vist à Barcelona, lo meu amich En Casas y Carbó, ja ho ha dit : « Catalunya té tres llengues, la catalana, la castellana, la francesa. Vos he saludat en catalá, deixarem lo castella als diplomatichs. y 'ls hi diré lo meu sonet en francès, à la gloria de Mistral.

A Mistral

Je hais les conquérants, mais j'aime les poètes ;
Ils passent, entraînant les espoirs et les cœurs ;
Dans les buccins d'amour, ils clament leurs conquêtes,
Et leur orgueil jamais ne fit verser de pleurs.

Tel tu règnes, Mistral ! Le vent des olivettes
A secoué tes vers sur la Provence en fleurs,
Et le brun Catalan étreignit dans tes fêtes
Le marinier du Rhône et le Gascon chanteur.

Par toi, l'Occitanie a reverdi sa gloire ;
Le parler de nos bourgs est entré dans l'histoire,
Et l'âme des aïeux empourpre l'avenir.

O Maître, ton couchant est plus beau qu'une aurore,
Et le siècle s'étonne et, pensif, voit grandir
Le règne de Mireille et de Clémence-Isaure !

Poésie de M. Prosper Estieu.

Montanhas Remirablas

Subre l'aire de *Montanyas regaladas.*

Montanhas remirablas
Son las del Roselhon
Que tot l'estiu florison
Com oc dis la Canson.

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostra amor !

Al mitan de lors combas
Son riuzes agradius
E gentas pastorèlas
Qu'an los agaits tant vius !

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostra amor !

Al temps ancian, los Reizes
Emai los Trobadors
Y trobaban lors donas
E fidèlas amors.

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostra amor !

Aqui, los valents Reires
Abian la Libertat
E contra 'ls conquistaires
Tenian cap adreitat.

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostra amor !

Dempèi, l'aiga es pasada
Qui sab jos quantis ponts...
E, praco, 's demorada
La bèutat d'aquels monts.

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostra amor !

Malgrat la malparada,
Las gens d'aquel païs
Dins lor cor an la flamba
Que jamai s'escantis.

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostra amor !

Montanhas remirablas
Son las del Roselhon
Ont vertuts catalanas
An sempre florizon.

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostra amor !

TORNADA

Lo jorn de Santa-Estèla,
Mon car Jùli Delpont,
Ai fait aicesta canta,
Per que sià ton guerdon !

Montagnes Admirables

Sur l'air de *Montanyas Regaladas.*

Montagnes admirables sont celles du Roussillon qui tout l'été fleurissent, comme le dit la chanson.

Donnez-moi l'amour, mignonne, donnez-moi votre amour !

Au milieu de leurs vallées sont d'agréables ruisseaux et de gentilles pastoures qui ont les regards si vifs !

Donnez-moi l'amour, mignonne, donnez-moi votre amour !

Dans l'ancien temps, les Rois ainsi que les Troubadours y trouvaient leurs compagnes et de fidèles amours.

Donnez-moi l'amour, mignonne, donnez-moi votre amour !

Là, les vaillants Aïeux avaient la Liberté et contre les Conquérants tenaient la tête haute.

Donnez-moi l'amour, mignonne, donnez-moi votre amour !

Depuis, l'eau est passée qui sait sous combien de ponts... Et, pourtant, est demeurée la beauté de ces montagnes.

Donnez moi l'amour, mignonne, donnez-moi votre amour !

Malgré l'adversité, les gens de ce pays ont la flamme qui jamais ne s'éteint.

Donnez-moi l'amour, mignonne, donnez-moi votre amour !

Montagnes admirables sont celles du Roussillon où les vertus catalanes ont toujours floraison.

Donnez-moi l'amour, mignonne, donnez-moi votre amour !

ENVOI

Le jour de Sainte-Estelle, mon cher Jules Delpont, j'ai fait cette chanson, pour qu'elle soit ta récompense ! P. E.

Poésie de M. Antonin Perbosch.

La Canson de la Lauzeta

Sul aire de la *Canson del Pardal.* *A Joan Amada.*

Una nova cansoneta,
La vos dirai,
La vos dirai,
La canson de la Lauzeta
Al solel gai,
La vos dirai,
La canson de la Lauzeta
Al solel gai.

I abiá subre lo terraire
Pax e baudor,
Orts e camps e vits ramairas
En fruch, en flor.

La Lauzeta brezilhaba
De l'alba al ser
Sa canson embrïaigada
D'ardent esper.

Sus la plana e sus l'autura,
Los gazalhans
Auzisian sa cantadura
Dempèi mil ans.

Pel lauraire, pel segaire,
Pel vinhairon,
N'èras pas mai encoraire,
Chuc del borron !

Mentra qu'en l'azur s'enlaira
Lo cant diuzenc,
Aici qu'un astor dabala
Del Ibèrsenc.

S'escantis lo cant de gloria
Dins la clartat :
En plen cèl, per la granda arpia
Es falquetat.

O Lemozin ! o Gasconha !
O Lengadoc !
O Provensa ! o Catalonha !
Agachatz-oc :

Cap al cèl pren sa volada,
Uèi com antan,
Nostra Lauzeta occitana,
Sempre cantant !

Qual a fach aquesta canta ?
Un Occitan
Qu'en frairal salut la manda
A Perpinhan.

Poésie de M. Henry Muchart.

En l'honneur de Ceux du Midi

Fils de l'Espagne et des provinces éclatantes !
Je veux souffler aux sept roseaux de la Syrinx
Pour vous tous qui lancez d'un sonore larynx
Les dialectes purs aux syllabes chantantes.

Je suis de votre sang, je parle... en traducteur
Qui révèle notre âme aux âmes étrangères,
Et je voudrais verser en sa vermeille ardeur,
Le vin du Félibrige aux coupes des Trouvères.

Je chanterai nos ports, où les flots apaisés
S'avancent sur le sable en robe bleue et blanche,
Les puits frais où la soif des vignerons s'étanche
Et notre grand soleil qui fait de grands baisers.

Je ferai luire les vagues au bord des îles,
Je dirai l'horizon immuablement pur
Ou le sommeil, sous un écrasement d'azur,
Des blés profonds, des blés dorés, des blés tranquilles.

Sans lieu d'école, sans raffinements mignards,
Je veux peindre crûment nos murailles de brique,
Les cactus barbelés, l'aloès métallique
Erigeant une pointe noire à ses poignards.

Je veux dire la rue, aux vitres enflammées
Malgré l'abri des toits de tuiles en auvent,
Les oliviers, dont le feuillage — dans le vent —
Semble s'évaporer en légères fumées.

Nous aimons le trait ferme et le contour hardi,
Parce que nous avons cœur vif et langue franche ;

Il nous faut le dessin qui se découpe et tranche
Avec la netteté des ombres à midi.

Là-bas, au Nord, ils ont un ciel de grise plume,
Des pays plats rayés de rigides canaux,
Des chalands morts — et du silence — et des fanaux
Pour étoiler un peu l'épaisseur de leur brume.

Chez nous, dès que l'azur se ferme, des rayons
Défoncent le plafond sinistre des nuages
Et, comme le soleil ranime nos courages,
Des pleurs tremblant encore à nos cils, nous rions.

Loin de la pluie et de leur brume coutumière,
Les vers mystérieux, dans notre ciel trop clair,
Ne peuvent librement voler ; ils auraient l'air
D'oiseaux nocturnes fourvoyés dans la lumière.

Nous avons, nous aussi, les froids secs, les autans,
Les grands coups de bélier des flots sur la falaise,
Mais dans un fin brouillard nous serions mal à l'aise,
Et Mireille y mourrait phtisique avant longtemps.

Nous voulons que, *trop verts*, les panaches des arbres
Vibrent sur l'horizon, *trop bleu* comme il le doit ;
Nous aimons le sens net qu'on peut toucher du doigt
Et la magnificence éternelle des marbres.

Et c'est pourquoi d'un même cœur, d'un même élan,
Voulant même idéal en nos provinces libres,
Nous levons tous la Coupe Sainte des Félibres
Qu'emplit le sang doré du terroir catalan.

Brinde du Duc de Lassalle de Rochemaure.

« M. le duc de Lassalle dit que, sous les rois de Majorque, les auvergnats avaient coutume de venir en Roussillon pour y chercher la tradition de la liberté et de la bonne administration ; cela résulte, dit-il, de documents anciens qui affirment les bons rapports entretenus à ce moment déjà, entre le Roussillon et l'Auvergne.

« A ces rapports il faut attribuer certainement la renommée séculaire, en ce pays, du rancio du Roussillon.

« Le duc rappelle, comme l'avait fait M. Chauvet, l'attitude des Roussillonnais en 1789 et boit au Roussillon, la glorieuse province de la grande patrie. »

Brinde de M. le Vicomte de Caumont,

Président d'honneur des Aficionados Toulousains.

Graciosa Reyna,
Senyoras, Senyors,

Brindo ab tot lo meu entusiasme en honor de los Catalans que representen la gentil y bella ciutat de Barcelona y toda la Catalunya ; es avuy una gran satisfaccio, al veurer que dins poch temps, las dos grans ciutats, Barcelona y Tolosa, germanas que tan s'estiman y se rassemblen ab los arts, las ciencias y los gustos, seran mes unidas y mes apropadas, gracia al progrès y a la ciencia. En efet, lo cami de ferro direct à travès de los Pyreneus sera un medi mes dret y curt per se visitar y per s'apreciar.

Per arrivar a tal resultat la Ciencia a près l'exemple de la Naturalesa laqual fa venir a nos planas, l'aygua que sort de vostre Catalunya en traversant la Cordillera Pyrineica, y com a detail ben sugestiu, permeti que vos diga : La Garonna, lo nostre gran riu, desprès com diu lo proverbe aranes : « Garunna per Aran va braman com un toro », porta la seva util aygua, a las fonts de

nostra ciutat pera poder dir a Tolosa que bebem aygua de Catalunya, aygua catalana, aygua vostre.

Brindo en honor del noble poble espanyol y en particular de Catalunya y de Barcelona, la gran ciutat del progrès, de l'industria y de la hermosura que tan admiram y apreciam ; en honor dels seus representants y de tot lo que ella mes estimo y venero.

Viva Espanya ! Viva Catalunya ! Viva Barcelona !

Allocution de M. Jean Amade.

Es la primera vegada, senyors y amichs, que la Santa-Estrella se veu celebrada en aquesta capital rossellonesa, sobra la terra catalana. Escullint un tal endret per la reunió felibrenca anyal, heu volgut segurament donar à n'el vostre acte alguna significació. Heu volgut mostrar, sens dubte, que l'acció de l'ideya felibrenca y regionalista debía portar los seus efectes hasta dins dels recons més apartats de las regions del nostre Mitxdía ; heu volgut mostrar que 'l Rosselló, per la seua rassa y la seua llengua, formaba part natural d'aqueixa gran familia occitana qui pren, cada dia, gracias à 'ls vostros esforços, una conciencia més profunda d'ella mateixa, de las seuas rahels y del seu pervindre.

Seu vinguts à ubrir los brassos à n' els vostres germans de Catalunya, animats com son pe 'l mateix ideal y també perque la mateixa sanch bat y corre per las seuas venas. Vinguent aquí, heu pretengut establir sus d'un fonement intrencable l'unió moral de las rassas d'Occitania.

A n' aqueixos desitjos, à n' aqueixas intencions tan nobles y generosas, responem tots, senyors y amichs, amb delit y entusiasme. No trobareu, no, en nosaltres una rassa indeferenta à las manifestacions de l'ideal mitxdier, haguent descuidat el parlar y las tradicions dels seus avis, no sapiguent pas, enfi, qui es ella mateixa, y deixantse conduhir per la sort sensa may enlayrar la seua persona.

Sentim, al contrari, nosaltres, gent del Rosselló, l'orgull del

nostre pahís y de tot lo que fa que sem ben nosaltres ; nos veyeu ufanosos del gran nom de Catalans, y si algun dels nostres compatricis, per no sé quina criminal mutilació de sí mateix ó per una boja inconciencia, pareix aplicarse à arrancar poch à poch del seu ser tot lo que l'heretatge dels seus avis y la benéfica influencia de la terra hi han santament depositat, la nostra llengua no ha fet, no, molts passos en derrera, al menos tant de passos com ho haguessen desitjat els enemichs de la França del Mitxdía, baix los assalts repetits del servey militar, de las escolas y de la prensa.

Y la llengua, senyors, be ho sabeu tots : es al secret de la nostra forsa, y es també l'esperansa de la nostra sort ; l'estimem de tot cor y la volem sempre ben viva, perque la nostra llengua es, enfi, nosaltres mateixos, perque la nostra llengua es la vida passada dels nostres avis, y es l'hermós paisatge tot arregat de sol del nostre pahís. Quant l'ohím, aqueixa llengua benehida, nos sentim com més segurts de nosaltres, perque nos sembla ohir en ella la veu de la nostra terra y dels nostres antepasats.

Y es per aixó que 'l Rosselló mostra avuy, en vos acullint, com una alegría familial. Seu tots un poch los seus fills, ja que seu nostres germans, germans per la sanch, germans per l'historia y germans per la llengua. Y aquest gegant pirenench, aquest lluminós y simbólich Canigó, cantat per el més gran poeta de llengua catalana, sembla que s'alsi avuy també d'un arranch més orgullós encare, sembla que s'enlayri amb una forsa més esplendenta à las serenas regions de allá dalt, per celebrar magnificament, per dessús de las planas, l'ideal comú que fa bategar à n' aquesta mateixa hora y en un mateix endret tots els nostres cors.

Visca, visca, donchs, l'unió de las rassas occitanas, y benvinguts siguin à la nostra terra rossellonesa tots els llurs poetas y representants !

Poésie de M. Jaume Sauquet.

Devant la « Dama del Rat-Penat »

Morta dihuen qu'es,
mes jo la crech viva.

De tant hermosa qu'ets, Pátria, adormida
¿ perqué voldria veuret altrament
si de mon front y de ton cor la vida
no'ns inspirés lo franch desvetllament ?

Ton primer son lo Rat-Penat vetllava
á l'ombra regalada del llorer ;
d'aquell llorer qu'un dia 'l cobejava
ja n'has cullit y encara es ton racer.

Llavores hi esperaves abatuda
que del gran dia un raig vingués de sol,
son bés te despertà, més conmoguda
me sembla veuret ara ab dolç consol,

gosarte en somnis de ventura inmensa,
condormida á la música, al perfúm
y á la claror del cel de la Provença
que açi en pelegrinatge en tu 's presúm.

La seva ardor qu'ha closa ta parpella
traheix una visió del paradis
que, remembrant tes glories, descapdella
de ton renaixement lo grat encis.

Contemplas bellament en eixa aurora
d'un segle de febrosa activitat
lo camí fet per hont sempre á ta vora
de génis un estol ha desfilat.

Presideix al devant feconda vena
de trovadors l'insigne Verdaguer,
gemegant uns sobre un ahir de pena,
tots cantan ton pervindre falaguer.

Totes les arts barrejan l'harmonia
del colorit, del modelat al chor
dels bardes y d'eterna pedreria
son llurs estrofes y brillant color.

Després arrivan bisbes que, la crossa
manejant d'alsaprèm á la faysó,
los monastirs sosllevan de la fossa
que jeyan en Ripoll y Canigó.

D'hermosa primavera coronada,
avença y creix en tendre devoció
la joventut que tens enamorada
y 's multiplica en brau generació.

Per dirte gran la parla qu'es la esencia
de germans pobles hem sentit aqui,
desde Narbonne á l'horta de Valencia,
tu que dictares lleys al mar llatí.

Quin somni 'l teu ! quin despertar lo nostre !
si la visió que trenas virginal
revé ton cos y fá florir ton rostre,
somniada non-non del ideal

Mentre abraçats en fraternal conversa
te celebrem, reposa encara ab fé,
la nuvolada, trista al lluny dispersa
no't torbará may més ton front seré.

Mistral de son Palau t'obra la porta,
bressa Bernard ton bell somni daurat,
com tu rica matrona y dona forta,
Filadelfo á Provença t'ha donat.

Y Magali, gentil reyna de festa,
que junta al contemplarte ses dos mans,
á sa terra dirá, fent un gran geste :
l'han consagrat poetes catalans !

Discours de M. Jules Escarguel.

M. Jules Escarguel, directeur de l'*Indépendant*, président de l'*Association de la presse politique perpignanaise*, parle en catalan aussi pour être dans la note.

« Si l'on avait pu s'exprimer en français au nom de la presse, dit-il à son voisin et confrère Despéramons, je me serais fait un devoir et un plaisir de vous passer la parole à vous, mon cher confrère, qui savez la manier avec une maîtrise dont nous sommes fiers. »

Après avoir adressé aux reines un hommage flatteur, M. Escarguel dit que pour faire triompher la cause du félibrige, tous les membres de la presse locale et régionale sont d'accord à quelque opinion qu'ils appartiennent.

Puis, il souligne les qualités de la race catalane, qualités de franchise, mais aussi de fierté.

Se souvient-on de la formule typique que prononçaient les consuls prêtant serment aux rois de Majorque ?

« Nos altres que cadun sem tant com tu y tots ensemble mes que tu... »

Elle est la caractéristique du caractère catalan.

L'orateur boit à MM. Sudre et Boix qui sont les premiers ouvriers du félibrige roussillonnais, et s'adressant à tous les félibres il dit :

« De la chanson de *Montanyes regalades* je retiens ce vers : *Dáume l'amor.*

« Donnez votre amour à notre cher et beau pays ; les Roussillonnais vous le rendront de tout leur cœur. »

Poésie de M. Emile Boix.

Aixi sigui !

Al cap del Catalá la roja barretina
Espurneja y se móu com flamarada al vent,
Com si fora vingués son esperit ardent,
O si l'haja marcat la guspira divina.

Barrantli 'l pit de roig, la faixa cargolera
Vermelleja com si fos la sanch de son cor
Que an tots mostrés, bullint, sa generosa ardor.
Als peus alas li fa l'espardenya lleugera.

Com los angels del cel, la bella Catalana
Sa cabellera negra y son front de deitat
S'encorona ab la cofa fina de brodat,
Que es á sa cara hermosa auriola galana.

Próu lluny vos guart lo Temps de sa mala desgracia,
Barretina, espardenya y cofa y faixa ! Ab tot,
Del poble catalá seu mateixa virtut :
Totas quatre seu força, agilitat y gracia.

Brinde de M. Delpont.

Cópa santa, siguis avuy la vespilla que se tornara demá, per los rossellonesos, tota una foguerada, una foguerada d'amor à la llengua catalana.

Lettres et télégrammes d'excuse.

Maiano, 24 de janvié 1910.

Moun salut amistous à la ciéuta de Perpignan, á soun baile, i bons amis de la « Revue Catalane » e en touti aqueli que Santo Estello ilumine, e que van béure à la Coupo *que nous ven di Catalan.*

F. Mistral.

❖

Valencia, 31 de maig 1910.

Amich Delpont,

Me sap molt greu no poder assistir á la festa de la *Santo Estello ;* jo haguès volgut portar á ella la expressió mes franca y amistosa de la germania dels Valencians ; pero vell y afadigat, no puch fer aquest viatje.

En esperit estaré present á tan grata felibrejada, y me uniré al chor que canta la popular cansó *Montanyas regaladas.* Recorde sovint haver escoltat l'inmortal autor del poeme *Canigó,* cantar eixa cansó ; la cantava embadalit, ab una tendresa enternidora, posant en ella tota son anima, que era tota amor.

Envie á tots una forta abrassada,

Teodor Llorente.

❖

Barcelona, 1er de juny 1910.

Honorable Senyor Vergès de Ricaudy,

Si es que algu pot trobarme à faltar en aquestes festes, pot dirli que en esperit ja hi seré en aquesta solemnitat ; solemnitat celebrada en aqueix hermos pais del quin, en la meva infantesa, me adormian lo dols cantar de sas *Montanyas regaladas,* y que vaig tornar à veurer en una epoca la mes felissa de la meva vida, quan acompanyada del meu espos y de las mevas filles, resseguírem junts lo bell Pirineu Oriental. Los que no s'han enamorat del Rosselló,

No saben dels seus boscos
los rehinosos pins,
ni aquelles valls pregones

que no se 'n veu la fi,
que per auberch les fades
apar que han escullit,
deixant entre llurs arbres
l'alé de son encis.

No han vist sos prats inmensos
com esplendent jardi,
cubrir la terra bruna
de violers y llirs
ni aquelles serres braves
de quins enlayrats cims
gemada l'aygua'n baixa
formant dolls cristallins,
que alegres serpentejan
pel mitg del prat joliu,
dant sava als verns frondosos
enjoyellats de nius.

. . . . . .

DOLORS MONCERDA DE MACIA.

Iviça, 21 de maitx 1910.

A n'EN JULES DELPONT, A PERPINYA,

Tantmateix qu'aqueste Suciedat ciéntifique y lliterarie que tench s'honre de presídí ha pres es determíní d'enviarvus á fé sebre qu'estam en es vostru custat de 's fondu de 'l nostru cor emb se feste que l'hor' d'are van a fé en aqueixe antigue y gluriose capital russellenese es glusedos pruvensals emb es seus cumpanyons catalans, valencians y baléars.

Iviça, senyó, s'ajermane esperitualmént á sa féste de la « Santo Estélo. » Enemurade de se séue historie cuntémple gujose com es témps no ha pugut esburrá de 's entichs escuts es curtó heraldich de 'l Russelló y no ublide s' ajuda que vare'n duná ses armes russelluneses per deixar lloure aquest' ille de's jou serrahi y veu urgullose llempetja s'anime russellunese en aquestes antigues furtaleses.

'M fulguere molt de que 'us vulgeu acunurtá d'aquet humenatje que vus enviam de tot bon cor.

Que Deu vus dó salut,

El Directó de la Societat Arqueologica Ebusitana,
B. Ramon-Capmany.

❖

Palma, 27 maig 1910.

Benvolgut Senyor Delpont,

Ab gust singular hauria jo correspost a la seva invitació, si no m'hagués resultat impossible. Estich ara dins la Junta directiva d'un pelegrinatge mallorquí a Roma, qu'ha de sortir la primera quinzena de juny. No puch, per tant, trobarme a Perpinyá pel 5 de juny a la festa felibrenca de la Santo Estello.

Facim favor de manifestar als felibres reunits que estaré present en esperit a la simpática festa.

Los catalans del Rosselló ja saben l'amor que professa a les *Montanyes regalades* son afm. s.

Miquel Costa y Llobera.

❖

Valencia, 1 de juny 1910.

Honorables Senyors E. Vergès de Ricaudy
y Jules Delpont,

A penes rebuda la vostre molt amistosa carta, que estime de veres, vaig anar à parlar ab alguns amichs pera que anáren à la festa de la Santo-Estello, y á ella duguéren la representació de lo *Rat-Penat* ; y tinch el sentiment de manifestar que tots ells senten no poder acudir à vostra crida y no poder trobarse entr' els germans volgudissims que alli se congreguen pera festejar la gloriosa Santo-Estello.

Y desijantlos salut y bona festa, queda de vostés, segurissim servidor, Fr. Badenes Dalmau.

❖

L'Alguer (illa de Sardegna), 2 de juny de 1910.

Al estimat amich Jules Delpont,

La present tarjeta es per vos dir que m'es un gran desplaer no poguèr anar en festa tan hermosa.

Aquesta festa torna ab los cants de los poetes, ab lo somris de los cels, ab el blau del mar i ab l'oriflama de las cimes mes electes. Aquex dia siga pera Rosselló una date inolvidable per las tradicions, per la vida, per l'art del seu poble.

Rebeu una forta abrassada del vostre amich,

Joan Palomba.

❖

Arette, Baxis-Pireneos, lou 3 de juinh 1910.

Au Majourau En Jean Monné, hilh de Perpinya,

Nous-auts, felibres Biarnès e Gascous, e jou sustout, ahoccat de la tasque, b'aurém tant boulut amira « la bella festa de la Santo-Estello à Perpinyà, à la falda del nevat Canigó ! » Mey, pèr ataysa, counsoula nostes escouséns régrès, e de Biarn e de Gascougne-enlà, cantaram « Montanyas Regaladas de nostres germáns de Catalunya, y cantarèn lo nostre amor à la Patria, à la Llengua, y à la Poesia... »

Henric Pellisson,
mestre en gai-sabé.

❖

Auch, 4 junh 1910.

Era' Scólo deras Pirenéos, era prumèro bedió pera grano Sèrro dera Soucietat Catalano, qu'ei erouso de poudé hè, ar' aucasioun dera Sénto-'Stélo de 1910 à Perpinhan, es bóts mès ardènts tat succès è'ra prousperitat dera sio só en Felibridje.

Bernard Sarrieu.

❖

Tarragona, 4 juin.

Jules Delpont, Perpignan. — Impossible assister aux fêtes perpignanaises, recevez mes salutations ; faites-moi l'honneur saluer mes bons amis languedociens et frères en Santo Estello. Vive le Roussillon,

Jean Ruiz y Porta.

Barcelona, 5 juin, 0 h. 30 du matin.

Jules Delpont, Perpignan. — Retenu Barcelone, brinde à la Santo Estello, F. Matheu.

❖

Toulon, 5 juin.

Revue Catalane, Perpignan. — Salut freirenau ei patrioto acampa dins Perpignan e levan la Coupo ei liberta mie-journalo. Vivo Prouvenço e Roussihoun. L'Escolo de la Targo.

❖

Toulouse, 5 juin.

Valère Bernard, capoulié félibrige, Perpignan. — Retengut per santat soui coralment ambe vous.

Rozès des Brousses.

❖

Arles-sur-Rhône, 5 juin.

Valère Bernard, capoulié félibrige Perpignan. — Retengu dins Arle ; l'Escolo Mistralenco mande de cor i catalan sis amista San-Estelenco, Jouveau.

La
Santo Estello
a
Perpinya
1910
F. MISTRAL
Hancoll
1910

La Coupo Santo

Er de Micoulau SABOLY. *Armonisació de L. JACQUEMENT.*

Solemne SOLO

Prou-ven - çau, vei - ci la Cou-po que nous

ven di Ca - ta - lan, A - de - reng be-guen en trou-po Lou vin pur de nos - te

TOUTI EN COR

plant. Cou-po san - to e ver - san - to, Vue-jo à plen

Cou-po san-to e ver - san - to, Vue-jo à plen

bord Vue-jo à bord Les es-tram - bord E l'en a - vans di-fort !

bord Vue jo à bord Les es-tram-bord es-tram-bord E l'en a - vans di-fort !

Prouvençau, veici la coupo
Que nous ven di Catalan,
Adéreng beguen en troupo
Lou vin pur de noste plant.

Coupo santo
E versanto
Vuejo à plen bord
Vuejo à bord
Les estrambord
E l'en avans di fort.

Es la copa de Provensa,
Catalans, heusela aqui ;
Fem-hi tots la coneixensa
Y beguem-hi 'l nostre vi.

Copa santa
Y vessanta,
Vessa pe'ls cors
los recorts,
Los sants transports
Y l'esperit dels forts.

D'un viei poble fier e libre
Sian bessai la finicioun
E, se toumbon li Felibre
Toumbara nosto nacioun.

Tornada : Coupo santo... etc.

D'uno raço que regreio
Sian bessai li proumié gréu
Sian bessai de la patrio
Li cepoun émai li priéu.

Tornada : Coupo santo... etc.

Vuejo-nous lis esperanço
E li raive dou jouvent
Dou passat la remembranço
E la fe dins l'an que vén

Tornada : Coupo santo... etc.

Vuejo-nous la couneissenço
D'ou Verai emai dou Beu
E lis auti jouissenço
Que se trufon dou toumbeu.

Tornada : Coupo santo... etc.

Vuejo-nous la Pouesio
Per canto tout ço que vieu,
Car es elo l'ambrousio
Que tremudo l'home en dieu.

Tornada : Coupo santo...etc.

Per la glóri dou terraire
Vautre enfin que sias counsien
Catalan, de liuen, o fraire,
Communien toutis ensen

Tornada : Coupo santo... etc.

Potser som la rerassaga
D'un vell poble que se'n vá,
Y si 'l nostre cant s'apaga,
La nació s'acabará.

Tornada : Copa santa... etc.

D'una rassa que rebrota
Potser som los tanys primers,
Potser som la patria tota,
Potser som sos devanters.

Tornada : Copa santa... etc.

Vessa als cors les esperanses
Y' ls ensomnis del jovent,
Del passat les remembranses
Y la fé en lo temps vinent.

Tornada : Copa santa... etc.

Vessa als cors la coneixensa
De lo bell, lo sant, lo bó,
Y de l'anima y la pensa
La suprema comunió.

Tornada : Copa santa... etc.

Vessa als cors la poesia
Per cantar la vida arreu,
Vessa als cors eixa ambrosia
Que trasmuda l'home en deu.

Tornada : Copa santa... etc.

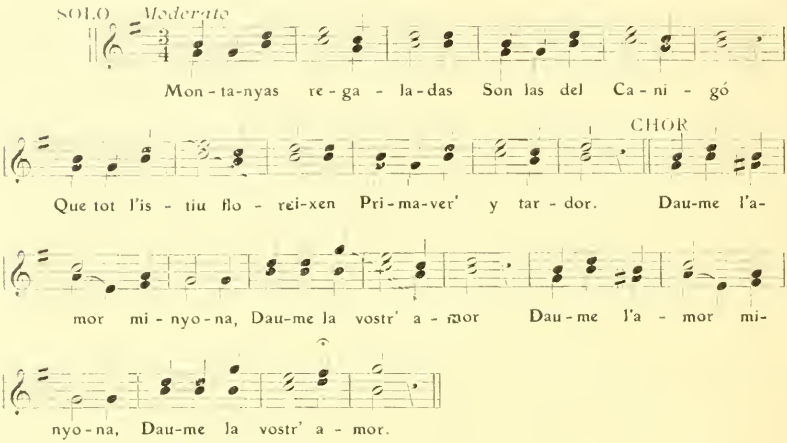
Per la gloria de la terra
Provensals, germans tot temps,
Encaxem en pau y en guerra
Y beguem-hi tots ensemps.

Tornada : Copa santa... etc.

F. Mistral

Traducció de Fran. Matheu

Montanyas Regaladas



Montanyas regaladas
Son las del Canigó,
Que tot l'istiu floreixen,
Primavèra y tardor.

Dau-me l'amor minyona,
Dau-me la vostre amor.

Tardor y primavera,
En tot temps hi ha flors ;
Hi floreixen las rosas,
Clavells de tot color.

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostre amor.

Hi ha una donselleta
Que'm té robat lo cor,
Lligat me'l té amb cadenas
Amb cadenetes d'or

Dau-me l'amor, minyona,
Dau-me la vostre amor.

Soirée Littéraire

Poésie de M. Prosper Estieu.

Als Platanhers de Perpinhan

A son entorn Perpinhan a de grands vinhers
E d'òrts tals que belèu se n' vei pas prèp Garona ;
Mas lo floron mirabilhos de sa corona,
Acò 's vos-aus, ò centenaris Platanhers !

Tant-lèu qu'arriba un òrre temps pels marinhers,
Com ufanozament vòstre fèlhatge trona !
Mai que l' bramaire Autan vòstra vòts s'enfurona,
E, de lènh, ètz parius à de gonfalonhers.

Pracò, vos asiaudatz, bèls gigants de la plana,
Per escotar la Parladura catalana
Que la joventas fan tindar am tant d'amor...

Arbres valents, s'un jorn qualques marrits Francezes
Fazian qu'aicest païs venguès debrembador,
Vostres rams redirian los mòts Rosilhonezes !

Aux Platanes de Perpignan

Autour de lui Perpignan a de grands vignobles et des jardins tels que peut-être on n'en voit pas auprès de la Garonne ; mais le merveilleux fleuron de son diadème, c'est vous, ô Platanes centenaires !

Dès que survient un temps affreux pour les marins, comme orgueilleusement votre feuillage tonne ! Plus que le braillard Autan votre voix entre en fureur, et, de loin, vous ressemblez à des porte-étendards.

Pourtant, vous vous calmez, beaux géants de la plaine, pour écouter la Langue Catalane que les jouventes font tinter si amoureusement...

Arbres vaillants, si, un jour, quelques mauvais Français faisaient que ce pays devint trop oublieux, vos rameaux rediraient les mots du Roussillon !

Poésie de la félibresse Artaleto, de Bèu-Caire.

Artaleto à Mistral

De mi labro s'enauro un sourrire amistous ;
Quouro en Arle te vese à l'oumbro di platano,
Subre toun pedestau, grand Mèstre de Maiano,
Te baie moun salut e moun èstre es urous.

Ame de relegi tis oubrage courous
Mirèio, Calendau, Nerto e la Rèino Jano ;
Mai à tis *Isclo d'Or,* oh ! moun amo tresano ;
Toun *Pouème dóu Rose* es suau mai goustous.

De-longo vole avè sout lis iue ti *Memóri ;*
Me plason que-noun-sai si galàntis istòri,
Quand vènon, lis ami, n'i'en fau faire un regal ;

Charran dóu *Museon* tant bèu que tout lou bèlo,
Piei, dise em'estrambord : iéu, ço que me pivello
Es d'avedre entre man lis obro de Mistral !

Après la Santo-Estello

De la Revue provensale l'*Estello*, de Marsèlla.

Resflendènto e grandasso fuguèron aquest an lei fèsto de Santo-Estello e se quaucun vèn à trouba que noueste estrambord passo la rego noun sera, seguramen, un dei felibre noumbrous qu'an agu l'ounour e lou plesi de l'èstre presènt.

Despuei lei fèsto latino tant magnifico de 1878, que lei felibre de Franço e lei d'Espagno si retroubèron sus lo Peiròu de Mount-pelié, leis annalo sant-estelenco an plus enregistra un tau desbord de sano freiresso.

La soulennita d'aqueste 5 de jun à Perpignan èro la counfiermacien, èro la realisacien dei paraulo proufetico dóu Mèstre Maianen quouro, en 1878, en remetènt ei Catalan la Coupo d'argènt cisela que li semoundié lou felibrige en escàmbi d'aquelo que nous dounèron en 1868, éu l'avié di : « E quand vòstis enfant faran lou viage de Prouvènço e que veiran la Coupo di felibre, e quand nòstis enfant anaran en Catalougno e que veiran tambèn aquelo Coupo felibrenco, se diran : Fuguen ami, resten toujour ami, car nòsti paire èron ami ! »

Or, aqueste 4 e 5 de jun, quàuqueis un dei vièi e valerous félibre de 1868 e de 1878, emé leis enfant d'aquéstei felibre, vengu de Prouvènço, de Lengadò, d'Auvergno, de Gascougno e de Catalougno si rescountravon dins la noblo capitalo roussihouneso e noublamen, e soulennamen, la man dins la man, si repetavon : « Nòsti paire èron ami ; fuguen ami coumo nòsti paire ! »

Aurié sufi, aquesto paraulo, pèr faire la grandour dóu rescouentre de Perpignan, mai l'acuiènço incoumparablo qu'à l'aflat de la *Soucieta d'Estùdi Catalan* nous reservavo lou pople perpignanen venguè, d'un biais meravihous e pretoucant, li metre lou coumoulun.

. . . . . .

Lou scro, pamens, mau-grat lou cèu que jarsèio toujour, geinant lei fèsto de nue e leis iluminacien, nàutrei, lei felibre, nous retrouvan encaro un còup, vers lei 9 ouro, à la salo Rigaud ounte nous recebe la *Soucieta d'Estùdi Catalan:* La *cobla dels Mattes* emé la *cobla dels guitaristas Catalans* nous donnon un councert charmant que leis èr catalan e roussihounés li freirejon deliciousamen ; un vintenau de pichouns anjounèu, souto la *barretina* o la *coufo catalano*, nous danson lei roundo dóu païs qu'es un chale de gràci, tant que la rèino Na Magali descènde embrassa lei jouvei dansaire, gèste reiau que l'assemblado aprovo de seis aplaudimen ; MM. Vergès de Ricaudy, lou capoulié, Jan Monné, Estieu, Delpont, Artaleto, l'Aràbi parlon o canton : Jaume Sauquet de Bourg-Madame liege une bello odo catalano au capoulié, ispirado pèr lou magnifique tablèu, espausa quàuquéi jour à Perpignan, qu'En Valèri Bernard n'a tira lou sujèt de *La Dama del Rat-Penat* de V. Balaguer e que destino o palais arlaten dóu Felibrige :

Morta diuhen qu'es,
Mes jo la crech viva !

Puei sus uno darriero restountido de la *Coupo Santo* e de *Montanyas Regaladas* prenon fin à la fes, à nouéstei regrèt, la recepcien de la *Soucieta d'Estùdi Catalan* e la tiero d'aquélei fèsto magnifico que, coumo digué lou majourau Dr Fallen, au noum dóu capoulié et de tòutei lei felibre, en fént lei gramaci, restaran escricho en letro d'or dins leis annalo de Santo-Estello.

A bello semenço, bello meissoun !
Pousquen va vèire !

Du *Midi Mondain*, de Montpellier :

L'Alleluia Catalan

Au moment où il est question de projets de vague organisation provinciale, la cité de Perpignan vient de révéler toute l'énergie vitale, toute la puissante activité morale et intellectuelle que recèle une de nos plus belles provinces occitanes, le Roussillon. La Coupe du Félibrige, symbole de la Confédération des provinces de l'Empire du Soleil, était présentée, dimanche dernier, au peuple catalan de France, par le Capoulié Valère Bernard, présidant les assises annuelles de la Santo-Estello, fête de vie, d'amour et de foi.

Les Roussillonnais n'avaient pas encore adhéré à l'action félibréenne. Certes, leur caractère particulariste et leur loyalisme de langue, s'affirmaient à chaque occasion ; certes, leurs poètes et leurs écrivains, les Pépratx, les Talrich, les Bonafont, les Boher, les Puiggari, les Delpont, les Boix — pour n'en citer que sept — maintenaient le haut renom de la littérature catalane ; certes, l'âme catalane — cette âme catalane qu'a si noblement exaltée M. Jean Amade — avait tressailli quand les Sept de Font-Segugne et surtout leurs disciples, avaient formulé les revendications de la Race du parler d'Oc ; certes, nos *germans* pyrénéens se considéraient comme étant de notre souche — mais c'étaient des frères imbus du meilleur esprit de famille, sans le pratiquer, vivant plutôt en indépendants.

Dimanche, 5 juin, les Catalans de France sont entrés librement et fièrement dans le Félibrige. Le « capouliérat » de M. Valère Bernard s'ouvre ainsi par un acte fécond.

C'est sous une pluie diluvienne que les félibres de Provence, de Languedoc, d'Aquitaine et d'Auvergne effectuèrent leur entrée officielle à Perpignan. Le Béarn était représenté par la félibresse Filadelfe de Gerde, l'Inspirée, la Voyante, sœur de Bernadette

de Lourdes par la langue et le « capulet ». La Reine du Félibrige, la reine couronnée à Cette en 1906, Mlle Magali de Baroncelli-Javon, coiffée du ruban royal des filles d'Arles, et ses fidèles sujets furent salués par M. l'adjoint Benoît, faisant fonctions de maire. Précédé de la *Cobla de Juglars* de Céret, composé exclusivement d'instruments catalans, le cortège se rendit à l'Hôtel-de-Ville, où l'on sabla la blanquette de Limoux. Discours de l'adjoint ; discours du président de la *Société d'Etudes Catalanes*, M. Vergès de Ricaudy ; remerciements du capoulié Valère Bernard ; vers de M. Jules Delpont ; chant de l'hymne de la *Coupo*.

. . . . . .

Dans sa belle cantate, *Visca Rossello !* M. le docteur Boix, après avoir exalté la mer, la plaine, le vin, les fleurs, les fruits et les vents du Roussillon, s'écrie, en s'adressant au vent de l'Albère, à la Tramontane, à la Marinade :

Visca vostre rebombori
Poderosos esperits,
Del cel infants benehits
Qu'escombrau tota malória.

C'est un pareil salut qui doit être adressé aux langues populaires. Vivent leur mugissement et leur mélodie, leur éloquence et leur fraîcheur ! Les langues des Provinces, catalane ou provençale, auvergnate ou bretonne, béarnaise ou languedocienne, sont l'instrument béni du ciel qui balayera les miasmes qu'a répandus sur les Provinces le parisianisme délétère.

Jean Fournel.

Ceta, lou 27 de jun de 1910.

Moun car Delpont,

Sièn venguts à Perpignan veire nostres germans de Catalougna e béure am' eles à la Coupa santa ! Savièn qu'alai atrovarièn de gents counfraires, e se sièn pas troumpats ! Vostras fèstas espetaclousas nous an ravit que noun sai ; l'avenensa e lou biais de vostras catalanas nous an embriaigat lou cor e l'âma ; l'aculhança frairenala das felibres catalans nous a pretoucats e estrambourdats ; mès, cé qu'avèn lou mai amirat, es l'estacamen e l'amour das Catalans à sa lenga mairala, à sa terra e à sas tradiciouns.

Nous avès bailat una liçou de patrioutisme ; la pus bèla que ce pogue bailà !

Si, aco 's un pople fort, fier e sage que sap, couma vautres, mantène sa lenga, en la parlant, en l'escrivant e en la cantant joust l'aflat de sa voulountat e de soun encantarel païs catalan !

Aqui, car ami, ce que pensan, nautres, lous Cetóris, de nostra visita a Perpignan.

Jousep Soulet,
Cabiscol de la Felebrenca de Sant Cla.

Barcelona, 15 de juny de 1910.

Senyor D. Jules Delpont, Perpinya,

. . . . . .

Cregueu que ho sento molt no haber pogut assistir à las festes de Perpinyá ; mes també crech que aixo no té pas de refredar per un seguit, l'amor entre germans, y que l'amor à la vella Catalunya no 's té pas, per aixo d'afablir. Frescos estariam !

Tingueu la mes completa seguretat de que jo tinch sempre 'l mateix amor envers eix tros d'antiga patria catalana, qual amor he demostrat en mos escrits.

Cregueu, molt senyor meu, en la bona correspondencia, consideració, y amistat del S. S.

Cesar-August Torres,
President del Centre Excursionnista de Catalunya.

Barcelona, 9 de juny de 1910.

A n'En Jules Delpont,

He quedat entusiasmat al llejir les festes catalanes que heu fet à Perpinyá, y are ab mes motiu sento no haver pogut anar à presenciarles. Sigué un esclat de patriotisme catalá, y una nova orientació del « Midi ».

Los números de *La Veu* hont vaig fer un « compte-rendu » de las festes foren llejits ab molta satisfacció.

Sempre vostre amich,

Pere Pagès y Rueda,

Redactor à *La Veu de Catalunya*.

Table des Matières

Calendrier : juillet 1910 195
» août 1910 196
Note sur le Félibrige (P. Ruat) 196
Frédéric Mistral (J. D.) 199
La Coupo Santo 200
Le Capoulié du Félibrige (P. R.) 200
La dama del Rat-Penat (Victor Balaguer) 202

Réception des Félibres. Relation des fêtes :

A la gare 203
Horari de las festas 204
Vin d'honneur 205
Salut aux Félibres (Jules Delpont) 205
Les Jeux floraux 206
Lettre de Miquel-Victoria Amer 206
Télégramme du comte de Cedillo 207
Palmarès des récompenses 207
Sérénades Félibréennes 208
La soirée chez le Président 208
La Cantate de Montanyas Regaladas 209
La Messe félibréenne 211
Inauguration du monument de Montanyas Regaladas 212
Le banquet de la Santo Estello 213
La bataille des fleurs 221
La soirée littéraire et musicale 221

Vin d'honneur :

Discours de M. Benoît, adjoint faisant fonction de maire 223

Jeux floraux :

Discours de M. Vergès de Ricaudy 225
— de Mgr de Carsalade du Pont 229
— de M. François Tresserre 230

Discours de M. Jean Monné 236
Rapport de M. Boix, secrétaire des Jeux Floraux 239

Œuvres primées :

Poésies rimées : Les Montanyes de Cerdanya (Fius y Palá) 248
Lo Cant Blau (Joseph Pons) 251
Mirella (Lluis Salvat) 254
La Fi del Poeta (Joan Ribas y Carrera) 257
Tardor (Remey Morlins d'Andreu) 258
En la Frontera (Joan Ribas y Carrera) 260
Montanyes Regalades (Joan-Maria Guasch) 262
Arquimesa (Joan-Maria Guasch) 267
Poésies non rimées : L'Espasa del Rey (Joseph Garriga y Lliró) 270
L'Enllas (Joan Ribas y Carrera) 276
Llambregant ab las ulleres (Dr Plana y Dorca) ... 277
Cullint cireres (Remey Morlins d'Andreu) 279
La Trena rossa (Remey Morlins d'Andreu) 283
Prose : Felicitat (J. de Wittwer de Froutinguen) 286
L'Art italia del sigle XV (Pierre Blazy) 292
La Rifla (Aimé Foissin) 298

Soirée chez M. Vergès de Ricaudy :

Ma Cigalo (Artaleto, de Beaucaire) 301

Messe Félibréenne :

Discours de M. l'Archiprêtre Izart 303
— de M. l'abbé Bonafont 304
— de Monseigneur l'Evêque 308

Inauguration du monument de Montanyas Regaladas :

Le sculpteur Raymond Sudre 311
Discours de M. Benoît, adjoint faisant fonction de maire 313

Le Banquet :

Brinde de la Reyna Na Magali 318
Discours du Capoulié 319
Poésie de Na Filadelfa de Gerde : Cantos en dò 322
Discours de M. H. Chauvet 323
Brinde de M. Vergès de Ricaudy 325
Brinde de M. Jean Monné 362
Discours de M. Charpentier 326

Brinde de M. Arnavielle..... 328
Discours de M. Marty..... 328
Brinde de M. François Tresserre..... 330
Poésie de M. François Tresserre : A Mistral..... 331
Poésie de M. Prosper Estieu : Montanhas Remirables..... 332
Poésie de M. Antonin Perbosch : La canson de la Lauzeta..... 334
Poésie de M. Henry Muchart : En l'honneur de Ceux du Midi.... 335
Brinde du Duc de Lassalle de Rochemaure..... 337
Brinde de M. le Vicomte de Caumont..... 337
Allocution de M. Jean Amade..... 338
Poésie de M. Jaume Sauquet : Devant la « Dama del Rat Penat »... 340
Discours de M. Jules Escarguel..... 342
Poésie de M. Emile Boix : Aixi sigui !..... 343
Brinde de M. Delpont..... 343

Lettres et Télégrammes d'excuses :

Frédéric Mistral..... 344
Teodor Llorente..... 344
Dolors Moncerda de Maciá..... 344
B. Ramon-Capmany (Societat Arqueologica Ebusitana)..... 345
Miquel Costa y Llobera..... 346
Fr. Badenes-Dalmau..... 346
Joan Palomba..... 347
Henric Pellisson..... 347
Bernard Sarrieu..... 347
Jean Ruiz y Porta..... 347
F. Matheu..... 348
L'Escolo de la Targo..... 348
Rozès des Brousses..... 348
Jouveau..... 348

Soirée Littéraire :

Poésie de M. Prosper Estieu : Als Platanhers de Perpinhan..... 353
Poésie de la félibresse Artaleto à Mistral..... 354

Après la Santo-Estello :

Extrait de la revue *L'Estello*..... 355
— du journal *Le Midi Mondain*..... 357
Lettre de Jousep Soulet..... 359
Lettre de César-August Torres..... 359
Lettre de Pere Pagès y Rueda..... 360

Illustrations :

Frédéric Mistral 199
Valère Bernard 201
Na Magali de Baroncelli-Javon 215
Na Filadelfa de Gerde 218
Monument de « Montanyas Regaladas » 312
La Santo Estello a Perpinya 349

Musique :

La Coupo Santo 350
Montanyas Regaladas 352

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

N°s 45 et 46 15 Septembre et 15 Octobre 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

COMPTE RENDU
DES SÉANCES

Assemblée Générale du 29 septembre 1909.

Présidence de M. E. Vergès de Ricaudy, président.

La Société d'Etudes Catalanes s'est réunie le 29 septembre 1910, en assemblée générale. A cette séance assistaient MM. le docteur Boix, Amade, Joseph Pons, Delpont, Foissin, Pastre, Comet, agissant tant en leur nom que comme représentants de confrères que leur éloignement ont empêché d'assister à la séance.

Aux termes des statuts on a procédé à l'élection du tiers sortant du Conseil d'Administration. A l'unanimité, l'assemblée les a réélus pour une nouvelle période de trois ans ; le même bureau a été maintenu, après que l'assemblée leur eut voté les félicitations les plus cordiales pour leur bonne gestion. M. Monsalvatge y Fossas, de Gérone, a été élu vice-président. Ce témoignage était dû au dévouement de notre confrère qui, au-delà des monts, continue à publier des travaux historiques du plus grand intérêt et concernant souvent notre pays.

Tout le récit des fêtes de Juin repasse dans la conversation et d'un commun accord on a regretté que, à l'occasion des Jeux Floraux, nous n'ayions pas élu une *Reine Catalane !* Comme la reine de Provence que nous avons eu l'honneur de posséder pendant quelques jours, elle aurait charmé et rehaussé l'éclat de nos fêtes intimes en l'honneur du Roussillon et, dans l'avenir, elle porterait au loin le costume et les grâces de nos roussillonnaises, lorsque

l'occasion s'en présenterait. L'élection d'une reine adoptée en principe reste réservée.

Une question très importante a occupé la plus grande partie de la séance : la publication d'un *Dictionnaire Catalan-Français*, suivi d'un *Dictionnaire Français-Catalan* par les soins et aux frais de M. Comet qui a accepté. Un comité spécial a été constitué dans le sein de la Société d'Etudes.

Ce Comité ouvre ses portes toutes grandes aux catalanisants qui s'intéressent à cette œuvre primordiale pour le maintien et la pureté de notre langue.

Pour permettre à tous d'y contribuer, le Comité fait ici un appel *direct* et *particulier* à ceux qui, pour leur usage personnel, ont fait un vocabulaire ; à ceux qui possèdent, imprimés ou manuscrits, anciens ou modernes, des dictionnaires catalans. Leurs communications seront acceptées avec reconnaissance ; ils auront le titre de Collaborateurs du Dictionnaire, seront admis dans le Comité, et leurs noms seront publiés en tête de l'ouvrage.

Tous les membres du Comité recevront les épreuves du Dictionnaire, ils pourront ajouter des mots, faire des observations et ils seront invités aux réunions hebdomadaires spéciales où auront lieu les discussions et l'approbation définitive des textes.

C'est dire combien le Comité tient à ne pas faire œuvre *personnelle* et combien il désire que cet ouvrage rallie les opinions, non seulement dans notre pays mais encore sur l'autre versant des Pyrénées.

Proverbes Catalans

No t'estiguis sol, jo t'ho dich,
ab muller de ton amich

Sempre les festes majors
Causen al ventre dolors.

Setembre de 1910

1	Dijous	Sant Gil.	
2	Divendres	Sant Estève, rey.	*Fi de la canícula.*
3	Dissapte	Sant Simon Estilita.	
4	DIUMENGE	Santas Candia y Rosa de Viterbo.	
5	Dilluns	Sant Llorens.	
6	Dimars	Sant Vicens, patró de Besalu.	
7	Dimecres	Sant Augustal.	
8	Dijous	LA NATIVITAT DE LA MARE DE DEU.	
9	Divendres	Sant Pere Clàver.	*Vents y fresca.*
10	Dissapte	Santa Pulqueria, emperadora.	
11	DIUMENGE	Sants Proto y Jacinto, germans.	
12	Dilluns	Sants Leonci y Teodulo.	
13	Dimars	Sants Eulogi y Amat.	
14	Dimecres	La Exaltació de la Santa Creu.	
15	Dijous	Sant Nicomedes.	
16	Divendres	Sants Corneli y Cebriá.	
17	Dissapte	Sant Pere de Arbuès.	
18	DIUMENGE	Sant Ferriol.	
19	Dilluns	Santa Constancia.	*Temps revolt.*
20	Dimars	Sant Eustaqui.	
21	Dimecres	Sant Mateu, apostol.	
22	Dijous	Sant Maurici.	
23	Divendres	Santa Tecla.	*Tardor.*
24	Dissapte	Nostra Senyora de la Mercé.	
25	DIUMENGE	Santa Maria de Cervelló.	
26	Dilluns	Sant Cebriá.	*Refresca lo temps.*
27	Dimars	Sants Cosmes y Damiá.	
28	Dimecres	Sant Wenceslau.	
29	Dijous	Sant Miquel, arcangel.	
30	Divendres	Santa Sofia, viuda.	

Octubre de 1910

1	Dissapte	Sant Remigi, bisbe.	
2	DIUMENGE	Nostra-Senyora del Roser.	
3	Dilluns	Sant Candi y sant Grau.	*Vents.*
4	Dimars	Sant Francesch d'Assis.	
5	Dimecres	Sant Placit.	
6	Dijous	Sant Bruno.	
7	Divendres	Sant Marceli.	
8	Dissapte	Santa Brigida, viuda.	
9	DIUMENGE	Nostra-Senyora del Remey.	
10	Dilluns	Sant Francesch de Borja.	
11	Dimars	Sant Nicasi.	*Bon temps.*
12	Dimecres	Nostra-Senyora del Pilar (de Saragossa).	
13	Dijous	Sant Eduard, rey.	
14	Divendres	Santa Fortunata.	
15	Dissapte	Santa Teresa de Jesús.	
16	DIUMENGE	Sant Galo.	
17	Dilluns	Santa Edvigis, viuda, duquesa de Polonia.	
18	Dimars	Sant Lluch.	*Temps revolt.*
19	Dimecres	Sant Pere de Alcantará.	
20	Dijous	Santa Irena.	
21	Divendres	Santa Ursula.	
22	Dissapte	Santa Maria Salomé, viuda.	
23	DIUMENGE	Sant Pere Pasqual.	
24	Dilluns	Sant Rafel, arcangel.	
25	Dimars	Sants Crispi y Crispiniá.	*Plujes y vents.*
26	Dimecres	Sant Evaristo.	
27	Dijous	Sant Vicens y santa Sabina.	
28	Divendres	Sants Simon y Judes Tadeo.	
29	Dissapte	Sant Narcis, patró de Gerona.	
30	DIUMENGE	Sant Claudi y Marcel.	
31	Dilluns	Sant Quinti.	

L'Œuvre d'Oun Tal

(SUITE)

Albert Saisset poète et linguiste

Mais, de citation en citation, je suis amené à montrer la valeur du poète, comme descriptif. D'abord, voyons quels sont ses procédés.

On a assez dit qu'il usait beaucoup des mots archaïques qui font relief. Cela ne suffit pas pour bien décrire. Saisset pratique l'accumulation des rimes :

Amb els llurs carriots sus del sorral campaven ;
les besties y la gent, tot era barrejat ;
los homes reien i cantaven,
los mainatges se bolodaven
al mig dels burros que bramaven.

A côté de ces finales de périodes, à rimes répétées, il y a aussi les redoublements de rimes suivis d'une rime isolée ; cela forme une sorte de strophe :

Quina festa i quina baboia !
Son riures i son crits com en un foc de joia.
I 'l delit els hi falta pas ;
aquell su l'esquena rodola,
aquest fa una cambriola,
los uns ballen la farandola,
d'altros ballen lo contrepas.

On peut déjà apprécier ici la science du rythme. Saisset manie en maître les alexandrins et les octosyllabes (toujours comme La Fontaine) ; il agence ces deux mètres avec une dextérité merveilleuse et obtient sûrement l'effet qu'il cherche. Tantôt c'est un entassement de rimes, avec un mouvement endiablé, comme dans le charivari qui précède la poursuite de l'amoureux :

Tot d'un cop, pel davai sent un bruig que se fa,
ou portes a s'obrir, ou goços à jaupà,
homes i dones a cridà ;
es un terrible rebombori !
— Corriu ! — Ont és ? — A dalt — Lo són vist a muntà.
— No, jo crec qu'ha tornat baixà.
— Se deu estar perqui arremit a les fosques,
mé ja te caçarem les mosques !
— Que siguis per mont o per vall,
te treparem l'amagatall.

Même rythme saccadé, furieux, quand les deux patients s'enfuient des mains du charlatan-bourreau :

Saltem tots dos de la votura,
enfuriats, cridant : « Malehit ballarin !
Menjadura !
Troç d'assassin !
Son les dents bones que te llestes ? »
Dic an el meu company : « Això son pas més festes.
Anem, anem, poques d'aquestes.
Tu, resta-te perquí tant i tant com voldras,
mé jo m'en torni cap al mas. »

Les deux principaux procédés descriptifs de Saisset, comme d'ailleurs de tous les poètes, sont l'énumération et l'entassement.

L'énumération se rencontre presque à chaque page ; Saisset ne sait pas résister au plaisir de citer une dizaine de synonymes drôles ; il est, en cela, disciple du grand Rabelais :

I la batuça ven allabons ginerala ;
parrebostada sèns iguala !
Cops de peu, cops de puny, toines i bofetades,
carxots, mormes, muscats, revessos i cofades,
carpants, xupapas, clatellades
cauen, com la pluja, a pertot...

Voici deux menus extravagants ; un repas de noce, pantagruélique, mais vraisemblable encore :

Per principiar lo repei
porten un perolat de sopa,
i, mentres que tothom xorrupa,

tota una professó de criades parei
ambe peixos, llegums, carn de tota manera,
costelles, estufat, boles, fetge, ronyons,
llonganiça, llapins, pollastres i capons !
De ravecs, d'enciam n'hi 'via una garbera !
Dins d'una samal bugadera
pensi qu'havien fet la crema. Era espantós !

En effet, il y a de quoi avoir le frisson ! Mais le menu d'auberge va dépasser la mesure :

Van tenir braubufat, tripes, cols, coloms grassos,
i un gros platat de millassos
i confitura de coscolls
qu'hi havia de qué se posar a ginolls.

On éclate de rire, tout en remarquant l'exagération comique. Le poète veut-il dépeindre les infortunes du coq du clocher ; écoutez, c'est un pur chef d'œuvre, et il y a tant de détails drôles qu'on finit par ne plus plaindre ce paria du grand air (l'auteur ne veut pas autre chose, au fond) :

Més amb els anys vos ven la pena,
Quant hom reb tant de temps la pluja su l'esquena,
qu'un sol ruent, l'istiu, vos tosta sul clatell,
i qu'hom passa las nits d'hivern a la serena,
hom acaba per venir vell.
Si, me fai llenga-espés ; tinc la cresta gamada,
i això per un gall marca pas ré de bo.
Quan s'aixeca la marinada,
en cada desnuïlladô
i lo llarc del cuixal me ven una dolô.
Giri pas ambe tant de gana,
Quan xiula su la nostra plana,
'queix escombra-camins que 'n diuen tramontana ;
lo canigonenc me fa mal,
son flac ambe l'alber, son moix amb el gregal,
i 'l pillart de garbí que bufa de Colliure
tampoc me fa pas gaire riure.
Tinc un peu mig desarcillat,
de pols la gargamella plena
un calcom d'encetat sul rastell de l'esquena
i 'l ronyonal escarvellat.

Toute l'anatomie, tous les vents y passent. Il y a à la fois énumération et entassement des détails.

Ailleurs, nous sommes dans la topographie locale :

I vetaci qu'arreu, arreu,
hom veu
dels canalots, de les aigueres,
de dessota les estanyeres,
de pels nius i de pels forats
salle en corrint rates i rats.
N'arriba de tots los quartïers de la vila,
del Carrer brut, del Trauc, i de l'Escorxador,
del carrer dels Canarts, del carrer de l'Anguila ;
n'hi 'via de guapets ; d'altres feien pudor :
venien de l'Escorridor.

Voici une vraie orgie de détails et de mots cocasses ; les joyeux vivants partis en voiture pour Canet viennent de verser :

Tinc una bossa al cap, i sus la cama dreta
un patac que me fa marxar a peu roncot...
Veig dins d'un fangas en Perote
aclapat com una granyota ;
en Cesó, estirat su'l marge d'un rostoll,
un pegat de terra su l'ull ;
l'Anton de trauca-sacs té la camisa plena,
amb una pelalla a... l'esquena ;
en Pere, en Jaumetó de Bou
són nafrats d'una galta, i lo nas els hi 'scou ;
en Rafel, aquei gros qu'és un armanacaire,
rodola, les cames en l'aire,
en cridant : « Ai, ai, ai ! Són mort ! »
Ho és pas, té pas ré ; fora l coll un poc tort ;
mé, com se vol casar, creu que li ferà tort,
En Miqueló, qu'és un farçaire
i que, sol, ha caigut d'escaire,
li diu : T'espantis pas, l'amic ;
creuran qu'escoltes lo repic ! »

La puissance descriptive de Saisset apparaît dans chaque morceau. Il faut faire une place à part au monologue *Amor i cames,* dont j'ai déjà donné quelques passages ; la fuite, ou plutôt

l'envolée du héros à travers rues et ruelles de la ville est un modèle pour anthologie :

d'aqui, com si tenia ales,
baixa, tibat, per les escales,
i d'un bot — com mai ne fereu ! —
al mig del carrer salta... i cames ajudeu !

Quel rythme ! La suite devient extravagante. Le fuyard croise toute sorte de gens :

Dames, en lo vegent, deien : « C'est un filou !
Gent cridaven : « Ha mort calcus, arresteulo ! »

le petit vieux, éternel promeneur ployé sur sa canne, la gazette du quartier :

« Pel carrer de la Ral, — va dir un home vell, —
ha passat un calcom com un llucet. » Era ell.

Oh ! la magistrale chute de vers ! Cette phrase de deux petites syllabes finissant par le son ailé *ll*, c'est le vol même du fuyard, c'est l'éclair. Et il fuirait ainsi indéfiniment ; mais quelqu'un est là, pour l'arrêter, le poète lui-même qui vaguait sur l'Esplanade en compagnie de ses rêves ; comme il s'enquiert du motif de cette galopade, l'autre, sentant enfin le péril loin, se moque un peu de sa curiosité :

« Es per me fer passar la fret de peus. »

Va pour une courte plaisanterie, le poète l'enregistre d'ailleurs sur son calepin ; mais il lui faut la vérité ; il l'aura. Voyez le naturel de ce tableau et comme le rythme montre bien la simultanéité des deux actes du jeune homme qui narre et se chausse en même temps :

i tot en se tornant calçar
me va contar
com la cosa s'era passada.

Ici apparaît une autre caractérisque de Saisset, l'acuité de la vision. C'est encore une qualité de grand comique. Aucun détail de pose, de geste n'est omis ; tout est croqué avec un souci de vérité extraordinaire. Sans doute l'auteur sacrifie encore à la routine avec des épithètes fades, telles que *afrós*, *terrible*, *espantós*, *esglaiós*, qui rappellent trop les traductions de Virgile par l'abbé Delille ; cela lui arrive surtout quand il veut être sérieux. Mais qu'il reste dans son élément, qui est le comique, le trait redevient net, sans la moindre banalité. *La fira de Sant Marti* est un modèle du genre ; faisons-en une analyse détaillée.

Huit vers d'exposition, d'une précision mathématique ; tout y est ; pas un mot de trop. Et tout de suite arrive le défilé des campagnards se rendant à la foire, un tableau palpitant de vie :

Hi 'via su la ruta un munt de gent de fila,
los uns a peu com jo, o sus de cavallots,
sus de burros i burricots,
d'altres menaven carriots
plens de dónes, de forcs de ceba i de mainada ;
i una diligencia, vella i refalada,
rocegava un aixam de gent, mig estufats
de tant de se trepar serrats.
Tot lo llarc del camí s'oïen cantarelles ;
los burros, herissant la cua i les orelles,
ficaven brams i reguitnets,
i les dònes feien guisquets,
i, dins dels carriots hont la gent esmorzaven,
els porros i ls barrals sempre en l'aire s'alçaven,
i ls forcs de ceba s'afluixaven,
com s'afluixa un botaç quan los taulons son trets.

Toute la technique de Saisset est là, puissance de vision à laquelle rien n'échappe, répétition de rimes, mots bizarres et surtout ce rythme étonnant rivalisant avec celui de notre Fablier.

Jo de quant en quant m'arrestavi,
i, dels he veure fer, tot solet, m'alegravi.

Ceci est tout bonnement un geste du poète lui-même.

Et le brave piéton se rechausse ; car il avait mis ses souliers à califourchon sur son épaule, afin de les ménager. Pauvres vieil-

les coutumes de nos pères ! Vous êtes déjà loin dans le passé ! La diligence de Pézilla roule toujours, allant, venant, branlante, sur la route poudreuse de Saint-Estève ; et les voyageurs s'y entassent de plus en plus, sur ses sièges éventrés, dans le tintamarre de ses cloisons disjointes ; car qui oserait aller à pied maintenant ? Et on ne chante plus guère en allant à la ville mangeuse de sous, on ne grignote plus d'oignons qu'à la vigne, comme en cachette ; le barral devient un anachronisme ; le *porró* n'en a pas pour longtemps à éveiller les joyeuses *xirritades.* Hélas ! hélas ! Où sont les neiges d'antan ? A présent, on songe à une grève ! !...

(A suivre.) Paul Bergue.

Un temporal

Sonet

El Torb am ranchs bramuls descarrega l'arbreda,
Colltorcintne 'ls cimalls, estimbant de llurs nius
Els passarells tot nuts que se 'n duhen els rius,
Trossejant els rebrots y garfint la verneda.

Al mitj d'un núvol gris, qual una bala freda,
La pedregada cau rebotint pels cotius,
El llamp ratlla l'espay am rojors de calius
Y retrunyen els trons amunt dins la pineda.

Tot d'una 'l Torb decau, la broma 's fon, el sol
Per ma vall repetella y 's sent un rossinyol
Que fa sa refilada en un pull hont s'enfila.

Só jó l'aybre retort pels vents aterradors
Que veu petar sa branca y porrejar ses flors
Més que té al bell cim un aucell que refila.

El Refilayre de Carença.

La Tradicio Catalana

Le dimanche 10 juillet dernier, à 10 heures du matin, entre deux solennités artistiques d'un autre ordre : la représentation dans le Théâtre de la Nature du square des Platanes, le samedi soir, de l'*Arlesiana*, traduite très fidèlement en catalan de l'*Arlésienne*, de Daudet, par notre confrère et ami Gustave Violet, et la représentation de *Terra Baixa*, d'Angel Guimera, l'après-midi du dimanche ; eut lieu dans le vestibule de la salle des mariages, l'inauguration du monument à la *Tradició Catalana*.

La cérémonie, toute intime, était présidée par M. Albert Donnezan, président de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire des Pyrénées-Orientales, représentant le Comité de patronage du monument au Génie catalan, comité constitué dans le sein de cette société, le 28 décembre 1904.

M. Donnezan avait autour de lui : M. Duponteil, préfet du département ; le général de division Du Moriez ; M. Benoît, maire de Perpignan, et ses adjoints ; et diverses autres notabilités.

La Société d'Etudes Catalanes, toute indiquée pour assister à cette cérémonie, puisqu'elle a pour objet spécial de maintenir les traditions catalanes, était représentée par son président, membre du Comité de patronage du monument, et d'un grand nombre de ses membres.

M. Donnezan, dans un remarquable discours (1) glorifiant la terre catalane, et au cours duquel il rendit hommage aux succès de notre Société, — ce dont nous le remercions bien sincèrement, — fit don du monument à la Ville.

M. le maire lui répondit, et nous ne croyons pas pouvoir mieux faire — pour expliquer l'allégorie de l'œuvre de notre éminent confrère Gustave Violet, qui a représenté la *Tradició*

(1) Pour les discours, les poésies et le compte rendu détaillé de la cérémonie, voir le Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire, 51e vol., de l'année 1910.

Catalana sous les traits d'une vénérable aïeule que son grand âge oblige à rester assise — que de donner un extrait du discours de M. le Maire :

. . . . . .

Dans une pose hiératique, les yeux dans le vague, la figure parcheminée portant la dure empreinte que les ans ont burinée par des rides, le front pensif, les mains abandonnées sans faiblesse, mais sans vigueur, l'aïeule catalane semble poursuivre un rêve.

A quoi donc peut-elle rêver ?

Les rêveries sont-elles encore possibles à son âge ?

Derrière ce front, dénotant une origine plébéienne, mais une intelligence vive et forte, les pensées s'accumulent ; une longue existence en une vision merveilleuse se déroule.

C'est l'enfance avec les rondes et les chansons de la petite patrie, de génération en génération pieusement transmises.

C'est la jeunesse, avec ses balls, ses coblas, ses goigs joyeux,

C'est l'âge mur avec plus de soucis, l'âge du travail pendant lequel on cueille dans les champs la moisson d'épis dorés, on jette dans les flots azurés les lourds filets tombant de la barque si frêle, on apporte au pressoir, après une journée de dur labeur oublié dans les chants et les rires sonores, les grappes vermeilles d'où s'échappera le vin généreux du Roussillon.

C'est enfin la vieillesse avec le cercle de la famille agrandi, les petits enfants écoutant, le soir autour de l'âtre, les légendes du pays, tandis que somnolent à la lueur vacillante du foyer, illuminés et agrandis par le rouge de la flamme, ceux qu'a brisés le travail du jour.

Tout cela est dans les yeux de cette aïeule qui a pu si longtemps contempler les neiges éternelles du Canigou, l'infini de la mer, l'immensité de la plaine.

. . . . . .

Après cette partie « officielle » de la cérémonie, Borras, le grand artiste si applaudi la veille dans le rôle de Balthasar, dans l'*Arlesiana*, lut une poésie catalane, l'*Avia*, de notre collaborateur Emile Boix (l'Ermita de Cabrenç), qui n'avait pu assister à la fête ; pas plus que M. Frédéric Saisset (aussi un de nos confrères) dont la poésie française *Tradició Catalana* fut lue par M. Albert Bausil.

La séance fut clôturée par la lecture, par notre ami Jules Delpont, d'une poésie de lui : l'*Avia de la Tradició*.

Comme intermède, la cobla de jutglars de la Bisbal, avec son talent habituel, joua divers morceaux, parmi lesquels *Montanyas*

Regaladas, dont nous lui avions envoyé la musique spécialement pour cette fête ; et des *Sardanas* qui furent dansées par les Petits Danseurs Catalans, sous la direction de Canal, dit *Bounic.*

Nous terminerons ce rapide compte rendu en empruntant au rédacteur du compte rendu du Bulletin de la Société Agricole, Scientifique et Littéraire, sa conclusion : « Comme on le voit, la Société A. S. L. avait fait royalement les choses, et ses membres avaient largement concouru à la splendeur de la solennité » , et en constatant, ce dont nous nous félicitons, qu'à part M. le Maire, toutes les personnalités qui ont pris la parole au cours de la cérémonie et l'auteur lui-même du monument, sont membres de la Société d'Etudes Catalanes.

NOTE
sur l'étymologie du mot " Catalogne "

On a donné du mot *Catalogne* bien des étymologies, plus ou moins sérieuses (Catt-alaunia ou Goth-alaunia, des Chattes ou des Goths et des Alains ; Castalonia, de ses tours ou châteaux (*castells*)[1], ou de l'ancien peuple des *Castellani ;* Catalaunia, de Καταλαυνια, même origine que les « Champs Catalauniques », etc.). En voici encore une qui, du moins, nous paraît s'accorder assez bien avec les réalités matérielles, et *avec la phonétique.*

Catalogne, croyons-nous, est un simple dérivé de *caput,* tête. Il suffit de jeter un coup d'œil sur une carte d'Espagne pour être frappé du prolongement que constitue la Catalogne, comme une espèce de pointe s'avançant au nord-est vers la mer. Le bloc massif, de ce côté, s'allonge et s'affine. La Catalogne serait donc essentiellement la contrée qui fait tête, la pointe, le cap de l'Espagne, ou, d'une manière moins imagée, le bout, l'extrémité du pays (Cf. *Estremadura*).

Catalogne ou *Catalunya,* pourrait venir dès lors d'une forme comme *Cap*(i)*talónia.* La terminaison *-ónia* ne présente pas de dif-

1. V. J. Aladern, *Los Misteris de la llengua catalana esbrinats,* p. 101.

ficulté : c'est le même suffixe que dans *Gascogne*. Reste le radical *Catal-* ; mais *cap*(i)*tális* ne donne-t-il pas *catau* en provençal « chef, seigneur », et en béarnais d'Orthez « partie principale d'un char » « Lespy » ? *Ad-captare* ne donne-t-il pas *acata* « couvrir » en languedocien montalbanais, et *acheter* (autre sens) en français ? N'a-t-on pas en espagnol même *catar, acatar, recatar, recato ?* — Il est vrai que quelquefois le groupe *pt* (passé même en ancien celtique à *ct* : *caclus* pour *captus*) a été rétabli sous une influence savante (*capital, capter, captiver, cheptel,* etc.) ; ou n'a subi qu'une assimilation sans réduction à un seul *t* (*recaptare*, gascon luchonnais *arrecattá* « recueillir, mettre à l'abri », d'où *arrecátte* ; ou bien donne deux *d* (gascon *caddèt, capdau* et *caddau, recadda* ; catalan, chez Saisset, *raccaddâ*, formes qui supposent un *i* assez solide, dans *cap*(i)*t-*) ; ou même enfin présente une vocalisation de la première consonne (espagnol *caudal, cautivar*, à côté de *cativar*, ancien catalan *cautiu* « captif », béarnais *caytiu* « chétif », etc.) — Mais le traitement *t* < *pt* se trouve en catalan dans *acatar* [1] même (à côté de *recaptar* [2], savant), *atar* (espagnol et portugais aussi ; cf. l'anc. fr. *aatir*) < *aptare*, *seté* < *septenum*, *rót* < *ruptum* (cf. le fr. *route*, de *rupta*), *batisme* < *baptismum*, etc., et paraît être vraiment populaire. *Cap*(i)*tal-ónia* doit donc avoir donné régulièrement *Catalónia, Catalúnya*.

Un certain contrôle historique — qui n'est pas dans nos moyens — serait peut-être possible ici. Si, dans des textes anciens, latins ou romans, on pouvait trouver trace de formes comme *Captalónia* ou même *Cautalónia* (qui, en vertu d'hésitations possibles, ont pu exister, mais transitoirement et très anciennement seulement), nous considérerions notre hypothèse comme à peu près démontrée. Leur absence d'ailleurs ne la renverserait point.

B. Sarrieu,
Secretari dera *'Scolo deras Pirenéos*.

1. Ex. : *Revue Catalane*, p. 308, l. 6.
2. Ex. : *Ibidem*, p. 306, l. 15.

Un théâtre roussillonnais

M. Gustave Violet vient de publier sa traduction de l'*Arlésienne* en langue catalane du Roussillon (1).

Cette traduction a été faite avec un soin jaloux, on peut même dire avec amour, et, ce qui est mieux encore, avec goût et intelligence ; elle garde intacte et toute frémissante l'âme du texte ; elle aide l'œuvre de Daudet à être sentie plus directement de notre public. Ceux qui se proposent d'écrire pour le théâtre roussillonnais y trouveront une direction et un exemple ; ils verront comment on peut vaincre certaines difficultés dans notre idiome, sans cesser toutefois de le maintenir à la portée de ceux qui le parlent, comment on peut arriver à lui faire rendre les pensées les plus graves, les sentiments les plus humains.

Mais la publication de cet essai, qui est à proprement parler une seconde œuvre artistique, doit avoir d'autres résultats encore : nos compatriotes ne considèreront peut-être plus le dialecte de leur pays comme un idiome vulgaire et inférieur, bon tout au plus pour les tavernes, les marchés et les cuisines, mais comme une vraie langue littéraire, injustement méconnue et dédaignée aujourd'hui, capable cependant, elle aussi, de nous procurer ces satisfactions idéales que nous demandons par exemple au français.

A tous ces points de vue, nous devons donc remercier et féliciter le traducteur. En choisissant cette émouvante *Arlésienne* pour réveiller et encourager l'inspiration dramatique roussillonnaise et pour poser comme les premiers fondements de notre théâtre de demain, M. Gustave Violet a fait preuve d'un sens critique très sûr et d'une rare perspicacité.

Il est certain, en effet, qu'aucune œuvre dramatique française ne se rapprochait à ce point de notre âme ; en écrivant les scènes passionnées de l'*Arlésienne,* Daudet les pensait et les

(1) Comet, éditeur, Perpignan, 2 francs.

sentait dans la langue de sa province : on y trouve même des expressions qui n'ont de cours qu'en terre provençale et des tours de phrase dont la saveur de terroir est très prononcée. Or, y a-t-il une région française dont les mœurs, les types, l'idiome rappellent les nôtres au même degré, dont la lumière et la beauté soient faites de ce même et charmant mélange de force vive et de grâce captivante ?

D'autre part, il eût été fort difficile de trouver parmi toutes les œuvres inspirées par l'âme méridionale une pièce dont le caractère populaire et rustique, le naturel et la simplicité, permissent de la présenter à notre public, comme celle-ci, avec des chances réelles de succès. L'admirable musique de Bizet qui l'accompagne et donne aux sentiments toute l'expression lyrique qu'ils comportent n'était pas d'ailleurs une des moindres. Je suppose même que c'est cette dernière raison ainsi que la célébrité de l'*Arlésienne* dans toute la France qui ont fini par décider M. Gustave Violet à la retenir pour son entreprise de représentation en plein air de Prades d'abord et de Perpignan ensuite.

Il aurait pu choisir tout aussi bien — et c'est une des objections qu'on n'a pas manqué de lui faire — telle ou telle pièce renommée du théâtre de la Catalogne. L'objection n'a plus aujourd'hui sa raison d'être, puisqu'il a tenu, avec ses collaborateurs, à joindre cette fois le chef-d'œuvre de Guimerà, *Terra Baixa*, à celui d'Alphonse Daudet. Mais voilà désormais la bonne et abondante source à laquelle il faudra qu'on s'adresse, en attendant que le théâtre de notre province soit constitué.

L'inspiration dramatique de la Catalogne est, en effet, — nos compatriotes ne s'en doutent guère, je suppose, sauf quelques rares privilégiés —, d'une richesse surprenante : depuis Pitarra (Frédéric Soler), bien digne du titre qu'on lui a décerné de « fondateur du théâtre catalan », jusqu'aux plus récents dramaturges, qui s'efforcent, avec des talents différents, de suivre les traces des grands maîtres, dont les noms illustres, Guimerà, Rusiñol, Iglesias, représentent l'histoire de ce théâtre pendant les trente dernières années, les œuvres ne manquent pas, on le pense bien, qui peuvent contribuer à donner à notre scène non seulement la vie dont elle a besoin, mais la fièvre créatrice qui assurerait son avenir.

Qu'un léger remaniement s'impose avant de les représenter devant notre public, je l'accorde volontiers. Tel passage pourrait ne pas convenir au goût de nos compatriotes, qui n'est pas toujours le goût de nos voisins. La langue elle-même ne recevrait assurément aucun dommage en devenant roussillonnaise, c'est-à-dire en perdant certaines expressions difficiles à comprendre du premier coup, mais qui, traduites ou simplement transposées dans notre dialecte, trouveraient chez leurs équivalentes le même pittoresque, la même originalité. Nos futurs auteurs dramatiques se formeront à cette école.

Cependant, c'est à créer notre scène provinciale que devront tendre à l'avenir, les efforts de tous ceux qui se sont donné comme tâche l'éducation artistique du public du Roussillon. Je n'étonnerai personne en disant que le théâtre roussillonnais n'existe pas encore. Qu'avons-nous, en effet, jusqu'ici ? D'un côté, un certain nombre de pièces religieuses, mystères appartenant, sinon par leur langue, du moins par le sujet et le détail même des principales scènes, au fonds commun du Roussillon, de la Catalogne, de la Provence, et probablement d'une grande partie du Midi, — quelques tragédies de saints proprement roussillonnaises et de date beaucoup plus récente, œuvres moins populaires, dénotant déjà un goût plus sûr, un art plus conscient et aussi plus prétentieux, — enfin quelques traductions catalanes plus ou moins heureuses de pièces du théâtre classique français. D'un autre côté, des œuvrettes comiques, pas très nombreuses d'ailleurs, nullement destinées cette fois à l'édification des fidèles et au salut des âmes, et dont la prétention n'est plus que d'entretenir la gaîté, la rude et franche gaîté de notre race, de faire éclater le gros rire où s'expriment d'une façon retentissante la joie de vivre et le mépris des conventions.

Je pourrais citer les titres de quelques-unes de ces pièces ; nos lecteurs doivent même en connaître. On ne peut, en toute franchise, appeler cela du théâtre : ce n'est que de l'enseignement moral et religieux chez les unes, une simple distraction de quelques instants pour les autres. Mais il nous manque le grand théâtre, le théâtre vraiment humain, où s'agitent des êtres comme nous, auquel nous prenons une part, avec notre cœur, avec notre âme, le théâtre de la sensibilité, de l'horreur tragique ou de l'in-

térêt poignant, le théâtre de l'amour et de la mort, le théâtre des passions, ou plus simplement le théâtre de la vie familière, de la vie de tous les jours, — pleine de petits détails qui passent inaperçus d'ordinaire, mais auxquels l'artiste sait donner parfois la couleur poétique la plus séduisante, ou qu'il fait entrer, pour la rendre plus belle, plus naturelle et plus humaine encore, dans la grande œuvre qu'il a conçue.

Et nous aurions tant de choses à faire dire à ce théâtre ! Voyez donc seulement comme la plus simple histoire d'amour d'un jeune travailleur des champs ou d'une petite ouvrière de village prendrait de grâce charmante ou de douleur émue dans un décor comme le nôtre. Je voudrais voir défiler ainsi toute la vie roussillonnaise, semblable à quelques larges fresques animées dont les différentes scènes me donneraient à chaque instant des raisons de la mieux aimer encore : les travaux des champs au temps de la moisson ou de la vendange, les pèlerinages, les fêtes locales, avec leurs danses et leurs chansons ; puis les pâtres et les marins, les muletiers et les bûcherons, les chasseurs et les contrebandiers, tous les types de notre race.

Quel est l'artiste qui fera de ces éléments poétiques semés aux quatre coins du pays et de tant de beauté éparse la grande œuvre que nous attendons ?

Jean Amade.

Extrait de mil y un pensaments

La oració fúnebre de molts homes públichs hauría de ser aquesta : « No ploréu ; la patria no ha perdut res. »

❖

No hi ha cor, per durt que sigui, que no tingui una corda sensible : lo secret está en saber-la trobar.

❖

Si la vida es una comedia, los cómichs son cómichs dugas vegadas.

Vœ Victis !

I

Poch à poch lo dia va minbàn y los darrers dels nùbols que, desde algun temps, van passant com ombres sobre del cel grisench, van desapareixin à mitj-dia, baix l'impuls d'un ayret de tramontana que vé d'aixecar-se.

Lo sopar es acabat ; lo cap de casa ha tencat lo gabinet y, dret, devant la taula, lo cap tirat en darrera, enlayra un darrer cop lo porró ; lo flam bellogadiç del tiroll que crema sobra la llar fa tremolejar son ombra sobra la paret y l'aràm de les cassoles y dels parols del aparador s'encenen de lluhentós d'or.

Son aqui, al voltant de la taula, los tres homens de casa y lo mosso, tots quatre ferrenys, ragots, negres de pell y les dents blanques, grans escuraires de plats y buixis (1) de traball, esperant que 'l vell dongui la tasca de cada hu per demà.

Mestrestant, la mestressa, ab gran soroll de terrissa, los braços arremangats, acaba de rentar l'aiguerada.

En aquell moment, entra un jovenet, amarat de suor que 'ls hi diu tot glansejant : « Vinch de cap alli demunt, cap à la Cuma francesa, y ne som vistos una infinitat qui, aprofitant que dingus no ixia ab aquets dias de pluja, han invadit tot lo terma. Anaban sens brutj, devallant les costes, entre-mitj dels ametllers, passant, amagats, tota bora dels romanins, voltejant farigoles, ginestes y argelagues. Me som afeynat de correr cap aqui y si voleu, com que se coneix per tot ahont han passat poderém parar-los hi un bon parany y fer-ne una gran destroça. »

« Es entés, respond lo vell. Apa, minyóns, cap à dormir y demà, aixi com trenqui l'alba, tots defora, l'espardenya bén lligada y lo garró ferm ! »

(1) Bourreaux.

II

Armats de les eynes que se necessitan pera aytal expedició, han ixit de bon matí, encaminant-se cap à 'ls passos de les montanyes que fan com muralla de titàns à llur pais.

Mitj ajupits, baixant cap à 'ls correchs, empinant-se cap à 'ls cingles ; mitj amagats darrera de les mates de boix o enlayrats sobre les roques pelades, hant anat dias y dias, emportant-se, la nit, cap à casa, los que no hàn sapigut salvar-se.

Rés no 'ls ha arrestats. Ni la claror virginal dels matins blavenchs ha endulcit llur cor, ni lo sol ruhent de la tardor ha pogut xafar-los : cor sec y peu dur, han anat rodant ; ni la tramontana que fa cruixer los olius, ni lo vent qu'amenyega romanins y farigoles als hi ha fet perdrer de vista la tasca que s'han imposat : fins que han judicat que de sobres han fet llur obligació, han anat rodant per serrats y timbes.

III

Ara han contat los presos, los han posat en un recó fosch de la casa, ahont las aranyes teixeixen nit y dia teles de mort que lo vent jamai fa mourer y que lo llum del dia jamai no toca.

No pas perqué tenan lo cor bondadós, més per mor que puguin viurer fins al moment que s'haurà determinat com han de morir, han donat un poch de menjar à 'ls presos que no dihuen rés : sols un remor imperceptible denota que son vius. De quant en quant, s'en ohu un o altre qui, enflaquit, cau y rodola sobre dels altres. Ells, mes durs d'ànima que les penyes de llur terra, no paran cap cuidado a n'aquets sorolls de vides que s'apagan.

IV

Un dia, de bon matí, los han carregat sobra de un carro y, montats adins, arrapats à les taleres, tots los de casa han acompanyat los presos cap al lloch ahont han de morir. D'altres segueixen à peu y tots se fan per en davant un goig d'assistir à llur darrer moment, cantan y cridan y sembla qu'aqueixa alegria sigui un escarniment de la desgracia dels pobres presos.

V

Quina bonica matinada ! Més pera el qui té de morir quan més bonich es lo que 'l rodeja, més greu l'hi sab de perdrer la vida !

Jà los han arrenglanats à la bora del foch que bispilleja y tots, à la una, los posan sobre les brases.

Allavors s'ohu com un cant, trist que més sembla singlots, capaç de conmóurer les pedres ; més sembla que, al contrari, aquets accents llastimosos animin tots los assistents y 'ls dongui mes alegria.

Canteu ! canteu ! pobres desgraciats ! això no vos salvara ni escorsera d'un moment vostre martiri !

Mireu-vos los, los ulls lluhents, com semblan apaixir-se de vostre torment ! Mireu-vos-los tots ab una eyna als dits esperant que hagueu llençat la última nota de vostro cant pera... menjar-vos, car son d'aquells que dihuen que s'ha d'esperar que no cantin més y que la bava ja no bulli, perqué, si nó, no valan rés los *cargols*.

Joan Badoa.

L'Opera « LOS PIRENEOS »

« Diuhen de Buenos-Ayres, la capital de la Republica Argentina, que ab l'estreno de la opera del compositor catala, senyor Pedrell, ha debutat en el gran teatro Colon, la companyia d'opera espanyola. » (*La Veu de Catalunya*, 13 de setembre de 1910.)

Los Pireneos es una adaptació musical, pera chor mixte, fete pel mestre tortosi En Felip Pedrell, de la trilogia catalana *Los Pireneos*, de Victor Balaguer ; las tres parts son : *El Conde de Foix*, *Raig de Lluna* (personatje simbolich), y la *Jornada de Panissars*.

D'aquesta derrera part es lo chor *Lo Cant dels Almogavers*, que l'Orféo Catala, va cantar à ne 'l concert del Congrès de la Llengua Catalana de Barcelona (1886) ; es una pagina musical de gran valua.

Y tot un estudi sobre *Los Pireneos*, se troba en els *Ensayos de Critica musical*, del mallorqui Antoni Noguera (Palma, 1908).

J. D.

Le Double Crime [1]

M. F. Saisset et son collaborateur M. Dupuy-Mazuel viennent de nous donner un roman roussillonnais. Je l'ai goûté d'autant plus que je l'ai lu dès mon départ, sous la tonnelle d'un humble jardin potager, rouge et rose de géraniums, en un pays où le raisin ne mûrit pas...

C'est un aimable roman que le *Double Crime*. Les auteurs y racontent la vie sentimentale de Richard Reyne, dans une localité imaginaire, qu'ils semblent placer aux environs du Boulou. L'intrigue est double. Richard, durant sa villégiature en Roussillon, dans sa villa de la Roseraie, a remarqué une idéale jeune fille, Claire. Bien qu'elle partage ses sentiments, elle ne veut pas les dévoiler, non par coquetterie, mais pas discrétion et aussi par scrupule. Richard, un peu las d'attendre, et voulant goûter la volupté du splendide été, fait la cour à Nanette, l'accorte femme de son granger, Pierre Planes. Celui-ci ne tarde pas à surprendre les deux amants enlacés dans l'éveil de l'aube. Il étouffe Nanette dans la fureur d'une étreinte et va la noyer dans une mare...

C'est un premier crime et Richard en gardera le remords. Nous reprenons maintenant la première intrigue : Claire s'est enfin livrée simplement elle aussi. Après de pénibles épreuves, elle a pu lier sa vie à celle de Richard. C'est à Paris que les jeunes époux vont goûter leur bonheur ; il sera de courte durée. Le brouillard glacé surprend Claire, et ne la pardonne pas. Elle expire au moment où la voiture la ramène doucement, dans la silencieuse nuit, à la Roseraie...

J'avoue maintenant que je ne vois pas de second crime. Je ne comprends plus quelle est la responsabilité de Richard Reyne en cette dernière occurrence. Il est cependant un fait certain, et c'est que les auteurs ont voulu nous démontrer ceci : l'amour que

(1) *Le Double Crime*, par F. Saisset et H. Dupuy-Mazuel. Lib. Félix Juven, 3 fr. 50.

l'on détourne de sa raison d'être, qui est la procréation de l'espèce, n'apporte que du malheur. M. F. Saisset et son collaborateur nous invitent à une sorte de panthéïsme serein et résigné.

Je ne crois pas cependant qu'ils veuillent nous éloigner de la vie sentimentale et de la volupté, et dès lors je ne vois pas bien quelle est la portée de leur roman. J'imagine qu'ils n'ont pas voulu établir une thèse. Ils se sont bornés à une constatation mélancolique.

Je ne crois pas également qu'il y ait beaucoup d'autobiographie dans cette œuvre, du moins dans le cœur de cette œuvre. L'art et le procédé y sont trop visibles. On observe aussitôt l'opposition de Claire et de Nanette, de l'idéalisme et de la sensualité. Les décors aussi sont adéquats : Nanette se livrera à Richard dans l'aube qui s'éveille, et Claire se donnera dans un crépuscule d'une infinie tendresse.

Et cela, les auteurs le savent bien, c'est de la poésie. De la poésie encore, que ce goût si évident pour les paysages somptueux, fastueux, à la façon du bon poète Henri de Régnier, qui a d'ailleurs l'honneur de la dédicace.

On sait qu'Henri de Régnier est, comme autrefois Ronsard et les maîtres vénitiens, le poète des ors. Il semble que M. F. Saisset veuille se ranger dans cette noble compagnie. Car l'un de ses volumes de vers est intitulé : *Les soirs d'Ombre et d'Or ;* et d'autre part, en deux pages (21 et 22) où il nous décrit le parc fleuri de la Roseraie, nous trouvons des mousses d'or, des raisins d'or et une pluie d'or...

La phrase, qui est cependant parfois d'une louable simplicité, se pare volontiers d'une métaphore, et elle a une syntaxe souvent moderne. Je ne citerai qu'un exemple : dans la chambre sans flambeau (sic), leurs lèvres avaient le goût de l'ombre.

La poésie, elle est enfin dans les idées : d'abord dans ce panthéïsme qui fournit aux auteurs de trop nombreuses digressions, puis encore dans ce régionalisme un peu vague d'ailleurs, et qui nous dit l'emprise de la terre natale, de toutes les terres natales, plutôt que l'emprise du terroir catalan.

❖

Car enfin, si ce roman est un roman poétique — et nous venons de le constater — peut-on dire que c'est un roman régionaliste ?

C'est là, on le comprendra, l'essentielle question qui nous occupe.

Les auteurs ont enchâssé dans leur œuvre certaines descriptions locales, la Foire de la Saint-Martin, la « Festa-Major », la « Corrida » à Figueras — un tantitet longuette, — ainsi que de lumineux croquis de notre côte.

Mais il ne suffit pas que le décor soit roussillonnais. Et encore, l'est-il réellement, puissamment ? La poésie fluide et musicale ne l'enserre pas, ne le retient pas toujours.

Les personnages sont pris, en général, dans le milieu bourgeois : la famille d'un percepteur, des parisiens en villégiature. Leur caractère est le plus souvent simplifié. Certains frisent la caricature. Voici par exemple le percepteur cupide : « le jour où Claire (sa fille) feignit de se rendre à Céret, il l'avait épiée, posté sur le toit de sa maison, muni d'une longue-vue, caché par la cheminée. »...

Les auteurs nous font également passer d'agréables heures dans le domaine de Sept-Civelles, campement d'artistes du Roussillon, truculents et sages, sur les falaises d'ocre du « Recó ». Il y a certainement de l'histoire vécue dans cette partie du livre.

Tout cela est bien. Mais où sont les catalans, nos paysans catalans avec leur acabit, dans toute la vérité de leur langage ? Il est, et les auteurs le savent bien, car Daudet s'y est employé en Provence, et d'autres ailleurs, un moyen de fixer en français les tours et les expressions du terroir. Et cela rend le style simple et vigoureux. Ainsi, nous aurions pu pénétrer davantage dans l'âme de Pierre Planes et de Nanette.

Je ferai observer enfin que M. F. Saisset et son collaborateur ne respectent pas toujours l'orthographe catalane et aussi l'orthographe espagnole. J'aurais trop beau jeu à signaler ces erreurs habituelles. Ce serait d'une critique trop lente et trop minutieuse.

Il suffira de dire qu'une orthographe catalane conforme à la tradition dénote le sens précis de notre originalité. Se contenter d'à-peu près, c'est considérer notre langue comme un patois.

Et assurément M. F. Saisset m'approuvera malgré tout, lui qui a fait lire devant le bronze de G. Violet, au rythme d'un jet d'eau voisin, une poésie souvent très souple où il louait la Tradition.

Mais pourquoi M. F. Saisset n'est-il pas conséquent avec lui-même ?

En y réfléchissant, je crois bien que c'est là l'énigmatique second crime du roman.

Octobre 1910. Joseph Pons.

❖ ❖ ❖

La Festa-Major

Nous empruntons au roman de Saisset et Dupuy-Mazuel la description de la Festa-Major. Il sera curieux de la comparer à celle de Jean Viollis, dans *Monsieur le Principal* (voir *Revue Catalane*, novembre 1909, Jean Viollis et le Roussillon).

J. P.

. . . . . .

On était au mois de septembre. Ce dimanche, dès le matin, Llazères se préparait à la *festa-major*. Toute la matinée, des ouvriers avaient paré la grand'place qui devait être le centre des évolutions de la foule endimanchée. Les baraques foraines offraient déjà aux promeneurs, dans leurs tourniquets, des sucres d'orge, des pains d'épices, des tourrons, des pommes rouges caramélisées. Un parfum de paresse et de cassonade pesait dans l'air amolli. On entendait une continuelle et monotone rumeur pareille à la houle des vagues dans les cavernes. Par instants un cri aigu de sifflet trouait ce murmure uniforme.

Les femmes allaient par groupes, se donnant le bras, étalant aux yeux des gars, avec un simple et franc sourire, la vanité de leurs robes voyantes. Elles marchaient en balançant légèrement la tête, et la blancheur ronde de l'*escofio* brodé mettait derrière elles une auréole. Elles murmuraient des airs du pays, comme pour préparer leur âme à la joie, mais dans le sourire clair de leurs yeux il y avait une nuance de mélancolie amoureuse.

En passant devant les cafés qui, regorgeant de consommateurs, envahissaient la rue avec leurs tables poisseuses, elles relevaient gaîment les plaisanteries des hommes.

Les rues s'emplissaient de plus en plus, car des voitures bondées de monde, arrêtées aux remises des hôtels, déchargeaient sans trêve leurs voyageurs, venus des villages voisins : Le Boulou, Saint-Genis-des-Fontaines, Saint-Jean-Pla-de-Cors, Céret, Le Perthus.

Des douaniers, raides dans leur tunique vert sombre, des gendarmes poitrinant sous les aiguillettes blanches, arpentaient solennellement la route et surveillaient les arrivants.

Les enfants, comme de jeunes poulains lâchés en plaine, galopaient dans les rues en piaillant. Et la vie bruissante des forêts d'alentour semblait animer, ce jour-là, cette foule villageoise.

Soudain des accords nasillards annoncèrent l'arrivée des *juglars* et, précédée d'une troupe d'enfants, la *cobla*, débouchant d'une ruelle, parut sur la place. La *prime* plaintive évoquait les montagnes baignées d'aube, qu'emplit de gémissements la cornemuse des pâtres, mais les sons badins du *flaviol* raillaient cette mélopée, que le tambourin soulignait parfois d'un roulement bref.

Il était midi. On dansa le *ball de las cuyneras* et les musiciens partirent. Le bruit quitta la place qui resta vide sous un linceul de poussière retombante, et les maisons où fumaient les viandes copieuses, s'animèrent à leur tour, riant de toutes leurs fenêtres qui laissaient fuir au dehors mille bruits de table et un crescendo assourdissant de *rialles* et de cris.

On ne perdait pas son temps en paroles inutiles devant les tables abondamment pourvues de viande de porc. Chaque paysan avait en effet nourri et engraissé, en vue de la *festa-major*, un cochon dont les chairs plantureuses étaient destinées aux vigoureux appétits de la famille. On l'avait tué en grande pompe deux jours avant la fête et c'était lui maintenant qui, sous les formes du boudin, de la saucisse, du jambon et du filet, alimentait les joyeuses tablées. Et soi-disant pour faire descendre toute cette charcuterie, on buvait au pourrou, à grandes *xirritades*, du *Banyuls* brun et du muscat de Rivesaltes. Peu à peu les vins généreux débridaient les langues ! Des apostrophes pittoresques éclataient joyeusement, d'un bout à l'autre des tables, — brèves comme des défis, sonores et rebondissantes, frappées comme de bonnes monnaies loyales dans cette langue catalane qui s'accompagne si bien des grands éclats de rire fendus jusqu'aux oreilles. Une gaîté robuste et franche, toute débordante de cordialité, secouait les poitrines, entre-choquait les verres, et montait, montait dans l'air. C'était quelque chose de brutal et de solennel à la fois, de tumultueux et de patriarcal. On s'en donnait pour toute l'année !

Cependant les femmes, plus réservées, regardaient les hommes avec des sourires entendus et pensaient aux danses prochaines où frémiraient leurs corps lascifs.

Bientôt, en effet, le nasillement mélodieux des hautbois martelé des roulements du tambourin, résonna sur la place. Une estrade en planches avait été dressée contre un mur. Les musiciens y montèrent et le *ball* commença. Les couples alertes se poursuivaient en des courses échevelées, furieuses, se poussant, se bousculant, se bourrant de coups, — enlevés par l'entraînante musique dont les sons semblaient courir et vivre... Puis, soudain, un brusque arrêt des instruments. Le haut-bois catalan, par un point d'orgue nasillard, indiquait le changement de figure et un léger repos. On se mettait en

place pour « le grand rond » ; le flaviol et le tambourin soulignaient l'arrêt, et, sous le coup de fouet de la musique alerte, le galop tournant partait. C'était bientôt un tourbillon fantastique, une trombe de poussière où l'éclat criard des *faixas* se mêlait à la douce blancheur des coiffes rondes. C'était une allégresse campagnarde et vigoureuse d'où il montait au cerveau comme une ivresse de combat.

Sous les guirlandes de buis savamment tressées et qui, du poteau médian, rayonnaient en une courbe gracieuse jusqu'aux platanes plantés aux coins de la place, — des marchandes de limonade offraient, avec des *rosquilles* espagnoles, leur boisson, sur des tables mouillées, dans des verres aux vives couleurs. Les garçons en sueur enlevaient leur veste et venaient boire avidement, en épongeant leur face rouge.

Assises sur les chaises rustiques apportées là par chaque famille, tout autour de la place, les femmes parlaient et faisaient des signes, les unes provoquant un danseur essoufflé, adossé à un arbre et prenant du repos, les autres répondant avec un sourire à l'invitation pour la prochaine valse.

Le langage des animaux en Roussillon

Nouveaux Mimologismes (1)

I. Le Moustique

Cusí ! cusí ! cusí ! (Cousin, cousin, cousin !)

II. La Poule

Prise par la cuisinière dans le poulailler, la poule crie :

Germans ! germans ! (Frères, frères !)

III. Le Coq

Som pas dormit ! (Je n'ai pas dormi !)

On dit qu'à Estagel, les coqs chantent : *Viva Aragó !*

IV. La Palombe

Qué fas aqui, cosó ? (Que fais-tu là, imbécile ?)

V. La Bergeronnette

Tot ho tinch ! tot ho tinch ! (J'ai tout, j'ai tout).

VI. La Chouette

Moriu, moriu ! (Mourez, mourez !)

(Recueillis dans le Vallespir par M. Jean Amade.)

(1) Voir *Revue Catalane* 15 février et 15 mars 1907. Nos lecteurs se rappellent qu'on nomme *mimologismes*, l'interprétation, par le peuple, du langage des animaux et sa transposition en langage humain.

Nostre pa de cada die

Pa blanc, pa negre, pa de sègol, pa de fleca,
de pessic,
llesca olorosa, mulla mofle y crosta seca,
séns tu no val més bella teca,
ni apat ric.

L'arroç, traucant els pinzellets dins la llaguna,
m'ha parlat:
« Perqué t en rius, foraster blanc, de ma fortuna,
quan cap aucell, ni de ma engruna
s'ha burlat?

« T en jautes doncs que l meu granet nodreixi pobles
a milès?
L'arroç senzill, per tu no és past de boques nobles;
amb blats, ni xeixes, no m'acobles;
no soc res.

« Més que mirar-me i als meus fidels amb mala gana,
ves arreu,
ves resseguint de cap a cap la verda plana,
i diras si, fallada grana,
valc menyspreu.

« Puix d'Occident has dut ací la ciencia mera,
compendras
que, si en est món no té tothom la part primera,
al seu mós té dret i l'espera
el pobraç. »

Tot vergonyós que m fès lliçó la veu menuda
d'un mestall,
prompte he ablanit en un somrís ma faç sorruda,

i emprès, al sol, la via ruda
plana avall.

Els sementers, més atupits que fina molsa,
primer veig,
onejadors com el llençol que l vent espolsa,
i fent, al buf de l'aura dolça,
remoreig.

Amb xip i xap, pel·grei tot xop on s'enfangaça,
a polit
el búffalo llaurant rossegua sa esquenaça,
i m segueix amb mala menaça,
son ull fit.

Ara ha deixat el conreu llis, la planadora,
com estany ;
per est planter no s necessita plantadora ;
el camp, negat de vora a vora,
pren son bany.

Un bell juntat de planter fresc dins la mà esquerra,
tothom va ;
l'altra mà arrapa quatre brins, que colga en terra,
llesta, arrapa, colga, i mai serra
l'altra mà.

Per l'aigamoll caminen a compas les colles
amb daler ;
no s veu qu'esquenes i l vaivé de les mans molles ;
entretant s'ou rialles folles,
crits de pler.

Sos calçots la nina arremanga a cim de cuixa
séns pudor ;
d'aigua tebesa ses daurades pels arruixa,
boi redreçant sos lloms qu'afluixa
el dolor.

A dalt, el sol enllarda ls caps a pics d'agulles,
xardorós ;
a baix, arriba el botaç d'aigua en les agulles,
per fè erissar les fines fulles
de l'arroç.

I tant com creix l'herbeta beneventurada,
sempre vol
aigua i més aigua, que sempre la té alterada,
amb sa abrasada fogarada,
l'ardent sol.

An eix treball posa sa força i valentía
l'Orïent ;
de cap esplet, més que d'aquest, no se refía ;
d'ell treu son pa de cada die,
pacïent.

Arroç fruitós de la maresma, i arroç selvatge
que, su ls monts,
escas, no més reguen les pluges i l'aigatge,
menjats solets o amb companatge,
sou tots bons.

De tot paisà la cara, anc groga, ens és amiga.
Deu els guard !
si tenen mans horres i roba que enfastiga,
és que ls pertoca en cada espiga
poca part.

També, oh mannà que has de saciar pobles a manta,
baldament
el Deu dels pobres, benïent ta llevor santa,
faci portar a cada planta,
d'un gra, cent !

Mars 1910. Pau Berga.

La Langue Catalane
et son utilité pédagogique

A mon vieil ami et maître
Pierre Vidal.

AVANT-PROPOS

La méthode mixte

La méthode *mixte* d'enseignement du français consiste dans l'emploi de la méthode *directe* (ou maternelle) au début des études (1) et de la méthode de *comparaison* (ou de traduction) à partir du moment où l'enfant peut aborder avec fruit l'étude de la grammaire française.

« Enseigner d'abord aux jeunes Roussillonnais à *parler* et à *écrire* le français sans tenir compte du catalan et, plus tard, à *bien parler* et à *bien écrire* le français au moyen du catalan (2) » telle est la définition que nous donnions de cette méthode dans une précédente étude où nous démontrions, en outre, que l'article 13 du Règlement des Ecoles primaires ne peut être invoqué contre le catalan si ce dernier est employé comme langue de comparaison dans une classe où les enfants ont déjà appris à parler et à écrire par la méthode directe.

La méthode *mixte* a, naturellement, contre elle ceux qui, partisans de la méthode directe, ne veulent pas entendre parler de l'introduction des idiomes locaux dans les écoles et ceux qui, partisans de la méthode de comparaison, voudraient établir cette comparaison dès le début des études, oubliant que pour comparer deux langues, il faut d'abord les connaître l'une et l'autre d'une façon suffisante.

Proposée au Conseil d'administration de l'Union Fraternelle des Instituteurs et des Institutrices des Pyrénées-Orientales par M. l'Inspecteur d'Académie de ce département, sur la demande

(1) Sylvain Davin et Louis Pastre, *Le Français usuel enseigné par les exercices de langage.*

(2) Louis Pastre, *Le Catalan à l'école.*

du bureau de la Société d'Etudes Catalanes, elle fut repoussée à l'unanimité et sans discussion, les membres du Conseil étant tous partisans de la méthode directe.

Cependant la discussion se poursuit sans relâche dans les journaux et revues régionalistes ou pédagogiques sur le point de savoir si le français doit être enseigné dans nos écoles du Midi sans le secours de l'idiome connu de l'enfant ou si, au contraire, on doit se servir de cet idiome pour établir une comparaison profitable avec le français.

Or, les circulaires ministérielles sont formelles : elles prescrivent, et avec raison, l'emploi de la méthode directe aussi bien pour l'enseignement du français que pour celui des langues étrangères.

Mais, puisque l'étude de ces dernières doit aboutir fatalement à leur comparaison avec le français dès que l'enfant les connaît assez pour s'exercer à la gymnastique intellectuelle que nécessite eur traduction, il nous semble qu'au moment d'aborder l'étude de la grammaire française, on peut, sans crainte, abandonner la méthode directe et retirer du rapprochement entre la langue nationale et l'idiome local un véritable profit.

On nous objectera peut-être que cette méthode, appliquée dans les écoles du Roussillon, aurait pour conséquence inévitable la conservation du catalan dans ce pays.

Mais faut-il s'en plaindre ? Et croit-on sérieusement que la République, *une et indivisible*, puisse être en grand danger parce que les idiomes locaux continueraient à subsister dans nos provinces ?

Nous ne pensons pas, certes, que l'idée de ce danger imaginaire ait pu préoccuper nos collègues des Pyrénées-Orientales et peser sur leur décision unanime, car le Roussillon est et reste français par le cœur, sinon par la langue. Nos voisins d'Espagne n'en ont d'ailleurs jamais douté et la tâche serait facile pour qui voudrait des preuves : Les monuments de 1793 à Banyuls et de 1870 à Perpignan ne sont-ils pas deux attestations éclatantes (à un siècle d'intervalle) du patriotisme des Catalans du Roussillon et de leur attachement inaltérable à la grande patrie française ?

Cependant si le couplet patriotique sur le « danger » n'existe pas ici, il existe ailleurs.

Nous l'avons trouvé, notamment, dans une Revue pédagogique, le *Manuel général de l'Enseignement primaire*, sous la plume d'un de ses rédacteurs les plus autorisés. Voici d'abord un premier passage de l'article :

Le patois ne recule qu'insensiblement devant le français. Il conserve à peu près intactes ses positions.

La pensée qu'on puisse et qu'on doive s'attacher aux patois, dans le but de les détruire, existe si peu que certains instituteurs ont eu l'idée de se servir, à l'école même, du patois afin de faciliter l'acquisition du français. Les élèves, disent-ils, parviendraient à connaître la langue française avec beaucoup plus d'exactitude s'ils la rapprochaient du patois dont ils possèdent pleinement le sens. Le français serait donc enseigné ainsi qu'une langue étrangère, et les élèves de l'école primaire, de même que leurs condisciples de l'enseignement secondaire, seraient exercés à l'assouplissante gymnastique de la version et du thème.

L'auteur, a, selon nous, le grave tort de glisser trop rapidement sur la première partie du résultat à obtenir par l'emploi de cette méthode : l'*enseignement du français*, et de se laisser hypnotiser par la conséquence dont nous parlions plus haut : la *conservation des idiomes locaux*.

Aussi s'élève-t-il contre une méthode dont le résultat *serait de fortifier les patois et d'accroître leur dignité*. Non seulement il conseille aux instituteurs d'éviter *tout ce qui peut valoir aux patois de la considération*, mais encore il les engage à *ne rien négliger pour les discréditer et les extirper de l'usage*.

Nous ne voulons pas accuser le *Manuel général* d'exagération ou de parti pris. Nous préférons exagérer nous-même, à notre tour, en lui opposant un autre article, récemment publié par la revue provençale *Vivo Prouvenço*, que nous nous garderons de publier tout au long, mais dont voici la quintessence : Dans cet article stupéfiant, l'auteur s'élève contre la méthode qui consiste à enseigner le français à l'aide du provençal. Il ne peut pas admettre que le provençal puisse *servir d'auxiliaire*, c'est-à-dire de *seconde langue*, de langue de comparaison. Il paraît, d'après lui, que la dignité de la langue de Mistral subirait une grave atteinte du fait de sa comparaison avec la langue de Voltaire. Se proposer pour *but* l'enseignement du français et se servir conme *moyen* du provençal, cela constituerait une depréciation de cette der-

nière langue, une atteinte à sa *dignité*, presque un crime de lèse-petite patrie !...

En présence de ces deux opinions diamétralement opposées on ne peut s'empêcher de sourire. Selon la première, la langue d'oc gagnerait en dignité si on l'introduisait dans les écoles ; selon la deuxième, elle perdrait, au contraire, sa dignité à servir d'auxiliaire.

Ces affirmations en sens contraire et basées sur une dignité qui n'a absolument rien à faire ici, paraîtront tout simplement surprenantes aux yeux de ceux que n'aveuglent pas la passion et le parti pris systématique. Nous n'y attacherons pas d'importance. Mais nous protestons énergiquement contre ce cri de guerre du *Manuel général : « Déclarer aux patois une guerre d'extermination serait faire œuvre démocratique... Ce serait aussi faire œuvre nationale »*, dit en terminant l'auteur de l'article. Nous avouons franchement que nous ne comprenons pas ce que peut bien être cette œuvre *démocratique* et *nationale* qui consiste à *exterminer* des idiomes parlés par plus de 10.000.000 de Méridionaux. Ce bon peuple méridional, toujours prêt à se sacrifier pour défendre *l'intégrité nationale* et les *principes démocratiques* n'a-t-il pas droit à plus d'égards ?

On croirait vraiment entendre le conventionnel Barrère proclamer sa haine pour ces dialectes maudits où il prétendait reconnaître les débris de la féodalité.

Nous devons constater cependant, que, quoique ennemie acharnée des patois et centralisatrice à outrance, la 1re République admettait l'emploi de l'idiome du « pays » comme moyen auxiliaire d'enseignement de la langue française (voir Décret relatif à la constitution des écoles primaires, 27 brumaire an III — 17 novembre 1794).

Constatons également que la 3e République entre résolument dans la voie de la décentralisation, sans doute parce qu'il n'y a plus à craindre pour l'unité du territoire, et que les hommes au pouvoir ne professent plus pour les patois la haine à notre avis inconcevable des Conventionnels. Le Président de la République lui-même dédaigne-t-il de s'exprimer en gascon dans certaines réceptions quasi-officielles d'artistes de « son pays » ?

Balaguer avait bien raison de répondre à ceux qui doutaient

de la vitalité de la langue d'oc : *Morta, dihuen qu'es, més jo la crech viva.*

Elle vit, en effet, puisqu'elle retentit même dans le palais du premier magistrat de la République.

Que ceux qui pensent qu'il faut faire la guerre à ces patois « d'où nous vient tout le mal » ne se fassent pas d'illusions. Les riches et harmonieux vocables de notre vieille et sonore langue d'oc résonneront longtemps encore dans l'Occitanie, car le peuple saura les défendre contre ceux qui veulent les sacrifier.

« Loin de les sacrifier, ces patois, dit avec raison M. Michel Bréal, à la chère et grande langue de France, qu'on les laisse vivre auprès d'elle, comme des bruyères aux fleurs roses autour d'un robuste chêne, et qu'on s'en serve pour mieux faire connaître et aimer le français. »

« La destruction des idiomes locaux, disent MM. de Tourtoulou et Bringuier, et leur remplacement par la langue officielle est un de ces préjugés qui dominent encore beaucoup trop dans les écoles primaires. On voit qu'il est des localités où ce résultat peut être obtenu d'une manière plus ou moins imparfaite ; mais le défaut d'imagination, d'originalité, d'initiative de ces populations n'est pas sans relation avec le défaut d'une vraie langue maternelle, dans l'acception la plus exacte et la plus intime de ce mot. Ce n'est pas sans un sentiment pénible que nous avons vu ces villages privés de coutumes caractérisées, de poésies populaires, de chansons locales, de tout ce qui donne tant de charme et de fraîcheur à la vie du peuple des campagnes. Quant aux pays de pure langue d'oc, le temps seul pourra détruire ou transformer leur langage ; la proscription administrative dont on a essayé aboutirait tout au plus à substituer un jargon sec et informe à une langue riche, souple, imagée, parfaitement adaptée à l'esprit et aux besoins de ceux qui la parlent (1). »

Nous disions plus haut que la méthode mixte était à la fois attaquée par les partisans de la méthode directe et par les partisans de la méthode de comparaison. Nous devons reconnaître cependant que les critiques de ces derniers sont moins vives ; et cela s'explique car si la méthode mixte ne leur donne pas entiè-

(1) De Tourtoulon et Bringuier, *Etude sur la limite linguistique de la langue d'oc et de la langue d'oïl.*

rement satisfaction dès le début, elle leur donne au moins la certitude que les parlers locaux seront utilisés plus tard.

C'est ainsi que M. Aurouze, docteur ès lettres, auteur du *Prouvençau à l'escolo*, après avoir écrit dans son excellent livre *Pédagogie régionaliste*, que la « méthode la plus simple, la plus naturelle, la plus vivante serait le procédé maternel » mais que « songer à la mettre en pratique ne saurait être qu'une adorable chimère » nous écrit pour nous dire que la méthode préconisée par nous « est de nature à mettre tout le monde d'accord ». C'est ensuite M. Sarrieu, professeur de philosophie au lycée d'Auch, auteur d'une remarquable étude sur l'*Utilité pédagogique du gascon*, qui, après avoir quelque peu douté de l'efficacité de la méthode directe dans la revue gasconne *Era bouts dera mountanho*, reconnaît avec nous « qu'il faut se servir de la méthode directe dès le début » et déclare « qu'une nuance seulement nous sépare ».

C'est enfin notre ami, le Dr Alcoverro, directeur du *Bulletí d'Escoles*, revue pédagogique catalane de Barcelone, qui, dans un long article de cette revue, étudie la méthode mixte et déclare qu'elle ne lui semble pas constituer une hérésie :

A les altures qu'ha arribat el moviment catalanista entre nosaltres, l'opinió d'en Pastre pot trobar qui no la comparteixi ; peró no pot ja semblar herètica. Al cap y à la fi, nosaltres defensem que l'ensenyança ha d'esser catalana, no pera obtenir resultats mès ó menys immediats en una ensenyança determinada, sinó integralment ; aixó es, que l'ensenyança de totes les ciencies y arts ha de donarse en catalá pera esser profitosa. La questió del mètode a seguir pera l'ensenyança d'un idioma, res té que veure ab aquesta.

Altrament, en Pastre no planteja la questió en el terreny que la plantejem nosaltres ; y fóra en va que s'ho proposés, à França, perque les disposicions tiràniques d'una administració mès centralista encara que la nostra li'n privarien.

Comme on le voit l'hostilité ne vient réellement que du côté des « francimands irréductibles » qui se figurent que tout est perdu si les idiomes locaux franchissent le seuil de l'école et que l'*unité nationale* est véritablement compromise si les Français de Bretagne ou de Lorraine ne ressemblent pas exactement aux Français du Béarn ou du Roussillon.

Leur plus grand désir serait, sans doute, de fondre en une seule les diverses races d'hommes qui peuplent la France ; et

pour arriver à la réalisation de cet idéal, ils ne parlent de rien moins que de supprimer, ce qui est, par dessus tout, la caractéristique de la race : les parlers locaux.

Ces farouches niveleurs qui prétendent être plus patriotes que quiconque, parce qu'ils sacrifient la petite patrie à la grande, n'arriveront pas à nous convaincre et nous persistons à croire à l'utilité pédagogique des idiomes locaux.

Nous nous adresserons donc aux jeunes Roussillonnais sachant parler français et nous leur rappellerons la langue maternelle, non seulement pour leur montrer tout le bénéfice qu'ils peuvent en retirer pour la connaissance plus approfondie de notre chère langue française, mais encore pour leur enseigner les règles de cette langue catalane qu'ils ne parlent pas correctement ; de sorte qu'il y aura double profit pour eux.

(A suivre) Louis Pastre.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes

Botanique catalane pratique.

La librairie catalane de J. Comet vient d'éditer un ouvrage de M. L. Conill, instituteur à Sournia : *Botanique catalane pratique*. C'est une œuvre de vulgarisation scientifique ; la méthode consiste à citer des noms catalans de plantes usités dans les Pyrénées-Orientales pour arriver, souvent par des explications étymologiques, aux noms scientifiques latins et français. Des renseignements concernant les régions où les plantes croissent et les propriétés agricoles, médicinales et industrielles des dites plantes rendent très intéressante la lecture de cet ouvrage de 381 pages. Il fallait pour accomplir cette œuvre un pur catalan et un botaniste de valeur comme l'est M. Conill ; nous le félicitons et nous souhaitons que ses compatriotes fassent le meilleur accueil à sa *Botanique catalane pratique*. Pour recevoir l'ouvrage s'adresser à la librairie Comet, rue Saint-Dominique ; prix : 4 fr., par la poste : 4 fr. 25.

El monasterio de San-Pedro-de-Casseras.

Una obra nova de Don Francisco Monsalvatje, tenim de senyalar : es la monografia del monastir de Sant Pere de Casseras, del bisbat de Vich.

Hi ha, aqui, un devassall de noticies historicas, de lo més interessantes, y de quines citarem :

Una relació del arquitecte, senyor Pericas, que es una pagina de vera literatura catalana ;

« Se conserva també, en son lloch propi, la pica d'aygua beneyta, d'istil romanich. Presenta la particularitat de que en sa construcció varen aprofitarse la base, el canó, y capitell d'una columna d'epoca anterior. El capitell va tenir naturalment de buidar-se en sa part superior pera donar lloch al diposit d'aygua ;

« Los monjos de san Pere de Casseras reberen la carta-enciclica dels monjos de Santa-Maria de Ripoll y de Sant-Miquel-de-Cuxá, noticiant la mort de llur abad, lo gran bisbe Olivá, lo dia 30 d'octubre de 1046 ;

« Un prior de San-Pere, fou En Jaume Rich del 1508 al 1534, en quin any fou nomenat bisbe d'Elne ; murió en Perpiñan à 9 de octubre del año 1535, siendo sepultado en la iglesia catedral de Elna » ;

La reproducció del acte de consecració del monastir, l'any 1006.

San Pere de Casseras pertenia al ordre de Cluny ; y 'ls PP. visitants del ordre, vingueren à San Pere, pe' ls anys 1277, 1310, 1392 y 1460, segons los actes de visita reproduhits en la part de « Documents ».

Ja se veu quin bon traball ha fet l'incansable historiador En Francisco Monsalvatje, à qui enviem las felicitations y bones amistats dels catalans del Rosselló. J. D.

Se veu qu'à San-Pere, un capitell servia d'aygua-senyader ; hont van a parar altres capitells ? Pels horts del barri de la gare, à Perpinyá, dos n'hi ha, à l'escala forana de las cases ; y al meu carrer, al devant de la meua finestra n'hi ha un, quitllat y tot regirat, à n' un corn de teulada.

Les fêtes de Béziers.

Les fêtes artistiques qui ont eu lieu à Béziers les 21 et 23 août, ont dépassé celles des années précédentes. Rien n'a été négligé pour l'interprétation d'*Héliogabale*, dont le jeune maître Déodat de Séverac a écrit la partition. Ce compositeur distingué est une figure connue des Cérétans ; il avait élu domicile dans un coin discret de notre petite cité, et c'est sous notre ciel qu'il est venu puiser ses inspirations. C'est à Céret aussi qu'il a eu l'occasion d'entendre la musique des Coblas, dont l'originalité l'a frappé. Les instruments catalans l'ont vivement intéressé et il a pensé qu'il serait possible d'en tirer parti pour produire certains effets. C'est ainsi qu'il a écrit spécialement

pour « primes et ténors » quelques motifs originaux qui ont trouvé place dans *Héliogabale*, dans la scène de l'Orgie romaine, au troisième acte. Ces instruments ont été encore utilisés par le jeune maître dans la danse d'une phénicienne, au ballet. Les ténors et primes ont été accompagnés par un orchestre de 400 musiciens recrutés parmi les meilleurs des Conservatoires de Paris et de province.

Disons, pour rendre hommage au talent reconnu de nos artistes cérétans, que M. Déodat a confié cette exécution délicate à M. Albert Manyach, de la cobla Mattes, et aux fils Cortie. *(Le Courrier de Céret)*

A la felibrenca de Sènt-Cla.

Lou bèu dijòus 7 de juliet (7 ! lou noumbre sacrat das felibres !) lous bous coumpans de la « Felibrenca » se soun acampats en *baraqueta*, couma lou fan chaca estieu, per festejà la reüssida de soun *Armanac Cetori* 14e (dous cops 7 !) e alesti l'espelida d'aquel de l'an-que-ven. Es en fàcia la mar, sus la terrasso de la *Villa Frèderic* que 28 bons camaradas (quatre cops 7 !) tenguèroun sa sesilha.

E la sesilha seguèt longa.

De sèt ouras dau mati jusqu'à las ounze, arribada das coumpagnous, un per un ou de dous en dous... e lou rèsta en foula.

A ounze ouros, apetutiu frairenau jouta lous pins que lou vent fai brandi e que cantoun sa cansou tan armouniousa.

E sus lou prumiè pic de mièjour, zou ! à taula, qu'es lou moumen soulenne de la granda ceremounié.

Vengut lou temps das brindes, es lou « cap-mèstre » *Soulet* que, naturèlamen, se mata lou prumiè. Bèu à la *Felibrenca*, à l'*Armanac*, as amics nouvèls amai as vièls, as qu'an pas pougut veni, as que vendran pas pus, pecaïre ! e souvèta bonança à tout lou Felibrige. E despeis el, parlan *R. Gracia, Galibert, Chassary, Dufour, Gevaudan, Teissier, Petit, Vabre, Sicard, Dagan, Marniès Clot, Thèrond.*

Mès, vengue l'oura de las cansous. Couma de juste, se coumença per la *Coupa Santo* que Theround n'en canta lous couplets. E disoun las sieunas : *Delmas, Coste. Gévaudan, Luguet, Gulac, Petit, Brouillounet L., Thèround, Raph. Gracia, Guirauden.*

E talamen se cantèt e se beguèt que lou tems passèt sens que degus s'en avisèsse. De manièra que chacun gagnèt pas soun oustau davans que sounèsse sèt ouras. *Un que i èra.*

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

N° 47 15 Novembre 1910.

Les Manuscrits non insérés ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

El poble quiet

Ja la perdiu descansa y no hi há cap brugit
fora del batre á l'era hont s'envola la palla.
En la serra vehina com un punt d'or devalla
una burra cargada de garbes, apulit...

En son enlayrement el poble es adormit.
En els carrers d'estables no s'ouhen les esquelles .
les cabres y les vaques son cap á les planelles,
y tornarán balleu á l'entrar de la nit.

Sus del pedriç d'un pati veig dones assentades ;
parlarán de llur feyna, de les bones segades,
amb una joveneta que té un mocadoret.

Ella mira y somriu. Son blau mirar m'agrada.
Es l'idili que passa. Y espera el poble quiet,
del segle en la rossor la gran nit estelada.

Joseph Pons.

Prats-Balaguer, 1910.

Novembre de 1910

1	Dimars	TOTS LOS SANTS (Festa de)	
2	Dimecres	Dia dels MORTS.	*Vents.*
3	Dijous	Los Martirs de Saragossa.	
4	Divendres	Sant Carles Borromeu.	
5	Dissapte	Sant Zacaries y santa Isabel, pares de sant Joan-Baptista.	
6	DIUMENGE	Sant Sever, bisbe de Barcelona.	
7	Dilluns	Sant Florenci y santa Carina.	
8	Dimars	Los quatre germans, SS. Sever, Severiá, Carpoforo y Victorino.	
9	Dimecres	Sant Teodoro.	
10	Dijous	Sant Andreu Aveli.	*Plujes.*
11	Divendres	Sant Marti. Festa à SANT-MARTI-DE-CANIGO.	
12	Dissapte	Sant Diego de Alcalà.	
13	DIUMENGE	Sant Estanislau de Koska.	
14	Dilluns	Sant Rufo, primer bisbe de Tortosa.	
15	Dimars	Sant Eugeni.	
16	Dimecres	Sant Elpidi.	*Eclipse total de lluna.*
17	Dijous	Sant Gregori.	
18	Divendres	Sant Maximo.	*Millora lo temps.*
19	Dissapte	Santa Isabel, reyna de Hungria, viuda.	
20	DIUMENGE	Sant Felix de Valois.	
21	Dilluns	La Presentació de N. Senyora en lo temple.	
22	Dimars	Santa Cecilia, verge, patrona dels músichs.	
23	Dimecres	Sant Climent.	*Fredors.*
24	Dijous	Sant Joan de la Creu.	
25	Divendres	Sant Mercuri, soldat, y santa Catarina, verge.	
26	Dissapte	Los Desposoris de Nostre Senyora.	
27	DIUMENGE	Sants Facundo y Primitiu.	
28	Dilluns	Sant Rufo y sa familia.	
29	Dimars	Sant Sadurni.	
30	Dimecres	Sant Andreu, apóstol.	

L'Œuvre d'Oun Tal

(SUITE)

Albert Saisset poète et linguiste

Notre homme commence à rôder par les rues de la ville. Il débute par un bain économique devant la fontaine du Pallol, bain qui n'altère d'ailleurs pas sa belle humeur ; il est du vieux temps, il lui faut beaucoup d'aventures pour troubler sa sérénité ; cela viendra. Le voici nez à nez avec son vieil ami Guic,

un esquilat, aquei, aneu ! un home fi,

(Il va la lui prouver, sa finesse, en lui soutirant un repas.)
Le dialogue qui s'engage est étourdissant :

— I 'xó, company — me diu — i que fas a percí ?
— I caram, són vingut per espiar la fira.
— Troç de maimó que me fas dire,
aqui t'estas per l'espià ?
Anem, vine ambe jo, me fa.
I no n anem tots dos ; mé tot d'un cop me mira
i me diu : « Sabes, mon amic,
que per esse un pagès, tenes pas gaire xic !
Mî qu'ets tot mal girbit ; me ten cal fer reprotxes.
Quin és lo çabater pegot
que t'ha fet aqueixes galotxes ?
Digas mé quin esgarra-potxes
t'ha fet aquei gilet qu'hom diria un pellot ?
Avui de gastar és lo dia ;
jo, si eri de tu, tot m'ho cambiaria.
— I bé, 'xó rai, li dic, anem !
Ja que sem per gastar, gastem !

Le voyez-vous venir, le tentateur ? Comme il le connaît bien, son ami de la campagne, le pagès aisé et fier de sa galette ! Quand il lui aura fait faire peau neuve, il pourra l'emmener dans le monde,... à l'auberge d'abord. Ce paysan sortant du magasin de confections mériterait un pinceau de peintre ; il fait pendant à l'un des héros du fameux monologue *En Perote, en Japote i jo,*

affublé d'un chapeau *en forme de gerri*. Saisset force la note pour exciter le rire :

Tothom, en me vegent aixís,
se deia : « Aquest vén de París. »

Mais passons aux affaires sérieuses :

— Ara, me diu en Guic, quan sem prop de la Llotja,
si vos, non irem a dinar.
— Sí — li dic — l'ideia és pas totxa ;
anem, cuitím-nos d'hi anar !

Savourez la façon curieuse dont le poète décrit l'enchevêtrement de ruelles qu'il faut suivre pour arriver au restaurant. J'ai cité plus haut le menu ébourriffant de ce festin. Le pagès a hâte d'arriver à la foire pour faire ses petites emplettes. Ici, Saisset est plus que jamais à son affaire ; en avant le vacarme, la cohue, le cahos ! Et ce diable de cochon qui tire au renard ! Le poète le flanque d'une épithète homérique, une vraie trouvaille :

Per una pota de derrera,
al moïen d'una corda l tenia estacat,
mé, quan tiravi d'un costat,
'queixa bestia *botifarrera*
se gitava de l'altre, ambe crits i panxecs,
ambe pernades i raunyecs.
Tot d'un cop, fica un bot, dels meus dits se deslliura,
i, corda rocegant, s'enfui a pel camí...
Torni agafà l porc, mé sempre s'arrestava,
quan veia un tronxo l'enxumava,
dins del fanc me se bolodava,
enfí me donava un torment
a me fer venir innocent.

Quand je vous disais que Saisset a une affection particulière pour le compagnon de saint Antoine. Cette bonne chair-à-saucisses n'inspire aucune pitié et ne prête qu'à rire, tant il est vrai que le rire est toujours un peu méchant !

Ces détails sont triviaux, sans doute ; parfaitement ; et Saisset a raison : foin des détails nobles, du style noble, et des perruques Louis XIV ! Place à la superbe, à la radieuse, à la vivante trivialité ! N'est pas littérairement trivial qui veut ; pensons encore à François Coppée !...

Et nous voici aux Platanes. Les traits du maître vont encore abonder :

Van veure su la porta una bela ecüiera,
vestida de vellut, amb un barret muntat
qu'hom s'hi 'stava boca-badat.

Chevaux de bois, ménagerie, géant, phoque et géante, somnambule extra-lucide, sauvage de... Millas ; enfin le clou : les lutteurs ! Sont-ils bien campés, avec leurs bras en gigots, leur bedon, leur voix rauque et le gant que le protagoniste relève avec tant de fierté. On va voir un Hercule de tout près, cette fois :

... és negre com un Moro,
i sota del seu coll de toro
s'entrevessen pels seus cabells
venes grosses com de budells ;
és pas un home, és una torre.

Le corps-à-corps est tout entier à citer :

Nos escupim pels dits, nols he fretem de sorra ;
marxant cap acatat, tots dos nos espiem,
girem, reculem, avancem,
i tot d'un cop nos agafem.
Jo l serri tant com puc ; com són viu i qu'estimi
a non pas ho fer llarc, de tots costats m'escrimi,
mé malgrat tot l'esforç que faig,
ell se mou pas més que l roc de Bugaraig.
Mi ci qu'ell al seu torn començа
de m'espremir, i durt ! i me senti quitxat
com la vinaça dins la prensa ;
ne puc pas pus, són eixancat.
Sota l seu braç pelut, panxegant, me tibavi
i en jo matei me pensavi :
« Pau, quin mal trevall t'ets cercat !
En fi, en un moment que més que mai m'apreta,
sapiguent pas més com m'ho fer,
tot d'un cop li fai la traveta
i lo nostre home al sol cau com un puruner.

Oh ! le beau vers, sans césure, immense comme la chute du monstre !

Ce n'est pas tout ; la suite devient une épopée ; le rythme prend une allure fantastique :

Es allabons quina mazega !
s'aixeca, foll i renegant
com un pagan ;
de tots costats s'aborda i pega ;
hom diria un bou matador
quan s'enfui de l'escorxador.
Es una rabia infernala ;
si m'agafa, men fai la pell.
Los uns prenen partit per jo, d'altros per ell ;
i la batuça vén allabons ginerala.

Qu'on ne nous parle plus de patois, de termes populaires, de comique grossier. Le grand poète est là ; aveugle, qui ne sait pas l'y voir ! Pour moi, je lis, je relis, je lis encore, toujours en critique, fuyant l'obsession de l'enthousiasme ; et je ne puis qu'admirer ; c'est de la poésie de premier ordre. J'ai cité plus haut la bagarre qui se déchaîne dans ce public exalté de Catalans. Comment notre héros s'en tire, c'est miracle ; il y laisse d'ailleurs toutes ses plumes, son superbe habit neuf, son parapluie, son chapeau et même... l'honneur.

J'avoue qu'on s'attendait à ce que cet acte cloturât la comédie et le drame ; le poète a mené le rire et l'émotion à leur apogée ; qu'ajoutera-t-il ? Il continue pourtant. Serait-ce qu'il voudrait faire oublier cet humiliant détail de la *traveta* ? Il aime tant son paysan, que je le croirais volontiers. Ce croc-en-jambe est pardonnable, après tout ; qui se serait douté qu'un méchant lutteur forain allait écrabouiller un enfant du Riberal ? Il y a eu tromperie sur la marchandise ; puisque tout est truqué dans cette exhibition des Platanes, pourquoi aussi ce gros mastodonte n'était-il pas en graisse et en beurre ? Saisset a raison : son homme doit remplir un rôle de victime, c'est entendu, mais il ne remportera que notre pitié. Et, en fin de compte, le voici devant la voiture du charlatan.

Encore des tableaux ; la musique de *truca l'embot* :

tots drets al cim, quatre musics,
sonant de quant en quant, i sense cap mesura,
fam rataplams, boms, cuacs i cuics ;

l'attelage mirifique, le costume de l'opérateur, la badauderie du public, des détails précis :

La gent tot a l'entorn arrestats sel badaven.

. . . . . .
ell, tot replegant sous, contava sos viatges ;

le boniment irrésistible qui décide les deux amis :

Dic an en Guic : « Vos qu'hi muntem ?
— Ja que costa pas ré — me diu — si, si, anem ! »

enfin la fuite des patients, fuite échevelée, furieuse, désespérée, loin de cette ville de malheur. Et le monologue s'achève sur une morale pratique, à l'usage des braves gens de la campagne.

On a pu apprécier la valeur du poète ; il est parent direct du maître-conteur, La Fontaine : même aisance, même richesse de rythme, même exactitude. Pourtant il y a, entr'eux, deux différences essentielles : Le Bonhomme garde toujours son sérieux et s'attendrit souvent, sans vaines phrases d'ailleurs. Saisset n'est jamais sérieux, ni attendri jusqu'au bout, à moins que le sujet ne l'exige absolument (et les morceaux de ce genre sont loin d'être, chez lui, les meilleurs). Pourquoi cette infériorité ? Saisset était surtout comique ; mais il avait beaucoup de cœur ; pourquoi, réussissant si bien dans le premier genre, échouait-il, ou à peu près, quand il prenait le ton sentimental ? La raison en est, pour moi et bien franchement, cette fois) dans l'outil dont il se servait, outil sinon imparfait, du moins inapte à ce genre de travail. Le patois roussillonnais, langue uniquement populaire, populacière même, ne peut convenir dans les notes sérieuses ou tendres. Malgré sa profession de foi dans la préface de sa grammaire, Saisset a osé aborder les sujets de sentiment dont il ne se défiait pas au même titre que d'un sujet abstrait. A mon avis, il n'y apporte plus son art souverain ; il est gêné ; et, chose curieuse quoique rationnelle, il n'y devient supérieur que lorsqu'il peut pousser le sentiment à la caricature : Voyez *Lo gall de sant Joan* et *La font del gat*. Le bon cœur du poète ne l'empêche pas de faire une description drôle des infirmités du coq, description close par un calembour, et de citer le proverbe bizarre :

Avui corrim,
demà pudim.

Cependant, convenons qu'il y a des accents vraiment émus dans ce dernier monologue, quand l'auteur se remémore son jeune âge et ses compagnons de jeu :

Me sembla dels he veure encara aqueixos prats
. . . . . (voir plus haut)
i aquei que t'haurà vista, al bon temps qu'era jove,
quan venia a perquí riure ambe calque jove,
a fer la briva amb els companys,
te tornant trepar la meteixa,
a pel seu cor sentirà neixe
com un ressol dels seus vint anys.

Cela fait rêver ; mais cela n'entre pas bien profondément dans l'âme. Grand comique et grand lyrique à la fois, ce serait trop pour un seul homme. Voulez-vous un lyrique roussillonnais ? Ah ! il la tient sa corde, celui-là, et elle vibre, elle vibre ; le chant vous empoigne lentement, jusqu'à vous faire monter les larmes aux yeux. C'est de Talrich que je parle. Ils ne sont pas du même lit, avec Saisset, quoique frères, mais ils peuvent se donner la main ; ce sont nos deux grands poètes. Le réveil du Catalanisme en Espagne a eu l'ode d'Aribau ; nous avons les strophes immortelles de *Recorts del Rosselló,* depuis l'apostrophe :

Salut cordial, monts de l'Albera

jusqu'à la mélancolique rêverie :

Lo lladoner del meu vilatge...
. . . . . .
Al murmur de tes rieres,...

depuis ce cri de regret :

I jo podré reveure les tant boniques cales...

jusqu'à la confidence poignante :

Vallespir !
dols sospir !...

Barcelone a eu Francesch Soler et Emile Vilanova ; nous avons Albert Saisset. Sans doute le grand romancier n'a pas encore surgi parmi nous, pour faire pendant aux Victor Catalá, aux Ruyra ; ni le dramaturge, à côté de Guimerà. Cela pourra venir ; mais la langue du Roussillon le permettra-t-elle ?...

Encore une fois, Saisset, tout en admirant la campagne, manque de mots pour la peindre. Vous me direz qu'il y a de bons passages par-ci par-là :

Lo sol, com un crivell rodon,
entre las bromes se llevava,
i, sus del nostre cap, sant Cristau nos mostrava
los penyes de verdet que formen lo seu front.
. . . . . .
Mi 'ci que tot d'un cop, al retorn d'una penya,
cap al cim del coll de l'Ullat,
veiem als nostres peus a verdejar un prat,
un prat bonic, bonic, d'herba fina i rasada ;
al mig raja una font d'aiga clara, gelada,
qu'ix de dessota un roc, amb un alegra bruig,
dins d'un baci ressalta i cap a vai s'enfuig.

C'est gentil, frais, coquet, mais cela ne frappe pas comme description. Je préfère les tirades où la nature s'anime de la présence de gens du peuple ; Saisset reprend pied :

Per la sant Joan, quan la gent
s'en tornen, carregats de flors i de verdura,
de culler la bona ventura,
passaven a perquì davant,
s'arrollaven suls prats que són a tota vora,
i, tot bevent i tot menjant,
tot cantant i se bolodant,
aquí s'estavan fins altra hora.

La supériorité du lyrique roussillonnais sur le comique dans les descriptions de la nature va apparaître dans un exemple. Voici le même effet de pluie ; Saisset d'abord :

Mé no, mireu, mireu ; la broma ven més moixa,
la pluja més a polit cau,
un petit corn del cel s'aclareix i vén blau :
l'arquet de sant Marti parei ; la tramontana
s'aixeca i curt sus de la Plana,
ambe xiuletades bufant
i les bromes escampillant,
com un cop d'escombra gegant.
Anem ! Per aquet cop ja l'haurem escapada,
la pluja ara és ben acabada,
i, fent mirallejar la neu del Canigó
lluei lo sol tant bel del nostre Rosselló.

Maintenant Talrich ; écoutez tinter les goutelettes :

Qué veig ? Mirau
lo que s'escau :
una plugeta

baixa, alegreta ;
lo sol hi riu.
¡ Qué guapa cosa
un cristall viu
tintat de rosa !)
Més lo zenit
s'es aclarit ;
de la rufaca
l'ira s'aplaca :
sos nuvols blancs que l sol ja fon,
lleugers sen van... qui sab ahont !
. . . . . .
La tramontana xiuladora,
també s pot dir escombradora,
de repent bufa... alguns xiulets,
tres cops d'escombra... els cels son nets.

Rendons pourtant pleine justice au poète *rural :* il est hors de pair quand il chante sa belle campagne paysanne, non point celle des peintures de salon, mais celle que comprit le divin Millet, la campagne superbement imposante en sa rudesse bourrue. Je finirai cette première partie de mon étude par un chant qui est pour moi, une des rares bonnes choses d'une œuvre médiocre *Vinyes i dones*. C'est l'hymne de bonheur du paysan de la terre. Saisset, croyez-moi, ne plaisante plus ; les vers sont encore pleins de mots triviaux, mais quelle grandeur souveraine, quelle simplicité majestueuse de rythme !

Quin pler de s'espiar pel maig
lo bou valent i que mai flaca.
sota l sol que cau a grand raig
amb el boher seguir la llaca !
Quin pler de veure pels mallols
blanqueta i picapulla neixe,
i ls grans que la saó engreixa
venir muselluts i verols !

Quin pler de correr pel vinyé
de bon matí, quan l'aucell canta,
quan sota l nostre cel serè,
tot vos alegra i vos encanta !
Quin pler de veure, a la tardô,
samals de rims corrontomades,
i dels gemecs de les prensades,
rajar lo ví del Rosselló !

C'est du Pierre Dupont le meilleur. Et, comme il convenait, Saisset, toujours féru de musique, et inspiré cette fois jusqu'au bout, a trouvé pour ces strophes une musique large et calme, absolument adéquate.

(A suivre.) Paul Bergue.

Pages Choisies

Nous donnons aujourd'hui un extrait des œuvres d'un écrivain catalan qui nous est particulièrement cher : Joseph M. Valls y Vicens. Né à Barcelone en 1855, il fit d'abord ses études de droit, mais ne tarda pas à se consacrer aux affaires de banque. Il occupa la présidence de la *Lliga de Catalunya*, qui n'existe plus aujourd'hui. Devenu vice-président de la Chambre de Commerce de Barcelone, il y introduisit la modification de la langue, c'est-à-dire que, depuis lors, on s'y servit du catalan au lieu du castillan. Il fut un des principaux promoteurs du mouvement qui aboutit à la fondation des écoles catalanes. Tandis qu'il occupait la vice-présidence de la Chambre de Commerce, il fut élu conseiller municipal. Il l'était encore quand il mourut, en 1907.

Dès sa jeunesse, il s'était montré enthousiaste pour les lettres catalanes. Il avait alors publié un très grand nombre de poésies et d'articles qui parurent pour la plupart dans la *Renaixensa* et d'autres revues catalanes de ce temps-là. Il adopta plus tard un pseudonyme et composa des œuvres de plus longue haleine. Les principales sont : *Mas memorias* (cartas à un amich), roman ; *Articles critichs sobre algunas de las costums catalanas ; L'Exemple*, roman ; *Guideta*, roman de mœurs ; *Lo Segador (1892)*, roman rustique qu'on peut considérer comme son chef-d'œuvre non seulement pour la délicatesse et la beauté des sentiments, mais encore pour la richesse et le coloris du style ; *Recorts y llágrimes*, petit recueil de poésies intimes ; *Maria de Montpeller*, drame en quatre actes et en vers ; *La vida moderna*, drame en trois actes et en prose ; enfin *Lleuger estudi sobre la educació dels fills*. Il existe

encore de lui un drame inédit *Vent de grop*, qu'li termina peu de temps avant sa mort.

Nous choisissons dans l'ensemble de son œuvre une belle page sur les chansons populaires.

Las Cansons populars [1]

... Nostre poble, dotat d'una tendresa gran y d'un fons de sensibilitat no gayre usual, té, com pochs altres, una verdadera riquesa, un inagotable (2) tresor de cansons populars lasquals rehuneixen à una varietat qu'enamora y admira una frescor sols comparable á la de las xamosas (3) flors de nostres boscos. Filarmónich per naturalesa, poètich per instint y amant de l'art per inclinació y educació, ha anat conservant á través dels segles aqueix conjunt d'inapreciables armonías qu'expressan tots sos sentiments... Casi s'pot dir que té una ó mes cansons per cada una de las diversas manifestacions de la seva vida, essentne moltas d'ellas de cap de brot, ó, en d'altres térmens, veritables joyas de la música catalana.

... No s' compren qu'un poble no cante, com no s' compren un home sense cor ó sense sensibilitat, ja que lo cant es l'expressió cadenciosa de la exhuberancia del sentiment : per aixó casi pot afirmarse que la sensibilitat d'un poble qualsevol se gradúa per la bellesa y esquisitat de ses cansons, quin major ò menor nombre correspón també à la major ó menor diversitat de maneras de percebre l' sentiment, poguentse igualment assegurar que l' poble qu' es rich en música popular, ho es aixís mateix en poesía, puig son aquesta y aquella dos germanas bessonas, bonicoyas y fresquívolas, que may se separan ni ferho podrían sense l'una ó l'altra morirse d'anyorament.

Y l' nostre poble, per fortuna, no ha de témer ni ha d'envejar als demés pobles en aquest punt y tant : per aixó no es, com ho demostran sas cansons, en mitj de sos defectes un poble sense cor ; ans al contrari, se veu en ell un fons de sensibilitat, de cultura y de tendresa extraordinarias, elements dels quals pot tréurers' gran profit pera lograr sa regeneració...

Canti l' nostre poble ! que propi es lo cantar dels pobles que, com ell, tenen cor ; peró canti lo qu'es seu ; canti sas prohesas y sas lluytas, sas penas y sas glorias, sas costums y sas llegendas, sos amors y sos ódis, sa fé y sos duptes, son cel y sos paysatjes, nó lo dels altres ni ab lo llenguatje d'ells, sinó ab lo seu propi, si no vol tornarse estúpit ó leró, ó convertirse en cotorra (4) dels demès pobles !

Joseph M. Valls y Vicens.

(1) *Articles críticbs sobre algunas de las costums catalanas*, p. 23.
(2) Inépuisable. — (3) Gracieuses. — (4) Perruche.

MALA NIT

Lo meu amich Perals, distingit pintor paysagista catalá, havia vingut à passar uns quants dias en la meva masia, entre 'ls ultims d'agost y 'ls primers de setembre de 1887. Artiste enamorat de la naturalesa, assedegat de color, amador de llum, recorria valls y montanyas de las nostres comarcas fronterissas que's desenrotllan desde 'ls banys de la Presta fins lo sanctuari de Nuria. Capficat en son atractiu treball no s'avisave gayre bé may de la fugida del temps. Molt soviny endressave sa paleta y axugave sos pinzells quan lo crepúscul s'acabave, en aquella hora hont tot s'allunya ó cambia, quan els nius callen dins lo brancatje y que les estrellas primeras cluquejan en lo cel. Més d'una vegada mon estimat amich picave en la porta de la masia que 'l sopar era acabat y resade la pregaria de la nit. Cansat, fart de caminar per terranchs y barranchs, la camisa suhada, pero sempre alegre y rialler, s'assentave en l'escón de la cuyna y nos contave sas corregudes. L'ull encés, la veu tremolosa d'emoció, nos feya participar á las magnificencias ovirades en ses póeticas romerias. Expandia pels banchs, per las taulas, sos papers de provaturas, sos cròquis, y las tauletas hont dibuxave 'ls projectes de quadros. Baix la nostra mirada entusiasmada desfilaven masias catalanas, grupos de pagesos, casals embolcallats d'edra, garberas y pallers illuminats per las ruhentors del mitg-dia, arbredas plenas de frescor, ramats pastorant pels glebers, rocaters anyoradissos ó singles enlayrats.

Cada mati rambulavi 'l rodaner, fentli perveure sas imprudencias, son poch seny, lo cansament de tant llargas caminadas, la casualitat de temporals y l'anyorament que sa ausencia 'ns causava à tots los de casa. Los masovers el miravan com home molt estrany. Per un xich mès l'haguessen fet passar per boig. Peró rès no hi valia. L'aficionat pintor somreya, aixecave les espatllas, balancejava son cap ; y, sos grossos ulls intelligents,

vellutats de llanguidesa 'ns miravan, com si nos diguessen: vos ho estimo. Ahont anava? Per quin endret volia tirar? Era inutil preguntarli. Anava à gaudir de la Natura, á veurela de prop, despullada d'artificis, vestida de pagesa catalana, coronada de ginesta y rosellas, embalsemade per las flors montanyesas y l'olor rehinosa dels pins. Sacerdot de la Bellesa, anave á glorificar sa divinitat...

Un dia, En Perals, assenyorit per sa vehementa passió s'allunyá á cinch ó sis horas de la masia, de poble ó lloch habitat, y vá perdrer son camí. No podia saber si era en Fransa ò dins Espanya. Havia trespassat la coma del Tech y Costabona, y allá, devant d'ell, s'aixecava majestuósa la pica de Grá de Fajol. Camina que caminarás, aná perdentse de més en més per rocaters y boscos, quan, finalment, la broma baixa l'agarrá en els cims de la vall de Set-Casas. La boyra era tant negra, tant espesa que no s'ovirave rès. Plé de desvari y de desfalliment, desencaminat, esmaperdut al migt de rocas y boscurias, casi á entrada de fosch, se veya obligat de fer nit en aquell desert. Pará orella y ohí, allá lluny, molt avall, á lladrar un gos. Reviscolat per l'esperansa, en Perals pensá en buscar reculliment. Aturat, escoltá 'ls lladruchs llunyáns, extengué la vista, y ab lo sarró à coll, la tauleta à la ma feu via cap aquella casa tant repetita y solitaria qu'ovirava allá baix. Al arribarhi, ja era fosch. Als voltants del casal eran bruts, plens de matas espinosas, de fanch, de boscalls escampats per tot arreu. Sola, una finestra s'hi veya, molt alta, sota teulada. La porta baixa y corcada estave forrollada. Al interior un gos s'irritave. Lo pintor picá ab les mans; un cap inform, escavellonat, esbatená dos dits de finestra y mirá á baix, mentres lo vianant demanava hostatge. Als dos minuts, una vella que duya un llum fumós, obri. Lo meu amich demaná, en pagánt, sopar y abrich per aquella nit, y se l'hi doná pas entre 'ls runcos enfadosos d'aquell malahit canás qu' havia ja rebut no sé quantas puntadas de peu de la mestressa.

La dona, En Perals y 'l gos, aquest ab la cua entre camas y runcajant tant com may, s'enforataren per una lley de cort llacosa, atapahida de teranyinas. En Perals s'enfanga 'l peus en el pallat d'un burro ajegut, fent soci ab un porch escamerlat y un escamot de cabras remugant en la gripia. Pujaren un' escala

mitg desprovehida d'escalóns, s'obri una porta connosa y se trobaren en la cuyna. Lo foch, alimentat per un feix de boscalls de pi, escampave resplandor enlluhernadora ab un fum y un baf de rehina que cuydaven estofar. Las flamas rojas, ardentas, llenguejaven cul y panxa d'una parola hont bullia 'l farnat del tocino. Quatre ó cinch conills negres se perseguian sota'l escón, disputantse alguns tronxos de col.

La vella endressá la caldera d'aram, tres escudellas de terrisa y las culleras de boix que quedaven damunt la taula, llepades ab conciencia pel gat casolar. Lo gos persistia à mirar lo foraster de reúll, ensenyantli tot soviny ses dents blancas y punxudas. De tant en tant, atravessant la cuyna, enxumava las escletxas d'una porta tencada, esternudant, y espolsant la cua com si á l'altra banda sentís la presencia de persona coneguda y estimada. Més, En Perals, buscava llavors per las parets fumadas, pels banchs greixosos y ennegrits, lloch per plantar son dibux de quadro, y, no espiava 'l cá. Cap-près, anava remirant tot los recons, quan darrera una pila d'esclas, topá ab un home misterios que enraconat en la foscor jeya á terra dalt d'un tapa bocas esparracat. L'esglayador personatje duya barretina estripada. Sa cara peluda era més de trabucayre que de bon cristiá. Sobtadament, En Perals li vegé llampegar lo blanch dels ulls ab una mirada dolenta que' l deixá tot pensatiu. L'home no digué cap paraula, ni 'l pintor tampoch. Cap á l'ultim, la preciosa tela de quadro, encare llafiscosa, aná parar damunt la xemeneya entre una enfilarada de topins arenglarats. Lo pintor s'assegué, tot malsonjós, devant la llar, á la banda oposada de la pila d'esclas, lluny d'aquell malcarat ajegut, que, per ferse més espantos tant sols no respirave.

Encare que no volgués, en despit de son natural seré y abandonat, En Perals comensava à posarse sospitós : que seria alló quan seria cuyt ? Ahont havia vingut à caurer ; hont s'havia ficat ? Com s'acabaria aqueixa mala nit ? No sé qu'hauria donat pera traparse en aquella hora en la patriarcal masia hont l'esperaven sos amichs ansiosos. Y tot era gaytar y reflectir, y tot trobar senyals d'un perill segur. Esperimentava aquella bruxa de dona, traficajant en l'ayguera á la incerta claror del llum de ganxo, untada, mal escarpida, vestida de pellarots. Tot, en las sevas

voras, pudia la *brutinyó*. Era una gitana de primeras. Mentrestant rumors singulars, sorolls misteriosos com planys ó gemechs de prempsa rovellosa pujavan dels cussols ; trestejadissos feixuchs feyan trontollar lo sostre de dalt sens que ningu digués may cap paraula.

Lo pintor anava esglayantse de més en més. Aquest galifardeu de barbut amagat no li surtia del cap, fent li fer mil pensaments. Perqué haventhi homens à casa, havia vengut á obrir la vella, entre nit, dins la soletat d'aquestas montanyas ? Pertant aqui hont hi ha galls nó cantan gallinas. Y no sentir cap vehi, cap pasatjant, cap tresteig á fora ! Ahont iria á buscar ajuda si per desgracia havia caygut en cova de lladres ? Y el pobre Perals se li glassavan las sanchs.

Enfi la dona 's decidi a portarli 'l sopar damunt d'aquellas estovallas de canem gruixut, tant connosas que haguessen fetas cols. Servi arreu las sopas amb' oli, l'enciam de cebas y 'l porró, obri 'l calaix del pá, ne tragué 'l ganibet, una coca de segla y li plantá sota 'l nas aquell llum qu'expendia 'n la cuyna tant malflayrosa broma de fum.

— El senyor está servit.

En Perals s'assentá en el banch, y, sempre caragirat cap al racó de l'home amagat, comensá á menjar.

— Pot ser no l'hi agradará 'l sopar, sab aqui no sem à Paris, pero, si vosté vol, li daré tossa ab naps, qu'avuy n'hem brenat, y li feré uns ous ferrats ?

— Vaja... vaja, lo que vos volgueu, à mi tot m'agrada.

Lo que desitjava 'n Perals era acabar, de manera ó altra, aquella vesprada fastigosa, anarse 'n d'eixa casa, oblidar aquestos assumptos que'l tenian febros y malhumorat.

— Que diheu, mestressa, s'arriscá à preguntarli : que son aquets cops que sento desde que som assi ?

— Quins cops ?

— Dona, aquets retrunys : pum... pum.. ! que no sentiu ?

— Ay, mare de Deu de Nuria ; y és el burro !

— Es estrany murmullà 'l pintor, bellugant son cap. Valgam Deu, bé m'agrada poch aquesta casa ! — Y la vella, altra vegada, torná a remenar per una caixa més negre que pega hont tenia las sobras del brenar. Ne tragué la panna y ajupida cara 'l foch

feu ferra 'ls ous. Fumats, mal encertats, los buydá en una escudella, y, després de fornyigarse 'l nas, s'atrevi la dona á preguntar :

— Que vé de Perpinyá, el senyor ?

— No de tant lluny...

— Pot ser que vinga dels banys de Vernet y s'entorna cap à Camprodon ?

— No. Vinch no mes que de Sant Salvador y dels banys de la Presta, y, si Deu vol, hi tornaré demá 'l vespre.

— Llavors vosté 'm podria dir si ha vist pel cami duaners ó *gendarmes*.

— No m'hi he fixat, perqué son una lley de gent que no 'n tinch de fer rés.

— Axi ho pugués dir jo, suspirá la vella ab mirada traydora. Torná á se fer feixuch silenci, sols trencat de tant en tant pels estornuts del gos y 'l misterios pum... pum...

— Y, ara, mestressa, me direu hont tinch de jaurer, preguntá 'l pintor qu'havia acabat aquell apat de mal engollir.

— Prou, prou, senyor meu. — Despenjá lo llum mitg apagat, escarpí 'l blés amb un' agulla, mentres en Perals agafá sa pintura y sa maleta de colors, girant ultima llambregada cap al racó del home que persistia á quedarse mut y amagat.

La dona obri una porteta enreconada 'l cap dallà de la cuyna, y embocaren una estreta escala de fusta. Al arribar á dalt, En Perals tingué un susto. Un altre home, un galipandás geganti li aparegué en la foscor, saludá ab lo cap, y, sens dir paraula, baixá, rondinejat y festejat pel cá. Lo pintor no gosá ni demanar qui era aquell desconegut.

Un cop en la cambra, aclarada incertament per una candeleta, comensá á visitarla minuciosament. Lo quarto fou haviat recorrit : quatre parets grogastres, una finestra, un consemblant de taula, duas cadiras coixas. El llit, á modo de pastera, era guarnit d'una marfega de palla d'ordi picolada y de llensols prou ben bugadejats, pero molt grossers. Tot aixó sota teulada, baix de vigas mal escapiadas d'hont penjaven un enfilall de butifarras, alguns pimochs y la meytat d'un bacó. En seguit ser sol, en Perals mirá sota 'l llit. Segur que no hi havia ningú d'amagat, estudiá com tancarse. La porta no tenia pany ni clau, ni cap més tanca-

dura qu'una balda corcada, obrintse amb un cordill, tant bé per fora com endins. Las postas no galzavan, las escletxas eran tant amplas qu' hi passava la má. Un rato 'l pintor rumiá que faria. Apuntular la porta no era facil, já qu' amb una espenta l'haguessen desbutada. No hi havia altre medi que vetllar, apilotant la taula, las cadiras y 'l urinal darrera 'l batent perqué al rodolarse 'l rexinxolés. Carregá 'l revólver, lo ficá sota 'l travesser am los mistos, s'abrigá ab la flassada, y, ajegut, apagá la candela. — Un cop á las foscas, enmigranyat, nerviós, l'infelis foraster recapitulá punt per punt tot lo vist. La febra 'l cremava, los ulls enterbolits, no perdia l'enfadosa visió dels homens mal carats y desconeguts. Ohia eternalment aquells cops fondos que no paraven may. Si per cas s'ensopia, absorts cánsivols l'asustavan. Espantat, tremolos, sos nervis irritats per la por, saltava del llit y escoltava en la foscor... Llavors, sentia passos que feyan gemegar l'escala y com veus y xius-xius reprimits. De continuo ohia 'l panteix contingut de persona introbable, aqui, al costat d'ell !

Ay... quina angúnia. Y tot per poca cosa !

Per instants tot callava. En Perals tornava á ficarse, deixava 'l revólver y 's condormia ditxosament. Y la nit anava passán entre esglays y estonas de serenitat. Pero succehí un moment en que la por fou fundada. Petjades, trestejadissos no amagats ni imaginaris, mès ben verdaders, ben efectius, y no d'una, pero de varias personas, pujaren per la malahida escala. Una claror tremolosa traslluhi entre las esquerdas, y per las mateixas xiularen malvingudas rumors. Los passos s'apropavan, lo llum s'afirmava, l'enrahonar s'hi feya més en més perceptible. Lo pintor migt á fora del llit, seguia, esmaperdut, aquells assumptos, persuadit en que la seva hora fos vinguda. Los raigs de llum serpentejavan já per l'enllosat. La porta s'obri. En son badall se presenciá, tenint lo fumós llum de ganxo, un cos humá encare indecis y fantastich. Tots los pels erissats, sanch gelat, lo revólver al puny, En Perals seguia més mort que viu aquells infernals misteris. Las cadiras relliscaren, l'urinal rodolá al cap d'allá del quarto, picolat en cent trossos y bocins ; llavors la porta s'esbataná, la vella passá devant ab lo llum, y, darrera, aquell gegant de minyó ab un ganivetás à la ma.

— Enrera ! ó seu morts, exclamá en Perals encarantloshi el

revólver. La vella feu un crit, y, tot arreu l'home reculà fins el replá :

— No s'espantí, senyor, digué, ximosa, la vella. — No venim per rés de mal. Hem de despenjar una butifarra y tallar un xich de cansalada. Ay... ! senyor, aparti l'arma, que no sem mala gent ! Es que 'l noy ha d'anar á portar un viatge de frau cap á Fransa y bé li haig de provehir lo sarró. Prou ho sab, vosté, que contrebanda no es pecat, y que 'ls pobres nos tenim de gunyar la vida com se pot...!

— Vaja, enllestiu y calleu, mare. Las donas sempre teniu massa llengua y tot ho teniu de xarrar, exclamá lo bon minyonás, que 'l xarpall carregat, y, seguit del gos, badava 'l sarró esperant recapte per passar la serra.

J. de Sant-Salvador.

Textes catalans

1439. — Achats d'artillerie contre les grandes compagnies). (G. Bolet, notaire d'Elne. Archives départementales G. 80.)

Die xvi februarii, anno mccccxxxviii°.

Pactes e covinenses fets entre los venerables En Johan Sola, notarius, Ant. Mazada e Johan Cornell, consols l'any present de la Ciutat d'Elna, ab En Steva Porter, fabre e marescal del loc de Baxas, sobres dos bombardes e una colobrina que deu fer en la Ciutat en la manera seguente.

Primo lo dit Steva Porter fara les dites bombardes he una colobrina bones e forts e ben tirants, segons lo temps, e les donara a prova he coneguda de masestres, e la una tirara e trametra pera que pesara de trenta ut en xxxx liures de taula, e l'altra tirara semblant pera que tiren la maior de aquexes altres bombardes que vuy los dits venerables consols an comprades del dit Steva, lesquals tiren de nou en deu liures de taula.

Item lo dit Steva fara e aura feta la bombarda maior que pri-

mera es designada per desi a miga carema e la segona ab la colobrina per desi a Pasca primer vinent, e aixi ho promet he ne obliga tots sos bens presents e devenidors, e les portara a ses propries despeses e risch.

Item los dits consols donaran e pagaran al dit Steva per les dites dos bombardes e colobrina so es : per quascun quintal que pesaran, nou liures, e per mig quintal quatre liures e mija, e aqui segons mes e menys, e pagaran aquesta quantitat los dits consols en aquesta manera, so es : a mija carema primer vinen li pagaran tant quant pujara ni pesara la dita bombarda maior que portada aura : e si, per ventura, lo dit Steva les porta ladons ab dos, que li pagaran tant quant pujaran e pesaran abdos, so es la quantitat que montaran ; e aixi ne obligen los dits consols tots los bens de la Universitat.

Dicta die... etc. Testes... etc.

1441. — (Ibidem ; fragment)

Capitols formats entre la Universitat he Consols de la Ciutat d'Elna, de una part, e En Marti Figuères, de la dita Ciutat, d'altre.

So és sobre los danns, dampnatges que pres la dita Universitat d'Elna, e mecions fets per la remor he intrament de les companyes que feren en la terra de Rossello qui partiren del regne del Rey de Fransa, ho de sa senyoria, e combateren lo loch de Salses en l'an mil quatre cens trente he vuyt, per laqual remor e intrament la dita Universitat pres grans danns en diverses maneres, per so con per temensa de aqueles no pogren semenar en temps degut les terres per els cultivades, e feren grans despeses tant en corredors de murs, en scurament de vals y reravals, en comprar bombardes e polveres per aquestes, ballestes e altres arneses, en custodia e defenso (*sic*) de la dita Ciutat, de les quals mecions e dampnatges la dita Universitat ha dada sa demanda devant... los comissaris e jutges dels danns e dampnatges dats a les ciutats, viles, lochs, castels e subdits de la terra del Senyor Rey d'Arago...

Die XI januarii, anno Domini MCCCCXXXXI.

La Langue Catalane
et son utilité pédagogique

(*Suite*)

Nous leur soumettrons d'abord une série de textes catalans faciles, empruntés aux écrivains roussillonnais contemporains, où ils pourront aisément reconnaître la langue que l'on parle tous les jours autour d'eux.

Nous leur présenterons ensuite quelques morceaux choisis dus à la plume d'écrivains catalans de Catalogne dont la langue est presque identique à la nôtre ; nous ajouterons même, pour éveiller leur curiosité, quelques jolis spécimens des autres variétés dialectales (catalan de Valencia, de Mallorca et d'Alguer).

Enfin, nous ferons figurer dans notre recueil (toujours avec de nombreuses notes) quelques textes anciens, afin de bien montrer aux enfants qu'avant la conquête, la langue catalane était absolument la même des deux côtés des Pyrénées et aussi pour leur apprendre à déchiffrer le vieux catalan dans nos riches archives départementales si précieuses pour l'histoire locale.

Chacune de nos leçons comprendra : 1° *un texte* suivi de l'explication et d'un vocabulaire catalan-français ; 2° *des exercices* sur le texte ; 3° des *notes grammaticales* où l'on trouvera certaines remarques destinées à la comparaison des deux langues.

Voici, pour les exercices, l'ordre que nous avons adopté :

1° *Traduction française du texte.* (Cet exercice pourrait remplacer très avantageusement la dictée dans nos écoles).

2° *Composition catalane.* (Au début, on se contentera de résumer le texte en quelques phrases catalanes courtes ; plus tard, on pourra broder sur le texte en essayant d'employer des mots nouveaux et des expressions typiques ; on pourra aussi s'exercer à développer tel ou tel point du sujet.

3° *Composition française.* (Cet exercice sera tantôt une traduction libre ou, si l'on veut, une imitation en français du texte catalan,

ce qui permettra à l'élève de donner libre cours à son imagination ; tantôt un exercice de transposition du sujet (voir par exemple la 6me leçon). Dans ce dernier cas, il est indispensable d'apprendre, d'abord, le texte par cœur.)

4° *Conjugaison bilingue.* (Nous donnerons simplement un temps ou deux à chaque leçon. La conjugaison complète sera étudiée plus tard au chapitre du verbe).

Telle est la modeste tentative que nous présentons aux élèves de nos écoles et aux lecteurs qui s'intéressent au catalan. Nous serons très heureux si les uns et les autres daignent lui réserver bon accueil.

PREMIÈRE LEÇON

Lo parpallolet

Bonich parpallolet, tu que dins de la prada,
Vas volejant de bon matí,
Fent lluhir sota 'l raig de l'alba ensafranada
Les teues ales de satí,

Tu qu'estimes l'alé de la rosa fresqueta,
Tu que t'agrades dins dels plos
Del lliri, del violer y de la margrideta,
Parpallolet, be n'ets d'hurós !

Tu sempre ets estimat, malgrat ton inconstencia !
Quan comences d'aletejar,
Les flors semblen morir, morir d'impaciencia
Que'ls-e vinguis potonejar.

(à suivre) Albert Saisset, *Un poch de tot.*

Explication du Texte

Le poète, s'adressant au papillon, lui dit : « Que tu es heureux, joli petit papillon, toi qui, de bon matin, voltiges dans la prairie, toi qui aimes les fleurs et qui es aimé d'elles ! »

VOCABULAIRE

lluhir, luire, briller, miroiter
raig, rayon
alba, aube
ensafranada, couleur de safran, c'est-à-dire jaune doré.
alé, haleine, parfum
t'agrades, tu te plais
plos, mis pour *plors*, à cause de la rime
lliri, lis
violer, violier
margrideta, pour *margarideta*, marguerite
estimat, aimé, chéri
aletejar, voleter, ou plutôt : essayer ses ailes.
potonejar, baisoter

Exercices

Traduction française du texte. — Le morceau étant bien compris, les élèves s'exerceront à le traduire. Ils s'apercevront du premier coup que traduire un texte catalan n'est pas toujours chose aisée. Il ne faut pas croire, en effet, qu'une traduction littérale suffit : *la traduction littérale vise surtout le sens au détriment de la correction.* Il ne faut pas croire non plus qu'une traduction libre résout la question : *la traduction libre vise surtout la correction au détriment du sens* et *du génie de la langue catalane.*

Ce qu'il faut, ce qui importe, c'est de trouver *la traduction vraie, celle qui respecte à la fois le sens, la correction et le génie de la langue.* C'est cette dernière, la seule vraie, la seule bonne, à laquelle les élèves devront s'exercer.

Pour y réussir, ils devront s'astreindre à suivre *fidèlement* l'ordre des mots, ce qui est presque toujours possible, à serrer le texte de très près, à rechercher la correction en traduisant quelquefois un nom par l'adjectif correspondant, un verbe par un nom, un adjectif par un adverbe, etc. Les moyens varient à l'infini. C'est pourquoi nous ne pouvons donner ici des règles précises. *Trouver la forme* française qui permet de suivre fidèlement l'ordre des mots employés par l'auteur, voilà la seule règle à suivre pour faire une bonne traduction. Toutes les autres en découlent.

Que les élèves studieux de nos écoles s'exercent à trouver cette forme qui respecte, à la fois, la pensée de l'auteur, la correction française et le génie de la langue catalane, et ils s'apercevront bien vite de l'excellence du travail que nous leur proposons.

Ils nous sauront gré, certainement, de leur avoir indiqué un moyen d'étude que, seuls, les enfants des classes privilégiées ont à leur disposition, et d'avoir essayé de leur faire aimer davantage cette belle langue catalane que les Catalans n'ont pas le droit de dédaigner sans renier leurs pères (1).

Composition catalane. — Résumer le texte en catalan le plus brièvement possible.

Composition française. — Faire la traduction libre du texte en suivant simplement le plan adopté par l'auteur.

Conjugaison bilingue. — Verbe *estimar* et verbe *aimer* au présent de l'indicatif. Conjuguer sur ce modèle : *volejar* et *voltiger*.

INDICATIF PRÉSENT

Verbe estimar	*Verbe aimer*
estimi (2)	j' aime
estimes	tu aimes
estima	il aime
estimem	nous aimons
estimeu	vous aimez
estimen	ils aiment

Notes grammaticales

La prononciation des voyelles. — « A un enfant qui, en vertu de son instinct héréditaire, prononce une lettre d'une certaine façon, faites apprendre une langue où elle s'articule différemment ; si vous ne l'avez pas mis en garde et exercé par une longue pratique, il transportera sa prononciation native dans le parler étranger. C'est ce qu'on appelle l'*accent*, qui nous fait reconnaître un Français, un Anglais, un Allemand, un Italien, un Provençal. En France, il est incontestable que la prononciation provinciale présente plus d'un inconvénient pour celui qui en est affligé. » (3).

Nos jeunes lecteurs devront donc se corriger tout d'abord de l'accent catalan en plaçant le son catalan en face du son français et en accentuant chacun de ces sons le plus exactement possible.

L'alphabet catalan comprend vingt-six lettres auxquelles il faut ajouter la *ll* et la *ny* qu'on appelle : *èlle* et *ènye*.

(1) Louis Pastre. *Le Catalan à l'école.*

(2) En Catalogne : *estimo* ; à Valencia : *estime*.

(3) Joseph Aurouze. *La Pédagogie régionaliste.*

Les lettres catalanes portent le même nom que les lettres françaises correspondantes sauf *h* (hatxe), *j* (jota), *x* (equis), *y* (y grega) et *z* (zeta).

Elles sont toutes du genre féminin. Ainsi l'on dit : una *b*, una *c*, una *d*, etc.

Les voyelles catalanes ne se prononcent pas toujours comme en français :

Ainsi *a* tonique se prononce comme *a* français,
tandis que *a* sourd se prononce comme *eu* français.

Voir dans le texte ci-dessus les mots *prada, alba, ensafranada*, qu'il faut prononcer comme suit : *prâdeu, âlbeu, énseufreunâdeu*, en appuyant fortement sur l'accent tonique et en prononçant *eu* la bouche presque entièrement ouverte.

e tonique se prononce comme *é* français.
tandis que *e* sourd se prononce comme *eu* français.

Voir dans le texte les mots : *estimat, aletejar, que, de*, qu'il faut prononcer comme suit : *eustimât, euleuteujâr, quê, dê.*

o tonique se prononce comme *o* français.
tandis que *o* sourd se prononce comme *ou* français.

Voir dans le texte les mots : *bonich, volejant, morir, sota, rosa*, qu'il faut prononcer ainsi : *bounic, bouleujant, mouri, sota, rosa.*

u se prononce toujours comme *ou* français.

Voir dans le texte les mots : *tu, teues*, qu'il faut prononcer ainsi : *tou, téoueus.*

i se prononce toujours comme *i* français ;
mais il ne se fait pas entendre dans les finales en *aig, eig, oig, uig.*

Voir dans le texte le mot *raig*, qu'il faut prononcer *ratch.* Tous les enfants connaissent, d'ailleurs, des camarades qui portent les noms de *Beig, Roig, Puig*, et ils savent fort bien qu'on ne prononce pas ces noms tels qu'ils sont écrits, mais *Betch, Rotch, Poutch.*

Les enfants de nos écoles, surtout dans la partie basse du Roussillon, prononcent très difficilement deux voyelles consécutives. Il suffit de les observer un instant quand ils parlent français pour s'apercevoir aussitôt qu'ils intercalent un son entre ces deux voyelles, ce qui constitue une prononciation défectueuse dont il est indispensable de les corriger.

Ainsi, il ne faut pas leur laisser dire :

Thé-i-âtre	pour *théâtre.*
Pré-i-au	— *préau.*
Je vais à-i-Elne	— *Je vais à Elne.*
Celui-ci-i-est-à-moi	— *Celui-ci est à moi.*
Celui-là-i-est-à-i-elle	— *Celui-là est à elle,* etc.
Le *po-ou-èle,* la *thé-ou-orie*	— le *poète,* la *théorie.*

Les voyelles nasales n'existant pas en catalan, il en résulte fatalement que le son français *an,* comme dans *chanter,* n'est pas le même que celui représenté en catalan par *a* suivi de *n.* Ce dernier se prononce *a-nn* dans le mot catalan *cantar.* Il faut donc bien se garder lorsqu'on parle français de prononcer à la manière catalane les voyelles nasales françaises *an, in, on, un.*

Cette prononciation défectueuse — que l'on distingue très bien en comparant dans le texte ci-dessus le mot catalan *volejant* (pr. a-nn) avec son correspondant français *voltigeant* (pr. an) — se retrouve presque toujours dans la lecture, chez les enfants, et cela donne lieu à des remarques curieuses :

a) Certains prononcent bravement, à la catalane, c'est-à-dire sans nasaliser et disent :

ann pour *an*	*onn* pour *on*
ènn — *in*	*eunn* — *un*

Ex. : le vann, le vènn, le canonn, Meleunn.
pour le vent, le vin, le canon, Melun.

b) Certains autres s'efforcent de nasaliser et, n'y réussissant pas, obtiennent :

agn pour *an*	*ogn* pour *on*
ègn — *in*	*eugn* — *un*

Ex. : je magnge du pègn ; le pègnceau du pègntre
pour je mange du pain ; le pinceau du peintre

c) D'autres enfin, croyant mieux dire, font entendre des diphtongues à la place des voyelles nasales. C'est ainsi qu'ils prononcent :

aou pour *an*	*oou* pour *on*
èi — *in*	*eui* — *un*

Ex. : Jaou, vièi ; nous móouteróou ; il áou a máougé eui
pour Jean, viens ; nous monterons ; il en a mangé un.

Mais les voyelles nasales ne sont pas les seules à être diphtonguées : les sons simples subissent quelquefois le même sort. C'est ainsi qu'en Capcir, l'affirmatif catalan *si*, remplacé par *o*, prend le son de *ouô*. La même remarque peut être faite en Roussillon dans la prononciation française : sur dix enfants de nos écoles, on en trouvera au moins neuf qui, ayant à articuler, par exemple l'expression française : *regarder en haut*, diront, sans s'en douter : *regarder aou houaut*.

Diphtongues. — En français, les diphtongues sont toutes croissantes, c'est-à-dire que la voix porte sur la dernière voyelle. Ex. ; di*a*ble, pi*o*che.

En catalan, certaines sont croissantes, comme :

ia dans inconstenci*a*, impacienci*a*. (Voir le texte).
ie dans impaci*e*ncia, ambi*e*nt.
io dans explosi*ó*, exposici*ó*, vi*o*ler. (Voir le texte).
ua dans qu*a*n, qu*a*tre.
ue dans qu*e*stió, seguent

N. B. Dans *inconstencia*, *impaciencia*, comme dans *avia* (grand'-mère), *historia* (histoire), etc., l'*a* finale ne se fait pas entendre en Roussillon.

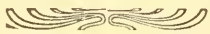
Certaines autres sont décroissantes, comme :

au dans par*a*ula, f*a*ula, parole, fable.
ai dans m*a*i, jamais, que l'on écrit plutôt : may.
ei dans ll*e*i, loi ; r*e*ina, reine (lley, reyna).
eu dans v*e*u, voix ; n*e*u, neige.
oi dans b*o*ira, brouillard ; n*o*i, garçon.
ou dans pl*o*u, il pleut ; p*o*u, puits.
iu dans r*i*ure, rire ; v*i*ure, vivre.
ui dans av*ui*, aujourd'hui ; v*ui*t, huit (avuy, vuyt).

Remarque. — Les enfants ont une tendance à appuyer sur la lettre *i* dans les diphtongues *ia*, *io*, alors qu'au contraire il faut appuyer sur la suivante.

Faire dire : *piôche*, *diâble* au lieu de : *pîoche*, *dîable*.

(A suivre) Louis Pastre.



La Vierge de Thuir

et Charlemagne en Roussillon

Connaissez-vous, érudit lecteur de la *Revue Catalane*, la légende de l'antique *Morenela* de Thuir, de cette statue en bronze qui, tous les ans le 15 août et au *Magnificat*, descend de son royal *Camaril* et y remonte avec une lenteur majestueuse qui provoque l'extase ? — Non ? — Ecoutez : « La Vierge de Thuir, dit M. de Bonnefoy qui résume un chapitre du Père Camós, est connue sous le nom de Notre-Dame-de-la-Victoire et ce nom lui vient de loin, s'il faut en croire le récit de nos pères. Charlemagne, prêt à marcher contre les Sarrasins, avait placé la Sainte-Vierge au milieu de son armée. En présence de l'ennemi, sur les hauteurs de Passa, les Francs brûlés par une soif ardente, laissent tomber leurs armes. Charles, plein de confiance en la patronne qu'il s'est choisie, l'invoque et plongeant son épée dans le sable d'un torrent desséché, en fait jaillir une source abondante. Les soldats épuisés se désaltèrent, volent à l'ennemi et le refoulent au-delà des monts. Le monarque victorieux fonda sur le lieu témoin du prodige une abbaye qu'on appela *Monestir-del-Camp*. Mais Charlemagne ne fut pas toujours là pour défendre nos frontières ; l'infidèle porta de nouveau le fer et la flamme dans ces champs témoins de sa défaite. Notre-Dame-de-la-Victoire fut alors soustraite à leurs profanations et sa trace resta longtemps perdue. Un berger, à la recherche d'une brebis égarée, retrouva la statuette dans un bois épais qui couvrait la place où s'élève aujourd'hui la ville de Thuir. On bâtit une chapelle en mémoire de cette invention et peu après les habitants de Thuir, alors distant d'un millier de pas, vinrent grouper leurs habitations autour du sanctuaire. »

Que Charlemagne soit venu en Roussillon ; que, en 778, il ait, à la tête de ses hommes bardés de fer, assiégé Pampelune et taillé en pièces les Maures et les Africains, cela ressort non

seulement de la tradition locale qui se garde toujours vivante en deçà comme au-delà des Pyrénées, mais encore de documents historiques nombreux et indiscutables.

En 1774, Dom Michel de Ribes, prieur de Saint-Michel de Cuxá, se faisait l'écho de cette tradition dans sa « *Conclusió de la tragedia d'Athalia, feta à l'ocasió que havía de esser representada en la vila de Tohyr, mentres que se treballava à la construcció de la iglesia parroquial, dedicada à María santissima, baix la invocació de Nostra Senyora de la Victória.* »

Dans un ouvrage qui paraîtra en son temps, nous consacrerons un chapitre spécial et au prêtre roussillonnais que la Révolution chassa de son monastère et à sa traduction d'Athalie, qui n'a jamais été imprimée et dont l'original se trouve entre nos mains. Qu'il nous suffise de citer aujourd'hui les vers du prologue, qui se rapportent plus particulièrement au sujet que nous traitons :

La Religió

. . . . . .

Qu'eix poble donchs, gran Deu, sia en vostra memoría ;
Que lo treball emprès tant sols per vostra gloria,
Sia imprès dins lo llibre ahont teniu escrits
Los noms predestinats de vostres elegits.
Vos m'escoltau ; ma veu no us es inconeguda ;
So la Religió, filla tant ben volguda,
Qui d'aquest poble umplint los esperits y 'ls cors,
Fas los passos seguey de sos dignes Pastors ;
Fas, qu'escoltant llur veu, qu'imitant llur exemple,
Procura fervorós d'elevar eix sant temple :
Privat, destituit de tots medis humans,
No presumint jamay del esfors de sas mans,
En Vos sol ha fundat tota sa confiansa.
Benehigau, gran Deu, eixa justa esperansa :
Vullau continuar vostra protecció,
Per portar tant santa obra à sa perfecció.
Y vos, Reyna del cel, Verge pura y sagrada,
Mare del Verb etern, aquí tant venerada,
Escoltau los desitxs de vostres servidors ;
Dignau-lis repartir vostres dons y favors :
Qu'en eixa casa santa à vostra honra erigida
Prest pugau ser per ells lloada y benehida.
Penetrats, agrahils de lo matern reparo
Qu'à Carlós y n'als Franchs dáreu ab vostre amparo,
No cessarán jamay d'hi cantar vostres glórias,
y sobre del infern totas vostras victórias.

Les *Goigs* qu'on chante à Thuir, la *Crónica general* d'Alphonse X, citée dans les *Etudes religieuses des Pères Jésuites* ainsi que l'admirable livre de Milá y Fontanals : *De la poesia castellana, 1874*, nous fournissent cette même version.

On nous objectera peut-être que les traditions et les opinions populaires n'apportent avec elles qu'un titre de crédibilité bien relatif. Qu'on nous permette d'emprunter notre réponse à l'*Esquisse de Rome Chrétienne :* « En fait de traditions locales, dit Mgr Gerbet, le peuple laisse se perdre celles qui lui sont indifférentes ou qui ne correspondent qu'à des préoccupations passagères ; mais lorsqu'elles intéressent des sentiments profonds et permanents, sa mémoire est tenace et longue. » Or, quelles causes étrangères seraient venues affaiblir en Roussillon, des sentiments qui, à l'époque de la guerre d'Espagne, devaient être si chers et si agréables au cœur de nos pères ? « Oui, dirons-nous avec l'éminent auteur de l'*Histoire des Saintes Puelles*, le sens historique ferait défaut à ceux qui refuseraient toute autorité à ces traditions locales. Egarés par le préjugé, ils ont perdu le mérite si précieux en histoire de l'impartialité, et plutôt que de renoncer à certains systèmes préconçus que ces traditions renversent, ils ont préféré méconnaître et sacrifier les droits de la vérité. »

Passons maintenant aux documents historiques.

A l'exception près de quelques écrivains français qui, selon la remarque de M. de Montalembert, « se plaisent à métamorphoser en légende les moindres actions de Charlemagne », les historiens affirment en toute certitude que le roi des Francs fut personnellement attiré en Espagne par les divisions des princes musulmans.

Eginhard, chancelier de Charlemagne, dit au chapitre neuvième de sa *Vita Caroli :*

Hispaniam quam maximo poterat belli apparatu adgreditur Karolus, saltu que Pyrenei superato, omnibus quæ adierat oppidis atque castellis in deditionen susceptis, salvo et incolumi exercitu revertitur.

Et ailleurs :

Karolus... statuit, Pyrenei montis superata difficultate, ad Hispaniam pergere laborantique Ecclesiæ sub Sarracenorum acerbissimo jugo, Christo fautore, suffragari. Qui mons, cum altitudine cœlum contingat, asperitate cautium horreat, opacitate silvarum tenebrescat, angustia viæ vel potius semitæ commeatum non modo

tanto exercitui, sed paucis admodum pene intercludat, Christo tamen favente, prospero emensus est itinere.

Nicolas Chorier écrivait au XVIe siècle : « Charlemagne entreprit son voyage en Espagne l'an DCCLXXVIII. Le roi ne s'épargnait pas, quoiqu'il fut déjà âgé de cinquante-huit ans ; mais sa vieillesse était verte et vigoureuse, et son courage était seul assez fort pour le soutenir, quand les années auraient été capables de l'abattre. On fait mention d'une statue qu'il fit porter en cette guerre, et qui mettait les Sarrasins en fuite, d'abord qu'elle était montrée. »

Qui ne voit ici l'affinité et la ressemblance qu'il y a entre cette statue et celle de la Vierge de Thuir, portée comme un *Labarum* nouveau, devant les troupes victorieuses de Charlemagne ?

Dans la XXXVe session du Congrès archéologique tenu à Perpignan en 1868, M. Alart s'occupait d'une manière spéciale de la voie que suivit Charlemagne pour se rendre en Espagne et dont les vestiges désignés au moyen-âge sous le nom de *Via de Carlos* sont connus aujourd'hui sous celui de *Carlosmagnos*.

Outre les textes que nous venons de citer et qui sont de nature, ce semble, à désarmer la critique la plus obstinée, nous pourrions invoquer encore l'autorité de Baronius, de Mabille, d'Henry, de Lenthéric, de Hubault et de plusieurs autres historiens français et espagnols ; mais, forcé que nous sommes de restreindre notre article à des proportions raisonnables, nous laissons au lecteur l'agréable soin de se prononcer sur le degré de la certitude que nous réclamons pour notre légende historique.

Toutefois, qu'on nous permette une dernière réflexion.

On parle, aujourd'hui, de poètes réalistes ; mais quelques âmes leur préfèrent les Eginhard, les Anzibert, les Joinville, dont la plume naïve nous a conservé ces traditions élevant la pensée vers un idéal qui est aussi le réel. Ce que valaient, autrefois, de pareils souvenirs, on peut s'en faire une idée en voyant l'universalité des chroniques qui les rapportent et des monuments qui les consacrent. Beaucoup d'églises, beaucoup de monastères n'ont pas d'autre origine que celle-là, et ce n'est pas le moins précieux des trésors déposés dans leurs fondations.

« O vous, mes amis, s'écriait Nodier, ô vous que le feu divin qui anima l'homme au jour de la création n'a pas encore tout à

fait abandonnés ; vous qui conservez une âme pour croire, pour sentir et pour aimer ; vous qui n'avez jamais désespéré de vous-mêmes et de votre pays, au milieu de ce chaos des nations qui fait qu'on désespère de tout, venez... hâtons-nous de graver sur l'airain les légendes de notre petite patrie, avant que celle-ci les ait oubliées, avant qu'elle en ait rougi, et que sa chaste poésie, honteuse d'être nue, se soit couverte d'un voile, comme Eve exilée du Paradis terrestre. »

Lo Pastorellet de la Vall d'Arles.

LIVRES et REVUES

La Revue catalane fera connaître à ses lecteurs les ouvrages qui lui seront adressés en double exemplaire. Pour les ouvrages catalans, adresser un exemplaire au Secrétariat de la Rédaction et un autre à M. Amade, professeur d'espagnol au lycée de Montpellier, secrétaire de la Société d'Etudes Catalanes.

De la Provence.

Nous avons reçu de M. le Docteur Fallen, d'Aubagne (Bouches-du-Rhône), un exemplaire de quelques-unes de ses œuvres : *La Fauto d'un paire*, drame en un acte, en vers ; *Lei bon figo de Moussu lou Maire*, comédie en un acte ; *Discours á la Freirié prouvençalo*.

Tous nos remercinments à M. le Docteur Fallen, dont nous n'avons pas oublié la présence à la Santo-Estelo, et que nous félicitons bien sincèrement de sa nomination comme Bayle du félibrige.

La Veu del Canigo.

C'est avec plaisir que nous saluons ce petit journal qui donne dans chaque numéro un conte ou une poésie catalane. Son directeur, M. Horace Chauvet, qui, depuis longtemps fait partie de la Société d'Etudes catalanes, a voulu faire de ce nouvel organe une œuvre de vulgarisation. Il est humoristique par ses dessins et ses articles d'actualité. Il a eu la bonne fortune de s'assurer la collaboration de plusieurs de nos confrères, qui rendent cette Revue plus chère à notre Société.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

N° 48 15 Décembre 1910.

Les Manuscrits non inséres ne sont pas rendus.

Les Articles parus dans la Revue n'engagent que leurs auteurs.

REVUE CATALANE

Los Torrons

A ma Mare carissima.

Nadal ! « Saltan y ballan los pastorells, donas ! »
Nadal ! Temps benehit dels gustósos torrons
Que 'ls fa baixar 'l vi dolç de Banyuls ó Cosprons,
Que es sanch del Jesuset que rája per de bonas !

Cá l'adroguer, setmana ença, cada vetllada,
Per ajudarlo á fer 'ls torrons, lo vehinat
S'arrotlla, de neu blanca 'l mánto enfarinat.
Es festa anyal per las donas y la maynada.

Al perfum d'avellanas y pinyas torradas
De la mel que se cóu se barreja l'olor.
Ab las néulas rodonas, de pura blancor,
Mans y mans aviat fan mil cocas nevadas.

Las donas, tot trascant, fan petar la xarrada,
Y no's plega sinó á l'hora del Pardal.
— O Torrons ! me portéu, cada any, cap á Nadal,
D'un jovenil recort la mel embalsamada !

L'Ermita de Cabrenç.

Desembre de 1910

1	Dijous	Sant Eloy, bisbe	*Gels.*
2	Divendres	Santa Elisa, monja	
3	Dissapte	Sant Francesch Xavier.	
4	DIUMENGE	Santa Barbara, verge.	
5	Dilluns	Sant Sabas.	
6	Dimars	Sant Nicolau de Bari.	
7	Dimecres	Sant Ambros.	
8	Dijous	La Immaculada Concepció de Nostra-Senyora.	
9	Divendres	Santa Leocadia.	*Variable.*
10	Dissapte	Santas Eularia y Julia.	
11	DIUMENGE	Sant Damas.	
12	Dilluns	Sant Sinesi.	
13	Dimars	Santa Llucia, verge.	
14	Dimecres	Sants Nicasi y Pompeyo.	
15	Dijous	Sant Eusebi.	
16	Divendres	Santa Adelaïda, imperatriu.	*Frets.*
17	Dissapte	Sant Llatzer.	
18	DIUMENGE	Nostra-Senyora de la Esperansa.	
19	Dilluns	Sant Nemesi.	
20	Dimars	Sant Domingo de Silos.	
21	Dimecres	Sant Tómas, apostol.	
22	Dijous	Sants Zenon, Demetri y Fluviá, soldats.	
23	Divendres	Santa Victoria.	*Gels.*
24	Dissapte	Sant Delfi.	
25	DIUMENGE	NADAL (festa de)	
26	Dilluns	Sant Estève.	
27	Dimars	Sant Joan.	
28	Dimecres	Los sants Ignocents.	
29	Dijous	Sant Tómas, arquebisbe de Cantorbéry.	
30	Divendres	Santa Anisia.	
31	Dissapte	Sant Silvestre.	*Neus.*

L'Œuvre d'Oun Tal

(SUITE)

Albert Saisset poète et linguiste

II. La Langue de Saisset

Il est bien difficile d'étudier la langue de Saisset sans embrasser le patois roussillonnais de la Plaine tout entier. Saisset a bien fureté dans tous les recoins de ce magasin de bric à brac ; mais il ne saurait avoir tout déniché ; le vocabulaire est vaste et je me réserve, à la fin de cette étude, de donner un aperçu de sa richesse. Aussi, tout en citant surtout les mots employés par Oun Tal, serai-je amené à en relever qu'il n'a pas eu l'occasion de faire entrer dans ses œuvres, mais qu'il ne renierait point, et ce travail prendra un peu plus d'importance en devenant une étude générale de la langue roussillonnaise du Riveral.

Formes françaises. — L'agent principal de déformation ou de formation du roussillonnais étant le français, notons d'abord les mots qui y sont empruntés ou qui en dérivent directement ; ils sont de deux sortes :

I. Ceux qui contiennent des voyelles, des diphtongues ou des finales non catalanes, mots barbares, et que l'on peut assimiler à nos anglicismes inassimilables (wagon, steeple chase, lawn tennis, five ó clock, foot ball, rugby, etc.).

T*oi*lette, s*oi*rada, s*oi*nyar ; s*éa*nce (*an* nasal) ; m*ai*re (M' le m*ai*re) ; pag*an*, xarlat*an*, brig*an* ; escarp*in*, xagr*in*, enf*in*, magas*in*, llap*in* ; bid*on*, rod*on*, cra*ïon*, l*ion*, sal*on* ; guinyo*n*, frisso*n* ; anci*èn*, mo*ïèn*, cert*èn*, vil*èn* ; *un* ; fri*pier*, mes*tier*, obr*ier*, gib*ier*, quart*ier*, fi*ert*, jardin*ièra*, é*cüièra* (*u* français) ; qu*ai* (de la Basse) ; etc.

II. Ceux dont certaines voyelles et surtout les terminaisons ont été pliées aux formes catalanes, mots hybrides qui contentent l'œil et font froncer le nez de l'étymologiste, tout en lui donnant un exemple palpable de la façon populaire dont se forment toutes les langues. La liste suivante n'est tirée que de Saisset :

A

Apetis	appétit
Afrós	affreux
Atelatge	attelage
Atge	âge
Alter	altier
Arrossat	rossé, fatigué
s'Amusar	s'amuser
Ajustar	ajouter
Anonçar	annoncer
Afera	affaire
Aferat	affairé
Avertir	avertir
Aleya	allée
Atelar	atteler
s'Agir	s'agir
d'Avança	d'avance
d'Abort	d'abord
Agaçar	agacer
Atirall	attirail
Acrotxar	accrocher
Apartament	appartement

B

Bureu	bureau
Bel	beau
Bavardejar	bavarder
Blaga	blague
Brave	brave
Brigant	brigand
Bretel-la	bretelle
Bufarda	boufarde
Bossa	bosse
Badinar	badiner
Bot	bout, extrémité
Boquet	bouquet
Bataclam	bataclan
Brifaire	bâfreur

C

Carriot	chariot
Cadó	cadeau
Camel	chameau
Carnatge	carnage
Crenyer	craindre
se Carrar	se carrer
Campar	camper
Canart	canard
Cambriola	cabriole
Cava	cave
Carvata	cravate
Carnaval	carnaval
Certènament	certainement
Cigarretta	cigarette
Cirar	cirer
Cirque	cirque
Colant	collant (habit)
Cornet	cornet
Crevar	crever

D

Debris	débris
Desgatgar	dégager
Dire	dire
Desencomblar	désencombrer
Desolar	désoler
Dessert	dessert
Desvirgondat	dévergondé
Defendre	défendre, prohiber
Decelar	déceler
Danger	danger
Dangerós	dangereux
Dispensa	dépense
Donc	donc
Drol-le	drôle
se Duttar	se douter

E

Estre	être
Estufar	étouffer
Estonar	étonnner
Escorniflaire	écornifleur
Emvalar	avaler
Etaló	étalon
Estomacat	estomaqué
s'Escrimar	s'escrimer
Estrada	estrade
Emmenar	emmener
s'Endormir	s'endormir
Emposonar	empoisonner

F

Faribola	faribole
Ficut	fichu, sacré
Futull	fauteuil
Ficar	ficher, flanquer
Fretar	frotter
se Flatar	se flatter
Flambart	flambard
Faburt	faubourg
Fila (a la)	à la file
Filar	filer, décamper
Forxeta	fourchette
Fres	frais, dépense
Fricot	fricot

G

Grel-la	grêle
Grossor	grosseur
Gare à	gare à
Gigot	gigot
Girueta	girouette
Gendarme	gendarme
Gilet	gilet
Gallart	gaillard
Grimpar	grimper
Guibola	guibole

H

Hazart	hazard
Hurós	heureux

I

Ingeniós	ingénieux
Insi	ainsi

J

Jaqueta	jaquette
Joia (foc de)	feu de joie
Juhir	jouir

L

Lletra	lettre, épître
Llaunettes	lunettes

M

Madame	madame
Madimusela	mademoiselle
Merci	merci
Mussú	monsieur
Mussurt	id
Mespresar	mépriser
Motó	mouton
Matelota	matelote (veste)
Maillot	maillot
Manía	manie
Mendre	moindre
Merlingó	berlingot
Mestre	maître, patron
Mé	mais (conjonct.)
Muntat	monté (chapeau)

N

Numeró	numéro

O

Ofrir	offrir
Ocupat	occupé

P

Panyer	panier
Penda	pente
Pendent que	pendant que
Pirí	pire
Plasentar	plaisanter
Potxa	poche
Punyet	poignet
Pussida	poussée
Poisó	poison
Perroquet	perroquet
Pinçat	pincé, étriqué
Planxa	planche
Portant	pourtant
se Pressar	se presser
Pudra	poudre

R

Repei	repas
Rideu	rideau
Ratge	rage
Ravatge	ravage
Recercat	recherché
Reprotxa	reproche
Rivera	rivière
Rependre	reprendre
Renommada	renommée
Rayat	rayé
Ramassar	ramasser
Redde	raide
Regretar	regretter
Revenir	revenir (à la mém.)
Recolta	récolte
Rempart	rempart
Rencontre	rencontre
Rencontrar	rencontrer
Regart	regard
Reformar	réformer
Remplaçar	remplacer
Renfonçament	renfoncement
Ribota	ribote
Riseia	risée
Ruat	roué

S

se Salvar	se sauver, s'esquiver
Sorvetllar	surveiller
Solatjar	soulager
Sazó	saison
Servieta	serviette
Salera	salière
Selerat	scélérat

Secors	secours
Simple	simple
T	
Tapatge	tapage
Torn	tour d'acrobate)
Tracàs	tracas
Tracassar	tracasser
Tremblant	tremblant, épatant
Troblar	troubler
U	
Uberja	auberge
V	
Vite	vite
Vutura	voiture
X	
Xança	chance
Xale	châle
Xamarrat	chamarré
Xarmant	charmant
Xic	chic, belles façons
Ximar	chimer, boire

(A suivre) Paul Bergue.

Cant de Mare

(A una nina, per la fer dormir).

Perqué dormes pas, filla de la mare,
Perqué dormes pas, lo meu angelet ?
Mira que fa nits, mira que fa fret,
Mira que lo gall canta pas encare.

Tanca, tanca els ulls, aucell de mon cor,
Colomí petit amb aletas blancas :
Si fins á demá las parpellas tancas,
Te vull jo donar un clavellet d'or.

Jo te donaré, si dormes y callas,
Per t'empresumir la cara y lo peu,
Sabateta fina y joyas de preu,
Cuan te dexarem anar á las ballas.

Escolta com plora el vent pel taulat,
Ximenella àmont ó sota la porta :
Hom diría, nina, el plany d'una morta
O lo mal esprit desencadenat.

Tanca, tanca els ulls ; descuyda la vida :
La bressola es niu mès dols y calent
Qu'el niu dels aucells que tremola al vent...
Dorm, que se fa tart : la lluna es eixida...

La neu ha cubert la plana, el serrat,
El bosch que vestía espessa enramada :
En mirant demá la blanca nevada,
Somriure veuré ton ull estonat.

Irem per las fonts d'aygua clara y fresca,
Cuan vendrá l'estíu de tant dols recort ;
Cullirem las flors mès bellas de l'hort,
Menjarem la mel rajant de la bresca,

Tanca, tanca els ulls, passarell hermós :
Mès tart, ja serás la guapa minyona
De mirar brillant, de boca rodona,
Y te cercarem un galán espós...

Joan Amade.

Fêtes catalanes à Céret

Nous avons appris dernièrement qu'on préparait à Céret, pour le mois de juin prochain, de belles fêtes catalanes. Concours de coiffe catalane, de sardanes et de chants, rien ne doit y manquer. On exécutera, à cette occasion, une cantate en catalan de notre ami M. Jean Amade, *La Cansó del Vallespir*, actuellement terminée, et dont la musique sera confiée à M. Déodat de Séverac ou M. Giral de Solancier. Nous reviendrons sur ces fêtes quand il sera temps, et souhaitons d'avance grand succès aux Cérétans, qui ont en mains tous les éléments pour réussir : des poètes, des compositeurs, des chanteurs catalans, une harmonie du Vallespir, et même des arènes, qui peuvent servir de cadre à ces manifestations.

L'EXPOSITION DE PEINTURE
de M. Louis BAUSIL, à Paris

Le 1er décembre s'est ouverte à la galerie Moleux, boulevard Malesherbes, l'Exposition du peintre Bausil. L'inauguration en fut faite par M. Dujardin-Baumetz, sous-secrétaire d'Etat aux Beaux-Arts, qu'accompagnaient MM. Mir, sénateur de l'Aude, Vieu, sénateur du Tarn, Codet, de la Haute-Vienne et MM. Albert Sarraut, ancien sous-secrétaire d'Etat, Sauzède, député de Carcassonne, Dalbiez, député de Perpignan. Il fut seulement regrettable de constater l'absence des autres représentants du département à cette manifestation artistique particulièrement intéressante pour des catalans.

Car cette exposition est une sorte de poème de la terre catalane.

Depuis longtemps Bausil s'essayait à en exprimer le charme, à en saisir le caractère, à en reproduire les colorations. Voilà plusieurs années qu'il nous donnait des morceaux pittoresques, d'une facture déjà solide, originale, d'une élégante tonalité et qui attirèrent l'attention des critiques. Mais, en dépit de leur mérite, ces productions se ressentaient de la jeunesse de l'auteur. On y percevait des fluctuations, des hésitations, des tâtonnements, les incertitudes d'un talent près d'éclore, qui se cherche, embarrassé par les formules vieillottes, par le bagage d'une éducation d'école. La personnalité de Bausil ne se dégageait pas nettement, on la soupçonnait plutôt qu'on ne la discernait. On devinait l'artiste plein de l'horreur du convenu, du suranné, luttant pour arriver à l'expression exacte de son sentiment sans le secours des procédés chers aux disciples des maîtres officiels ; on le devinait épris surtout de sincérité, cette sincérité d'où il tire aujourd'hui sa force et sa valeur. Elle fit de lui momentanément un quasi révolutionnaire. Toutefois il avait l'esprit trop sain, le cerveau trop robuste pour s'égarer longuement parmi les outranciers. Si l'Impressionisme l'attira, il n'en subit qu'une influence heureuse et l'étude des Monet, des Sysley,

des Pissaro, développa seulement ses propres qualités. Louons-le donc de cette étape, il lui dut sa transformation. Dès lors, sa vision s'éclaircit, une âme naît au bout de son pinceau, une âme lumineuse et chatoyante. Ses progrès sont constants. L'heure est venue où, retourné dans sa petite patrie, il y produit les œuvres que nous admirons chez Moleux, où l'on croirait percevoir l'haleine ardente du terrain surchauffé, où l'on croirait distinguer les ondulations de la mer, le frémissement des guérets.

Le pays catalan est devenu sa chose, son domaine, la source où il puise avec abondance son inspiration. Plusieurs autres, en ont interprété brillamment la séduction, nul n'en a plus éloquemment rendu les aspects. Il y apporte la fougue de son tempérament, la vivacité de ses convictions. Ce pays, il le parcourt d'une extrémité à l'autre, peignant partout, foulant avec amour les chemins poudreux, les sentiers bordés de plantes sauvages, partout aspirant avec délice les effluves agrestes. Cette nature qui l'entoure il l'observe minutieusement, il la saisit dans ses moindres palpitations, il en note les changements, il en détaille les nuances. Il la chérit comme un être de chair et d'os ; rien d'elle ne lui est indifférent ; il l'affectionne à l'égal d'une belle créature dont chaque geste vous est précieux. Pour la mieux découvrir il se fait paysan dans la montagne, matelot au bord des flots ; il vit de l'existence du campagnard, de celle du pêcheur et il a ainsi des sensations d'une délicatesse infinie, des surprises inattendues. Le matin il voit s'éveiller dans l'aube le mont vêtu de brumes, les prés mouillés d'aiguail ; à midi, il médite devant la beauté radieuse du paysage ; le crépuscule le surprend encore à son chevalet s'évertuant à traduire la tristesse sereine du jour qui meurt. A la vague, à la forêt, aux rochers d'où jaillit le torrent, il arrache des secrets et il faut l'entendre dans son simple et clair atelier de Montrouge où, sur la table, dans un coin, la cruche de Thuir voisine avec le « porro » plein de Malvoisie d'Estagel, évoquer l'enchantement des sites roussillonnais, conter ses séjours au long du golfe d'Argelès, ses villégiatures dans les contreforts du Canigou, au milieu des prairies argentées par les ruisselets.

Cette ferveur, cet enthousiasme, imprégnent le talent de Bausil. Quand un artiste est pareillement entré en communion avec la Nature il ne s'arrêtera plus dans sa marche en avant. Le peintre

qui a signé des œuvres comme « le Port de Llansa », « les Oliviers devant la mer », « la Maison au soleil », est assuré de l'avenir.

Je devrais signaler bon nombre d'aquarelles d'une finesse exquise, d'une suavité printanière ; mais je suis retenu par la mélancolie des montagnes sur lesquelles descend l'orage ou s'étend la nuit ; la rutilance des caps ocreux, des criques qui ressemblent à de vastes coupes d'azur.

Les rivages du Roussillon sont d'une splendeur souveraine. Parfois sauvages, ils restent toujours nobles et harmonieux. Instinctivement au sommet des promontoires on cherche les ruines de quelque temple antique, et par moments il est permis de se supposer transporté sur les côtes de Cnide ou de Janina. La vague expire contre les galets avec le même bruit de baiser et le ciel est aussi doux qu'une caresse au front de la colline.

Certes, ce nous est une félicité chaque fois qu'un artiste digne de ce nom se révèle à nous, mais notre joie se double d'orgueil lorsque cet artiste est fils de la contrée natale, lorsque nous découvrons qu'à cette terre il a pris un peu de son joyeux soleil, un peu de son large horizon, un peu aussi du souffle frais, allègre, puissant qui, par les limpides journées d'automne, descend des sommets bleus de Mosset et des rocailleuses Corbières.

Comte Paul d'Abbes.

Nous sommes heureux d'apprendre que le jour même de l'ouverture de l'exposition de M. Louis Bausil, l'Etat a acquis trois de ses œuvres, et les achats faits dans cette seule après-midi dénotent le succès de cette exposition.

Nos félicitations à cet aimable artiste. N. D. L. R.

Cantique de Noël

Nous publions en ce mois de décembre, mois de la douce fête de Noël qui inspira tant de poètes, un cantique inédit ayant appartenu à M. l'abbé Charles Siuroles, ancien curé de Rivesaltes, de tragique et vénérée mémoire.

Ce poème est entièrement de la main même de M. l'abbé Siuroles. En serait-il l'auteur ? Mais nous remercions sincèrement M. l'abbé Bonafont, qui, en nous le communiquant, nous a permis de le sauver d'une destruction possible.

I

Qu'es lo que veig dedins una establie ?
Lo rey dels Angels entre palles nat !
Aqui publican amb gran melodie
Lo naixament d'un rey divinisat.

O qué prodigis veihem en eix die,
D'un rey qu'es nat dins un tant pobre estat !

II

Gloria à Deu dins las alturas,
Canten los angels i arcangels del cel,
Als homens bens de pau, goigs i dolçuras,
Als de bona voluntat y de zel.
O qué, etc.

III

O quin mysteri d'una criatura
Qué sens negrir de son cor la candor,
Y sens deixar de ser verge mès pura,
Sens dolor pareix son Criador !
O qué, etc.

IV

Aqueix rey, fill d'una mare sens pare,
Fonch concebut dins lo tems sens pecat,
Y fonch engendrat de un pare sens mare
De tot tems i de tota eternitat.
O qué, etc.

V

Reduit dins lo mès trist dels pesèbres,
Lo rey mès gran que tot lo mon creat
I dedins las mès obscuras tenèbres
Y veihem nat aquell sol increat.
O qué, etc.

VI

Ell adoptá la creu i l'establie
Per son palaci i son sceptre real,
I per lo trône de sa senyorie
Lo cor fidel de tot home mortal.
O qué, etc.

VII

Los exercits de sa soberanie
Son : creu, tormens, assots, suspirs i plors
Amb qué desarme, mès qui ho diria,
Lo cel, l'infern i d'un Deu los furors.
O qué, etc.

VIII

O Felix culpa de Adam primer home,
Qué nos fa neixer un rey salvador,
Loqual repara lo agror de la pome
Y obra lo cel al mès gran pecador !

O qué prodigis veihem en eix die
D'un rey qu'es nat dins un tant pobre estat !

Dolor de Noys

Conte de Nadal

Los masovers del mas de la Riera possehian tres criaturas, duas nenas y un nen. La Gracieta tenia 11 anys, en Xintet 9, y la mès petita, la Llucia, ne comptava sinó 7. Los tres s'estimavan com aucellets del mateix niu. La llur mutual tendresa era tant estremosa que susmovia 'ls que n'eren testimonis. Entre 'ls tres germanets may renyinas, ni barallas ni rahons. Molt ben avinguts s'ho partian tot. S'haguessen l'un per l'altre tret el pá de la boca. Aquesta coral estimació no estranyava la gent del veynat. Coneixent el pare y la mare com model de concordia, trovavan natural, com diu l'adagi catalá que « las estellas retiressen als sochs ». Si may s'enfadavan, la malicia no 'ls hi entrava gayre en dins, tot arreu las renyinas s'esvalian. Aviat penadits tornavan á reempendre estimació ab mès forsa y carinyo qu'abans de renyir. La felicitat la mès gran regnava donchs en la casa del massover de la Riera. Semblava que rés no pogués enterbolir la serenitat de son cel. Pero en eixa vall de llagrimas, la ditxa va sempre seguida de la dolor, com si Deu se complagués enviarnos assumptos crudels per que contraguem mès merits als seus ulls en saber resignarnos á sas volontats. Com la flor tot just espallida y marfida pel temporal, la Gracieta caygué malalta y morí. Representauvos com devian, los dos més petits, sentir la mort de la germaneta gran, occoreguda per la vigilia del sant dia de Nadal!

Lo desconsol dels pobres pares va ser encara mes inmens. Semblavan boigs, atontats, y, si no haguessen siguts ajudats per la resignació cristiana dificilment haurian resistit a tant crudel desgracia. Pero, si l'afligiment dels grans feya llastima, la tristor den Xintet y de la Llucia en aquell dia tant joyós per la maynada era també per molt entristir. Com proberian, al mitg de tant forta aflicció, depositar en la llar, antes d'anarsen al llit, los esclopets que'l Jesuset emplena de regalos y de presents? Adeu confits y tortells, adeu panellets, torrons y altres regalets que baixan del cel, portats pels angels en la nit santa de Nadal.

Ben cert que'l nen del pessebre no vindria en aquella casa hont jeya freda y descolorida la germaneta tant estimada.

Donya Adela, mestressa del mas, que n'habitava 'l pis principal, era une piadosa y caritativa senyora molt bona per la quitxalla dels seus masovers. Se li havian mortas cinch criaturas y febrejava per estimar las dels altres. Rica de cor com de bens fou una de las personas que més de debó plorá la mort de la Gracieta. Pot ser que no derramés tantas llagrimas com molts dels vehins que visitaren els arrendadors, pero cap no 'ls acompanyá ab tant fondo sentiment. La excelent senyora. molt afligida, no 's borná com los altres montanyesos que acudiren á resar el parenostre ab una manifestació verbal més ó menos vehement. Lo recort de sos fills difunts rexundava son amor de mare pel nen y la nena que'stavan tant neguits, tant esmaperduts, entre aquell và y vé de personas endolodas.

Pobres manyachs ! — se digué donya Adela, demá será 'l dia de Nadal, y... com s'han de recordar los pobres pares de que cal regalar algunas cosas als noys ignocents en nom del Salvadoret del mon ? Desgraciats fillets se quedarán sens' alegria, no tenint cap culpa en la dolor que passa la familia ! Perqué s'haurian de descuydar ?... No 'ls descuydaré, jo ; justament avuy qu'estan entristits per la mort de la Gracieta, es avuy que s'ho merexen mès que may. Y, encara que fou a entrellusca, deseguit la piadosa senyora comensá l'escorcull dels armaris del menjador y de las calaxeras dels quartos, fent gran replega de dolsaynas y de joguets per la Llucia y 'n Xintet. En pocas estonas arrotllá dins una gran panera no se quans regalets de Nadal qu'havian siguts de sos fills difunts. Patorras vestidas de senyoras y de manestrales, caballets de fusta, animalets de cartró, carros, tartanas, carrils y vaxells minusculs, soldats de plom y arcas del Pare Noé, cornetins, xiulets, baldufas y no sé quantas cosas per l'estil. Gormanderias tampoch no hi faltavan. La panera fou encimballada de pasticeria, torrons de varias classes, capsetas de fruyts confitats, rosquillas, taronjas... etc. Ni pels propis fills seus havia gastat may tant.

Fou presa com d'una borratxera de generositat, no s'hagués may

cansada de triar pels calaixos y 'ls recons de guardarobas tot lo que podia convenir a n'els endolats ninets dels masovers.

Acabada la replega, donya Adela s'assentá en son escriptori y escrivi una carta firmada del Jesuset. Aixo fet, y desprès de arreglarho tot en la llar de la gran sala, fou á buscar la Llucia y 'n Xintet. La sopada per no succehir molt fressosa va esser no obstant prou alegra. Un xich més y los dos nens s'haguessen creguts à festa major. A cada punt y moment la senyora tenia de reprimir les rialles dels seus petits convidats. Es privilegi de la infantesa de saltar sobtadement de la pena més fonda a l'alegria més gran, pero antes la fi d'aquell ápat, la bona mestressa arribá a sentir remordiment d'haver sigut massa generosa.

Acabat lo rosari y resada la pregaria de la nit, passáren en la sala florida y illuminada en honor de la celestial vinguda del Salvador.

Figuráuvos la dolsa, la inmensa alegria, y també la gran sorpresa de les dues criatures, acostumadas á un Nadal escás de presents, quan se vejeren entre migt d'aquell diluvi de joguinas tant bonicas, d'aquell devassall de frioleras enlluhernadoras? No gosavan tocarlas, se las miravan y remiravan los ulls encesos de plaher, desprès se gaytavan un à l'altre descuydant totalment la desgracia succehida. — Lo Jesuset deya en la carta, llegida ab gravetat per la senyora, que 'ls hi portava tots aquells joguets y dolsaynas de part de la Gracieta qu'era al cel dont ell baixa cada nit de Nadal: « Jogueuhi forsa sense barallarvos may, perqué si « renyiu sera senyal de qué no us estimeu com germans, amau- « vos si voleu ser amats del Jesuset, de la Gracieta y de tothom. » Germaneta y germanet varen plorar y riure de goig, barrejantne de fit à fit las contrarias demonstracions.

Per acabar eixa funció tant reixida la bona senyora feu dormi los nens en un quarto vehi. Quan la llur allegria s'assosegá, perqué tot se tempera y perqué 's trovavan en casa forastera y principal, donya Adela que custodiava en la foscor, encare que 'ls actors no parlessen gayre alt, pogué sorpendrer lo següent dialech dels seus dos convidats:

— May endevinarias que penso Llucia?

— Qué pensas ?

— Penso que si la Gracieta no s'hagués mort no tendriam las gormaderias y 'ls joguets que tenim.

— Segur, que no los tendriam.

— Ho voldrias que tornés viva !

— Jo si,... y tu ?

— Jo també, més... per so que's tornés à morir.

— Tot seguit ?

— No, fora l'any vinent.

— Per Nadal, fá ?

— Si, per Nadal... J. DE SANT-SALVADOR.

Textes catalans

1444 (20 nov.) — Archives départementales G. 80. — Règlement des Cosseigneurs d'Elne sur la garance. (Répression de la fraude, déclaration de récolte, nomination d'agents visiteurs, vérifications, amendes, etc.)

Nos, En Galcerandus, per la gracia de Deu bisbe d'Elna, Petrus de Darnius, de Rosselló, Johan Oller, de Conflent, Johan Miro, de Vallespir, tots tres ardiaques ; Bernat Tarragona, Guillem Vives, Arnaud de Montlaur, Johan Amarell, Johan Cazesnoves, Jachme Pinquard, Johan Ardit, Miquel Peret, Bernat Tallada e Johan Géli, archipestre, tots canonges tenints e celebrants Capitol Paschal en l'any MCCCCXXXX quatre, es stada presentada certa suplicacio per los Consols de la presenta nostra ciutat, e per part de lur consell, laqual vista e diligentment regoneguda, es stat vist a nos lur suplicacio esser e redundar en gran util dels homens de la dita ciutat e ben avenir de la cosa publica. Emperamor d'assó, a lur suplicacions inclinats, les seguens ordinacions fem en la forma quis segueix.

E, primerament, consentim, licenciam ens plau que d'assi avant, quascun any, los consols de la dita ciutat, ab lur consell, puxen e hagen facultat de elegir dos bons homens de la dita ciutat, hun

de la Vila d'Amont, altre de la Vila d'Avall, lo dimenge primer vinent apres la Assencio, losquals hagen poder e carrech de regonexer tots e sengles roges dels homens de la dita ciutat qui se apparellaran es moldran en la dita ciutat o termes de aquella.

2. Item volem e ordonam que los dits dos homens, per espasi de vuyt jorns après que seran elegits, hagen a jurar en poder del Senyor Bisbe e del Regent del Honorable Capitol, que be e leyalment ells se hauran, en veure e regonexer e aprovar les dites roges, tot amor e tot odi a part posats.

3. Item volem e ordonam que tot hom e tota dona, de qualsevol ley, condicio o astament, sia de la present ciutat o habitant en aquella, sia tengut o tenguda mostrar totes e sengles roges que aparellaran o molran en la dita ciutat o termes de aquella, als dits dos homens, quant seran picades, e en los assollelladors, per hun dia ans que les molguen, e après que son moltes, altra vegada abans que les enssequen, e asso sots ban de vingt-cinq sous ; Lesquals vistes e regonegudes per los dits dos homens, e aquelles seran trobades bones e mercaderes, sia posat lo senyal de la Ciutat (1) en quascuna saqua de tal roja, a mostra e denotar que es stada vista e regoneguda. Es empero entés e declarat en

(1) Il existe encore à la Mairie d'Elne un ancien cachet en fer, dont l'empreinte (sur cire) se retrouve sur quelques documents émanés des Consuls : Ce sont uniquement les *Barres Catalanes*, surmontées d'une couronne royale. Mais on ne peut le faire remonter au xve siècle.

Primitivement du reste, les armes de la ville n'étaient autres que celles de ses Seigneurs, et, en particulier, celles du Chapitre, qui étaient : « D'Azur, à l'étoile d'or à huit rais. »

Ces armes existent encore à la clef de voûte de la première travée de la de la Salle Capitulaire du Cloître, aujourd'hui dépendance de la mairie. (L'autre travée porte la mitre et la crosse, armes de l'Evêque).

L'Etoile du Chapitre se voit aussi à la Cathédrale Saint-Jean de Perpignan, de chaque côté du retable de la chapelle des Saintes Eulalie et Julie ; cet autel fut, en effet, édifié par le Chapitre après la translation des reliques des Saintes d'Elne à Perpignan (1602).

L'écu à l'étoile d'or sur champ d'azur vient, tout récemment, d'être placé sur les murs de la grand'salle de la mairie d'Elne ; ce rappel du passé est d'un bon enseignement : il eût été complet si l'on eût donné pour pendant, à ce blason, celui des *barres de sang*, les *quatres barres*.

Ce sont ces dernières qui sont gravées au-dessus de la porte d'entrée de l'hôpital d'Elne, avec la date : 1713.

lo present capitol, que si los homens del lloch de Sant Sebria, de la Torra e de Montescot se volran alegrar de la present ordinacio, que ho puxen fer en tot e per tot, axi propriament com si fossen homens d'Elna, servades empero les condicions en los presents capitols tocants les roges contengudes.

4. Item volem e ordonam que los dits dos homens vesedors e aprovadors, hagen e puxen demanar e exhigir per lurs treballs, per saqua de roja que veuran e regonexeran en la dita ciutat o termes de aquella, quatre diners, e aquella que veuran fora lo terme de la presenta ciutat, que aquells de qui seran les dites roges se hagen a venir ab ells graciosament.

5. Empero que les coses per nos ordinades inviolablement se tinguen e observen, e per esquivar frau e barat quis porra fer en les dites roges, volem e ordonam que si sera trobat o sabut algun o alguna, après que sera stada vista e regoneguda en lo moli, per los dits vesedors, fer alguna mescla d'altra roja o de quayro, pols, terra, arena, o de qualsevol altra mescla, si la dita roja sera de qui tal barat fara, que perda tota aquella roga hon sera la dita mescla. E si lo moner fara tal frau o mescla, ol sabra e nol denunciara, que encorra en ban de deu lliures totes e quantes vegades tal frau fara o consentira, e aquell ? denunciara, de les quales penes haia lo denunciant la tercera part, l'altre tercera part la Obra de la Seu, 2) l'altra la cort on sera denunciada.

6. Item per obviar a les malicies de las gens, e atolre tota occasio de frau o de barat, tant quant en nos es possible, volem e ordonam que tot hom e tota dona qui metra o cullira o traura roja estrangera en la dita ciutat o termes de aquella, o en los damunts dits llochs, sia tengut a denunciar aquella, e la quantitat de aquella que mesa o cullida e treta haura, dins espasi de hun jorn, als dits homens vesedors e aprovadors, sots ban de perdre la roja que mesa o treta haura ; e lo qui la haura accullida e no denunciada encorrega quascuna vegada que semblant cosa fara ban de deu lliures, si jadonchs no era roja de passatge, laqual no puxa aturar sens causa legitima mes avant de un dia en la dita ciutat e lochs, sens encorriment de les dites penes si denunciada no seria : Roja estrangera es entesa en aquest cas tota roja fora la ciutat

(2) On venait de terminer la construction des deux chapelles latérales contiguës au clocher.

d'Elna, en los lochs de Sant Sebria, la Torra e Montescot, o los termes circumvicins inhabitats. E aixi mateix es entés e declarat que les homens e habitants de la dita ciutat d'Elna e dels d'amont dits llochs, en qualsevol loch o lochs o termes de Rossello fassen e culliguen roges a llur ma e correu, que aqueles hu puxen metre liberament, axi com si fos del terme d'Elna. sens encorriment de alguna pena.

7. Item volem e ordonam que negun hom stranger no gos vendre ni fer botiga de roja strangera per vendre en la dita ciutat e loch d'amont dits, o termes de aquells, sots ban de deu lliures, donadores e aplicadores en la forma e manera d'amont dits.

8. Item volem e ordonam que tot hom stranger qui molra roga strangera en los molins qui son edifficats en los termes de la dita ciutat e lochs d'amont dits, que aquella hagen a trer o ffer trer dels dits molins apres que sera molta, dins espasi de vuyt dies, si donchs just impediment nols ho cessava, sots ban de XXV sols.

9. Item volem e ordonam que negun de la dita ciutat e dels dits lochs no gos trer ni portarssen les dites roges que seran moltes vistes e regonegudes per les dits dos homens, dels molins hon les hauran moltes, tro que per los dits dos homens sien bullades e segellades, sots lo ban en lo capitol precedent contengut.

10. Item volem e ordonam que los presents capitols sien notifficats e manifestats en los dits llochs de Sant Sebria, de la Torra e de Montescot, ab veu de crida o almenys als consols o regidors de aquells, ab notari, per so que ignorancia no pusquen allegar. E si per ventura, feta la dita intimacio o notifficacio, e passats XX dies losquals los donam els assignam a haver deliberacio, o ffer lur resposta sobre los dits capitols, e de aquells alegrar no se volran, o lur resposta dins lo dit espasi dels dits XX dies no hauran feta, volem e ordonam que en aquell cas, totes les lurs roges sien hagudes per strangeres, segons la forma e tenor dels capitols d'amont dits.

11. Item, interpretant lo quart capitol, en la fin de aquell, on se conten tals paraules : E aquella que veuran fora lo terme de la dita ciutat, que aquells de qui seran les dites roges se hagen a venir ab ells graciosament — volem e ordonam, e interpretam e declaram que los dits dos homens vesedors, e quascun dels hagen e pusquen exhigir per quascuna vegada que hagen veure e rego-

nexer qualsevulla roja fora los dits termes de la dita ciutat, sis diners : e d'altre part quatre diners per saqua per raho e occasio de bullar e segellar aquella.

12. Item volem e ordonam que los dits dos homens vesedors hagen e sien tenguts de anar a veure e regonexer totes e sengles roges en la forma e manera d'amont dits, tota vegada que seran requist per aquells o de part de aquells de qui seran les dites roges, sots pena de deu sous donadors e aplicadors en la forma dita.

13. Item volem e ordonam e specifficam que si les capitols d'amont dits o algun de aquells, en temps esdevenidor eren o era inutils o escurs a la dita ciutat o lochs d'amont dits o a la senyoria de aquella o de aquells, que aquell o aquells puxen revocar, interpretar, cerregir o esmenar, en tot o en partida, totes e quantes vegades a nos sera vist fasedor.

R. de Lacvivier.

Malehit !

De dias, sembla, de lluny, un núbol grisench que s'arrossega tota vora del camí-ral blanquinós ; la nit, es una ombra, mes fosca dins l'ombra.

Rès no 'l conmóu : quant plóu y que les gotes d'aigua gravillejan sobre dels pámpols, ell reb lo ruixat sens que s'ohui cap brutj ; quant la pluja es acabada, que tot es mes verdós y més lluhent, ell se queda tan gris y tan polsós com si mai hagués plogut : semble sempre que 'l vinguin d'empolsir de cendre.

Si lo vent arriva fins ell, portant los remors del fullám y prenyat del halé de les flors, lo vent 'se calla y passa y perd son perfum.

Sembla una planta artificial y, per aixó, los aucells mai hi nian.

Es malehit aqueix aybre ! qu'ha fet ?

Rés ; es l'Arn... J. B.

Coses d'un Diccionari

Ja fa una colla d'anys que alguns rossellonesos nos posarem à l'obra del gran Diccionari de la Llengua Catalana, de mossen Alcover (de Mallorca) ; y per la meua part apuntavi també, à las papeletes, la traducció francesa ; mes al cap d'un parell de centenats de mots aixis aplegats, pensi que tots nos en deixarem, uns pera no tenir temps de nos cuydar de filologia (es aqui un mal traball pera qui té altre feynejar del mati à la nit), y altres per lo dificil que 'ls hi sallia la cosa.

Tot va bé, per los termes concrets, carrer, *rue* ; barret, *chapeau* ; cadira, *chaise* ; mes pera 'ls termes d'abstracció, ja no se pot traduhir un mot per sempre lo mateix mot, com are seria :

Avoir connaissance de	*tenir conelxensa de*
Une de mes connaissances	*una de las meues coneixenses*
Tomber sans connaissance	*caurer sense coneixensa ;*

seria aqui un mal catalá, com no 'l parla cap pagès ni cap obrer ; y per lo que es de bona llengua parlada, es amb la gent del poble, la que parla no mes que catalá, que nos tenim de guiar. Donchs cal cercar, y traduhir :

tenir coneixement de...
un conegut meu...
perdrer l'eyme...

y coses aíxis saillen à dotsenes, pera cada centenat de mots.

Y aquestos modismes, « l'un après l'autre.. », « l'intérieur de cette maison.. », « en attendant.. », « pendant la nuit.. », els hauren de traduhir « l'un desprès de l'altre.. », « l'interior de la casa.. », « en esperant.. », « demès de la nit..? » Mal iria, ja que tenim aquestos modismes catalans,

de un á un..,
lo dedins de la casa, es..,
mentrestant..,
entre nit...

Y aquestos dos termes, « bonheur, malheur, » que'n farem ? Bonhurt, malhurt ? May de la vida, sobretot quant la gent montanyesa diu :

bé val que hi éri.....	heureusement j'y étais
quin home mes ditxós.... *quim home aixalat*..... *quin home mes regalat*...	quel homme heureux
quina bona sort va esser. *sortosament pera nosaltres*	heureusement pour nous
quina mala sort..... *quina mala hora*..... *quina desgracia*.....	quel malheur
desgraciadament.....	malheureusement
ja som desgraciat!..... *ay ! trist de mi*.....	je suis bien malheureux

Y tants y tants d'altres, que fan rumiar de bó pera 'ls ensertar.

Y 'ls termes de la llengua moderne, « locomotive, mécanicien, chauffeur, aviateur, torpilleur, cuirassé, croiseur, » com los caldrá dir? Aíxis mateix en catalá que en francès? Y 'ls escriurer lo mateix també?

Tornar, mes mal iria, ja que 'ls díaris barcelonins han trobat los termes apropiats de « locomotiva, maquinista, fogayner, aviador, torpeder, acorassat, creuher ». Mes las cal anar à pescar, aquestes traduccions, que no venen per elles mateixes se posar à l'ham de la ploma. Y sobretot, fugim de catalanisar lo francès, ó d'afrancesar lo catalá ; cadahu per ell, que cadahu ja s'ho té tot, no mes hi ha que d'ho apariar.

Aixis mateix, son bon de replegar ditxos y reproverbis, de tan bonichs que n'hi ha :

« Nos faria creurer que la mare de Deu se diu Johana. — Ja trobará sabata de son peu. — Prou soroll y pocas nógues », que may s'hauran de traduhir mot per mot :

« Il nous ferait croire que la mère de Dieu s'appelle Jeanne. — Il trouvera chaussure à son pied. — Assez de tapage et peu de noix. »

Sino que se té de cercar lo modisme corresponent francès, ben diferent com à lletra, mes igual com a significat :

« Il vous ferait prendre des vessies pour des lanternes. — On le mettra bien à la raison. — Beaucoup de bruit pour rien. »

Y are, aqueix que tingui pit, que pari 'l teler del Diccionari catala-francès, y maneji la llensadora, los companys seguirem la llaca.

LLUIS PELLISSIER.

Als meus vells

Besavis meus que sota ls xiprers del vilatge
mesclàveu vostres ossos ans que fos jo nascut,
granets que me breçàreu, deu-me vostre coratge
per' que visqui com heu viscut.

No tinc vostres imatges ; car las cares colrades
no ls plau emmirallar-se en retrats de pintor ;
prò no són vostres vides del recort esborrades,
í n vull èsser imitador.

Autors de ma niçaga, pagès ric, bracer pobre,
an aqueix pam de terre l'heu estimat a mort.
Riberal i Garriga, són els dos la vostra obra ;
de boscos, d'erms, n heu fet un hort.

Ací es el camp d'auserda qu'un dels meus vells dallava,
riz raz, plegant l'esquena, en un rítmic balanç ;
ací la colomina qu'un altre escocellava,
sempre amurrat o tirant plans.

Mentres que ls senyors Comtes i Ducs se feien guerra,
que ls rics se passejaven a lloure, ell, ferm com roc,
desde l cant del gall cava que cavaras la terra,
fins que l sol se posés a joc.

Mon avi Pau, els braços troçats a ran d'aixella,
amb una vispa crua, quan picava ls olius,
— « Qu'es ruda ! » hom se pensava. I, amb l'esteva i la rella,
quan sen pujava pels cotius,

llaurant un troç de vinya al forcat, quin goig feia !
Unes regues més dretes ! — « Xà !... Abiò !... » — Quin ull !
Era boer de mena. Poc que ningú sen reia,
per tant que n tirés, ell, orgull.

Vas morir jove, pare de ma estimada mare,
deixant ta trista viuda soleta amb sos afanys...
« Mimeta » els néts li deiem. La veig, la veig encara,
i es morta fa més de trente anys.

Prop del foc arrupida tot el sant die estava,
cap baix y fredeluca, sempre en vestits de dol ;
no tenia alegria ni cap daler ; semblava
que no lluís per' ella el sol.

Emperò tant boneta pels néts ! Ens l'estimàvem
per sos bonics ulls blaus, pel seu parlar tant manç.
Ben aprop de sa falda, manyacs, ens arrimàvem,
buscant la blanor de ses mans...

També l'he coneguda pocs anys de ma infantesa,
la graneta Agostina, de la casa pairal.
Menuda igual que nina, era mólt viva i entesa.
Bona avia, te sento al cortal

que dónes menjâ i beure al porc i a les gallines ;
en un ban la ferrada, en l'altre l pallassó.
Quin tràfec ! Poc t'agrada xerrar amb les vehines
que pertot planten llur fiçó !

De feina vés si n manques !... Ja l'escala remuntes
poc a poc, que rocegues tirolls a plé braçat.
Aquí estas, i te miro... No duus cofa de puntes,
collar, ni roba de brocat ;

portes una tupina picadeta de mosques ;
demunt ton pit s'encreuen els caps d'un mocador ;
has llestat per faldilles sarguill de colors fosques.
I demà a la missa major

iras amb la caputxa que t farà barbacana
Sus la cara pansida i t baixarà a mig còs.
Així clous a l'iglesia ta penosa setmana :
pregar a Deu es ton repòs.

Ja ni tant sols hi penses, que al bell fons de l'armari
hi han flandres antigues, penjants, xala-tapí,
roba nuvial. A missa ! que cantors i vicari
avui repiquen lo llatí !...

Valenta i santa dòna ! Bé te va plorar l'avi !
Per la casa rodava, desmemoriat, corprès,
ferit... Pobre avi Toni !... Era aqueix un ver savi,
i no sabía la crüès.

Una vegada, a estudi, me va ensenyar sa ciencia :
traient braument conversa amb docte professò,
contestà a tot amb dita, reproverbi, sentencia,
que ni haguera après la lliçó.

Havía fet viatges, quan els firals seguía
per comprar bous o fedes, lluny, al país gabatx.
De tornada, marxava tant de nit com de die,
per poc que fes de lluna un raig.

Tenint bona fillada, menava grossa arrenda,
i ls quatre hereus s'hi feien a qui més de valent.
Arri ! Treball i traça ! Se va aixamplar l'hisenda.
El Bo reix com el Dolent.

L'avi passà ls vuitanta, arrelat com una eura.
Cap blanc, cara morena, en l'ull un franc somrís,
Sobre un bastó afermada la mà, solía seure
de la plaça sus del pedriç.

Dos o tres vellets eren, que tota la diada
aquí quiets rumiaven, ara a l'ombra, ara al sol,
discutint si a de ploure, o si tindrem roada,
o si s veu ja calque verol.

Cares amigues, de una a una us haveu foses.
Ja no es més per vosaltres que toca l campanar
les hores... D'aprop nostre fugen la gent, les coses...
Lo qu'hem aimat no ha tornar !

Ai ! Tristos de nosaltres si encar deixem la terra !
Del cor al desfullar-se la flor arreu arreu,
ens ve un neguit tant fondo, com a l'hom que s desterra
la vida apar calcom sens preu.

Tornem, llestos, tornem a l'escola dels avis !
Fills de la Mare-terra, ells visqueren tranquils,
amb un xic d'alegria no fent cas dels agravis,
presant un sou com cents y mils.

Prenem de grat la tasca, tal com ens ha escaiguda ;
mirem el sol que brilla, séns pensar qu'hi hagi llamp.
Gojosa o trista, sigui cada hora benvinguda !
De cap a cap llaurem el camp !

Besavis meus, que sota ls xiprers del vilatge
mesclàveu vostres ossos ans que fos jo nascut,
granets que me breçàreu, deu me vostre coratge
per' que visqui com heu viscut.

(Annam. Juliol 1910). Pau Berga.

La Langue Catalane
et son utilité pédagogique

(*Suite*)

DEUXIÈME LEÇON

Lo parpallolet *(Suite)*

Malfia-te, pobret, de la cruela olendra
Qu'es en cerca pels seus petits ;
Si la veues de lluny, fuig ! que si te pot pendre,
Adeu amor y prats florits !

Guarda-te, sobretot, guarda-te del maynatje
Que sempre en ten calcuna á fer ;
Com n'hom ha pas sofert, se sab qu'en aqueix atje
N'hom te pas pietat de ré !

Aixis t'acamparas ; y quan la primavera
Tornara espellir les flors,
Tornaras fer lluhir la teua ala lleugera
Pintada de riques colors ·

Y semblant, tu mateix, una flor que s'envola
Demets dels ayres perfumats,
Com ella alegraras la sasó qu'aconsola
Dels hiverns freds y malcarats.

Albert Saisset (*Un poch de tot.*)

Explication du Texte

Le poète donne des conseils de prudence au papillon. « Méfie-toi, lui dit-il, des hirondelles et des enfants si tu veux, quand reviendra le printemps, montrer encore dans la prairie, tes ailes de satin qui te font ressembler à une fleur s'envolant dans l'air embaumé. »

VOCABULAIRE

malfia-te, méfie-toi
olendra, hirondelle
en cerca, à la recherche de
veues, 2e pers. sing. ind. du verbe voir
lluny, loin
fuig, fuis
sobretot, surtout
en tenir calcuna á fer, avoir quelque espièglerie à commettre
pietat, pitié, compassion et non : piété
aixis t'acamparas, ainsi tu grandiras
tornara espellir, fera de nouveau éclore
pintada, peinte
tu mateix, toi-même
demets, au milieu de, parmi
ayres, airs
alegraras, tu réjouiras, tu rendras plus gaie
malcarat, de *mala cara*, dont la figure est désagréable à voir.

Exercices

Traduction française du texte. — Veiller avec soin à la bonne traduction des deux derniers vers de la 2me strophe.

Composition catalane. — Résumer le texte en catalan et introduire dans ce résumé une ou deux jolies expressions bien catalanes.

Composition française. — Traduire librement le texte en respectant seulement le plan adopté par l'auteur.

Conjugaison bilingue. — Verbe *guardar* et verbe *garder* à l'imparfait de l'indicatif. Conjuguer sur ce modèle le verbe *alegrar* et *réjouir*.

INDICATIF IMPARFAIT

Verbe guardar	*Verbe garder*
guardavi (1)	Je gardais
guardaves	tu gardais
guardava	il gardait
guardavem	nous gardions
guardaveu	vous gardiez
guardaven	ils gardaient

Notes grammaticales

La Prononciation des consonnes. — Les consonnes catalanes s'écrivent et se prononcent comme en français. Il y a cependant quelques remarques à faire :

1° *b* se prononce comme deux *b* lorsqu'il est précédé d'une voyelle et suivi de *l*.

Ex. : *cobla* (pr. cobbla) ; *doble* (pr. dobble)

(1) En Catalogne : guardava.

Il est, dès lors, très naturel que les enfants prononcent mal en français les mots où la consonne *b* est précédée d'une voyelle et suivie de *l*, comme par exemple : table, tableau, etc.

Certains prononcent franchement, c'est-à-dire à la catalane et font entendre les deux *b* :

tab-ble, *tab-bleau* pour *table*, *tableau*

D'autres, voulant éviter le double *b*, prononcent plus rapidement, mais ne réussissent qu'à faire entendre un *b* très fort correspondant à un *p*. Ils disent donc :

taple, *tapleau* pour *table*, *tableau*

Ils disent de même *aimaple*, *convenaple*.

Enfin la confusion est si grande qu'il n'est pas rare de voir le fait contraire se produire. C'est ainsi que bon nombre d'enfants disent :

peuble (1), pour *peuple*

La lettre *b* se prononce comme en français dans tous les autres cas, sauf à la fin des mots.

Voir dans le texte le mot *semblant* où *b*, n'étant pas précédé d'une voyelle, se prononce comme en français.

Voir aussi le mot *sab* où le *b* final se prononce comme p. Il en est de même pour *cab* (il contient), *reb* (il reçoit), etc., qu'il faut prononcer *cap* et *rep*.

2° *d* se prononce comme *t* à la fin des mots. Voir dans le texte le mot *freds* qu'il faut prononcer *frets*. Dans les autres cas, *d* se prononce comme en français.

3° *g* se prononce comme deux *g* lorsqu'il est précédé d'une voyelle et suivi de *l*.

Ex. : *règla* (pr. reggla) ; *règlament* (pr. règgla ment).

En parlant français certains enfants prononcent franchement, c'est-à-dire à la catalane et font entendre les deux *g*.

reg-gle, *reg-glement* pour *règle*, *règlement*

D'autres, voulant éviter le double *g*, prononcent plus rapidement, mais ne réussisent qu'à faire entendre un *g* très fort correspondant à un *c*. Ils disent donc :

rècle, *rèclement* pour *règle*, *règlement*

(1) en catalan : poble.

On n'a pas besoin d'être grand observateur pour constater que neuf enfants sur dix prononcent ainsi : il a *rèclé* sa note ; il a lu le *rèclement* ; cet homme est *aveucle* ; cet enfant est *espiècle ;* l'*aicle* est un oiseau de proie, etc.

Enfin la confusion est si grande qu'il n'est pas rare de voir le fait contraire se produire. C'est ainsi que l'on dit :

siègle (1) pour *siècle*

La lettre *g* se prononce comme en français dans tous les autres cas, (voir dans le texte : *lleugera, alegraras)*, sauf à la fin des mots. Nous avons vu, en effet, dans la précédente leçon que le *g* se prononce *tj* dans les finales en *aig, oig, eig, uig.*

Voir dans le texte le mot *fuig* que l'on prononce quelquefois *fouy*, en Roussillon, mais qui, logiquement, doit se prononcer *foutj.*

Ajoutons que *g* se prononce séparément devant *n*, étant donné que le *gn* français est remplacé en catalan par *ny* (voir plus loin).

4° *h* aspirée n'existe pas en catalan. C'est pour cette raison que les enfants prononcent mal et orthographient mal des phrases comme celles-ci :

Le bûcheron coupe les branches avec *l'hache ;*
C'est *l'hasard* qui le fait gagner ;
Il n'y a pas d'école dans *cet hameau* ;
La voiture entre dans *l'hangar ;* etc.

La *ll* catalane se prononce comme *ill* français dans bataille Voir dansle texte les mots *lluny, lluhir, espellir, lleugera.*
lleugera.

Dans les mots ou la *ll* catalane n'a pas le son de *ill* français, comme *illustre, collegi,* on sépare les deux *l* par un trait d'union ou par un accent,

il-lustre, col-legi ; *il'lustre, col'legi*

Quelquefois même on préfère supprimer un *l* et écrire simplement : *ilustre, colegi.*

6° *m* et *n* se prononcent comme en français, mais comme nous l'avons vu dans la précédente leçon, ces lettres conservent leur son propre quand elles sont précédées des voyelles *a, e, i, o, u,* au lieu de former avec celles-ci des voyelles nasales.

(1) en catalan : *sigle.*

7° *r* se prononce comme en français. Lorsqu'il est précédé d'une consonne et suivi d'une voyelle, les enfants ont une tendance à intercaler entre cette consonne et *r* la voyelle suivante. C'est ainsi qu'on entend :

Parades	pour	*Prades*
purune (1)	—	*prune*
foromage	—	*fromage*
caravate	—	*cravate*
ils poromettoront	—	*ils promettront*
je remetterai	—	*je remettrai*

Et ce qui est curieux, c'est que cette voyelle intercalée prend une importance telle qu'elle en arrive parfois à causer la suppression de la suivante :

Ainsi *foromage* devient *formage*
caravate — *carvate*

Ces additions et ces suppressions de voyelles sont très bizarres. Ainsi, comment expliquer, par exemple, qu'un enfant qui dit

purune pour *prune*
dise au contraire, *frine* — *farine*

ajoutant un *u* lorsqu'il n'en faut pas et supprimant un *a* lorsque cette lettre est nécessaire ?

Voir dans le texte les mots *pobret, cruela, olendra, pendre, sobretot, sempre, primavera* et remarquer que les enfants prononcent *poberet, curuela, olendara, pendere, soberetot, sempere, pirimavera*. Faire la même expérience sur des mots français.

8° *v* se prononce toujours comme *b* français. C'est ce qui fait que certains enfants prononcent *il est venu*, comme s'il y avait : *il est benu*. *v* et *b* ne peuvent absolument pas se distinguer l'un de l'autre. Cela est si vrai que lorsqu'on dicte du catalan on est obligé de dire : *b* de *burro* et *v* de *vaca* pour bien préciser. Ainsi le mot *cabell* (cheveu) s'écrit avec un *b* de *burro* tandis que *cavall* (cheval) s'écrit avec un *v* de *vaca*.

9° La *ny* correspond au *gn* français. Quant à *x*, il se prononce

(1) Y lo nostre home al sol cau com un puruner (Albert Saisset).

comme *ch* français, sauf dans certains mots où il se prononce *cs* ou *gz*.

Remarque. — Nous n'avons signalé que les principaux défauts de prononciation que l'on peut avoir à corriger au moyen de la comparaison attentive et répétée des sons français et catalans. Nous pourrions en citer d'autres comme, par exemple, le son *é* fermé dans les mots *café, bonté, charité* que les enfants prononcent ouvert et sur lequel il est indispensable d'appeler leur attention. On doit insister aussi sur la prononciation de l'*e* muet et enfin sur certaines locutions comme par exemple : *il y en a* que les enfants, obsédés par le catalan (*n'hi ha*), prononcent : *il n'y a, il gna, il n'y, en a :* Avez-vous de l'encre dans votre encrier ? Oui, monsieur, *il n'y a* assez.

(A suivre) Louis Pastre.

LIVRES & REVUES

La Cigalo Lengadouciano, de Béziers.

Le n° de juillet dernier de cette intéressante revue félibréenne, a publié un long compte rendu des fêtes de la *Santo Estello* à Perpignan. Elle a reproduit encore, le brinde du Dr Vabre, cabiscol biterrois, brinde dont la place était toute indiquée aussi dans le numéro spécial de la *Revue Catalane*.

La Rame de vingt pieds.

Sous ce titre le journal *Le Roussillon* publie en feuilleton, une nouvelle du célèbre écrivain catalan Joaquim Ruyra, traduite en français par notre confrère et ami M. Raymond de Lacvivier, qui a conservé à l'œuvre originale toute sa saveur et sa couleur locale.

Toutes les fois que la traduction s'écarte un peu des expressions catalanes, M. de Lacvivier a soin de mettre en note ces expressions, afin de faire les lecteurs juges du soin que le traducteur a mis à se rapprocher le plus possible du texte. C'est une innovation très intéressante que nous ne pouvons qu'approuver.

J. Ruyra n'est pas un inconnu pour la *Revue Catalane*. Sous la rubrique Morceaux Choisis, nous avons publié (v. Revue, du 15 juillet 1907) un extrait de ses œuvres.

Le Gérant, COMET. — Imprimerie COMET, 8, rue Saint-Dominique, Perpignan.

DP
302
C57R3
t.4

Revue catalane

PLEASE DO NOT REMOVE
CARDS OR SLIPS FROM THIS POCKET

UNIVERSITY OF TORONTO LIBRARY